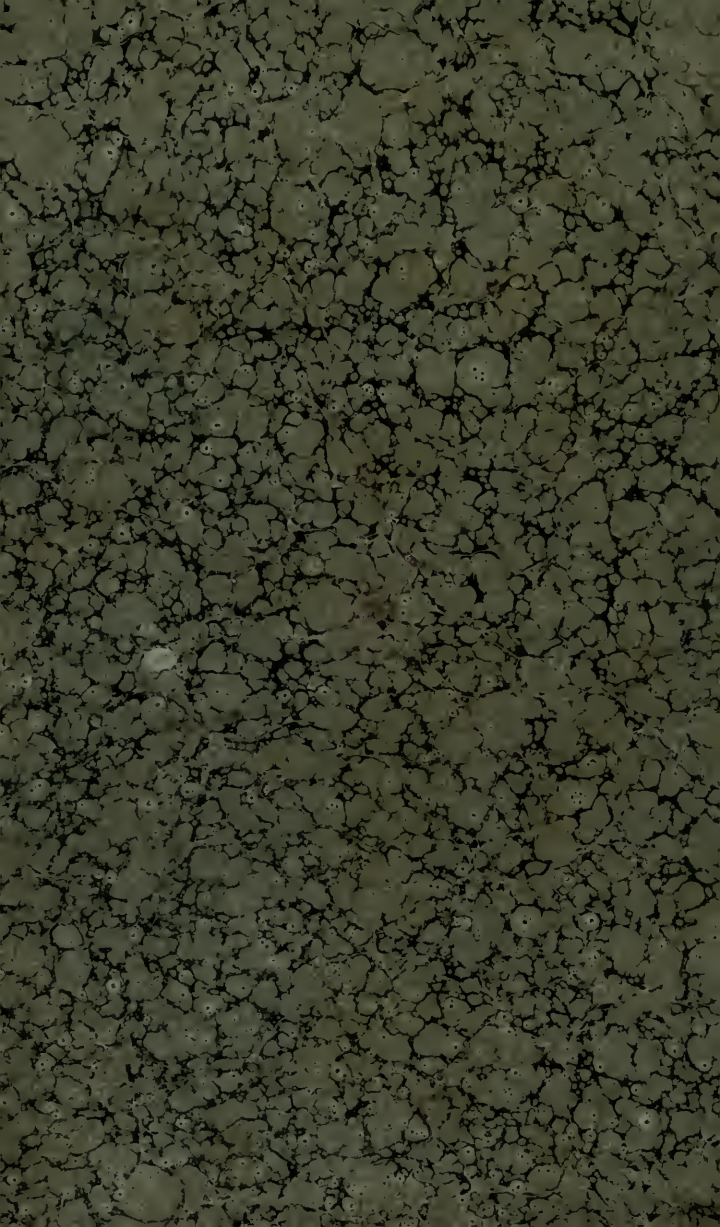
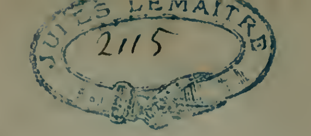







LEMAITRE
2115

ROGER BONTEMPS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

LES HABITS-NOIRS.

ANNETTE LAÏS (2e édition).

LE POISSON D'OR.

Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

[Oeuvres]

ROGER BONTEMPS

PAR

PAUL FÉVAL

[t. 6]

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865


LIBRARY
JUL 9 1954

AVANT-PROPOS.

I

« J'ai lu de vous, me dit la marquise, dans le *Journal pour tous*, un conte fort invraisemblable, intitulé les *Couteaux d'or*. J'aime les histoires d'intérieur, à la manière anglaise, pleines de tasses de thé, de tartines au beurre et de recettes pour conserver les fonds d'artichaut. Je prenais à l'avance ces *Couteaux d'or* pour des couteaux de table, et je pensais que William, le jeune homme rangé qui veut épouser la fille du pasteur méthodiste, les apporterait au presbytère, dans un étui de chagrin, pour cadeau de noces. J'avais envie de savoir quelle diablerie le lord ruiné ferait à cette occasion. Il est possible de cacher des billets doux dans une boîte à couteaux. Et admettez que nous soyons à la Nouvelle-Orléans : la boîte disparaît; on va fouetter cruellement l'oncle Tom et nous avons six cents pages attendries pour prouver qu'il fait jour en plein

midi, c'est-à-dire que l'esclavage n'est pas une jolie chose dans un pays où l'on parle de liberté du matin jusqu'au soir....

— Et vous fûtes désappointée, madame?

— Je crois bien! Un sauvage à Paris! Un sauvage muet qui ne refait pas les *Lettres Persanes!* Un Huron qui n'a pas tout l'esprit de Voltaire, et qui ne profite même pas de sa position exceptionnelle pour éditer un cours de philosophie naturelle! alors, cet Iroquois trouvait tout bien dans notre religion, dans notre gouvernement? Il admettait jusqu'au macadam! Et des machines de l'autre monde que vous faites passer sur la butte Montmartre! Et un duel à l'américaine dans la plaine Saint-Denis!...

— Vous ne croyez pas à tout cela, madame?

— Non certes.... Et pourtant, je sais une aventure beaucoup plus surprenante....

— A laquelle vous croyez?

— Il le faut bien, c'est l'histoire de mon notaire. »



II

Nous en sommes tous là. Il n'est pas un seul d'entre nous qui n'ait dit au moins une fois en sa vie, après avoir écouté un récit, ces deux choses contradictoires :

« C'est invraisemblable, mais je sais une aventure bien plus étonnante encore. »

Sous-entendu : qui n'est pas invraisemblable.

« Pourquoi, cependant?

— Parce que c'est de l'histoire.

— Oui-da! Et qu'est-ce que l'histoire? »



III

Il est notaire, pourquoi le cacher? notaire à Paris. Ce fait ne prouve rien pour ou contre les autres notaires. Il est fort comme un athlète et brave comme un lion; il a le sang-froid d'un peau-rouge et l'esprit d'un sauvage du boulevard des Capucines; il est insolemment bon, jeune et beau; il a épousé par amour la femme la plus exquise....

Il est notaire avec cela. Sous quel prétexte? Une vocation, à ce qu'il dit. Vous verrez bien.

Car ce qui va suivre est purement et simplement l'histoire de Roger Cazal de Lavaur, surnommé Roger Bontemps et notaire de Mme la marquise.



ROGER BONTEMPS.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ACTE DE VENTE ET LE CONTRAT DE MARIAGE.

I

Nid de fauvette.

Il y avait une petite plate-forme en planches, juste au-dessus du conduit de pierres guillochées qui bordait le toit, car c'était une vieille maison, une vieille maison du vieux Paris qui voyait d'un côté le cèdre du Jardin des plantes, à la hanche du Panthéon, et de l'autre le Palais du Luxembourg, avec les ombrages fleuris de ses jardins. Sur la petite plate-forme. il y avait un jardin aussi qui souriait au soleil couchant : quatre pots en terre rose, deux de pois de senteur et deux de pensées.

La fenêtre était mansardée gaiement et rond-voûtée. Elle regardait la plaine de Montrouge par-dessus les maisons.

Vis-à-vis de la fenêtre et tout auprès du lit qui avait

vraiment des rideaux ruchés de perse à onze sous, propres, clairs et joyeux, s'ouvrait une petite porte. Certes, Nannon était bien logée. Outre sa chambre, cette chambre où nous sommes, si nette et si mignonne, elle jouissait d'un bûcher pour mettre ses robes, son fourneau et les petits fagots qui allument le poêle, l'hiver. Cela lui coûtait cent cinquante francs par an, et toutes les fleuristes du pays latin convoitaient ses domaines.

Roger venait de l'autre bord de la Seine. Ce n'était déjà plus un étudiant. Il habitait les quartiers d'affaires, là-bas, au delà du Palais-Royal. De si haut et de si loin, Nannon le reconnaissait bien, quand il traversait le jardin du Luxembourg.

Nannon avait vingt ans; Roger était d'âge à être notaire, tout juste.

Roger, cependant, était beaucoup plus enfant que Nannette.

C'étaient deux amoureux, vous le savez d'avance aussi bien que moi, mais comment vous dire cela? Ils ne s'aimaient pas tout à fait à la mode usitée dans ce quartier folâtre où se fait la moisson des gens sérieux. On dirait en effet que toutes ces graines de docteurs et de juges d'instruction prennent à tâche d'avoir le diable au corps pendant deux ou trois années et jettent au vent le trop chaud de leur sang pour avoir besoin de dormir ou de s'ennuyer tout le solennel restant de leur vie. La province fut inventée pour expier les fredaines de Paris. Trente mois d'école de droit ou de clinique dévorent en herbe le rire de toute une existence.

Tout étant pour le mieux dans le meilleur des mondes, ce fait me paraît providentiel. La closerie des Lilas et le Prado sont des caisses d'épargne où la gravité économisée porte intérêt pour l'avenir.

La chambrette n'avait point de cheminée; à droite et

à gauche du poêle dont le tuyau coudé s'enfonçait dans le frais papier de la tapisserie, deux chers portraits pendaient, deux miniatures, un capitaine de cavalerie dont les cheveux allaient grisonnant et une femme qui n'était plus jeune, mais qui était toujours belle. Nannette vivait sous les yeux de son père et de sa mère. Elle n'aimait pas son Roger comme on aime au pays latin.

Eh bien oui! Nannette était sage, quoique folle. Roger disait souvent : quand tu seras ma femme....

« Croyez cela! » grommelait la portière à qui Nannon, pourtant, ne faisait jamais attendre son terme.

Elle ajoutait, cette même portière :

« Et buvez de l'eau! »

Nannon buvait de l'eau ou du vin, selon l'occasion.

Mais elle croyait tous les jours.

Et Roger donc! Roger croyait dur comme fer. C'était le plus loyal garçon de France et de Navarre. Si vous lui eussiez demandé ses intentions à l'égard de Nannette, il vous aurait regardé avec ses grands yeux fiers et francs qui exprimaient si bien l'étonnement. Ses intentions à l'égard de Nannette! Voilà de ridicules questions! Avant de rencontrer Nannette, il menait la vie de polichinelle et sa bonne vieille mère en mourait de chagrin....

Car il avait une mère, Roger, une douce femme qui était noble et bourgeoise à la fois : noble par ses souvenirs, bourgeoise par le besoin passionné qu'elle avait de faire un établissement à son cher fils. Je ne sais pas si ces Cazal de Lavaur étaient jamais allés aux croisades, mais la bonne dame était bien fière de son nom. Cazal, disait-elle, s'était allié dans le temps à Mortemart et à Rohan, et certes, vous avez entendu parler du chef d'escadre Cazal de Lavaur qui était moins célèbre que Jean-Bart.

Elle ajoutait avec un soupir :

« Jadis, nous étions d'épée. »

Hélas! oui, mais il fallait un établissement à ce hanneton de Roger. Quel joli soldat il vous eût fait! Il était clerc de maître Denis-Tiburce Piédaniel, notaire de la Société œnophile et de la compagnie Baudelion (pour les engrais concentrés).

Roger était Parisien de Paris, ce qui est très-rare. Nannette venait de quelque part, en Bretagne, aux environs de la ville d'Auray. Son père, un vieux soldat qui n'en savait pas bien long, était mort en sollicitant un bureau de tabac qui fut donné à l'oncle du coiffeur d'une danseuse russe ; sa mère avait travaillé loyalement pour l'élever, puis un pauvre soir d'hiver, quelques jours après sa quatorzième année accomplie, Nannette se vit seule au travers de ses larmes.

Elle employa son dernier argent pour acheter un terrain auprès de la tombe du capitaine. Il y avait aussi des fleurs, des fleurs toujours fraîches en ce petit coin du cimetière Montparnasse où vous auriez pris Nannette pour un ange agenouillé.

Ce fut en revenant de là que Nannette rencontra son Roger pour la première fois. Elle longeait le boulevard extérieur; la nuit se faisait; des étudiants qui, pour le moment, ne songeaient pas à leurs examens, lui barrèrent la route. Roger entendit un enfant qui criait à l'aide. La suite de ce récit vous montrera combien peu de goût il avait pour les aventures; mais quand on y est, il faut marcher. Roger assomma quelques étudiants avec répugnance : de chers garçons qui devinrent ses meilleurs camarades, et ramena Nannon à la maison. En chemin, ils s'aimèrent.

L'histoire n'est pas plus longue que cela.

Nannon savait les chansons de Bretagne qui l'avaient

bercée; elle faisait rire ou pleurer Roger, quand elle voulait. Elle avait une de ces douces petites voix qui vous chantent dans le cœur. Cela impatiente les vieilles femmes regretteuses et jalouses; la portière disait à ses vassales :

« Faut le printemps pour la fauvette. Attendez seulement l'hiver! »

Nannette attendait et chantait. Tout le voisinage connaissait les mignons refrains de la fauvette, mais on n'apercevait guère son frais minois qu'à l'heure où elle arrosait son jardin. Le reste du temps, invisible derrière ses quatre pots de terre rose, elle *tournait.* C'est le mot technique de cette humble et gracieuse industrie des fleuristes. Elle tournait des liserons plus légers que ceux des haies, des bruyères plus délicates que celles des vieilles landes bretonnes, elle tournait des bluets, des coquelicots et de la folle avoine. C'était une fée. Les fleurs naissaient, vivant comme les fleurs du bon Dieu, sous le charmant travail de ses doigts.

Quand ils avaient couru sous l'ombre ou le soleil, tout un joyeux dimanche, Nannon et Roger, les deux échappés, Roger en nankin, Nannette bleue et blanche comme une clochette de volubilis, dans les sauvages coulées de Chaville, où là-haut parmi les moissons de cette Beauce en miniature qui entoure l'ermitage de Villebon, on rapportait des bottes de fleurs des champs. Il y a de la bruyère aussi dans le bois de Clamart qui regarde Meudon, et des champs de jacinthes et des fossés remplis de pensez-à-moi. Le lundi, Nannette allait chez Mme Mauconseil, une négociante. Mme Mauconseil avait des outils. Nannon copiait, en se jouant, une herbe des prés, une mousse, un vrillon de bryone, et Mme Mauconseil faisait tout doucement sa fortune

avec sa réputation de fleuriste habile. Nannette n'y voyait point de mal.

Elle avait des cheveux d'un blond très-foncé, qui rayonnaient à la lumière; elle ne savait où les fourrer tant ils foisonnaient abondamment autour de son front d'enfant. Quand elle était seule, ses grands yeux d'un bleu obscur regardaient le ciel avec de souriantes tristesses. Sa bouche était fine et gaie; la gentille tendresse de son cœur parlait dans sa voix.

Avec cela, elle était brave comme un petit homme.

Roger ne savait pas comme il l'aimait. C'était un beau grand garçon, élégant par nature, trop insouciant, mais assez Parisien pour avoir résisté à la maladie de Paris. Les Parisiens de province seuls meurent de cette fièvre jaune. Il adorait sa mère et faisait son métier mécaniquement, comme un spirituel fainéant qu'il était. Il prétendait, de bonne foi, avoir un goût assez vif pour le notariat, sous prétexte qu'il n'y a point là d'aventures possibles. Il détestait si haut les aventures, que plusieurs de ses amis le regardaient comme un romancier démissionnaire.

Nannette et Roger ne se ressemblaient point; ils formaient plutôt contraste entre eux, et pourtant je ne sais quel mystérieux air de famille faisait songer à l'un quand l'autre se montrait : c'était bien la même franchise absolue de caractère, la même « bravoure, » pour répéter ce mot qui leur allait également à tous deux.

Un matin qu'ils montaient, tout resplendissants de jeunesse et de joie, dans le cabriolet du dimanche, la portière avait dit, attendrie jusque dans ces cavités où se trouve le cœur chez les gens qui en ont un :

« C'est trop joli pour durer. Un ménage comme ça ferait tort aux autres. »

Six heures du soir venaient de sonner à la tour de Saint-Jacques du Haut-Pas. Roger arrivait ordinairement vers six heures et demie. Cependant, Nannon ne se penchait point à son poste, espionnant le jardin du Luxembourg à travers les vertes tiges de ses fleurs. On était à la fin de septembre; le soleil couchant traçait un large rais de lumière dans sa chambrette vide.

On entendait parler dans le petit bûcher, dont la porte s'ouvrit tout à coup.

Nannon sortit et referma la porte. Elle était rouge comme une cerise. A peine la porte fut-elle refermée que sa joue devint pâle; ses yeux, en même temps se remplirent de larmes. Elle était si violemment émue, que vous eussiez cru distinguer de la folie dans son regard. Elle resta un instant immobile, comme si elle eût voulu recueillir des pensées rebelles; puis elle s'assit auprès de sa petite table à ouvrage et mit sa tête entre ses mains, qui disparurent dans les masses abondantes de ses cheveux. Par intervalles, on voyait l'effort des sanglots sourds qui secouaient sa poitrine.

Vous n'eussiez rien entendu, vous, car il y avait loin du nid de Nannette au rez-de-chaussée, et les bruits de la rue entraient par la fenêtre ouverte; pourtant, un son d'espèce particulière frappa son oreille; elle tressaillit; ses mains s'écartèrent à droite et à gauche de son front; elle rejeta d'un mouvement mutin, et du même coup, pour écouter mieux, tous ses cheveux en arrière.

Elle était charmante ainsi, avec ses yeux humides et rougis, son minois effarouché, sa pose attentive.

« Il vient de meilleure heure ! » murmura-t-elle en se levant.

Elle avait reconnu le pas de Roger dès la première volée.

En un tour de main ses cheveux roulés se nouèrent sur son chignon, engloutissant jusqu'à la garde les longues dents de son peigne en écaille; ses yeux, tamponnés vigoureusement, essayèrent un sourire. Elle saisit son ouvrage et prit sa place habituelle auprès de la croisée.

Roger venait lentement; il n'était encore qu'au second étage.

« Lui qui monte toujours quatre à quatre! » pensa-t-elle.

Ses jolis doigts *tournaient* déjà, et avec quelle adresse! les tiges d'un bouquet de muguet. Il y avait une tristesse mortelle dans ses yeux, mais aussi une préoccupation et la marque d'un travail mental. Un doute était parmi sa souffrance, peut-être un espoir.

Comme le pas de Roger, plus distinct, sonnait sur le palier du troisième étage, elle appela un sourire sur ses lèvres. Ce n'était pas assez. Elle se mit à chanter de sa pauvre douce voix, qui d'abord trembla, mais qui bientôt s'affermit; car, sous cette gentille enveloppe, il y avait une volonté de bronze.

Elle savait bien des chansons bretonnes. Sans choisir, elle tomba sur cette gaillarde invocation des bons gars d'Auray, qui supplie et menace tour à tour la mère de la Vierge :

A Sainte-Anne, en Auray,
J irai pieds nus sur la route,
Et je lui porterai
Les plus beaux bouquets qu' j'aurai. } (*bis.*)

Il y a là une roulade villageoise que Nannon réussissait à miracle. Parfois, quand Roger montait et qu'elle chantait, il ralentissait le pas pour écouter mieux; mais, cette fois, il ne s'arrêta point.

Nannon poursuivit, et, au travers de la porte, vous auriez juré qu'elle était gaie comme pinson.

C'est la fille à Joson Michaille
Qui m' tient au cœur depuis l' printemps.
J' gagne dix-huit sous quand j' vas aux champs,
J' peux-t-êtr' soldat, car j'ai la taille :
Si j' pouvais trouver un trésor,
Dans un vieux pot des pièces d'or....
A Sainte-Anne, en Auray,
J'irai pieds nus sur la route,
Et je lui porterai
Les plus beaux bouquets qu' j'aurai. } (*bis.*)

Roger attendit la fin du refrain pour ouvrir la porte. Nannon remarqua cela.

Il avait couru. La sueur perlait à son front. Et pourtant, il avait mis bien du temps à monter les quatre étages.

« Bonjour, chérie, » dit-il en entrant.

Nannette lui répondit par un petit signe de tête, et continua de chanter :

J'achèt'rais l' cousin Jean-Marie;
Il est bon pour servir le roi.
Catherin' ne voyant plus qu' moi,
Ça lui donn'rait peut-être envie.
Si j' pouvais trouver un trésor,
Dans un vieux pot des pièces d'or....

« Te voilà bien en train, ce soir! » reprit Roger qui s'avança pour l'embrasser.

Elle lui tendit sa joue, et le regarda dans les yeux en lançant son refrain d'une voix provocante :

A Sainte-Anne, en Auray,
J'irai pieds nus sur la route....

« Si je croyais qu'en faisant ce voyage-là je trouverais un trésor.... interrompit Roger.

— Ah ! ouiche ! fit-elle. C'est bon dans les chansons ! »

Et la fleur vira dans ses doigts comme une toupie.

Ils avaient tous deux de ces figures qui sont des livres ouverts. Ils se savaient par cœur. Jamais entre eux, je dis au grand jamais, il n'y avait eu ni secret ni réticence.

Roger s'assit. Ils restèrent un instant silencieux.

« Tu ne chantes plus? dit Roger d'un air contraint.

— Non, » répondit Nannette sèchement.

Puis elle ajouta, en rabattant ses longs cils sur ses regards sournois :

« Il n'est pas six heures et demie.

— J'avais hâte de te voir, répliqua Roger, qui évidemment saisissait avec ardeur cette porte ouverte à une explication.

— En commençant de bonne heure, murmura Nannon qui assemblait gravement son bouquet, on est plus tôt quitte. »

Il la regarda, étonné.

Elle fredonna lestement :

J'irais boir' ma petit' chopine
Tous les matins au cabaret.
La femm' dirait ce qu'a voudrait,
Quand j' s'rais l'époux de Catherine.
Si j' pouvais trouver un trésor,
Dans un grand pot des pièces d'or....

Roger la regarda au moment où elle allait entamer le refrain, et lui dit d'un accent sérieux :

« Tu as quelque chose ?

— Parbleu ! répondit-elle.

— C'est un secret?

— Tout le monde en aurait donc, des secrets! »

Roger rougit et voulut lui prendre la main. Elle le repoussa.

« J'ai que je ne sais pas où se trouvent les trésors, » murmura-t-elle prête à pleurer.

Mais elle ajouta bravement et chantant à pleine voix :

> Dans un vieux pot des pièces d'or!

Puis elle éclata de rire.

Ce rire sonna tristement dans la chambre qui redevint muette.

« Eh bien! oui, dit tout à coup Roger, il y a quelque chose et je venais te le dire. Maman veut me marier.

— Connu! » prononça nettement Nannon en haussant les épaules.

Il faut spécifier que ce n'était point là du tout son style ordinaire. Nannon était une grisette et n'était rien de plus, mais elle n'employait jamais l'odieux parlage des grisettes, tout fait de mots malsonnants qu'elles prennent la peine d'apprendre par cœur aux petits théâtres. D'ordinaire, Nannon parlait comme elle pensait, c'est-à-dire correctement et bien. Mais aujourd'hui, il semblait qu'elle eût arboré une méchante cocarde. Sa voix, son regard, son geste, toute sa personne enfin avait physionomie de défi.

Roger réussit à lui prendre la main, et sentit dans ses doigts un vif frémissement. La main était froide et morte. Il l'embrassa pour la seconde fois : la joue brûlait.

« Tu as vu quelqu'un? murmura-t-il.

— Il aurait fallu peut-être, répliqua-t-elle avec

une amertume profonde, attendre au lendemain de la cérémonie !

— La cérémonie ne se fera jamais si tu veux, » prononça doucement Roger.

Nannon répéta en détournant les yeux :

« Connu !

— Écoute, dit Roger non sans irritation, tu cherches à me piquer et tu as tort, car j'ai bien de l'embarras....

— Ah ! oui, dit-elle, redoublant d'ironie, bien de l'embarras : c'est juste !

— Je ne t'avais jamais vue ainsi, Nannette ! »

Un mot vint jusqu'à ses belles petites lèvres roses, mais elle le retint et dit sèchement :

« Possible ! »

Roger abandonna sa main qui s'affaissa d'un mouvement découragé, mais cela dura si peu, qu'il eût fallu l'œil d'un observateur pour déchiffrer ce muet symptôme de défaillance. La main se releva prestement et les tiges virèrent de plus belle, tandis que le refrain allait, véritable déclaration de guerre :

Si j' pouvais trouver un trésor,
Dans un vieux pot des pièces d'or !

« Et qu'en ferais-tu, ma pauvre Nannon? demanda Roger attendri à son insu par l'effort même qu'on faisait pour le blesser au vif.

— Cela ne vous regarde plus, » répondit-elle.

Il se leva brusquement, comme si ce mot eût touché en lui quelque blessure cachée. Il fit un tour dans l'étroite chambrette où chaque objet lui sautait aux yeux comme un navrant adieu. Nannette le suivait d'un regard sournois et chantait.

A cette heure, la scène apparaissait sous un aspect

nouveau. Pendant un instant, Nannon, qui n'était plus observée, laissa parler l'éloquente expression de ses traits. Il y avait là tout le grand, tout le bel amour de la jeunesse.

« Qui t'a prévenue ? demanda Roger tout d'un coup.

— C'est quelqu'un, » répliqua Nannette.

Rien ne dit tant et si bien que ces réponses d'enfant, qui n'ont par elles-mêmes aucun sens. Roger revint et croisa ses bras sur sa poitrine.

« Tu sais pourtant bien, reprit-il, que ma bonne mère pense et agit pour moi depuis le jour de ma naissance. Elle n'a que moi; elle n'a qu'un rêve qui est mon avenir. Moi, je ne lui ai jamais résisté, et j'allais commencer ce soir. »

Nannon trancha son fil de soie d'un coup de ses jolies dents blanches.

« Ah!... » fit-elle.

Puis elle mit ses doigts devant sa bouche, qui s'ouvrit en un demi-bâillement.

« Je te parle de ma mère ! dit Roger avec une consternation véritable.

— Est-elle blonde ou brune? demanda Nannette, ta demoiselle qui a de quoi?

— Est-ce bien toi que j'entends! balbutia le pauvre garçon. J'étais donc fou avant ce soir !

— Bah ! fit-elle avec le geste de celles qui jettent leur bonnet par-dessus les moulins, il faut bien payer ton étude, mon petit, je ne t'en veux pas.... Mais pourquoi se gêner, maintenant? »

C'était trop ; on dépassait le but. Roger ne crut pas. Son front soucieux se dérida.

« Tu te venges, dit-il, et ce n'est pas bien difficile, va, de toi à moi. Je sais mieux comme je t'aime, depuis ce soir.... J'ai eu grand'peur. »

Il vint une étrange expression au visage de la fillette, qui le regarda en face et prononça tout bas :

« C'est lâche, les hommes !

— Mais, que crois-tu donc, à la fin ! s'écria Roger. T'ai-je jamais fait du mal, ou t'ai-je parfois menti ? Je suis à toi, je ne suis qu'à toi ; il me semble qu'il n'y a que toi de femme au monde pour moi. C'est comme cela ; je n'y peux rien.... J'ai été lâche, c'est vrai, lâche envers ma mère que j'ai laissée s'engager.... s'engager.... me disant toujours : Demain, je lui raconterai l'histoire de mon cœur.... et le lendemain je n'osais pas. Pourquoi ? Parce que si ma mère s'était mise entre nous deux.... »

Nannette avait grand'peine à tenir sa paupière baissée. Un instant de plus, ses yeux rieurs et mouillés allaient, en s'ouvrant, dévoiler toute son âme. Mais Roger tressaillit tout à coup, et s'interrompit pour regarder la porte du petit bûcher. Un léger bruit était venu de ce côté.

Nannette avait entendu aussi, car une rougeur lui monta aux joues.

Cela fit plus que le bruit lui-même. Roger devint pâle et tremblant.

La bizarre conduite de celle qu'il aimait posait une énigme. Était-ce le mot de l'énigme qui se cachait derrière cette porte fermée ?

Il y eut un silence presque solennel. Le bruit ne se renouvela point.

Nannon, les yeux toujours baissés, reprit son chant d'une voix qu'elle voulait rendre indifférente et libre. Un rayon de soleil couchant, glissant à travers les fleurs, jouait dans l'or de ses cheveux et découpait, selon une ligne lumineuse, les délicats profils de ses traits. Elle était adorablement jolie.

Roger avait cette angoisse qui serre le cœur au chevet d'une morte bien-aimée. Il la contemplait avidement et songeait : c'est peut-être la dernière fois....

Car je l'ai dit : il était brave.

« Vous n'étiez pas seule, Nannon, » murmura-t-il si bas que la fillette le devina plutôt qu'elle ne l'entendit.

Son corsage s'agita, mais il est des heures où l'on a des yeux pour ne point voir. Elle répondit d'un accent presque effronté :

« Après ! Quand cela serait ?

— Il y a quelqu'un là, » dit Roger en pointant du doigt la porte.

Nannon tourna la tête.

« Et si ce quelqu'un-là n'est pas un misérable poltron, continua Roger qui haussa le ton malgré lui, je l'engage à se montrer ! »

Nannon jeta son ouvrage, et resta un instant le regard cloué au sol, comme si elle eût attendu la réponse au défi porté. Roger ne l'avait jamais vue si belle.

Il crut qu'elle allait parler ; sa bouche, en effet, s'entr'ouvrit, mais ce fut pour donner passage à un rire strident et sec que Roger ne lui connaissait pas. Ce rire le souffleta comme eût fait la main d'un rival.

Il saisit son chapeau qu'il avait jeté sur un meuble en entrant. Mais il ne partit pas encore parce qu'il crut voir une souffrance au travers des paupières baissées de la jeune fille.

« Nannette, dit-il avec une émotion profonde, si je m'en vais ainsi, jamais je ne reviendrai plus. »

Etait-ce un sanglot, ou le restant de l'éclat de rire ?

Les yeux obstinés de Nannon ne se relevèrent point Elle répondit :

« Vous êtes assez grand pour savoir ce que vous avez à faire.

— Adieu, Nannette, dit Roger douloureusement. Soyez heureuse.

— Merci! fit-elle, et bonne chance. »

Roger sortit. Dans l'escalier, il put entendre le dernier couplet de la chanson:

Vous m' devez bien ça, bonne mère,
Car v'là longtemps que j' paye des vœux.
Ça n' vous coûte rien d' fair' des heureux,
Et j' commence à m' mettre en colère.
Faut pourtant que j' trouv' mon trésor,
Un grand vieux pot, tout plein d' pièces d'or!

Roger descendit l'escalier. Quand Nannette s'arrêta pour écouter, elle entendit encore le bruit de ses pas.

Alors elle entama le refrain d'une voix qui allait se brisant :

A Sainte-Anne, en Auray,
J'irai pieds nus sur la route....

Ce fut tout. Elle avait fait de son mieux. Ses deux mains s'appuyèrent ensemble contre sa poitrine.

On n'entendait plus le pas de Roger.

Elle tomba en bas de sa chaise comme une morte.

Le petit bûcher s'ouvrait en ce moment. Une femme qui avait des cheveux gris sous sa capote de soie noire franchit le seuil. C'était une physionomie douce et bonne; dans ses traits déjà flétris par les années, on retrouvait le dessin du jeune et beau visage de Roger. Elle traversa la chambrette d'un pas pressé, mais que l'émotion faisait chanceler. Ses yeux étaient remplis de larmes.

Nannon s'éveilla la tête sur les genoux de Mme Cazal de Lavaur, mère de Roger.

« Êtes-vous contente de moi? » demanda-t-elle en essayant de sourire.

La vieille dame se pencha pour la baiser au front.

« Si nous étions riches.... » commença-t-elle.

Et comme Nannon redressait sa tête charmante avec fierté, elle ajouta :

« Mon enfant, vous ne savez pas ce que j'allais dire. On ne récompense pas ce que vous venez de faire avec de l'argent. J'allais dire : si nous étions riches, je vous choisirais entre toutes les femmes pour rendre mon Roger le plus heureux des hommes. Vous êtes un admirable cœur.

— Je l'aime bien, dit simplement Nannette. J'ai compris que vous l'aimiez encore mieux que moi, puisque vous êtes sa mère. L'idée de briser son avenir et de l'empêcher d'arriver, comme vous dites, m'a tuée. Les femmes ne font pas fortune ; sans cela, je vous l'aurais disputé, madame.

— Et que comptez-vous faire ? demanda la mère de Roger.

— Je pense que je ne vivrai pas bien longtemps, » répondit Nannette qui rêvait.

Le front de la vieille dame se rembrunit.

« Une menace pareille ne serait pas digne de vous, dit-elle.

— Oh ! fit Nannette qui eut une fois encore son sourire d'enfant, j'ai dit que je l'aimais bien, et c'est vrai, allez. Je ne menace pas. S'il entendait parler d'un malheur, il m'aime bien aussi, cela empoisonnerait tout dans sa vie. Je le connais. Il me verrait morte partout dans sa maison... entre lui et sa femme... entre lui et ses enfants... Oh ! non, je ne me tuerai pas... quoique j'aie bien de la peine en pensant à ses enfants et à sa femme... des enfants ! toutes les nuits je voyais

le nôtre.... celui que sainte Anne m'avait promis.... Non, non : il faut qu'il soit heureux avec sa richesse. C'est bien assez de moi pour souffrir. Je ne mourrai pas à Paris.... Il y avait une belle fille ici, sur le carré. Son ami s'est marié. Elle est partie. On l'appelait Fanfare, parce que sa joie faisait du bruit. Roger la connaissait bien. Elle n'a gêné personne avec sa peine. Elle est partie pour l'Amérique ou ailleurs, je ne sais où... Là-bas, on ne sait ni qui vit ni qui meurt. »

Mme de Lavaur l'attira contre sa poitrine.

« Oh ! oui, pensa-t-elle tout haut, vous l'aimez bien, ma fille.

— Et dire que sa mère m'embrasse ! murmura Nannette, et qu'elle m'appelle sa fille ! Quand on fait bien, on est récompensé. Je vivrai et je mourrai avec ce souvenir-là.

— Et si je me trompais, pourtant ! fit la vieille dame. Si je lui volais son bonheur ! »

Nannette prit ses deux mains et les effleura de ses lèvres.

« Les mères ne se trompent jamais, dit-elle. Je n'ai plus de parents et je fais des fleurs. Épouser une fille comme moi, c'est se casser le cou, voilà le mot, n'est-ce pas, madame? Embrassez-moi encore une fois et priez pour moi comme je prierai pour vous. Adieu. »



II

Le parapet.

Au collége Henri IV, quand Robert le Diable et Roger Bontemps étaient d'accord, il n'y avait plus à discuter. Volontiers le petit peuple du lycée se fût divisé en deux camps, car Roger et Robert avaient chacun des partisans, mais c'était entre eux une amitié solide et déjà vieille, malgré la différence profonde de leurs caractères. Roger était bon, un peu bourru parfois, facile à vivre comme tous les insouciants; comme tous les ambitieux, Robert le Diable qui, de son nom s'appelait Robert Mornaix, avait des susceptibilités nerveuses, des boutades despotiques et de féminines tendresses.

Roger était beau garçon, Robert était charmant; Roger était fort, loyal et brave, Robert avait des chevaleries et des heures de faiblesses. On l'avait vu terrible. Il était beaucoup plus craint que Roger.

Ni l'un ni l'autre n'avait remporté aucun succès très-marquant dans le tournoi scolaire. Là-bas il est rare que les « bons élèves » soient maîtres à l'heure des récréations. Ils allaient leur chemin d'écolier d'un pas égal et suffisant. Robert mordait galamment, lui qui pourtant avait des aspirations de poëte, aux mathématiques et à la géographie. Il recherchait avec avidité

les récits de voyages et surtout les féeries mexicaines que deux jeunes gens, pleins d'imagination et de feu, unis par les liens du sang, Gabriel Ferry et Paul Duplessis, mirent à la mode vers le milieu de ce siècle. Robert était déjà un « chercheur d'or ; » il étudiait passionnément l'anglais et l'espagnol pour avoir langue plus tard dans ces romanesques pays où l'opulence est à fleur de terre.

Roger apprenait aussi l'anglais, mais par complaisance pure et pour donner la réplique à son *copin* de prédilection. Il prétendait aimer ses aises par-dessus tout et faisait ainsi l'épitaphe de sa vie future : « Bon époux, parfait notaire. » Seulement, quand Robert l'engageait dans quelque folle équipée, avant la fin de l'histoire, il avait toujours pris les devants, et il fallait l'en retirer de force.... « par la peau du cou, comme un chien qui mord, » pour employer les propres expressions de Thomas Stone, le professeur d'anglais qui était un vieux philosophe.

En résumé, Roger détestait les aventures ; Robert les adorait. Thomas Stone disait, précisément à ce propos d'aventures : « Robert le Diable en prendra par goût, tous les jours, un petit verre ou deux, mais si Roger Bontemps y touche, en une fois, il avalera la bouteille. »

Un soir de septembre, en 1852, nos deux amis mangeaient le dîner d'adieu au restaurant Dagneaux, seuls, dans un cabinet particulier. Roger était triste ; l'espoir enthousiaste montait la tête de Robert. Le cloître de l'université n'avait plus pour lui ni grilles ni serrures ; en avant, c'était l'espace et la liberté : il allait entrer dans la vie.

« Les autres années, dit Roger, quand tu partais pour ton pays, nous prenions rendez-vous à deux mois.

— Maintenant c'est à deux ans, à dix ans peut-être,

répliqua Robert, mais quand tu me reverras je serai riche. »

Roger secoua la tête. Robert poursuivit d'un ton tranchant et décidé :

« Mon père s'appelle Mornaix tout court, parce qu'il est pauvre, mais tout auprès de chez nous il y a un domaine de deux mille hectares, un domaine de roi, le plus beau domaine qui soit en France : il a nom la terre de Belbon. Le château ressemble à celui de Saint-Cloud, mais il est plus vaste ; le parc servit de modèle au parc de Fontainebleau. Mon père, M. Mornaix tout court, en est le régisseur. Mes aïeux, les Mornaix de Belbon, en étaient les maîtres et seigneurs. Je veux qu'il soit à moi comme il fut à mes aïeux, ce grand, ce royal domaine. C'est un but, cela. Il te manque un but. Sans cela, tu me vaudrais deux fois.

— Mon but est d'être notaire, fit observer paisiblement Roger. Quand tu auras la propriété de deux mille hectares, je suppose que tu me prendras pour ton notaire. »

Mornaix sourit.

« Toi, murmura-t-il, souviens-toi des prophéties de Thomas Stone. Tu feras quelque effrayante gambade avant d'acheter ton étude.

— Que Dieu m'en préserve ! répliqua Roger. Mes aïeux n'avaient ni donjon ni palais, et nous sommes gentilshommes de robe. La magistrature me fait peur parce que, si je condamnais un homme à mort, je ne dormirais plus. Le notariat, au contraire, est un sacerdoce et un oreiller. J'y vois la vie en sieste : chacun son caractère. J'ai ma mère, vois-tu ; il lui faut un fils tranquille pour la faire heureuse. J'épouserai, quand il en sera temps, une jolie petite demoiselle bien douce.... »

A la gare du chemin de fer, ils se tinrent longtemps embrassés, car ils s'aimaient fraternellement.

« Tu m'écriras souvent, dit Roger qui avait les larmes aux yeux.

— Oui souvent, que je sois loin ou près, heureux ou malheureux. Tant que je signerai : Mornaix, je ferai mon purgatoire. Mais quand tu recevras une lettre signée : comte de Belbon.... »

Il y eut une dernière étreinte et Roger revint seul.

Pendant quatre ans au moins, on parla de Robert le Diable et de Roger Bontemps dans les cours du collége Henri IV. Aujourd'hui encore, quelques paléographes de dortoir racontent aux nouveaux leurs fredaines légendaires.

Robert écrivit d'abord très-souvent, puis plus rarement. Sa dernière lettre, qui parvint à Paris en 1859, était datée de Arispe, en Sonora, et signée Mornaix comme les autres.

Roger était resté à Paris. Il avait mené un instant la vie d'étudiant assez rondement, puis la rencontre de Nannon l'avait converti tout net. C'était toute son histoire

Thomas Stone venait le voir deux ou trois fois l'an pour savoir s'il n'avait pas encore fait sa gambade.

« Plus vous tardez, *my dear*, disait le professeur d'anglais, plus le saut périlleux sera *capital*. Vous me préviendrez la veille. »

Ce Thomas Stone pouvait être un philosophe, mais moi je vous dis qu'avec Nannette, jamais Roger n'aurait fait le saut périlleux. Chacun de nous, une fois dans sa vie, est mis en présence de son ange gardien : il ne s'agit que de ne le point laisser prendre sa volée.

Cette petite Nannon, qui chantait si bien les chansons bretonnes, était l'ange gardien de Roger.

Roger se croyait sûr d'elle comme de lui-même, et

un peu plus. En descendant l'escalier, après la scène que nous avons racontée, il se demanda vingt fois s'il avait bien sa raison. Nannette ainsi changée du jour au lendemain! Nannette, la gentillesse, la grâce, la pudeur! Nannette ayant pris ce ton! Nannette trouvant ces mots! Que croire?

Il était comme ivre. L'idée lui vint de remonter pour voir s'il n'était pas le jouet d'un mauvais rêve. Certes, il y avait quelqu'un dans le bûcher!

Mais, après tout, les héros de roman de notre temps ne ressemblent guère à ceux d'autrefois; et peut-être Roger n'était-il même pas au niveau des héros de roman d'aujourd'hui.

Au bas de l'escalier, il se dit : « Elle jouait un rôle; le rôle la fatiguait depuis le temps.... »

Un gros soupir acheva sa phrase.

Il enfonça son chapeau sur ses yeux et il descendit la rue d'Enfer à longues enjambées.

Les insouciants ont conscience de leur force.

« Parbleu! se dit encore Roger, c'est une dent qu'on arrache. Demain, je n'y songerai plus. Mon caractère est comme cela; il me semble déjà que je suis beaucoup plus calme.... étonnamment plus calme.... Et même, à bien considérer les choses, c'était une aventure; il y avait de la chevalerie errante là dedans, je n'aime pas ça.... Que diable! je n'ai pas été créé et mis au monde pour contrarier ma mère.... Je n'ai pas les préjugés de caste, mais enfin nous sommes les Lavaur.... Bonne noblesse de robe.... bien que, à tout prendre, elle fût la fille d'un soldat.... Mais quel changement à vue! s'interrompit-il en s'arrêtant court au beau milieu de la place Saint-Michel, et en ôtant son chapeau pour s'essuyer le front : ce n'est pas naturel.... Si je retournais.... »

Il y avait des étudiantes qui buvaient de la bière, sous la protection de leurs maîtres, le long du trottoir, devant l'estaminet voisin.

« Connu! » dit l'une d'elles.

Et une autre :

« C'est lâche, les hommes! »

Chaque famille d'oiseaux a son ramage.

Roger enfonça brusquement son chapeau sur ses yeux.

« C'est le reste qui n'était pas naturel! gronda-t-il. Connu! Il y avait quelqu'un dans le bûcher. Nous ne sommes pas ici dans le quartier des anges.... Après ça, je ne le connais pas, moi, le quartier des anges! »

Il reprit sa course. Il était décidément beaucoup plus calme; la preuve, c'est qu'il continuait son monologue enragé, pressant le pas ou le ralentissant, se décoiffant, gesticulant et piquant droit devant lui sans savoir où il allait.

Ses réflexions étaient sages. En définitive, sa mère avait arrangé son mariage avec Mlle Eudoxie qui apportait une dot, et on allait traiter pour la charge de maître Denis-Tiburce Piédaniel. Après avoir été humble clerc dans cette importante étude, Roger devenait patron. Voilà du solide et du réel. Ce soir, ce soir même le contrat et l'acte de vente devaient être signés.

Et vraiment, toute cette affaire était providentielle. Roger avait laissé sa mère aller de l'avant. Je vous le demande; si, à la dernière heure, Roger était venu rompre le mariage et la cession pour cette Nannette (comme elle était jolie!) quelle eût été sa figure?

Bravo! ma foi, bravo! on ne brise pas une vocation. Il se sentait notaire prédestiné. Bravo! Il savait bien désormais où il courait : il courait chez maître Piédaniel signer le contrat de mariage et l'acte de vente.

Seulement, il tournait le dos à la Madeleine et maître Piédaniel demeurait rue Tronchet.

Tout chemin ne mène-t-il pas à Rome? Bravo! Seulement, ses jambes faiblissaient et la sueur froide inondait tout son corps.

Il s'assit sur le parapet d'un pont et il n'eut point su dire quel pont.

Il y a d'étranges apparences. Voyez le procès Lesurques. Certes, il y avait bien plus de preuves contre Lesurques que contre Nannon. Et cependant Lesurques était innocent, à ce qu'on dit.

La nuit se faisait. Huit heures sonnèrent à l'horloge du palais de Justice. La réunion était pour neuf heures chez maître Piédaniel. Roger se dit : « Il est temps. »

Et il resta sur son parapet, écoutant le murmure de la ville et le bruit vague de l'eau qui coulait sous les arches.

Je ne sais pourquoi le souvenir de Robert lui vint à ce moment. Il avait si grand besoin d'un ami!

Mais alors tout était donc comédie depuis le premier jour? Il l'avait vue si simple, si digne, si fière même dans sa ravissante ingénuité. Pendant des années, pour lui, ce cœur avait été un livre ouvert. Connu! connu!

La dent tenait, cela fait mal dans le moment. Mais Roger! Roger Bontemps! Il se donnait à lui-même vingt-quatre heures pour en rire.

Parmi les murmures, il y avait une voix qui chantait autour de son cœur :

Si j' pouvais trouver un trésor,
Dans un vieux pot des pièces d'or....

Eh bien, oui! Si elle avait eu de l'or, beaucoup de

pièces d'or tombées du ciel, Roger pensait cela, elle aurait acheté l'étude, acheté le consentement de la bonne mère, acheté tout, y compris lui, Roger. Voilà ce que voulait dire la chanson. Oh! c'est lâche, les hommes! Roger pleura. Puis il écouta dans ses souvenirs ce rire sec, ce rire qui l'avait tant étonné. Et la porte du bûcher s'ouvrit pour lui montrer un vulgaire rival.

Le calme arrivait grand train, cela se voyait. Deux hommes étaient accoudés sur le parapet à quinze pas de lui et causaient. Il ne les entendait pas.

Sans écouter, on a confusément conscience. Roger savait que ces deux hommes s'entretenaient en anglais. Au moyen de ce mystérieux procédé, l'association des idées, l'Anglais des deux inconnus évoqua pour Roger, ce brave professeur du collége Henri IV, qui lui avait prédit une culbute capitale. Il regarda couler l'eau et se dit : « Je n'ai assurément point la pensée du suicide. »

Que faisait-elle cependant à cette heure? Avaient-ils bien ri tous deux quand l'autre était sorti du bûcher?

Une phrase se détacha de la conversation des deux hommes.

« La carte est tracée au sang sur un mouchoir.... »

Roger crut avoir mal compris.

Il est d'ailleurs, pour ceux qui ont appris une langue étrangère par principe et qui n'ont pas suffisamment pratiqué, une très-grande difficulté de traduire la parole, et cette difficulté même entretient un constant désir.

Machinalement Roger se mit à prêter l'oreille pour voir s'il n'avait point attaché aux mots un sens par trop absurde. « La carte est tracée au sang sur un mouchoir.... » Que pouvait signifier cette phrase bizarre ?

Mais les deux inconnus n'avaient pas du tout l'accent

irréprochable et vraiment académique de Thomas Stone. Ils parlaient en outre un patois hybride, plein d'abréviations hardies et mélangé de mots espagnols. Ces trois syllabes « El conde » revenaient surtout à chaque instant.

Roger ne comprenait pas du tout la série des idées échangées; quelques membres de phrase seulement surgissaient pour lui de temps en temps comme les jalons d'une route invisible. Sans le vouloir assurément, et aussi sans le savoir, il s'acharnait à ce travail qui faisait diversion à son mal.

Au bout de dix minutes il avait saisi très-péniblement et très-vaguement ce qu'il fallait pour conclure que les deux inconnus appartenaient à une police quelconque et suivaient la trace d'un malfaiteur à Paris.

Ils avaient ou devaient avoir un troisième associé qui s'appelait Sam et qui était présentement sur la piste du fugitif. Selon toute apparence, *El conde* « le comte » était l'homme ainsi poursuivi.

Que lui importait tout cela? Hélas! peu de chose. Nannon! à chaque instant cette vive et souriante vision venait gratter au seuil de sa pensée. Ce n'était point son habitude d'espionner les gens de la sorte, et nous pouvons affirmer qu'il s'asseyait sur le parapet d'un pont pour la première fois de sa vie.

Quand sonna la demie de huit heures, les deux inconnus se redresserent en même temps et prirent la direction du quai. Roger les suivit. Pourquoi? Comme il eût regardé des joueurs de boule ou le bâtonniste de nos foires. Il lui fallait un hochet.

Sur le quai chacun des deux inconnus prit un fiacre. Roger s'arrêta à les regarder comme un enfant curieux et inassouvi qui s'attriste à voir tomber déjà la toile du théâtre des Marionnettes.

Les deux inconnus s'étaient serré la main en disant : « A cette nuit ! »

Mais tout à coup Roger s'éveilla de son engourdissement, à l'instant où les deux voitures partaient, prenant des directions opposées, cette question tomba distinctement de l'une des portières :

« Quel est le nom de l'homme ? »

Distinctement aussi, l'autre portière répondit :

« Roger Cazal de Lavaur. »

Le premier instinct de Roger fut de s'élancer, mais les deux fiacres, chose rare, galopaient déjà en sens contraire.



III

Voiture mortuaire.

Roger était frappé violemment. Chez nous, tout va vers l'idée fixe. Pour Roger, « l'homme » c'était l'amant trahi de Nannette. Sa première pensée fut que l'un des deux inconnus était le rival caché dans le petit bûcher. Mais quelle apparence? Roger avait descendu la ville tout droit, depuis les environs du Panthéon, et ces deux Anglais se trouvaient là déjà avant son arrivée. Le séducteur n'avait certes pas quitté Nannon si vite. D'ailleurs, tout le reste de l'entretien dont il avait saisi çà et là quelques lambeaux allait contre cette hypothèse.

Mais alors, pourquoi son nom prononcé?

En s'efforçant rétrospectivement d'interroger l'ensemble du mystérieux entretien qu'il avait écouté à bâtons rompus, il retrouva des séries de sons qu'il n'avait pu traduire à la volée; un nom de femme qui n'avait rien d'anglais : Naranja, le mot *Digger* (fouilleur ou mineur) vingt fois prononcé, et enfin l'adresse exacte de la maison où lui, Roger, demeurait avec sa mère, rue du Mail, n° 9.

Ce dernier fait, bizarre en lui-même, mais concordant avec les dernières paroles prononcées par les deux étrangers, changea le cours de ses réflexions. Il n'est

point de notaire au monde qui ne possède dans ses cartons une pleine douzaine de romans gras ou maigres. Roger s'établit à feuilleter en idée les dossiers de maître Piédaniel, cherchant quelque drame suffisamment noir où il pût prendre un bout de rôle à manteau. Cela l'occupa dix minutes, au bout desquelles il se reprocha avec amertume de n'avoir pas donné un louis au cocher de la première citadine venue pour suivre à tout le moins l'un des fiacres : celui dont la portière ouverte avait répondu : « Roger Cazal de Lavaur. »

Mais il n'était plus temps. Et d'ailleurs, que lui importait tout cela? Nannette! oh! Nannette! Si Nannette avait voulu....

La pensée de Nannette l'impatienta cette fois et le révolta. Il voulut chasser ce nom comme un barbet mouillé secoue ses oreilles. Il se dit : « Nous ne sommes pas un troubadour. Allons, Roger Bontemps, de la philosophie! Une grisette du quartier latin! Connu! C'est lâche, les hommes! quel guêpier! Je brûlerai un cierge aux Petits-Pères. Il s'agit de signer ce soir l'acte de vente et le contrat de mariage. »

Il était comme cela, ce Roger. Il ne fit ni une ni deux et prit sa course vers le quartier de la Madeleine où respirait maître Piédaniel. L'horloge du palais de Justice marquait huit heures quarante-deux minutes quand il passa devant la grille. Vers dix heures, il arrivait au bout de la rue Vivienne.

Pourquoi tout ce temps? Est-ce qu'on sait? Il ne s'était assis que trois quarts d'heure sur un banc, entre Adonis confit et Vénus empaillée, qu'il gênait tous deux, dans le jardin du Palais-Royal. Qu'avait-il fait là? Il faut bien se recorder. Il avait repassé péniblement chaque mot, chaque syllabe de sa conversation

avec Nannette et il s'était dit : « C'est impossible ! j'ai rêvé ! »

Figurez-vous que cette Nannon était, dans toute la force du terme, une enfant bien élevée, malgré son adresse à tourner les fleurs. Elle avait de la piété, beaucoup, l'hypocrite ! Roger n'en revenait pas. « Les hommes ! » Elle parlait « des hommes » comme ces prêtresses qui collent leur portrait photographié au frontispice des livres obscènes ! Où avait-elle pris cela ? Et depuis quand ? Il y avait peut-être des semaines que le bûcher était habité.

Un meuble cependant peut craquer. Roger eut de la sueur aux tempes en se proposant à lui-même de parier que, dans ce diable de bûcher, il n'y avait personne.

Il avait eu tort de ne point conter ses petites affaires à sa Nannon chérie. Elle était défiante, elle était jalouse, elle était fâchée. Quoi de plus naturel ? A sa place, Roger eût-il été bien aise ? Quand il se leva de son banc, au grand plaisir de ses voisins, ce fut pour aller vers les ponts. Il voulait repasser le Rubicon. Mais un homme ne vire pas comme une toupie. Elle avait dit : « Connu ! »

Cependant que se passait-il chez maître Piédaniel où les deux actes authentiques attendaient impatiemment Roger, savoir : le contrat de vente à l'étude, le contrat de mariage au salon ? Le thé s'y prenait, du thé trèsbon, nuagé de rhum ou de lait, selon les sexes, et corroboré de tartines. Maître Piédaniel parlait d'heureux ménages et de licitations productives. C'est toujours intéressant. Il faisait l'éloge de Roger, au grand orgueil de son excellente mère. Roger avait été un clerc ponctuel, il serait un remarquable notaire. Que dire de plus à la louange d'un chrétien ! Elle était triomphante,

cette chère Mme de Lavaur, malgré les nuances sombres de sa toilette. Sa figure radieuse entonnait l'épithalame. A ceux qui constataient déjà le retard de Roger, elle répondait : « Il va venir, j'en suis sûre ! »

Et de fait, elle en était sûre; elle avait assez bien travaillé pour cela. Songeait-elle encore à Nannette?

J'oubliais de vous dire que là-haut Nannette était toute seule et qu'elle ne chantait plus. Elle faisait ses paquets loyalement en pleurant.

Mlle Eudoxie avait dansé l'hiver passé avec Roger deux polkas et un cotillon. Le cotillon porte un peu à la tête. Mlle Eudoxie ressentait pour Roger, en tant que clerc ponctuel et danseur exact, une inclination, sentiment modéré qui est à l'amour ce que le sirop de groseilles est au chambertin. Il suffit généralement à nuancer de rose l'onde pure du mariage.

Mlle Eudoxie était la nièce de maître Piédaniel. Elle croyait au notariat comme les filles des preux vénéraient la lance.

Roger monta la rue Vivienne, donnant ainsi raison aux certitudes de Mme de Lavaur. Il allait de bonne foi vers son étude et vers son ménage. Seulement, il prenait le plus long, et nous devons avouer que le joli visage de Mlle Eudoxie était absent de ses rêves.

Mlle Eudoxie restait sous-entendue comme le mot nécessaire, mais insignifiant d'une phrase du langage commun.

Elle était comprise dans la notion de mariage.

Roger avait le front un peu lourd. A voir sa démarche incertaine des personnes peu charitables eussent pu le prendre pour un dîneur sortant des Frères-Provençaux. Ce n'étaient plus désormais ses réflexions qui le fatiguaient. Il ne pensait à rien et cheminait comme un automate.

A la hauteur du café Riche, vous voyez qu'il avait fait du chemin et qu'il était désormais bien près du port, il s'arrêta court, regardant d'un œil stupéfié un jeune homme assis devant une table de l'extérieur qui supportait un grog intact et un petit sac de voyage. Le sac avait physionomie américaine. Le jeune homme était basané comme un turco, malgré la délicatesse presque féminine de ses traits. Il portait les cheveux ras, la moustache longue et tombante. Son costume était celui d'un Anglais *en tour*.

Quand ses yeux noirs, profonds et ardents rencontrèrent ceux de Roger, il fit un geste joyeux et s'écria :

« Enfin ! »

Sa joie n'était mélangée d'aucune surprise.

Roger n'en dit pas beaucoup plus long. Il était au plus fort de la torpeur qui suit les grandes émotions, et si étrange qu'elle fût, la rencontre ne secouait qu'à demi son engourdissement.

« Je pensais justement à toi, murmura-t-il d'une voix basse et fatiguée.

— Parbleu ! dit l'autre, à qui penserais-tu ? »

Roger le regarda en homme qui ne comprend point.

« Je me disais, poursuivait-il, je n'ai jamais eu qu'un ami : Robert.... »

Ils se prirent la main, puis ils s'embrassèrent. Ils étaient jeunes tous deux ; leur étreinte fut sincère et vive.

« Serais-tu dans l'embarras ? demanda Robert Mornaix. Dis vite, nous n'avons pas beaucoup le temps de parler de toi.

— Oui, répondit Roger, je suis dans un grand embarras.

— As-tu besoin d'argent ?

— Non. »

Tout de suite après cette réponse, Mornaix devint distrait.

« J'ai cru que tu allais manquer au rendez-vous! dit-il d'un ton de reproche.

— Au rendez-vous! répéta Roger qui n'était pas à l'heure où l'on devine les charades.

— Eh! oui, fit Mornaix avec impatience. Je suis allé chez toi, rue du Mail, n° 9. Il n'y avait personne. J'ai laissé une lettre, signée comte de Belbon....

— Ah! l'interrompit Roger, tu as gagné la partie, là-bas? »

Mornaix ne répondit point, et acheva :

« La lettre te donnait un rendez-vous ici, à dix heures.

— Je n'ai pas reçu ta lettre, et je passe ici par hasard, dit Roger. C'est ma route.

— Où vas-tu?

— Me marier et acheter mon étude.

— Ah!... mais comme tu dis cela!

— Je dis cela comme cela est.... je souffre. »

Mornaix lui prit les deux mains et les sentit froides.

« Tu es bien pâle! murmura-t-il.

— Je souffre, » répéta Roger.

Mornaix resta un instant silencieux. Malgré sa préoccupation, Roger remarqua que les regards de son ami allaient et venaient avec une perçante inquiétude, interrogeant les alentours et aussi le lointain.

« Tu as peut-être aussi besoin de moi, dit-il, rendu à la bonté de sa nature.

— Peut-être, » répliqua Mornaix.

Il ajouta, en consultant sa montre :

« Nous avons une demi-heure. Conte-moi ton histoire. »

Roger ne se fit pas prier. Avec la naïveté qui était en lui et que chacun de nous trouve aux heures d'angoisse morale, il établit le pauvre bilan de sa situation entre sa mère bien-aimée, Nannette qu'il adorait, Mlle Eudoxie qu'il allait épouser, et la charge de notaire qui était son bâton de maréchal. Ce qu'il y a de meilleur dans ces humbles récits de la vie réelle, c'est le détail ; on peut même dire que tout est dans le détail. Chaque incident, ici, perd sa signification aussitôt qu'on le dépouille de la bourre qui l'enveloppe. Tout mot doit être dit selon sa note précise, avec le dièze ou le bémol qui en modifia si merveilleusement le sens, avec le sourire qui le ponctua, avec le geste qui en fut le costume et l'accent.

Or, Robert Mornaix ne voulait point de détails. Il prétendait juger sur l'exposé aride du fait, semblable en ceci à la plupart des arbitres, qui jamais n'ont le temps.

Il n'avait pas le temps.

Quand reviendra l'âge d'or, et il semble proche, on rompra les deux jambes, les deux bras et le cou à tout éminent magistrat convaincu de n'avoir pas eu le temps : ceci sur la roue, en place publique.

Chaque fois que Roger voulait s'expliquer, analyser ou peindre, Mornaix consultait sa montre et lui fermait la bouche. Au bout d'un quart d'heure, Roger avait achevé, et, la cause entendue, Mornaix n'en savait pas le premier mot.

« Résumé ! dit-il d'un ton tranchant. Tu crois aimer une petite personne qui t'a fait accroire ce qu'elle a voulu au sujet de ses parents, pauvres, mais honnêtes. Elle parle un français douteux, compris seulement dans le quartier des écoles. Elle te trompe avec un étudiant de septième année, qui pourrait bien être un garçon coiffeur. Ta mère veut te marier; toi, tu veux être no-

taire, et, à supposer que le notariat soit une serrure fermée, le mariage semble en être la clef. Seulement, le mariage suppose une femme, et tu n'aimes pas la femme que suppose le mariage. En foi de quoi te voilà penaud, ne sachant s'il faut aller à hue ou à dia, et plus enfant dix fois que nous ne l'étions au collége.... A quoi donc as-tu perdu ton temps, mon copin?

— A être bien heureux, va! » répondit Roger avec un gros soupir.

Mornaix haussa les épaules.

« Je ne sais pourquoi je n'ai jamais ouï parler du bonheur qu'au passé, dit-il avec dédain.... moi, c'est l'avenir que j'aime.

— Le présent a pourtant son prix, fit observer Roger.

— Je le nie, puisqu'il glisse sans cesse entre nos doigts.

Mornaix fixa ses yeux étincelants sur ceux de Roger, et demanda brusquement :

« Veux-tu faire fortune tout d'un coup?

— J'avoue que cela m'est à peu près égal, » répondit Roger d'un ton froid et doux.

Mornaix fronça le sourcil et haussa les épaules.

« Avec la fortune, dit-il pourtant, tu aurais épousé ta Nannette.

— Oh! fit Roger, il n'y avait pas besoin de fortune pour cela. Si elle avait voulu, rien au monde ne nous aurait séparés jamais!

— Tu n'as pas changé depuis notre rhétorique, gronda Mornaix non sans quelque dédain; tu détestes toujours les aventures?

— Cordialement. »

Robert Mornaix baissa la voix et ajouta :

« Eh bien! frère, nos routes ne sont pas de celles qui se rencontrent. J'avais espéré mieux de toi.

— Frère, répliqua Roger, cela me fait plaisir de

t'entendre m'appeler ainsi. Je n'aime pas souvent et j'aime longtemps. Ceux que j'aime ne peuvent jamais trop espérer de moi.... Que veux-tu ? »

Il tendit la main à Mornaix, qui fixait de nouveau sur lui ses yeux de feu et semblait hésiter. Ce dernier reprit après un silence :

« C'est que.... il s'agit d'aventures....

— Soit, dit Roger en souriant. Je n'en veux pas pour moi, mais je peux épouser les tiennes.

— De terribles aventures.... poursuivit Robert.

— Soit.... prenons-les terribles. Une fois qu'on y est, peu importe. Te souviens-tu de la prédiction de Thomas Stone ? »

La figure basanée du voyageur s'éclaira. Il secoua vigoureusement la main qui restait dans les siennes, et s'écria :

« Pardieu ! je retrouve mon Roger-Bontemps !

— Et tu me fais l'effet, copin, d'avoir pleinement mérité ton nom de Robert-le-Diable. Confesse-toi, je t'écoute. »

Mornaix lança encore une fois à la ronde son regard rapide et attentif.

« Pas ici, murmura-t-il.

— Pourtant, il faut au moins que je sache....

— C'est un duel, un duel à mort, prononça Robert à voix basse.

— Et je serai ton témoin ?

— Mieux que cela, peut-être.

— Garçon ! appela Roger.

— Que veux-tu ? demanda Mornaix.

— Une plume, du papier et de l'encre, répondit Roger. Je veux écrire à ma mère et à mon patron, pour leur expliquer comme quoi il m'a été impossible d'aller ce soir signer mon acte de vente et mon contrat.

— C'est juste, dit Robert. Les convenances... Tu es le plus charmant garçon que j'aie jamais rencontré en ma vie. »

Le garçon apporta tout ce qu'il faut pour écrire, et Roger entama aussitôt sa correspondance.

« Tu étais bon tireur autrefois? lui dit Mornaix.

— J'ai beaucoup gagné depuis, laisse-moi écrire.

— Je te laisse.... Tu montais bien à cheval?

— Je suis un *true rider*.... laisse-moi....

— Fais, fais!... Tu traversais la Seine à la nage?

— J'irais sur le dos de Paris à Saint-Cloud.... Bon! voilà que je parle de Saint-Cloud à maître Piédaniel! »

Il déchira sa lettre et recommença courageusement.

Là-bas, chez le notaire, on l'attendait toujours, et, de trois minutes en trois minutes, Mme de Lavaur répétait à l'assistance impatientée :

« Il viendra. Je suis sûre qu'il viendra! »

Roger avait déjà écrit quatre lignes, lorsqu'une voix prononça derrière lui, rapidement et tout bas :

« *It's done!* (c'est fait). »

Il regarda et vit un homme, vêtu de toile et coiffé d'un large chapeau de paille, qui s'éloignait dans la direction de la chaussée. Mornaix s'était levé.

« Partons! dit-il.

— C'est la seconde fois que j'entends parler anglais ce soir, dit Roger. Est-ce l'aventure qui commence?

— Partons! tu finiras ta lettre là-bas.

— Là-bas! où?

— Viens! »

Il entraîna Roger, qui fit un bouchon de sa lettre et répéta d'un ton résigné :

« C'est ça.... J'écrirai de là-bas. »

Au moment où ils quittaient la devanture du café

Riche, un gaillard de haute taille, maigre comme un coucou, mais charpenté en athlète, sortit de la salle où il s'était tenu derrière eux, le dos tourné, et les suivit à vingt pas de distance.

Robert Mornaix, qui marchait très-vite, se retourna plusieurs fois avant d'atteindre l'angle de la rue Lepelletier. Mais, dans un espace de vingt pas, sur le boulevard, il y a quarante passants. Notre homme avait abondamment de quoi abriter sa poursuite.

Derrière l'Opéra, un fiacre attendait.

« Monte ! » ordonna Mornaix à Roger.

Et, tout de suite après, parlant au cocher :

« Palais-Royal, porte du perron ! »

Le fiacre partit au galop.

A la grande surprise de Roger, le fiacre n'était pas vide. Il contenait cet homme qui portait un costume de planteur et qui avait dit en anglais : *C'est fait !*

Roger espérait bien que cet homme et Mornaix allaient échanger quelques paroles en forme d'explication. Il n'en fut rien.

Place de la Bourse, Robert dit :

« Voici l'ordre et la marche : Nous descendrons au perron. Toi, Malgache, tu enfiles le passage Radziwill et tu descends la rue des Bons-Enfants ; toi, Roger, tu prends la rue de Richelieu. Moi, je paye tranquillement et je traverse le jardin.... Je serai arrivé aussi vite que vous place du Palais, angle de l'hôtel du Louvre. L'autre fiacre est là.

— Ça va bien ! grommela Roger. Nous avons donc un régiment à nos trousses ? »

Il lui fut répondu par un serrement de main qui semblait dire :

« La raillerie n'est pas de saison. »

Le fiacre s'arrêta cependant au perron du Palais-

Royal, et tout fut exécuté de point en point, selon que Mornaix l'avait réglé. Quand Roger, après avoir descendu la rue de Richelieu à grandes enjambées, arriva au coin de l'hôtel du Louvre, ses deux compagnons étaient déjà en voiture.

Fouette cocher! Ces fiacres étaient de choix, probablement, car leurs attelages brûlaient le pavé. La rue de Rivoli, la place de la Concorde, puis la grande avenue des Champs-Élysées furent parcourues au galop jusqu'au rond-point. Là, on prit l'avenue Montaigne.

« Avant-dernière porte à droite ! » dit Mornaix au cocher.

L'instant d'après, le fiacre s'arrêtait devant l'entrée d'une sorte de chantier.

Il y avait un couloir assez long, aboutissant à un frais jardin. Le Malgache avait pris les devants.

« Allons-nous encore changer de wagon ? » demanda Roger.

Mornaix s'arrêta en tressaillant.

« N'a-t-on point marché là-bas derrière nous ! » fit-il avec une terrible inquiétude.

Ils prêtèrent l'oreille. On n'entendait rien que la brise de nuit caressant la cime des arbres.

Une maison était devant eux avec un petit perron coquet et un vestibule ouvert des deux côtés ; ils montèrent le perron et traversèrent le vestibule, dont les portes se refermèrent aussitôt, les laissant dans une cour carrée close d'un mur tout neuf. La porte cochère de cette cour s'ouvrait rue Bizet, à l'angle de la rue de Marbeuf.

A supposer qu'on fît, par derrière, comme c'était l'apparence, la chasse à nos trois compagnons, la fermeture de l'entrée et de la sortie du vestibule arrêtait tout net la poursuite et forçait les limiers à faire le

grand tour par le quai de Billy. Ce raisonnement vint à l'esprit de Roger.

Mais il n'eut pas le temps de bien réfléchir. Au milieu de la cour, éclairée par deux lampions posés à terre, une voiture encore stationnait. Deux vigoureux chevaux y étaient attelés.

On allait, selon la propre expression de Roger, changer une fois de plus de wagon.

Étrange wagon, celui-là, et dont les lugubres profils sont bien connus à Paris.

C'est un cabriolet, au dos duquel un appendice carré s'ajoute, sorte de boîte où un être humain couché pourrait tenir. Ce qui donne cette pensée, c'est que des trous sont percés de distance en distance, comme pour favoriser la respiration d'un animal captif. Mais telle n'est pas la destination de ces trous. Le prisonnier qui habite ces boîtes ne respire plus.

On s'en sert pour faire voyager les cadavres, quand une volonté pieuse de la famille ou un suprême caprice du mort choisit un lieu d'inhumation lointain.

Tel était le véhicule dont l'aspect mit, il faut bien le dire, un court frisson sous la peau de notre Roger-Bontemps.

« Monte ! » lui dit encore Mornaix.

Il monta dans le cabriolet. Le Malgache était déjà sur le siége.

Robert Mornaix prit place à son tour, le portail s'ouvrit à deux battants, et la voiture mortuaire roula comme un tourbillon sur le pavé du quai de Billy.

IV.

Le chemin creux.

Roger Bontemps n'aimait pas les aventures. Quelqu'un qui eût aimé les aventures aurait trouvé peut-être que celle-ci manquait de charme et de gaieté. Involontairement, Roger songeait au fardeau qui était derrière. Il le voyait, dans sa prison carrée, misérablement balloté par les cahots du chemin. Était-ce un homme ou une femme? Et pourquoi ces romanesques précautions pour faire voyager un objet qui, d'ordinaire, n'excite point la convoitise des malfaiteurs?

Une fois, Roger sentit un frisson qui courait par ses veines. Il s'était demandé : « S'agirait-il d'un crime? »

Nous parlons de ses réflexions parce qu'il n'avait personne à qui les confier, et de ses doutes parce que le moyen de les éclaircir lui manquait. Auprès de lui, dans le cabriolet, il n'y avait que cet homme appelé le Malgache, personnage taciturne, dont les traits durs et la face hâlée semblaient repousser d'avance les questions. Mornaix était sur le siége et conduisait à toute vitesse. Deux ou trois fois, Roger lui avait adressé la parole, et s'était attiré cette laconique réponse :

« Nous causerons là-bas! »

La caravane roulante s'était, du reste, augmentée d'un nouveau membre, une sorte de gamin de Paris,

costumé avec tout le sans-gêne de cette respectable caste, et que Roger avait entendu nommer Grelot dans la cour de la maison mystérieuse.

Grelot formait l'arrière-garde. Il naviguait à reculons, assis sur la boîte funèbre comme un artilleur sur son caisson. A moitié chemin de Versailles, Mornaix l'avait prié assez rudement de se taire, parce qu'il entonnait une jolie chanson, apprise aux Folies-Dramatiques.

« Nous causerons là-bas ! »

Où, là-bas? Quelle figure avait-on dû faire chez maître Piédaniel ? Roger, ayant du loisir, se mit à rédiger dans sa tête la lettre d'excuse qu'il devait écrire le lendemain, là-bas. Il pensa qu'une lettre ne suffisait point. Il en fallait trois : une pour le patron, une pour sa mère, une pour les parents de Mlle Eudoxie.

Et Nannette ! Son souvenir vint, triste et souriant à la fois. Roger, désormais, ne pouvait plus songer à autre chose.

On changea de chevaux un peu avant d'arriver à Versailles. Le relais attendait en pleine route. La ville fut traversée au grand galop.

La nuit était noire. De larges nuages couraient au ciel. La lune à son déclin se leva tard derrière les collines dépassées de Saint-Cyr. La route, jusque-là complétement sombre, s'éclaira vaguement, à cette lumière qui prête aux objets des formes étranges.

Mornaix, tout en faisant avec une remarquable habileté son métier de cocher, jetait sans cesse à droite et à gauche des regards inquiets. Plusieurs fois, il se leva debout sur son siége pour examiner la route parcourue. En ces occasions, il échangeait un mot avec Grelot, l'arrière-garde, pour se bien assurer qu'il veillait.

Au second relais, pendant qu'on dételait les chevaux fumants, Mornaix fit le tour de la voiture et Roger l'en-

tendit qui parlait. La voix qui lui répondit semblait étouffée. Elle n'appartenait certes point à Grelot. C'était une voix de femme.

Mais la course reprit bientôt et les chevaux frais dévorèrent la route.

« Naranja souffre, dit Mornaix en espagnol. Cela ne peut durer. »

Le Malgache répondit, employant la même langue, mais avec le plein accent mexicain :

« Encore deux heures ! »

Roger, éveillé brusquement de sa rêverie, répéta comme s'il se fût interrogé lui-même :

« Naranja ! »

Puis il ajouta :

« C'est la deuxième fois que j'entends ce nom-là. »

Mornaix se retourna sans ralentir la course de son attelage.

« Explique-toi ! » dit-il.

Roger raconta en quelques mots ce qui lui était arrivé sur le parapet du pont, la conversation des deux inconnus, la peine extrême qu'il avait eue à traduire quelques bribes de leur anglais, et l'intérêt bizarre qu'il avait pris à cette énigme au plus fort de sa détresse.

« Qu'ont-ils dit de Naranja ? » demanda Mornaix, toujours précis et froid.

Roger interrogea ses souvenirs. Les événements de cette soirée l'avait étourdi, en vérité, comme un coup de massue. Quelques heures le séparaient à peine du moment où il avait vu Nannette pour la dernière fois, et cependant, tout lui apparaissait au travers de ce voile qui recouvre les choses lointaines.

« J'aurai vécu dix ans, cette nuit ! murmura-t-il en appuyant ses deux mains contre son front.

— Qu'ont-ils dit de Naranja? répéta Mornaix.

— Je n'ai pas pu tout comprendre, répondit Roger.

— Qu'as-tu compris?

— Qu'ils poursuivaient quelqu'un avec une volonté implacable : un eunemi ou un criminel.

— N'ont-ils parlé que de Naranja?

— Ils ont parlé de l'homme qu'ils poursuivent.... ils le nommaient *el Conde*.

— C'est tout?

— Non. Je n'ai pas dit encore la chose qui m'a frappé le plus : ils ont parlé aussi de moi.

— De toi! répéta Mornaix avec une nuance d'étonnement.

— De moi.... à mesure que je cherche, leurs propres paroles me reviennent....

— Mais tu m'as dit que tu signais à présent comte de Belbon! l'interrompit-il tout à coup. C'est toi qui est leur *el Conde*, peut-être?

— Oui, prononça froidement Mornaix. C'est moi qu'ils cherchent : ils m'ont suivi chez toi comme ils me suivent partout. »

Il se leva d'un mouvement brusque et s'appuya d'une main à la capote du coupé pour interroger la nuit d'un long regard.

« Seraient-ils sur nos traces! fit Roger. Malgré tant de précautions!

— S'ils n'y sont pas, ils y seront, répliqua Mornaix.

— Ont-ils donc droit sur toi?

— Selon les pays le droit change, » prononça lentement Robert Mornaix.

Il ajouta en s'adressant à Grelot :

« Toi, ouvre l'œil!

— Je veille, répondit Grelot. Voilà deux fois que je vois de la poussière au sommet des côtes.... Mais c'est peut-être le vent.

— Il a vu quelque chose! » dit le Malgache en espagnol.

Mornaix se retourna pour lancer un coup de fouet aux chevaux. La voiture allait comme le vent.

« Nous ne sommes pourtant pas chez les sauvages! pensa tout haut Roger. Pourquoi prendre tant de peine quand on peut passer parole aux gendarmes? »

Le Malgache eut un rire silencieux dans son coin.

« Copin, dit Roger, chacun son goût. Moi, je n'aime pas les gens qui rient quand on parle des gendarmes, et je prétends savoir....

— J'espère pourtant, mon cher monsieur de Lavaur, l'interrompit le Malgache en assez bon français, que nous ferons, nous deux, une paire d'amis avec le temps. »

Roger resta muet de surprise.

« Je te présente, dit Mornaix, le seigneur Miguel Maria Torres. Les Smith ont dû parler du *digger*....

— Certes, fit Roger, le mineur! ils s'occupaient énormément du mineur!

— C'est le seigneur Miguel Maria, frère de ma femme. »

Le Malgache souleva poliment son grand chapeau de paille. Roger salua en balbutiant :

« Ah! tu es marié, copin?... »

Un coup de sifflet aigu et court retentit, Roger précipita aussitôt le galop de ses chevaux, mais au lieu de continuer sa course en ligne directe, il tourna au coude du premier chemin de traverse qui se présenta et le suivit pendant une cinquantaine de pas.

« Stop! dit le Malgache. En voilà assez. Il faut savoir si c'est une fausse alerte. Qu'as-tu vu, Grelot?»

Grelot ne répondit pas. Il n'était plus à son poste.

Le Malgache sauta à terre et marcha rapidement

vers la grande route. Roger remarqua que son pas ne produisait aucun son. Mornaix aussi se laissa glisser sur le chemin en lui recommandant de tenir en bride l'attelage. Plusieurs minutes se passèrent. Un silence complet régnait aux alentours.

Dans ce silence, une voix douce, la voix que Roger avait entendue déjà au relais, appela Robert. Personne ne répondit. La voix appela une seconde fois et ses inflexions exprimaient une plaintive impatience. Roger descendit à son tour. Pour un garçon qui n'aimait pas les aventures, il était assurément mal servi.

La lune dépassait maintenant la cime des arbres; aucun nuage ne la couvrait; ses rayons tombaient d'aplomb sur la voiture. Roger regarda tout autour de lui; il écouta après avoir regardé; c'était l'apparence de la solitude la plus absolue.

La voix s'éleva pour la troisième fois, disant :

« Robert, je t'en prie, ôte ce couvercle, ne fût-ce qu'un instant. J'étouffe ! »

Nos lecteurs souriraient si nous allions jusqu'à prétendre que Roger éprouva une bien vive surprise. Depuis longtemps déjà, il supposait que le funèbre compartiment ne contenait point une morte, mais tout se présentait à lui, cette nuit, sous une forme si bizarre qu'il vivait en défiance du témoignage même de ses sens.

Le quart d'une journée s'était à peine écoulé depuis qu'il montait, joyeux, mais embarrassé, le modeste escalier de Nannette. On était à l'heure où les cafés du boulevard vont se fermer. Mme de Lavaur, Mlle Eudoxie et Me Piédaniel devaient faire leur toilette de nuit. Et que pensaient-ils de son absence ?

Et Nannette ?... Tenez ! pour moins que rien, il eût juré que tout ceci était un cauchemar et qu'un rat, bête malfaisante, avait commis ce tapage dans le bûcher.

Quand il eut fait le tour de la voiture, il put entendre distinctement la douce voix qui lui demandait :

« Est-ce toi, Robert? »

Et comme il hésitait à répondre, mesurant instinctivement le danger aux incroyables précautions qu'il voyait prises, une plainte découragée sortit du coffre.

Roger prit le couvercle à deux mains et le souleva. Il ne vit d'abord qu'une figure d'enfant, une pâle et délicieuse figure qui essayait un sourire parmi les grosses larmes que la lumière de la lune brillantait sur sa joue comme des perles de cristal. Mais le sourire s'enfuit et une expression de vif effroi le remplaça bien vite.

La jeune femme ferma les yeux et tout son corps trembla :

« Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de moi! » murmura-t-elle.

Puis un soupir faible s'échappa de sa poitrine et son corps cessa de tressaillir.

Roger voulut la rassurer, mais elle n'entendait plus. Elle était évanouie.

Si les précautions prises étaient incroyables, nous avons déjà dit le mot, la terreur produite par le mystérieux ennemi était donc aussi bien profonde! Roger sentit cela en dehors de tout raisonnement. Il se vit enveloppé par un ordre d'idées et de faits absolument inconnus et qui, du premier saut, franchissaient la frontière du vraisemblable.

Y avait-il donc, en pleine France du dix-neuvième siècle des périls contre lesquels l'organisation sociale ne peut rien? Le pays des Hurons commençait-il à dix lieues du boulevard de Gand? Quel motif avait pu porter Robert Mornaix, à se priver de ces magnifiques et banales protections qui entourent tout le monde?

Pourquoi jouer à cache-cache dans la campagne déserte? Les chemins de fer n'ont-ils pas supprimé pour le voyageur la solitude et la nuit?

Chez nous l'homme ne se protége plus lui-même; il n'a pas la permission de porter des armes. Cela dit tout. La loi, tutrice, est seule armée.

De sorte que tout homme qui, chez nous, porte des armes et renonce à la publique tutelle de la loi encourt ce soupçon d'être l'ennemi de la loi.

Il est pourtant des choses qui s'attaquent à la loi et que nos mœurs ne rangent point dans la catégorie des faits déshonorants. Un enlèvement, par exemple.

Mais Mornaix avait dit : « Je suis marié. »

Sa femme! c'était sa femme qu'il faisait voyager ainsi.

Sa femme! presque un enfant! Jetée au milieu de ce roman brutal et sinistre!

L'idée de folie vint. Elle ne tint pas. On suppose un fou, mais ils étaient trois, tous trois calmes, résolus et manifestement dirigés par une volonté réfléchie.

L'un des trois était le frère de cette débile et charmante créature....

La lune éclairait distinctement l'intérieur de cette loge où, pour la première fois peut-être une poitrine vivante respirait. Ce que Roger voyait n'était pas moins étrange que le reste. Un peignoir de soie rose dessinait les formes exiguës, mais adorablement gracieuses de Naranja. Une légère guirlande de fleurs s'enroulait dans sa chevelure abondante et plus noire que le jais. Elle était couchée sur un matelas de satin. C'était comme un lit de noces, souriant et heureux.

Mais à droite et à gauche du matelas, quatre longues carabines, deux à droite, deux à gauche, étaient emballées avec un soin minutieux.

Et involontairement, Roger se dit : « Nous sommes quatre.... »

Robert Mornaix ne lui avait point caché qu'il s'agissait d'un duel à mort : duel dans lequel lui, Roger, ne devait pas seulement être témoin, mais second.

Or, par vocation, il est bon de le répéter, Roger Bontemps était un notaire et non point un chevalier errant. Il vous eût soutenu cet axiome l'épée à la main, pour peu que vous l'eussiez voulu. Il trouvait toutes ces choses encore bien plus extravagantes que vous ou moi. L'aventure, en thèse générale, étant son cauchemar, il se débattait là dedans comme un barbet qu'on baigne malgré lui.

Mais l'aventure le tenait et le submergeait. Il avait beau faire : il y perdait plante.

Certes, on eût bien étonné Me Denis-Tiburce Piédaniel si on l'eût éveillé en ce moment pour lui dire que son futur successeur était dans un chemin creux de la Brie, occupé avec une houri sonorienne, en costume de bal et voyageant au fond d'un cercueil.

Quand on a l'honneur d'être notaire et qu'on habite depuis trente-deux ans le même appartement de la rue Tronchet, on peut supposer Nannette et même l'excuser. La mansarde voisine du Panthéon est dans la nature; Me Piédaniel y a passé. Mais Naranja! Un rêve d'opium! L'absurde!

Roger faisait de son mieux. Nous devons constater qu'à part le trouble causé par le côté moral de l'aventure et la vue de la jeune femme évanouie, il était aussi calme que s'il avait eu ses pantoufles aux pieds dans son cabinet de travail. Pas une seule fois la pensée ne lui vint qu'étant donnée la diabolique tournure prise par les événements, la sombre haie qui bordait le chemin pouvait d'un moment à l'autre s'illuminer à la

lueur d'un coup de feu. Et si elle était venue, cette pensée, Roger n'eût fait ni plus ni moins.

Il souleva la tête charmante de Naranja et l'appuya sur le bord de la caisse, protégée par le matelas. Il desserra les agrafes de la robe rose, et la charmante créature rouvrait déjà ses beaux yeux, quand un bruit léger annonça le retour des voyageurs ou l'approche d'un étranger.

D'instinct et comprenant qu'il était la sentinelle en faction, il saisit une des carabines qu'il dépouilla de son étui. Le chien relevé lui montra une capsule brillante. L'arme était chargée. Il attendit, sûr d'elle et de lui-même.

Trois formes se dressèrent autour de lui sans qu'aucun mouvement, autre que le premier bruit, eût trahi leur approche.

« Bravo! dit Mornaix. Mais tu aurais été scalpé comme un ange, en attendant! Une autre fois tu feras mieux. Il faut l'apprentissage.

— J'avais entendu un frôlement de branches.... » répliqua Roger.

Les trois compagnons se regardèrent, et le Malgache reprit d'une voix basse et inquiète :

« Alors il y a ici une autre personne que nous! »

Et, sans se consulter davantage, il disparut derrière la haie de droite, tandis que Grelot, comme une couleuvre, perçait la haie de gauche. Mornaix restait seul avec Roger.

« C'était une fausse alerte, là-bas, dit-il : deux gendarmes à cheval. »

Puis il ajouta en mettant un baiser sur le front de Naranja qui lui souriait comme en un rêve :

« Tu as vu ma femme, copin? C'est une étonnante histoire, va! »

Naranja lui parla à l'oreille.

« Si fait, si fait, répondit Mornaix, tu le connais : c'est Roger-Bontemps, mon copin de collége Henri IV.... Je t'ai assez parlé de lui ! »

Naranja tendit sa belle petite main à Roger et dit :

« J'ai eu grand'peur... J'avais cru reconnaître un des hommes du *Saint-Jean-Baptiste*.

— Senor Conde, ajouta-t-elle d'un petit ton impérieux, quand il s'agirait de la vie, je ne veux plus rester là dedans. Ce n'est pas ce que j'ai dit : on n'étouffe pas ; il y a de la place et de l'air. Mais jouer ainsi à la morte cela doit porter malheur ! »

Elle jeta ses bras nus autour du cou de Mornaix qui murmura :

« C'est bien différent ! Au pays de Naranja les femmes sont braves et ne craignent pas le martyre, mais dès qu'il s'agit de mauvais présages.... Allons ! Roger ! un coup de main ! La senorita a dit : je veux !

— Ce n'est cependant pas pour plaisanter que tu as employé un pareil stratagème ! objecta sérieusement Roger.

— Certes, mais ceux qu'il s'agissait de tromper sont loin, et Mme la comtesse risquerait mille fois sa vie, la sienne et la nôtre par-dessus le marché, pour ne pas dîner treize à table ! »

Naranja protesta par une délicieuse petite moue, mais elle se laissa enlever comme une enfant, et les deux amis la portèrent dans le coupé.

« C'est un vendredi, murmura-t-elle, que j'ai vu ma mère pour la dernière fois. »

Mornaix ne raillait plus. Il baisa ses beaux yeux pleins de larmes.

« Rien ! dit Grelot qui reparut derrière la voiture.

— Rien ! répéta le Malgache. M. de Lavaur se sera trompé. »

La voiture tourna et regagna la grande route au galop.

Quand le bruit des roues se fut étouffé au lointain, un sifflement doux et cadencé tomba de la cime d'un chêne à vingt pas, environ, du lieu où la halte s'était faite. Un hennissement lointain répondit. De l'autre côté du champ qui bordait le chemin creux, sur la droite, il y avait un taillis. Un magnifique cheval bondit hors des branchages et traversa le champ au petit galop. Les branches du chêne bruirent : Roger ne s'était pas trompé.

Le pied d'un homme toucha terre, sous l'arbre, à l'instant même ou le beau cheval arrivait, caracolant et se jouant. L'homme se mit en selle. Quelques minutes après, il rejoignait deux cavaliers qui attendaient, immobiles, sur la lisière de la grand'route.

Ces trois compagnons étaient de haute taille et campés sur leurs montures comme les hommes de bronze des groupes équestres. Ils échangèrent quelques brèves paroles, puis leurs chevaux partirent du même élan, comme s'il se fût agi d'une course au clocher, et ils disparurent au milieu d'un nuage de poussière.



V

La vieille maison.

Il y avait désormais plusieurs changements dans la voiture qui emportait notre petite caravane. Miguel, le Malgache, occupait l'emploi de cocher; Grelot, le gamin de Paris, avait pris la place de Naranja sur le matelas de satin et dormait comme un juste, ce qui ne l'empêchait point de répondre distinctement: « Je veille, » chaque fois qu'on lui donnait le mot d'alerte. On naît factionnaire.

Dans le coupé, Naranja était entre Roger et Robert. Elle sommeillait, la tête appuyée sur l'épaule de ce dernier. Les deux amis respectaient son repos. Roger songeait à Nannette et se disait: « Moi aussi, j'étais aimé ! »

Le restant du voyage fut court; aucun incident ne le troubla. Quatre heures après avoir quitté Paris, la voiture prit une route de troisième classe qui longeait les murs d'un parc. C'étais le quatrième relais. Pardessus les murs, on voyait de splendides futaies. Robert dit tout bas à Roger :

« Regarde bien cela. »

L'attelage excellent, et poussé à toute vitesse, courut le long de ces murailles pendant près d'une demiheure.

Deux ou trois fois Mornaix demanda :

« Trouves-tu cela beau ? »

Une grille se présenta, entrée vraiment royale, qui laissa voir une immense avenue de chênes géants, alignant à perte de vue sa nef immense qui avait le ciel pour clef de voûte et ses doubles bas côtés perdus dans la nuit. Miguel ralentit le pas des chevaux en passant devant cette grille, au bout de laquelle la lune illuminait avec mystère les cent croisées d'un monumental château.

« Trouves-tu cela beau ? » demanda encore Mornaix.

Puis, après la grille, flanquée d'un admirable pavillon en briques rouges, prouvant que la place royale de Paris n'était pas le dernier mot de l'art au temps de Louis XIII, un large saut-de-loup remplaçait le mur. Un parc anglais ajoutait sa froide, mais idéale féerie aux solides splendeurs du parc français. La lune caressa le velours des pelouses, nivelées de main d'homme où, par intervalles, des groupes d'arbres s'élevaient, juste à leur point pour faire paysage : car la poésie glacée de ces charmantes idylles joue à la nature comme les enfants jouent à l'homme. Elle copie des tableaux avec de la terre, des chênes, de l'herbe et de l'eau, poussant même l'amusette jusqu'à convoquer des bestiaux de parade et du gibier pour rire.

Mais ceci était grand et luttait avec la nature. Aussi loin que le regard pouvait aller, la rivière déroulait son large ruban d'argent, et l'étang qui allait perdant son cristal dans l'ombre semblait un lac.

« Trouves-tu cela beau? » demanda une troisième fois Robert Mornaix.

Et quand l'attelage eut repris son allure rapide, il ajouta :

« Tout cela c'est le domaine de Belbon dont mon

père fut l'intendant, dont mon aïeul était le maître. Mon père est mort, à force de contempler ce paradis perdu. Je n'ai plus de mère. J'ai juré que le portrait de mon père et le portrait de ma mère seraient dans le grand salon du château, et je me suis dit que Naranja aurait tout cela pour cadeau de noces.

— Est-ce que nous allons conquérir ces plaines et ces futaies à coups d'épée ? demanda Roger. Tu ne parles plus de ton duel ? »

Mornaix soupira et répondit :

« Patience ! »

C'était enfin le bout du parc. La voiture tourna l'extrémité occidentale du saut-de-loup auquel succédait brusquement un mur en ruine, doublé d'une haie de ronces, et s'engagea dans une coulée d'aspect sauvage qui descendait dans le vallon. La voiture s'arrêta tout à coup, bien qu'il n'y eût point d'apparence d'habitation, et Mornaix dit :

« C'est ici la maison de mon père. »

On entendit, en effet, derrière un haut talus, planté d'ormes et bordé par une mare, un bruit de sabots et les aboiements d'un gros chien. Une porte invisible roula sur ses gonds, et une voix cria en patois percheron :

« Faut tourner la murette ; le chemin est bon assez ! »

Miguel poussa l'attelage et la voiture tourna en craquant pour passer sous un grand sureau qui masquait l'angle de « la murette. » Une porte de ferme était derrière. La voiture entra dans une cour et le gros chien se tut. Il vint en rampant rôder autour de Robert Mornaix.

« Tout de même, dit la voix, la bête a senti notre monsieur ! »

Une énorme lanterne, qui se balançait à la main d'une paysanne, vint éclairer la scène. La paysanne était debout sur un perron formé de trois marches d'ardoise au-dessus desquelles s'ouvrait l'entrée principale de la maison : un véritable manoir de l'Ile de France, bien autrement antique que le château voisin.

« Salut à tous, dit la bonne femme. Les lits sont blancs et le réveillon vous attend. »

Mornaix répondit en sautant à terre :

« Bonsoir, Vincent; bonsoir, vieille Madeleine. »

Au son de sa voix, le gros chien tendit le cou et poussa un long hurlement de joie.

« Bonsoir aussi, Turc, mon vieux, » ajouta Robert en lui donnant une caresse.

Vincent, l'homme aux sabots, se mit à dételer. Madeleine éclairait Miguel qui soutenait Naranja. La bonne femme n'avait pas assez d'yeux pour la regarder, si jolie dans sa robe rose.

« La voiture dans la grange, dit Robert Mornaix à Vincent; les chevaux à l'écurie, les portes fermées à double tour et Turc lâché en liberté toute la nuit. Si quelqu'un frappe, visage de bois. La maison est déserte. »

Il appela Grelot de la main et ajouta à voix basse :

« Les carabines toutes prêtes ! »

L'instant d'après, tout était silence et solitude autour de la maison, dont la lune déchiquetait les bizarres profils.

Vincent et Madeleine se regardaient tout interdits dans la cuisine.

« Notre monsieur ne revient pas au pays pour longtemps, » dit Madeleine avec un soupir.

Vincent secoua sa tête grise coiffée du bonnet de laine et répliqua :

« J'ai de la tristesse dans mon idée, et je suis comme quand il y a un malheur.

— Viens te coucher, opina Madeleine.

— Non, répliqua le bonhomme. Notre monsieur veut qu'on fasse une ronde toutes les demi-heures, sans chandelle, dans la cour et dans le verger.

— La jeune madame a l'air qu'on l'a enlevée, murmura Madeleine.

— Et as-tu vu celui qui a un chapeau de paille? C'est noir comme le démon!

— Et le grand blond a demandé pour écrire....

— Ça ne dort pas la nuit!

— Toutes les portes fermées à double tour!

— Visage de bois si on frappe! »

Ils tressaillirent tous deux parce que le vieux chien Turc poussait au dehors un long et plaintif hurlement.

« La bête n'avait pas geint comme ça, dit tout bas Madeleine, depuis la nuit où la défunte madame passa. »

Ils firent ensemble le signe de la croix et ne parlèrent plus pour écouter mieux; mais aucun bruit nouveau ne vint rompre le silence de la nuit.

Comme beaucoup de manoirs, dont la construction remonte à une époque reculée, la maison Mornaix était située dans une sorte de trou. De trois côtés, on pouvait parcourir en tous sens la campagne environnante sans apercevoir ses toits pointus et ses pigeonniers surmontés de girouettes fantastiques. Vers l'ouest seulement un vallon humide, où croissaient de grands peupliers, laissait une échappée de vue à demi ouverte, et montrait la rivière d'Eure qui coulait à cinq cents pas de là.

Si par hasard quelqu'un eût cheminé, à pareille heure de nuit, dans les sentiers mouillés de la prairie,

il eût distingué, à travers les arbres, l'étrange silhouette de la gentilhommière, découpant sur le ciel brillant les lignes tourmentées et noires de ses profils. Aucune lumière ne paraissait aux fenêtres; mais le mur d'une petite tourelle intérieure, frappé par un reflet, trahissait au moins une lampe allumée. Dans le champ de clarté dessiné carrément par la lampe, une ombre se mouvait.

Ils étaient deux, pourtant, dans la chambre éclairée, mais Mornaix seul se promenait de long en large. Roger Bontemps, assis devant une table, recommençait fidèlement la lettre que le départ de Paris avait interrompue. Il s'agissait, nous le savons, de présenter des excuses à qui de droit, et d'expliquer pourquoi, en sa double qualité de fiancé de Mlle Eudoxie et de successeur de maître Piédaniel, Roger avait manqué une paire de rendez-vous.

Roger avait à sa disposition du papier jauni dans l'armoire, une plume d'oie impossible, et de l'encre trouble, recouverte d'une épaisse couche de moisissure. Il avait mis un quart d'heure à dater ce qui lui laissait le loisir de polir son style.

« Gilliers-Saint-Martin, près Nogent-le-Roi (Eure-et-Loir). »

« Il y a encore une bonne trotte d'ici à la rue Tronchet, dit-il en déposant la plume pour prendre un peu de repos. Maître Piédaniel est assez intelligent pour comprendre....

— Laisse-nous la paix, avec ton maître Piédaniel, l'interrompit brusquement Mornaix, qui vint se camper devant lui, debout et les bras croisés sur sa poitrine. Causons.

— J'avoue, repondit Roger, que j'ai un peu sommeil. Si on doit se battre demain....

— Demain ou après; peut-être cette nuit.... Est-ce qu'on dort?

— La veille d'Austerlitz.... commença Roger.

— A la bonne heure! l'interrompit Mornaix, plaisante un peu. Ça fait du bien.

— Mais je ne plaisante pas. Tel que tu me vois, chaque fois que je songe à Nannette, j'ai envie de pleurer comme un benêt. »

Mornaix tourna le dos et reprit sa promenade. Roger écrivit :

« Mon cher monsieur Piédaniel, des circonstances fortuites, dont vous voudrez bien donner le détail à maman.... »

Mornaix était déjà derrière lui et lisait pardessus son épaule.

« Maman! répéta-t-il en éclatant de rire. Grand dadais! »

Roger effaça *maman* pour mettre *ma mère*, et rougit. Mornaix s'assit.

« Tu penses bien, dit-il, que je ne t'ai pas dérangé pour des prunes. Laisse ta lettre. Je vais te raconter des choses qui t'empêcheront pardieu bien de dormir!

— Tant pis! murmura Roger.

— Comment trouves-tu ma femme?

— Bien faible et bien pâle.

— C'est tout?

— Et jolie....

— C'est heureux, à la fin!

— Presque aussi jolie que Nannon!

— Elle est meilleure que jolie, brave autant que bonne, et forte encore plus que brave. Elle a fait une fois deux cents lieues à mes côtés dans le désert.

— Sur ces petits pieds-là! dit Roger attendri. Nannon

était bien fatiguée quand nous manquions le train du Val-Fleury !

— C'est le pays des épopées, là-bas, reprit Mornaix. On y vit de romans. Tu me fais honte avec tes bosquets de Meudon tout pleins de débris des dîners sur l'herbe.

— Ah ! soupira Roger, les chers dîners que ceux-là, quand c'était le printemps et que Nannon m'aimait !

— C'est le pays des grandes aventures, poursuivit Mornaix, dont les narines gonflées semblaient appeler une atmosphère âpre et lointaine.

— En fait d'aventures, dit Roger Bontemps, j'ai mon goût à moi : je ne les aime ni grandes ni petites.

— Notaire ! gronda Mornaix. Si une fois tu étais là-bas....

— Quand tu m'auras perdu, copin, ne va pas m'y chercher. Mais on a parlé dans la chambre de ta femme. Écoute !

— Naranja ! » appela Mornaix, dont la voix s'adoucit tout à coup.

N'ayant point de réponse, il prit la lampe et ouvrit la porte de la chambre voisine, où l'on avait fait le lit de la jeune femme. Pendant cela, Roger continuait sa lettre.

« ....A ma mère, m'ont empêché, bien malgré moi, d'être exact au rendez-vous d'hier au soir.... »

« Viens voir ! » dit Mornaix arrêté sur le seuil.

Le lit était tout proche, un vieux lit carré à supports guillochés, dont le bois, noirci par le temps, avait le poli de l'ébène. Naranja était étendue toute habillée et dormait, la tête baignée dans les boucles fleuries de ses beaux cheveux noirs. Mornaix la contemplait en souriant : sourire d'amant et de père.

« Tu l'aimes, n'est-ce pas? demanda Roger avec émotion.

— N'est-elle pas assez délicieusement jolie pour cela! répliqua Mornaix.

— Elle est jolie délicieusement.... Mais tu l'aimes? Tu l'aimes bien? »

Le sourire de Mornaix changea. Il y a des gens qui n'aiment pas montrer les battements de leur cœur. Une nuance de sarcasme se joua sous sa fine moustache et il répondit :

« Sais-tu que Naranja représente pour moi une tonne de poudre d'or? »

Roger eut le frisson comme si une douche d'eau glacée l'eût enveloppé de froid.

« Ah! fit-il d'un ton sec. Et combien pèse une tonne de poudre d'or?

— Cela dépend des fûts. La mienne peut peser quinze cents kilos.

— Une si petite femme! Et cela fait en argent?

— A trois mille quatre cents francs le kilo, cela donne cinq millions, plus une fraction.

— C'est cher la livre de femme! » dit Roger Bontemps qui pirouetta sur ses talons.

Mornaix referma la porte et le suivit.

« S'il s'agissait d'un tonneau de jauge, continua-t-il gravement, il faudrait parler de soixante-quatre millions, car nous aurions dix-neuf mille kilos d'or : la tonne contenant mille kilos d'eau et l'eau pesant dix-neuf fois moins que l'or. »

Roger avait repris sa lettre.

« Tu ne m'écoutes plus? l'interrompit Mornaix.

— Non, répliqua Roger. J'annonce à ceux qui m'attendaient hier que le rendez-vous est pour demain.

— Ce sera une lettre perdue, dit tranquillement Robert.

— Pourquoi cela?

— Parce que tu n'iras pas à ce rendez-vous.

— Je suppose que tu ne comptes pas me retenir malgré moi?

— En aucune façon.

— En ce cas, comme je ne me sens aucune vocation pour les affaires de poudre d'or....

— Naranja est ma femme, l'interrompit Mornaix d'un accent profond. Je mentirais si je disais que je n'ai point la passion d'être riche, car je veux pour elle toutes les joies de la terre. Mais regarde-moi bien dans le blanc des yeux, comme nous disions au collége : j'aime ma femme et je ne donnerais pas ma femme pour tout l'or enfermé dans les entrailles du globe! »

Roger posa sa plume sur la table.

« Chacun aime à sa manière, murmura-t-il. Moi, l'idée de vendre Nannon ne me serait pas même venue.

— Caramba! s'écria Mornaix en colère, c'est que les idées ne te viennent pas facilement, mon camarade! L'idée ne t'est pas venue d'ouvrir la porte du bûcher, là-bas, et d'étrangler le quidam avant de le jeter par la fenêtre!

— Si fait, répliqua doucement Roger. Tu te trompes, l'idée m'est venue.

— Eh bien! alors....

— Je me suis dit : peut-être que Nannon l'aime.

— Raison de plus!... »

Il s'interrompit parce que Roger avait des larmes plein les yeux.

« Cela passera, reprit ce dernier qui essaya de sourire. Tu sais, je suis Roger-Bontemps et je prends

assez les jours comme ils viennent. Il faut le temps, la blessure est trop fraîche. Dans une semaine, nous n'y penserons plus.

— J'ai bien peur que tu y penses toute ta vie, dit Mornaix.

— Laissons cela. Si j'ai mal parlé, je t'en demande pardon. Pour le moment, de quoi est-il question! De Naranja ou de la tonne de poudre d'or?

— Des deux.... et de ce splendide domaine autour duquel nous avons galopé pendant une heure. As-tu vu ce carré blanc suspendu à la grille?

— Non.... Le domaine est en vente?

— Au prix de trois millions.

— A vue de nez, c'est cher.

— Je le payerais le double.

— Charge-moi de cette affaire-là. Si tu as tes cinq millions, plus une fraction, nous pourrions traiter au comptant.

— Mais je ne les ai pas.

— Tu disais que la dot de ta femme....

— Notaire! Une dot! Naranja! Je l'ai prise toute nue sous la tente d'un Indien apache.

— Où donc est-elle la tonne de poudre d'or? demanda Roger qui ouvrit de grands yeux.

— A trois mille lieues d'ici, plus une fraction.

— Au diable tes fractions!

— As-tu encore sommeil?

— Non.

— Tant mieux, car il est urgent de veiller, dans la situation où nous sommes.

— Dans quelle situation sommes-nous? Je ne vois rien, je ne devine rien. Me feras-tu la grâce à la fin de m'expliquer quel jeu nous jouons?

— J'allais te le proposer, dit Mornaix qui prit dans

une armoire un flacon avec des verres et déposa le tout sur la table.

— Alors, l'histoire est longue? soupira Roger.

— Assez.... allume un cigare. »

Une vieille pendule à poids qui grognait au fond de son armoire vitrée sonna trois heures après minuit.

Roger repoussa son papier d'un geste résigné, disant :

« Je finirai ma lettre au jour. Raconte-moi le gros, n'est-ce pas, le nécessaire, en passant pardessus les aventures, si tu ne veux pas que je ronfle. »

Il détestait terriblement les aventures!



VI

Nuit de veille.

Avant de commencer son récit, Robert Mornaix ouvrit la fenêtre qui donnait sur les jardins. Il siffla doucement et un bruit pareil lui répondit aussitôt. Il y avait une sentinelle sous la croisée.

Roger, tournant son regard de ce côté, aperçut des cimes d'arbres, éclairées par la lune, un toit pointu et un clocheton de forme carrée. Le silence le plus profond régnait au dehors.

« Ah çà, dit-il, quand Mornaix revint après avoir fermé la fenêtre, tes gaillards ne dorment donc jamais!

— Pas souvent, répliqua Robert, mais ils se dédommageront à bord.

— C'est juste, trois mille lieues de traversée, plus une fraction. Je te prie d'excuser ma curiosité : Cette vieille maison n'a pas bonne mine, la nuit... Est-ce que tu craindrais une attaque à main armée?

— Oui, répondit Mornaix tranquillement, une attaque à main armée est tout à fait dans l'ordre des choses possibles. »

En s'asseyant, il ajouta d'un ton rêveur :

« Ce sont des diables pour suivre une piste. Et à tout prendre, peut-être vaudrait-il mieux en finir d'un seul coup.

— Il y a une carabine pour moi je suppose ?

— Et une bonne ! » répliqua Mornaix en lui serrant la main.

Roger lui rendit son étreinte cordialement et prit un visage moins morose.

« Du moment qu'on est fixé, murmura-t-il, cela soulage. Cause, maintenant, je t'écoute. »

« Mornaix, emplit les verres et prit la posture d'un homme qui va entamer une longue histoire.

« Si je commençais par le commencement, dit-il, nous en aurions pour jusqu'à demain au soir. C'est un drôle de pays, là-bas....

— Y a-t-il des notaires ? demanda Roger.

— Oui, mais il faut passer un examen pour le maniement du révolver à six coups. J'en ai connu un qui savait son métier sur le bout du doigt. Il était mon boucher à San-Francisco et me vendait, ma foi, du jarret de bœuf à sept francs la livre. Quand on manquait de viande, il portait des madriers sur son dos et célébrait le service divin pour les anabaptistes, dans sa grange où il jouait de l'accordéon les jours de bal. Il est maintenant colonel, peut-être même brigadier, depuis le temps, à moins qu'on ne l'ait pendu : c'était un garçon d'avenir. »

Il but une gorgée et répéta d'un accent solennel :

« Là-bas, c'est un drôle de pays. Mais je veux être damné si je sais par quel bout prendre mon histoire !

— D'après ce que je vois, dit Roger, dans ton histoire il est absolument impossible d'éviter les aventures.

— On s'y fait. moi, je trouvais déjà l'existence monotone là-bas. Ce que j'appelle une aventure, vois-tu, c'est de signer un contrat de mariage avec une demoiselle qu'on n'aime pas et d'acheter trois cent mille

francs la coque d'un garde-notes ou l'étude d'un limaçon quand on a la taille, la figure, l'esprit et le cœur d'un homme. »

Roger soupira gros.

« La demoiselle, je ne dis pas, murmura-t-il, mais l'étude!...

— J'ai trouvé le point pour aborder notre affaire! s'écria Mornaix qui battit des mains. Je serai clair, concis et bref. Si nous n'avons rien de nouveau cette nuit, tu pars au petit jour....

— Tout seul?

— Naturellement. Ces coquins-là ne te connaissent pas : tu passeras comme une lettre à la poste. Tu prends Dreux, puis Evreux, où tu changes de cheval en mangeant un morceau....

— Je n'ai pas faim, dit Roger.

— Comme tu voudras. Tu piques au Neubourg et de là à Pont-Audemer où tu n'as plus qu'une enjambée pour attraper Honfleur. A Honfleur, tu demandes le patron Renard, un vieux loup qui était second maître à bord du clipper de la compagnie du Havre, quand je pris passage pour New-York, dans le temps. Il est retraité. Il doit avoir un côtre, un chasse-marée, une cabotaine, enfin quelque chose pour gagner sa vie et jurer contre le vent debout. Tu lui dis : « je n'aime pas la vapeur; » il comprend ça ; « je veux passer en Angleterre sur une bonne barque à voile qui sente le roulis, qui abatte au tangage; c'est mon agrément et il y a des dames. » Il t'embrassera. Tu donneras des arrhes, et tu feras en sorte que son bateau soit paré à descendre avec la marée. Ça te va-t-il?

— Oui, dit Roger. Et après je serai libre?

— Parbleu! Tu es libre dès à présent, copin, si tu veux. »

Roger fronça le sourcil.

« Je n'ai pas mérité ce mot-là ! dit-il.

— Eh bien ! non ! fit Robert, tu ne seras pas libre. Ma femme doit être pour toi une sœur....

— Et je l'aime déjà comme si j'étais son frère. »

Mornaix l'embrassa sur les deux joues.

« Sans ta fringale de notariat, dit-il avec émotion quel amour de garçon tu ferais ! As-tu quelque chose à demander pour ta gouverne ?

— Non, tout ça est clair ; seulement.... ça ne m'a rien appris.

— Comment !

— Je ne sais pas pourquoi ces gens-là te poursuivent.

— C'est juste.

— Ni qui ils sont.

— C'est vrai.

— Ni comment il se fait que tu détales devant des malfaiteurs : car je suppose que ce sont des malfaiteurs....

— Tu peux bien le jurer !

— Que tu détales devant eux comme le gibier allonge devant les chiens, en pleine France, au dix-neuvième siècle, ou la culture du gendarme est si prospère.... »

Mornaix se gratta franchement l'oreille.

« Copin, dit-il, j'ai peur d'avoir bien de la peine à t'expliquer cela. Tu dois être d'avis, toi, que la civilisation vaut mieux que la sauvagerie.

— Mais oui, répliqua Roger en souriant. C'est mon opinion.

— Et tu la proclames avec un sourire de notaire ! Tu as de bons auteurs de ton côté. Moi-même qui te parle, je trouve que le boulevard des Italiens est un endroit

agréable où l'on peut se procurer les biens de la vie plus commodément qu'au sein des forêts. Néanmoins je ne suis pas entièrement fixé, et je vais te pousser un argument personnel, comme on dit au collége : A la santé de Nannon ! »

Roger tressaillit et son verre trembla en choquant celui de Mornaix.

« N'y a-t-il pas eu entre vous deux, poursuivit ce dernier quelqu'un ou quelque chose, un obstacle vivant ou non, mais, à coup sûr civilisé ?

— Non, l'interrompit Roger. Je te l'ai dit : si elle avait voulu, elle serait ma femme.

— Et aucun civilisé ne s'intéresse à toi suffisamment pour avoir essayé de poser un garde fou au devant de l'abime où tu allais te casser le cou, notairement parlant ? »

Roger passa la main sur son front et se mit à réfléchir.

Puis, tout à coup, il se jeta au cou de Mornaix en s'écriant :

« Voilà qui vaut bien des tonnes d'or !

— Second argument, dit Mornaix, puisé dans les entrailles mêmes du sujet : Je suppose que nous soyons là-bas dans la prairie et que trois assassins nous poursuivent, que faisons-nous? Nous avons des armes et de la tête, nous intervertissons les rôles; nous attaquons à notre tour. En prenant un peu sur la gauche, ou sur la droite, nous les laissons passer et nous les couchons proprement dans l'herbe, incapables de nuire désormais: voilà pour la nature. En civilisation, c'est différent. La loi veut des preuves. Vous avez beau savoir de science certaine que Jean, par exemple, a fait dessein de vous poignarder, la loi à laquelle vous vous adressez répond : Quand Jean vous aura poignardé, ne manquez pas de revenir et de porter plainte....

— Tu exagères! fit Roger.

— Très-bien! ce mot là est facile à dire et il y a des mots qui mènent loin. Moi je crois aux faits plus qu'aux mots. Je peux être un sauvage à l'occasion, mais à l'occasion seulement et quant il le faut. Le reste du temps je suis un jeune homme bien élevé. Je me suis adressé à la loi, représentée par le magistrat qui veille à la sûreté publique. J'ai exposé qu'il y avait en France une certaine quantité d'hommes, libres de ces entraves qu'on nomme la morale, la religion, etc. : des bandits en un mot, dans toute la force du terme; je les ai désignés par leurs noms, j'ai fourni leurs signalements, et j'ai déclaré que leur intention formelle était de s'emparer de ma femme légitime qui représentait pour eux une somme de soixante quatre millions de francs....»

La figure de Roger exprima un malaise.

« On a dû te prendre pour un fou, prononça-t-il avec une certaine répugnance.

— Précisément : un fou. Ce mot-là est encore très-facile à dire et conduit énormément loin. Et cependant, quoi de plus logique? Moi je sais que la tonne contient quinze cents ou tout au plus deux mille kilogrammes de poudre d'or, ce qui donne de cinq à sept millions, en négligeant les fractions, Mais les hommes dont je parle sont des marins; ils prennent le mot tonne dans son sens technique....

— Ils savent donc?... voulut demander Roger.

— Ils ne savent pas où est la tonne, l'interrompit Mornaix qui faisait un effort sérieux et sincère pour rendre son explication catégorique. Ils savent qu'il y a quelque part une tonne d'or. La tonne est, pour eux, un contenant jaugeant mille kilos d'eau et par conséquent, eu égard à la proportion des densités, dix-neuf mille kilogrammes d'or, c'est-à-dire, à leur estime, de

quoi défoncer tous les barils de rhum du globe, de quoi briser toute la vaisselle de tous les cabarets des deux mondes, de quoi acheter une montagne d'amour haute comme le Chimboraçao, de quoi flamber un punch large et profond comme l'Océan, en un mot, de quoi entamer une orgie absurde, enchantée, sanglante, ivre, infernale, dont une existence de cent ans ne pourrait atteindre le terme ! »

Mornaix essuya son front qui était pâle.

« Je comprends, dit Roger, secoué par un rapide frisson. C'est insensé, mais ce doit être vrai.

— C'est vrai, comme il est vrai que cette lampe nous éclaire ! prononça Mornaix avec une sombre énergie. Tu as dit le mot, nous sommes, Naranja et moi, un gibier, poursuivi par des chiens, en pleine France, au dix-neuvième siècle, sous le nez des gendarmes, et, vive Dieu ! par devant notaire !

— Pas encore notaire, soupira Roger, et qui sait si Me Piédaniel ne traitera pas avec le second clerc? Mais ton affaire est plus importante que la mienne....

— Crois-tu ? fit Mornaix non sans amertume.

— Il est évident, reprit Roger, qu'un magistrat n'a pas pu donner grande attention à un roman si invraisemblable. Ces choses-là ont lieu peut-être, de temps en temps dans les savanes du nouveau monde, jamais autour de Paris. En conscience, nos commissaires de police ne sont pas institués pour protéger les tonnes d'or, cachées à trois mille lieues de la préfecture, plus une fraction; et d'un autre côté, toute action de police s'arrête devant le grand principe de la liberté individuelle. La société n'a qu'un droit, celui de surveillance.

— Et penses-tu que la société ait établi beaucoup de surveillants ici autour? A l'heure qu'il est, je ne vois

pas grande différence entre la campagne française et les savanes du nouveau monde : une paire de gendarmes, bercés çà et là par le pas somnolent de leurs pacifiques montures, des gardes champêtres ronflant dans leur lit.... pour empêcher les frères Smith de passer, il faudrait une demi-douzaine de brigades, et encore....

— Ah çà! dit Roger qui prit son verre d'un geste tout ragaillardi, tes frères Smith sont donc de bien déterminés lurons?

— Mineurs, marins, batteurs d'estrade, moitié Comanches, moitié Yankees, ce sont des démons, tout uniment! »

Roger se frotta les mains.

« Je n'aime pas les aventures, pensa-t-il tout haut, mais assommer un chien enragé, ça peut arriver à tout le monde. Il y a pourtant une chose qui me gêne et que je voudrais éclaircir : ils sont intelligents, tes limiers?

— A leur manière, souverainement intelligents.

— Alors quel bénéfice peuvent-ils avoir de vous assassiner, ta femme et toi, puisqu'ils ne savent pas où est la tonne de poudre d'or?

— Il faut distinguer: moi, le bénéfice est clair et n'a pas besoin d'être expliqué. Ma femme, c'est différent. Ils veulent la prendre vivante.

— Pour la faire parler? »

Mornaix ne répondit que par un signe de tête. Des gouttes de sueur perlaient à son front.

« Mais si elle ne veut pas parler? insista Roger.

— Ils ont la torture, articula péniblement Mornaix.

— La torture! répéta Roger révolté en se levant malgré lui.

—Ils pensent, acheva Mornaix dont la voix s'altérait, qu'il n'y a point de femme capable de garder un secret dans la torture.

— De par tous les diables! gronda Roger, je ne dors pas, pourtant! Voilà un cauchemar qui passe les bornes! La torture! cette frêle et gracieuse enfant! Des sauvages dans la Beauce! le grenier de la France! Prenons les carabines, au nom de Dieu! et chargeons à fond sur ces abominables coquins! ce sera ma première et dernière aventure! J'ai besoin de casser une tête ou deux, ma parole d'honneur! Naranja! avec ses doux yeux et sa chevelure bouclée! La torture! pour de la poussière d'or! Si on torturait Nannette!... Je t'en prie, viens! Est-ce que tu ne veux pas venir? »

Mornaix le regardait en souriant froidement.

« Aller où? » murmura-t-il.

Il commanda le silence d'un geste impérieux au moment où Roger ouvrait la bouche pour répliquer.

On grattait doucement à la porte qui s'entr'ouvrit presque aussitôt, montrant la sombre tête du Malgache.

Celui-ci entra et traversa la chambre d'un pas furtif. Il mit le goulot de la bouteille dans sa bouche et but une large lampée.

« Quoi de nouveau, Miguel Maria? demanda Mornaix.

—Vous êtes mal placés là, répondit le Malgache. On vous découvre de trois endroits : du verger, du talus qui borde le chemin et du sommet de la rampe : on aurait pu faire coup double. »

Il prit la table et la porta contre la muraille entre les deux fenêtres.

« Il n'y avait qu'à éteindre la lampe, » opina Roger.

Miguel mit sur lui son œil ardent comme on regarde les enfants qui laissent parler la naïveté de leur âge.

« La lampe nous garde, » répliqua laconiquement Mornaix.

Selon les indications de Miguel, il choisit avec soin, le long de la muraille, deux nouvelles places pour mettre les fauteuils. Roger fut prié de prendre un de ces siéges, et les deux beaux-frères se tinrent debout près du lambris.

« Il y a donc quelque chose ? » demanda pour la seconde fois Mornaix.

Roger était désormais tout oreilles. Le Malgache ayant voulu parler en espagnol, il l'interrompit résolûment pour dire :

« En français, s'il vous plaît, mon brave, j'ai le droit de tout entendre .

— C'est juste, approuva Mornaix.

— Eh bien ! dit Miguel en s'adressant à Roger précisément, vous ne serez pas beaucoup plus avancé quand vous m'aurez entendu. Vos nuits ne ressemblent pas aux nôtres, et l'oreille qu'on colle au gazon, ici, entend bavarder le lointain de tous côtés. Cela gêne. Les gens attardés vont et viennent dans vos chemins, les voitures roulent, les chevaux trottent, les locomotives appellent parmi les sourds grondements du train qui écrase le rail. Écouter l'ennemi qui rampe est impossible, au milieu de tout cela, comme il est impossible de suivre une piste dans vos sentiers où mille pistes se croisent. En France, un homme comme moi ne vaut pas beaucoup plus que vous. »

Il fit un salut grave et poli et se tourna vers Mornaix pour achever :

« Je n'ai rien vu, Grelot n'a rien vu. Le vieil homme fait sa ronde exactement. Il dit que cette nuit, comme

les autres nuits, il y a des morts qui rôdent entre le verger et les murs du grand parc.

— Ah !... fit Mornaix qui devint plus attentif. Vincent a vu des morts ?

— Oui. Le cimetière est là tout près, à ce qu'il paraît.

— Tout près.

— Alors, il n'y a rien d'étonnant. Mais j'ai dit à Madeleine de vous apporter à chacun une carabine.

— Et tu as bien fait. Je n'aime pas beaucoup ces morts qui rôdent. »

La porte roula doucement sur ses gonds pour la seconde fois, et la figure effrayée de la vieille Madeleine se montra sur le seuil. Elle tenait une carabine dans chaque main.

« Dieu ait pitié de nous, notre monsieur ! balbutia-t-elle de sa pauvre voix qui chevrotait. Que va-t-il se passer dans la maison de votre père cette nuit? »

Elle ajouta en dressant les armes contre la muraille :

« Le chien Turc n'avait pas hurlé si malement depuis la fois où la bonne dame s'éteignit dans la chambre où vous êtes.... et Vincent dit que les morts passent et repassent par-dessus les murailles du grand parc de Belbon. »

Miguel et Mornaix échangèrent un rapide regard, pendant que Madeleine se signait abondamment.

« Portez un verre d'eau-de-vie au jeune homme qui est dans le jardin, dit Mornaix. Demain, vous dormirez tranquilles. »

Quand Madeleine fut partie, il reprit d'un ton soucieux :

« Que pensez-vous de tout cela, Malgache ? »

Miguel secoua la tête et répondit :

« Je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu, mais ils nous suivent depuis Paris, j'en mettrais ma main au feu : je les sens.

— C'est comme moi, fit Robert, je les sens.

— Ma parole, murmura Roger, il me semble que je les sens aussi. Pouah ! »

Miguel lui adressa un signe de tête protecteur et gagna la porte en disant :

« Je vais voir un peu du côté du cimetière de quelle couleur sont ces morts qui s'amusent à passer et à repasser les murailles du grand parc. »

Il sortit sans bruit comme il était entré. Un cri de hibou, qui semblait tomber du sommet des arbres plantés le long de la maison, retentit dans la nuit.

« Robert ! appela la douce voix de Naranja. Viens ! »

Et quand la porte fut ouverte :

« J'avais besoin de te voir. Je rêvais que nous étions prisonniers tous deux. Ils me disaient : livre le secret ou ton mari va mourir ! »



VII

Une révolution au Mexique.

Au dehors, la nuit était silencieuse et calme. Des nuages légers glissaient sur la lune dont ils voilaient à peine la clarté.

Naranja s'était endormie de nouveau, rassurée par un baiser.

« J'ai songé à toi, parce que je n'ai que toi, disait Mornaix, poursuivant l'entretien qui avait marché. Là-bas, où tout le monde est brave et où chacun joue sa vie à pair ou non dix fois chaque jour, je n'ai jamais rencontré personne qui fût plus solidement brave que toi. Tu es le meilleur souvenir de mon enfance. Je te vois toujours ferme et fort au milieu de nos luttes.

—Ah! ah! fit Roger, tu me valais bien!... mais les coups de poing ne sont pas des aventures.

— Quand j'ai vu ce grand danger sur moi, et sur cette chère créature que j'aime cent fois plus que moi, je me suis dit : « Il y a Roger. »

— Bravo! S'il s'agissait seulement d'affaires litigieuses....

— Tu ne te connais pas toi-même.

— Possible! l'interrompit Roger; je suis peut-être un héros, au fond. Mais causons raison. Tiens, copin,

je sais la moitié de ton histoire. Et veux-tu savoir ce que j'aurais fait, à ta place?

— Voyons ce que tu aurais fait.

— Je suppose que je sois poursuivi comme toi, par des sauvages, avec Nannette. En Sauvagie, je me trouve fort embarrassé; mais, en France, je me moque de tes peaux de cuivre comme du grand Turc. Je leur oppose, morbleu! une chose qui les embarrassera autant et plus que le désert ne me gênerait moi-même: la civilisation. Il ne s'agit pas du tout de les dénoncer aux magistrats qui n'y peuvent rien. La justice n'est qu'un morceau de la civilisation, et ce n'en est peut-être pas le meilleur morceau. Elle est vieille; elle a les manières et les infirmités du grand âge. La civilisation, comme je l'entends, c'est notre vie même, l'éducation de notre siècle, ses mœurs, ses allures, son progrès matériel, sa poésie, sa grandeur. Tes sauvages ont la grandeur du désert, je les bats par la grandeur de la foule. J'oppose mes réverbères à leur nuit, mon bruit à leur silence, ma cohue à leurs stratagèmes de solitaires. Je prends ma femme sous mon bras, je la plante dans un wagon du chemin de fer du Havre, choisissant celui qui contient déjà bonne compagnie: que feront tes sauvages? Cinq heures de grande vitesse me mènent au quai. J'y trouve un navire géant, bourré de passagers; j'y retiens une cabine. Tes sauvages ont un pied-de-nez. De deux choses l'une, où ils restent à terre, et alors bien le bonsoir; où ils embarquent aussi. Un mot à l'oreille du capitaine, ponctué par un billet de cinq cents francs, peut arranger bien des choses. Est-il récalcitrant? Messieurs et dames, j'ai l'honneur de vous signaler trois bandits qui sont ici avec de mauvaises intentions. Ayez l'obligeance de choisir entre un honnête homme qui protége sa femme, et ces messieurs

que voici. On rit, je ne dis pas non. C'est bête comme un acte authentique ce que je te dis là, mais on est prévenu et les trois bandits n'ont qu'à se bien tenir. La traversée est assurée. Arrivons-nous dans le pays des tonnes d'or, des serpents à sonnettes, des tigres, des brigands et des aventures? Nous voilà à deux de jeu : homme contre homme. Le procureur impérial étant supprimé, en avant les droits de la nature! A toi, à moi! comme au collége, avec cette seule réserve que le coup de poing est remplacé avantageusement par le couteau ou le révolver. Allume, morbleu! Je crois que Thomas Stone avait un peu raison : si j'entrais une fois dans cette danse-là, je mènerais un drôle de cavalier seul à la pastourelle! On tue, à moins qu'on ne soit tué; et pourquoi serait-on tué, si on a bon pied, bon œil? On tue, voilà le vrai. C'est un tantinet fâcheux, mais nécessité n'a pas de loi. En suite de quoi on va chercher sa tonne de poudre d'or paisiblement, et l'on revient de même acheter les deux mille hectares de produit et d'agrément. Voilà le programme.

Roger prononça ce remarquable discours avec chaleur et conviction. Mornaix l'écoutait d'un air pensif.

« Il y a du vrai là-dedans, murmura-t-il enfin; mais tout n'est pas vrai, parce que tu ne sais pas tout. S'il ne s'agissait que d'arriver sain et sauf jusqu'à la mer, ou même de traverser l'Océan sans encombre, ton plan serait bon, quoique la barbarie puisse garder, au milieu même de la foule et sous le grand soleil, une partie de ses terribles avantages. J'ai hésité un instant; j'avais vu, moi aussi, cette voie ouverte et qui présente une apparente sécurité; si donc je me suis déterminé à réfugier celle que j'aime dans la nuit et dans la solitude, si j'ai choisi les sentiers détournés d'où la protection publique est absente, si, enfin, j'ai entamé avec

mes sauvages ennemis cette lutte de ruses où je les sais pourtant si habiles, c'est qu'il y a autre chose. A ce jeu de barres que nous jouons, le but est séparé de nous par trois étapes principales. Il faut d'abord gagner la mer, puis naviguer, puis entreprendre un long voyage dans un autre hémisphère. Pour la première étape, et pour la seconde aussi, ton expédient pourrait servir; mais, au seuil même de la dernière, il perdrait sa vertu et nous laisserait sans défense à la merci de la meute qui nous aurait suivis depuis le point de départ, aiguisant ses dents et guettant patiemment l'heure propice. Il n'y a malheureusement là ni suppositions romanesques, ni imprévu, ni débauche d'imagination. Si bizarre que soit autour de nous la physionomie des choses, nous sommes pris dans une plate et grossière réalité. Ta foule, ta sauvegarde sociale ne nous accompagneraient pas dans le désert australien.

— Ah ! fit Roger, je croyais qu'il s'agissait du Mexique.

— C'est une histoire étrange, répliqua Mornaix. Depuis que nous sommes ensemble, j'en ai fait le tour en quelque sorte, côtoyant sans cesse le récit des événements qui ont préparé la situation où nous sommes et n'osant y entrer jamais. Tu en sais assez long seulement pour comprendre que la lugubre comédie de notre départ avait sa raison d'être. C'était là le dernier anneau de toute une chaîne de précautions et de stratagèmes que nous laissions derrière nous, tendue en travers de la route. Ceux qui nous suivent l'ont-ils franchie d'un bond, se sont-ils glissés en dessous comme des serpents, où restent-ils, à l'heure où nous sommes, arrêtés devant l'obstacle? Avant l'aube, nous saurons cela. Il y avait là-bas, à Paris, dans la maison de l'avenue Montaigne, un vrai deuil, une vraie bière, une vraie

morte. Les formalités du voyage posthume avaient été solennellement accomplies : c'était de quoi tromper tous les limiers de la police parisienne; mais ceux-ci sont des diables. Miguel nous a dit : « Je les sens; » il est rare que Miguel se trompe. La fin de l'aventure est peut-être bien près de nous.

— Ils sont trois, dit Roger, nous sommes trois : ce n'est pas une aventure qu'il nous faut, c'est une bataille rangée.

— Et Grelot, le comptes-tu pour rien? Tu aurais tort; mais ne sont-ils que trois? *Le Saint-Jean-Baptiste* avait quatorze hommes d'équipage.

— *Le Saint-Jean-Baptiste ?* répéta Roger. Voilà deux fois que tu prononces ce nom-là. Qu'est-ce que c'est que *le Saint-Jean-Baptiste !*

— C'est un brick-goëlette américain. Écoute, nous avons encore deux heures de nuit et il ne nous est pas permis de fermer l'œil. Serre-toi davantage contre le mur; ton épaule dépasse l'embrasure; il ne leur en faut pas tant. En deux heures, je peux bien t'expliquer toute la charade.

— C'est dit, répliqua Roger, qui se mit prudemment en espalier tout contre la vieille tapisserie, car il n'avait point de vaine gloire; mais va droit ton chemin et brûle les aventures. »

Mornaix emplit les verres. Il quitta sa chaise avec précaution et entre-bâilla la fenêtre, tenant sa tête au niveau de l'appui. Au coup de sifflet presque imperceptible qui tomba de ses lèvres, un sifflement pareil répondit sous la croisée.

« Tout va bien, dit-il en regagnant son siége. Quand ils valent quelque chose, ces gamins de Paris sont des anges. Nous y sommes. Le soir où je te quittai, après notre sortie du collége....

— Peste, fit Roger, nous prenons les choses *ab ovo*, cette fois-ci.

— Ne m'interromps pas. J'avais un livre dans ma poche : le premier roman de Gabriel Ferry, ce poëte de la plume et de l'épée que je devais retrouver là-bas, dans la prairie sonorienne, avec son cousin, son frère dans les armes et dans la poésie, le noble Paul Duplessis : deux fiers jeunes gens, morts tous deux loin des grandes forêts qu'ils ont chantées. Mon père approuva le projet que j'avais et qu'ils avaient fait naître en moi d'aller au loin chercher de l'or, de l'or vierge qu'on ne gagne point sur les hommes, afin de ressusciter l'éclat de notre vieux nom. Je partis.

Ce sont des contrées sur lesquelles on a parlé beaucoup. La fièvre d'or est contagieuse. L'intérêt excité par ces merveilles lointaines fut un jour si grand, qu'il permit aux moins lettrés de se faire une petite place à quelque bout de la table littéraire ; on lut tout ce qui s'écrivait sur ce pays des drames dorés, et il ne fut si humble écolier qui ne trouvât boutique où vendre ses prolixes cahiers de barbarismes. Parmi des monceaux de platitudes apocryphes, il y a du vrai, pourtant ; et comme, dans nos mines de Sonora, quelques pépites suffisent à illustrer la montagne de sable vil, ce peu de vrai brille pour l'Europe à perte de vue, et rejette dans l'ombre l'énorme tas de scories sans valeur et des inutiles mensonges.

J'ai passé ma jeunesse dans ce paradis livré au démon ; j'ai senti monter jusqu'à mon cerveau l'asphyxie des brutalités mexicaines ; j'ai eu, j'ai encore sur la gorge le pied de ces barbaries ; j'ai entrevu ces collines brûlantes mieux gardées que les trésors de la fable ; ces lacs opulents, mais maudits, d'où nul ne revient ; ces nécropoles silencieuses où blanchissent les osse-

ments des héros du désert; ces vallées aux aspects inouïs où les gisements d'or natif renvoient au soleil rayons pour rayons....

Il y avait là des aventuriers grands comme des rois : des Français, et l'on a pu croire une fois qu'ils allaient conquérir un empire à la France; mais derrière les géants rôdent, les nains, et, par le plus singulier de tous les mystères, tout géant mordu au talon par un nain tombe et meurt.

J'ai vu Pindray, le fort, le généreux, le vaillant, dont les travaux seront la légende herculéenne de cette naissance d'un peuple. J'ai vu Gaston de Raousset-Boulbon, l'amoureux, le conquérant, le chevalier à la gloire de qui rien ne manque, pas même la calomnie; j'ai vécu avec eux, j'ai combattu sous eux, j'étais fait comme eux... peut-être.

Mais ce n'est pas mon histoire que je veux te raconter, c'est l'histoire du drame où notre amitié fraternelle te donne un rôle.

En 1857, vers la fin de mai, j'entrai pour la première fois sous le toit du père de Naranja. J'étais armé comme il faut et je portais une ceinture amplement garnie, car mes équipées de chercheur d'or m'ont toujours réussi à miracle; mais j'errais en fugitif sur la côte du golfe de Cortez, cherchant à traverser la mer Vermeille pour aller de Sonora en basse Californie. Un mot t'apprendra mes raisons. J'avais renouvelé dans le nord de la Sonora la tentative où Raousset-Boulbon avait échoué quelques années auparavant. Le mécontentement général m'avait donné, sur le papier, une très-respectable armée et cent lieues de pays, au nord-ouest de Arispe, s'étaient *prononcées* en ma faveur. Pendant toute une matinée, j'aurais pu traiter de puissance à puissance avec le gouvernement de Mexico.

Seulement, vers midi, quand on tira les premiers coups de fusil, tous mes nobles amis allèrent faire sieste, et je restai seul avec une vingtaine d'aventuriers européens. Nous faillîmes, malgré tout, prendre une ville de six cents âmes, commandée par onze généraux, et le soir venu nous pûmes faire retraite en bon ordre.

Le lendemain, mes nobles amis s'étant *prononcés* pour la présidence, nous gagnâmes la montagne où une attaque des Indiens Apaches nous dispersa bel et bien. Ceux-là sont de terribles camarades qui ne se *prononcent pas*, mais qui se battent toujours et partout comme des diables.

Ce fut mon beau-frère actuel, Miguel Maria, qui me rencontra demi-mort de soif et de faim dans un champ et qui commença par m'envoyer la charge de son trabuco, me prenant pour un autre. Ces précautions sont usitées là-bas. J'ai dit un champ, car le père de Miguel et de Naranja possédait un des plus riches établissements de la côte; il était puissant comme un baron des temps féodaux et riche à ne pas connaître sa fortune.

Miguel me fit d'humbles excuses, les Mexicains sont les plus courtois des hommes, et s'étonna fort de m'avoir manqué. Il m'avoua que c'était miracle. Je bus à sa gourde. Je vis, en passant près de l'abreuvoir, plus de mille têtes de bétail magnifique.

Dans le langage sonorien, le seigneur Fernan Perès da Concha n'était qu'un fermier ou *ranchero;* mais, selon sa propre estime, il était le premier homme du monde. Et par le fait, si l'envie lui en prenait, il pouvait faire *lacer* dix mille bêtes à corne sur ses immenses domaines ou enfermer dans son *corral* quinze cents chevaux mustangs les plus beaux de l'univers. Ses serviteurs se comptaient par centaines : des blancs,

des noirs, des rouges, des métis et même des gentilshommes, témoin son intendant qui se faisait appeler sans rire M. DE Pizarre. Le seigneur Fernan, outre son rancho, avait des mines et trois pêcheries de perles dans le golfe, entre Cerralvo et l'Espiritù-Santo. Je me trouvai chez lui en pays de connaissance ; il avait, en effet, fourni quelques fonds à ma récente expédition et devait être ministre de la guerre dans notre futur empire. Le Mexique compte ainsi un millier de ministres-chrysalides, engagés dans une centaine de *sérieuses* combinaisons. Avec la moitié de ces hommes d'État incompris, on gouvernerait aisément le reste du globe.

Les bâtiments du rancho s'étendaient comme une ville sur le penchant d'une admirable colline. Le gros œuvre de l'habitation proprement dite était en terre cuite aux rayons du soleil ou *adobé;* mais, construites selon un dessin élégant et large, les terrasses énormes semblaient des jardins suspendus, au-dessus desquels s'élevaient seulement les grands magueys et le clocher à jour de l'église. Le tout s'entourait d'un fort rempart de troncs d'arbres qui n'opposait pas toujours, hélas ! un obstacle suffisant aux visites de la cavalerie indienne.

Le seigneur Fernan Perez da Concha me fit faire grande chère. Nous bûmes du vin de France en quantité. A la troisième bouteille de son château-laffitte, qui était d'excellent petit bourgogne, il mit le président de la république mexicaine dans sa poche et m'avoua franchement qu'il avait bien compté me donner un croc-en-jambes après la victoire. Le Mexique étant le centre de la terre, don Fernan se proposait de conquérir les États-Unis pour arriver au Canada, et d'annexer ensuite l'empire du Brésil avec les diverses ré-

publiques du Sud. Cela fait, l'ancien monde n'avait qu'à se bien tenir !

Au dessert, le seigneur Fernan correspondait avec ses vice-rois de Paris, de Londres et de Saint-Pétersbourg. Il traitait les peuples avec bonté et protégeait les vignobles.

Il avait le vin éloquent et gai. Il appelait de temps en temps son intendant, M. de Pizarre, pour lui donner des pichenettes sur les oreilles ou des coups de pied plus bas. M. de Pizarre recevait gravement ces marques de confiance et sortait pour les rendre à quelque subalterne.

C'était une maison patriarcale. D'ordinaire, au logis des patriarches, il y a une Sarah et plusieurs Agar. Sarah était morte et le seigneur Fernan vivait dans le veuvage, entouré des enfants d'Agar. Agar avait dû s'appeler légion, car sa postérité pullulait aux alentours. Le seigneur Fernan était père aussi abondamment que Priam. La moitié de ses valets, le tiers de ses bergers, les trois quarts de ses servantes lui devaient amour filial, selon la loi de nature. Il n'en éprouvait ni contentement ni chagrin et regardait d'un œil tranquille cette lignée multicolore qui grouillait sur ses domaines.

Chose singulière, un héritier légitime lui manquait au milieu de cette profusion d'héritiers naturels. Sarah s'était obstinée dans sa stérilité, pendant que les fils et les filles d'Agar foisonnaient follement. Le seigneur Fernan ne s'inquiétait point de cela. Il avait fait choix d'une fillette charmante. — Tout son portrait, disait-il, bien qu'elle fût belle comme Vénus enfant, et qu'il fût, lui, un assez laid échantillon de la race portugaise. — Il l'avait légitimée dans son opinion toute-puissante et l'élevait en princesse royale.

C'était Naranja.

A cette époque, Naranja allait avoir quinze ans.

Je ne la vis point alors, parce que les Apaches du Rio Colorado étaient venus le mois passé faire une razzia de femmes. Le seigneur Fernan me raconta assez tranquillement que Naranja, la prunelle de ses yeux, avait été enlevée avec une douzaine d'autres jeunes filles.

Je ne saurais trop dire pourquoi je proposai au patriarche d'aller au village apache et de lui reconquérir sa fille. Il y a très-certainement des destinées. Ma fortune et tout le bonheur de ma vie étaient là. Le seigneur Fernan parut assez content de ma proposition. Il me dit qu'il ne serait pas fâché de revoir le trésor de son âme et qu'il me la donnerait pour femme avec les trois pêcheries du golfe et cinq cents têtes de bétail. Ce fut en riant que j'acceptai à tout hasard.

Le lendemain matin, le seigneur Fernan avait perdu tout souvenir de notre accord. Quand je lui rappelai, il me dit : « C'est bien, mais pour ne pas perdre une pareille course, vous ferez une chasse au buffle dans le Nord.... et tant mieux si vous ramenez la chère créature. »

Miguel, qu'on appelait le Malgache, à cause de sa mère, une superbe négresse de Madagascar, me fut donné comme lieutenant. Susan, sa fiancée, avait été aussi enlevée par les Indiens. J'eus en outre seize hommes, parmi lesquels se trouvait une manière de singe, aide de cuisine du seigneur Fernan, qui se nommait Grelot, et qui avait l'honneur d'être un Parisien de la rue Grenétat. On trouve le gamin de Paris partout, mais c'est à Paris seulement qu'il est intolérable.

Nous partîmes le 1er juin 1857, avec le gréement

complet d'une grande chasse au buffle. Le seigneur Fernan nous accompagna un bout de chemin, cravachant de temps en temps M. de Pizarre pour témoigner de son heureuse humeur. Nous étions tous montés admirablement et armés jusqu'aux dents. Sur dix-huit que nous étions on pouvait bien compter une douzaine de solides gaillards.

Parmi les Indiens libres qui font la guerre sur la frontière du Mexique, on place au premier rang les Apaches et leurs rivaux les Comanches. Les deux peuplades combattent à cheval, poussant à ses suprêmes limites là tactique sauvage et déployant en toute occasion une terrible bravoure. Un Indien de l'une ou l'autre tribu vaut un Européen bien armé dans la lutte corps à corps; en forêt ou dans la prairie, alors que la victoire dépend de la finesse des sens et de la rapidité instinctive des résolutions, jointes à la parfaite connaissance du terrain, un Apache peut tenir dix Mexicains en échec.

Nous fûmes cinq mois entiers sur le sentier de la guerre et nous aurions échoué peut-être sans la rencontre que nous fîmes de trois hommes, trois frères, Américains de naissance, mécréants fieffés, qui rôdaient à la recherche de l'or, ou plutôt à la recherche des mineurs enrichis. Les trois Smith, — Bob, Sam et Jonathan ne m'étaient pas inconnus. Ils jouissaient d'une terrible réputation parmi les métis de la prairie et traitaient de puissance à puissance avec les Indiens libres. Brigands sur terre, pirates sur mer, ils vivaient de violences et jamais ne faisaient fortune.

Moyennant cinquante onces d'or, dont vingt-cinq payées d'avance, les trois frères Smith nous mirent à même de surprendre le camp des Apaches.

Le gros de la nation était sur le sentier de la guerre contre les Comanches-serpents de la Cordillère. Nous trouvâmes seulement des apprentis guerriers et des vieillards, gardant tout un peuple de femmes.

C'est une étrange nation, joignant à la rapine et au meurtre un goût désordonné pour la débauche. Ces sauvages coquins aiment et méprisent les femmes comme s'ils passaient habituellement leurs soirées aux cafés du boulevard Montmartre. Sauf un peu plus de virilité, ils ressemblent à nos imbéciles *gandins* du quartier d'Antin : ce sont les *cocodès* du désert.

Je mets en fait qu'en moins de six semaines on ferait d'un Apache, qualité courante, un habitué passable du café des Variétés. L'Apache possède d'instinct les principales dispositions de l'emploi. Ils en sont, ces sauvages, au milieu de leurs savanes, à comprendre la vie comme s'ils faisaient des quarts de vaudeville. La femme est pour eux un mets qu'on dévore et dont on jette le restant avec dégoût. Seulement, au lieu de payer ils battent et tuent. C'est pour corriger cela que je demandais six semaines de civilisation.

Naranja avait été protégée par l'amour d'un chef. Il y a partout des chevaliers. *Peep o'day*, comme l'appelaient nos alliés Smith (*Peep of the day*, le point du jour), un puissant guerrier, la voulait pour femme.

Nous trouvâmes Naranja dans une cabane où il n'y avait point d'hommes, et servie par de vieilles *squaws* comme une princesse. Quand j'admirai son délicieux sourire, il me sembla que je n'avais jamais vu de femme. Ce fut une nuit de terreur et de sang, mais je l'emportai dans mes bras, évanouie qu'elle était, et je sens encore la fraîche caresse de ses cheveux que le galop de mon cheval me rejetait au visage.

« C'est le jour de mes quinze ans, me dit-elle quand

ses yeux rencontrèrent les miens en s'éveillant. J'avais bien prié Dieu de m'envoyer mon ami, car Point-du-jour avait dit : je reviendrai le lendemain de tes quinze ans et tu seras ma femme.

— Et qui nommiez-vous ainsi votre ami, Naranja?

— Je ne sais.... celui qui doit m'aimer.... vous, peut-être. »

Telles furent nos fiançailles.

Nous ramenions au rancho du seigneur Fernan six cents peaux de buffles, mais deux femmes seulement. Les autres étaient mortes du féroce amour de ces tigres à face humaine. Naranja, seule, avait conservé son cher sourire; Susan, la promise de Miguel nous suivait, morne comme une statue; elle était folle par moments et ne souffrait plus, mais quand elle recouvrait sa raison, elle voulait mourir. Grelot qui avait été la gaieté de l'expédition et s'était montré brave comme Bayard, sans jamais cesser de rire, trouvait grâce devant cette infortunée qui tombait en crise chaque fois que Miguel l'approchait. Grelot nous dit un soir :

« Susan m'a parlé; les trois Smith ont gagné deux fois leur vie dans cette affaire-là. Ce sont eux qui nous ont menés au campement; c'étaient eux qui avaient mené les Apaches au rancho

Le jour où Miguel, notre ami, se trouvera le couteau à la main face à face avec un des trois Smith, ce sera une rude histoire!

Le 27 octobre, après cinq mois moins trois jours d'absence, nous frappions à la porte de la maison du seigneur Fernan, dont l'aspect n'avait point changé. Nous savions qu'il y avait eu dans l'intervalle deux ou trois petites secousses du volcan politique séant à Mexico, mais ce n'étaient point nos affaires. Un homme

en costume de général vint à notre rencontre : c'était M. de Pizarre. Il tenait du gouvernement nouveau le rancho confisqué de ce pauvre seigneur Fernan qui le servait désormais en qualité d'homme de confiance. Le rancho étaitplein d'hommes de guerre; M. de Pizarre s'était réveillé un matin héros des pieds à la tête; il préparait une expédition contre je ne ne sais quelle bourgade qui s'était prononcée en faveur de je ne sais qui. On ne voyait que coursiers caparaçonnés et bonnes gens déguisés en soldats avec de longues lances, ornées de belliqueuses banderoles. Tous ces braves criaient à tue-tête vive quelqu'un et vive quelque chose, mais Grelot, qui prit langue, revint me dire qu'il y avait quatre ou cinq partis bien tranchés dans l'armée du général Pizarre et qu'il était gravement question d'un *prononcement* nouveau en faveur de l'ancien chef des cuisines qui était maintenant un colonel. Cet homme d'État voulait marcher sur Mexico; Grelot ayant été déjà son ministre, entrevoyait un portefeuille.

Le général Pizarre nous reçut d'un air rogue, témoignant qu'il avait des méfiances au sujet de nos opinions politiques. Comme le pauvre seigneur Fernan s'élançait vers Naranja en pleurant de joie, le général, payant ses dettes avec exactitude, lui donna une pichenette sur le nez et un coup de pied tout semblable à ceux qu'il recevait autrefois. Curieux retour des choses d'ici-bas! le seigneur Fernan se montra flatté de cette familiarité excessive. Sa postérité illégitime l'entourait et se moquait de lui à l'unanimité.

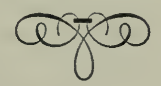
Le général, cependant, n'échappait point au travers des grands capitaines qui, presque tous ont un goût très-vif pour le beau sexe. Il eut la malheureuse idée de mettre sa grosse main sous le menton de Naranja et de lui dire :

« Te voilà grandie Anhita. Tu me plais. Veux-tu être ma favorite? »

Naranja le repoussa et moi, hélas! je lui brisai sur la tête un joli bambou que j'avais à la main. Il tomba comme un bœuf assommé.

Le seigneur Fernan se précipita sur moi le couteau levé, écumant et criant :

« Ah! gabache! incrédule! larron! hérétique! vas-tu empêcher le bonheur de ma fille! »



VIII

La Saint-Jean-Baptiste.

Naranja se jeta entre moi et son père, continua Mornaix, et cent voix se mirent à hurler :

« Arma! arma ! »

Tous les saints du calendrier furent pris à témoin, mais personne ne releva le général. Le seigneur Fernan, voyant qu'il était bel et bien évanoui, lui reprocha vivement sa trahison et l'appela fils de chienne. M. de Pizarre ne pouvait répondre; le seigneur Fernan lui dit tout net qu'il était un lâche et lui donna sur le nez la fameuse pichenette, signe authentique de l'autorité. Alors, l'armée se prononça; je fus nommé vice-roi et je promis une constitution. Les chevaux piaffèrent, les lances agitèrent leurs banderoles brillantes, on hurla, on tira des coups de tromblon et le *pinole* coula à flots pour célébrer l'ère de gloire et de prospérité où entrait cet heureux pays. Enfin, la contrée allait être gouvernée par un homme de son choix! On craignit pour la raison du seigneur Fernan, tant son allégresse ressemblait à un délire. Le général, chargé de chaînes et déclaré traître à la constitution, fut mis à la cave.

Le seigneur Fernan avait entendu dire que les gentilshommes des rois de Portugal dormaient en travers de la porte de leurs maîtres. Il fit faire son lit en travers

du seuil de ma chambre à coucher. J'étais assurément bien gardé.

Je m'endormis donc au faîte de la puissance. Le lendemain matin, je fus éveillé par le tocsin qui sonnait à toute volée. A ce bruit solennel se mêlèrent bientôt des salves de mousqueterie et d'effrénées clameurs. C'était le général qui rentrait en grâce auprès de son armée. On se prononçait. J'étais atteint et convaincu de divers crimes et cent voix demandaient ma tête criminelle. Le *pinole* coulait malgré l'heure matinale.

« Arma ! arma ! arma ! »

Grelot m'apporta ma carabine chargée. Miguel attendait avec les chevaux, tout sellés de l'autre côté du rempart. Nous cassâmes une ou deux de ces têtes fêlées et nous prîmes le large, dédaignant de tenter une nouvelle révolution. Telle est, en petit, l'histoire du gouvernement mexicain depuis bien des années. La partie se joue d'ordinaire entre un seigneur Fernan quelconque et n'importe quel M. de Pizarre qui sont égaux en droits, n'en ayant aucun ni l'un ni l'autre. Entre eux deux, le premier passant venu peut jouer le rôle de l'arbitre de la fable.

Je te dis cela, s'interrompit Mornaix, parce que mon intention était d'être l'arbitre. J'avais toujours présente à la pensée cette parole de Raousset : « quiconque amènera du dehors cent hommes résolus et dévoués sera maître de la Senora. »

J'aurais eu mille hommes en huit jours là où j'étais; mais les résolus et les dévoués il fallait aller les chercher ailleurs.

Je savais que les frères Smith avaient un brick-goëlette, bon marcheur, dans les eaux de San Jose. Pendant notre expédition contre les Apaches, j'avais fait

marché avec les Smith pour un voyage en Europe, aller et retour. Je comptais recruter mes hommes chez le peuple le plus souffrant qui soit au monde, mais que les beaux parleurs de la politique oublient systématiquement dans leurs plaidoyers humanitaires : en Irlande.

Ces Polonais de la Russie britannique appartiennent à quiconque vient les délivrer de leur misérable enfer.

Nous étions quatre en sortant de la rancheria : Miguel, Grelot, Naranja et moi. Tous nos autres compagnons avaient pris parti pour le *pinole* du général, et Susan, la pauvre folle, s'était enfuie durant la nuit. Nous gagnâmes la côte, poursuivis mollement par les cavaliers à banderoles et nous trouvâmes les Smith au rendez-vous. Au plus haut sommet de la falaise, les signaux convenus entre eux et l'équipage du *Saint-Jean-Baptiste* étaient allumés déjà. Il n'y avait cependant aucun navire en vue.

Nous restâmes trois jours dans l'attente. La nuit, nous trouvions un asile au bas de la falaise, dans un hameau composé de quatre ou cinq cabanes, habitées par des familles de pêcheurs de perles. Il y avait là une pauvre douce créature, un nègre nommé Bambô, qui était plongeur de son métier et que la maladie retenait avec les femmes. On l'appelait en riant « l'homme à la tonne d'or, » parce que, à différentes reprises, quand le rack ou le *pinole* dénouaient sa langue, il s'était vanté de connaître un lieu où une tonne d'or était cachée.

Tu vois que nous arrivons au cœur de notre histoire.

Naranja bonne et secourable, savait quelques-uns des naïf secrets de la médecine populaire au Mexique. Elle donna des soins à Bambô qui l'adorait comme une

divinité. Un soir qu'il allait s'endormant par l'effet d'un breuvage, il lui dit, et nous crûmes qu'il parlait déjà dans un rêve :

« Maîtresse, vous serez riche comme une reine. »

Il y avait là deux des frères Smith. Grelotme dit qu'ils avaient échangé entre eux un singulier regard. Mais quelques minutes après, Sam rentra, annonçant que *le Saint-Jean-Baptiste* était en vue. Nous sortîmes tous et nous aperçûmes au lointain du golfe, vers le sud, un feu qui brillait sur l'eau. Les signaux de la falaise furent éteints et nous dormîmes dans nos manteaux, décidés à embarquer le lendemain.

Nous montâmes à bord en effet, et Naranja fut la seule à remarquer que son nègre Bambô n'était point venu lui souhaiter bon voyage à l'heure du départ.

Nous sortîmes du golfe, doublant la pointe de San Jose par une bonne brise du nord-est qui nous halait à raison de huit nœuds, car *le Saint-Jean-Baptiste* méritait sa réputation. Les trois Smith étaient à bord. Il n'y avait pas d'eux à nous une très-grande sympathie, mais Miguel seul était leur ennemi déclaré. Encore avait-il gagné sur lui qu'il mâterait sa rancune jusqu'au retour. Quant à l'équipage, c'était une assez bizarre séquelle, gens de sac et de corde pour la plupart, mais bon vivants, parmi lesquels maître Grelot fut bientôt en faveur. En somme, les Smith savaient ce que nous valions ; ils étaient de caractère et de mœurs à comprendre les chances de l'entreprise : peut-être même espéraient-ils en son succès plus que de raison, ce qui ne les empêchait point de courir encore un autre gibier. Nous pouvions dormir tranquilles, tant qu'aucun cas de guerre ne surgirait entre nous.

Ce n'est pas notre voyage que je veux te raconter. Nous fûmes grillés comme tout le monde entre les tro-

piques; nous fûmes glacés en doublant le cap Horn, et ballottés par la tempête éternelle qui tourmente ces diaboliques parages. *Le Saint-Jean-Baptiste* se comportait admirablement bien à la mer, quoique j'aie lieu de penser qu'il n'avait pas coûté cher à ses maîtres.

Un soir, nous étions dans l'Océan déjà depuis douze jours et nous faisions route au nord-est, par le travers de la Plata. Naranja était seule sur le pont avec Grelot, son garde du corps habituel. Je dois dire, du reste, qu'elle n'avait pas besoin d'être protégée contre l'équipage du brick qui l'adorait pour sa charmante douceur. Elle prenait le frais, retrouvant avec délices les tièdes brises de son golfe bien-aimé. Le sommeil la guettait parmi ses rêves : espoirs ou souvenirs. Tout à coup, au milieu du silence qui planait sur cette mer, tranquille et magnifique miroir reflétant des myriades d'étoiles, elle crut entendre vaguement une plainte, un cri d'angoisse profond et contenu. Naranja est d'un pays où la femme supporte assez bien le spectacle d'une cruauté, soit vis-à-vis des animaux, soit même vis-à-vis des hommes, mais elle n'a des femmes de son pays que les grâces caressantes et l'ardent besoin d'aimer avec toute son âme. C'est un cœur d'or. Cette plainte l'occupa toute la nuit. Grelot s'était informé pour savoir si quelqu'un des matelots était malade, ou si les Smith avaient infligé, à fond de cale, une de ces hideuses punitions qui maintiennent l'autorité par la terreur. Il n'y avait rien de cela. Tout le monde était sain et l'équipage menait joyeuse vie.

D'où venait cette plainte? Le lendemain, Naranja ne l'entendit pas seule. J'étais près d'elle, balançant son léger hamac de soie, suspendu aux haubans de bâbord, quand je la vis pâlir et tressaillir. Un cri déchirant montait de la cale. Une chanson créole, entonnée

à pleine voix par Sam Smith, couvrit bientôt tout autre bruit, mais le gémissement était dans nos oreilles. Il y avait évidemment à bord un mystère de vengeance ou d'iniquité.

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point que notre position vis-à-vis des Smith et de leurs hommes exigeait une extrême prudence. Nous étions par le fait à leur merci, puisque, en cas de lutte, ils eussent été quatorze contre nous trois. Depuis quelques jours, un fait nouveau ajoutait à mes inquiétudes. Jonathan Smith, le plus jeune des trois frères qui n'était que lieutenant à bord, mais qui, en réalité, imposait son vouloir aux autres regardait Naranja plus que je ne l'aurais voulu. Elle avait peur de lui horriblement. Quand l'œil brûlant de Jonathan se fixait sur elle, son cœur cessait de battre.

On ne sait comment dire. Ce n'est pas de l'amour, ce transport qui monte au cerveau de pareils coquins. C'est le rût de la bête fauve. Moi aussi j'avais peur, sachant que nous étions gardés uniquement par la certitude où était Jonathan qu'à la première attaque il aurait la cervelle broyée par les six balles de mon révolver.

La prudence dominait ici tout autre considération. La traversée devait encore durer un mois pour le moins. J'ordonnai à chacun de faire comme si rien n'eût transpiré du secret des Smith ; j'essayai même de faire croire à Naranja que ses sens l'avaient trompée. Malheureusement il ne se passait guère de soirées, sans que cette plainte déchirante arrivât jusqu'à nos oreilles.

C'était, en vérité, comme une torture quotidienne et prolongée hideusement. On ne tuait pas; on suppliciait.

Mes ordres étaient formels et appuyés sur la raison la plus élémentaire, mais on ne va pas longtemps contre la générosité d'une femme : j'allais dire contre sa curiosité. Je fus trahi par tout mon monde qui passa du côté de Naranja avec armes et bagages. Je crois même que je finis par déserter à l'ennemi. Pendant les dernières semaines de notre traversée, il n'était question entre nous que de la malheureuse victime enchaînée à fond de cale.

Car nous avions peu à peu percé l'ombre qui enveloppait le mystère. Miguel-Maria a des yeux qui voient tout et des oreilles auxquelles rien n'échappe ; quant à Grelot, il en remontrerait aux Indiens eux-mêmes en fait de ruses et de tours de force dus à la finesse des sens. Comme production de sauvages il n'y a pas de forêt vierge qui puisse lutter contre Paris.

Naranja les ayant mis tous deux en campagne ils déployèrent leurs talents, et malgré la surveillance incessante des Smith, ils parvinrent à se glisser inaperçus dans la cale. On avait clos une portion du magasin de manière à former une niche ou boîte de six à sept pieds carrés ; une créature humaine était enfermée là dedans, et on lui infligeait quotidiennement une sorte de question pour lui arracher une confession. Le patient résistait avec une vaillance inouïe, car le voyage durait depuis près de trois mois, et les Smith n'avaient rien gagné sur lui.

Ils ne voulaient pas le tuer. On le soignait quand il était malade.

Une fois Grelot surprit un lambeau d'interrogatoire qui était toute une révélation. Jonathan Smith avait dit :

« Tu seras bien nourri et bien vêtu, on te fera une cabine sur le pont pour que tu puisses fumer ta cigarette

au soleil. Tu auras du rack tant que tu voudras, et par dessus le marché tu partageras avec nous, si tu veux nous dire où est la tonne de poudre d'or..... »

Pas n'était besoin d'en savoir plus long. Le martyr de la cale était le pauvre nègre Bambô, l'homme à la tonne d'or, et nous comprenions maintenant pourquoi, à l'heure du départ, il n'était point venu souhaiter le bon voyage à Naranja, sa bienfaitrice.

En cette occasion, j'eus toutes les peines du monde à faire prévaloir mon autorité. Naranja, révoltée, voulait tenter une intervention. Elle disait en pleurant :

« Le pauvre Bambô m'a promis que je serais riche comme une reine. C'est peut-être pour moi qn'il garde son secret. »

Miguel, moins tendre, avait sa vengeance : il prétendait qu'en cassant la tête aux trois Smith on se rendrait aisément maître de l'équipage. Grelot proposait de clouer tout uniment les écoutilles, comme faisait le bon capitaine Surcouf quand il ramenait, lui cinquième, soixante Anglais prisonniers à Saint-Malo. Il se chargeait de manœuvrer le brick, ayant fait métier de mousse jadis pour gagner son passage.

Rien n'est impossible, à tout prendre, et je ne dis pas qu'ils eussent tort absolument, mais la présence de Naranja faisait de moi un autre homme. J'avais des craintes d'amant et des sollicitudes de mère. Quand je veillais avec délices sur son souriant sommeil d'enfant, mon cœur se fondait en des tendresses inconnues. Je n'osais plus; j'étais trop heureux. L'idée de jouer mon adoré trésor dans une lutte violente m'épouvantait.

Le raisonnement qui me donna gain de cause contre leurs généreuses impatiences fut celui-ci : Les Smith ont intérêt à conserver la vie du nègre. Il vaut pour eux une somme énorme, et sa mort serait la ruine des es-

pérances qu'ils ont conçues. Aussitôt que nous aurons jeté l'ancre dans un port européen, je prends l'engagement d'honneur de délivrer ce malheureux.

Neuf jours après, le 4 février 1860, *le Saint-Jean-Baptiste* entrait dans le golfe de Galway et mouillait en rade à un demi-mille du rivage, vers la tombée de la nuit. La délivrance de Bambô était devenue notre principale affaire. Je demandai place dans le canot qui devait conduire deux des frères Smith en ville, et je ne me fis point accompagner pour éviter d'inspirer des soupçons. Nous nous séparâmes sur le quai, les frères Smith et moi. Pour tout ce qui regardait mon métier d'enrôleur, j'avais des renseignements très-précis, et je comptais, pour prendre langue sur le bon anglais de notre amis Thomas Stone. Les frères Smith purent voir que j'entrais dans le cabaret des *Trois-Géants*, situé sur le port même.

Seulement, je ne fis que traverser la salle commune afin de prier le maître de l'établissement de me conduire chez le magistrat de police.

Le magistrat de police, là-bas, c'est le diable. Quand l'Europe aura enfin le temps et le cœur de sonder cette plaie irlandaise que l'Angleterre entretient avec ce beau sang-froid des gens habitués à parler liberté, générosité, tolérance, etc., on verra de prodigieuses choses. Ceci n'arrivera de longtemps. Il est plus commode de s'acharner à dire que la constitution anglaise est le modèle de toutes les franchises et de toutes les mansuétudes. D'ailleurs, l'Irlande n'est pas à la mode.

Le cabaretier me regarda de travers ; les bonnes gens qui buvaient du *poteen* s'éloignèrent de moi par cette double raison que je parlais le pur anglais de Thomas Stone et que je demandais un magistrat. Je passai une bonne heure et demie à errer de rue en rue,

avant de trouver la demeure de cet honorable gentleman. Quand je l'eus trouvée, une servante sordide m'en ferma la porte au nez en me disant qu'elle ne comprenait point l'anglais de Thomas Stone.

Dix heures sonnaient à la collégiale et il y avait trois heures que je marchais sur le pavé pointu de la capitale du Connaught, quand un policeman compatissant m'apprit enfin que je trouverais mister Proof à son club. Le club de mister Proof était un débit de whiskey ou spirit-shop, situé derrière la maison commune, et véritablement digne du nom de bouge. Mister Proof était là en effet, se délassant des devoirs laborieux de sa charge, et faisant une partie de backgammon avec un seigneur de grasse mine. Une demi-douzaine de respectables bonnes gens à chemises douteuses et à pipes courtes, solidement enchâssées dans de jaunes mâchoires, pariaient et buvaient du grog sans eau. Dès le premier mot que je lui dis, mister Proof m'envoya paître formellement et me demanda si je le prenais pour un *phoque*.

Thomas Stone ne m'avait pas enseigné qu'on nommait ainsi dans l'ouest les agents de l'administration maritime.

Il fallut retourner au port. Vers onze heures, je pus trouver le cabaret où capitaine O'kir, inspecteur de la marine, faisait sa partie de dames avec ses dignes amis. Capitaine O'kir me demanda si je le prenais pour un *corbeau*. Il me parut fort en colère.

Le lendemain seulement je pus conduire un chef constable et quatre hommes à baguette à bord du *Saint-Jean-Baptiste*. Les trois Smith étaient sur le pont et n'opposèrent aucune résistance aux investigations de l'autorité, avec laquelle ils échangèrent de vigoureuses poignées de main. L'autorité et les Smith se

mirent, dès l'abord, à parler un langage qui fut pour moi de l'hébreu. Encore une rhétorique que n'enseignait point Thomas Stone. Comme j'avais fourni des renseignements très-exacts, on descendit à fond de cale où l'on ne trouva rien du tout. La cage en planches elle-même avait disparu, et les divers arrimages occupaient le navire de bout en bout.

J'éprouvai alors la plus profonde terreur qui ait amené la sueur froide à mes tempes. Le chef constable m'ayant demandé caution pour le tort causé, j'entrai dans notre cabine, et aussitôt l'idée d'un quadruple assassinat me traversa l'esprit. Notre chambre était vide.

« Où est ma femme ! m'écriai-je. Où sont mes deux compagnons !

— Vous voyez bien que c'est un fou, » dit froidement Jonathan Smith.

— Un fou de la plus dangereuse espèce. C'est évident. »

Je pus remarquer, et ma détresse s'en augmenta, que l'aménagement de la cabine avait été changé. Rien n'y restait de ce qui pouvait trahir la présence de la femme.

Je me laissai porter dans le canot. Je n'étais plus moi-même. A mon dernier effort, qui était une accusation de meurtre, un éclat de rire général avait répondu.

Avant de se séparer, l'autorité et les Smith trinquèrent abondamment.

J'avais un voile de sang sur les yeux quand nous touchâmes le quai. Pour moi, il y avait quatre cadavres au fond de la mer. Puis une autre pensée me vint qui fut presque un soulagement à mon agonie. Jonathan Smith trouvait Naranja trop belle pour la tuer ainsi. Ces hommes pleins de ruses diaboliques, avaient pratiqué une cachette à bord peut-être...

« Poussez au large, m'écriai-je, véritablement fou, cette fois. Je veux retourner, je veux voir ! Cinquante onces d'or à qui me ramènera au brick ! »

Personne ne me répondit. Le constable et ses quatre acolytes étaient debout sur la jetée, et se faisaient de leurs mains une visière pour regarder au large.

Au large, *le Saint-Jean-Baptiste*, toutes voiles dehors et poussé par une forte brise d'est, filait grand largue vers les îles Sud-Arran.

Le nom de Naranja me vint aux lèvres et je tombai foudroyé sur le sol.

Je m'éveillai dans une pauvre cabane au bord du lac Corrib, de l'autre côté de Galway. Auprès du lit où j'étais couché je reconnus Miguel, Grelot, et Naranja qui me souriait parmi ses larmes. Sur un autre grabat le pauvre Bambô gisait, la tête enveloppée de linges sanglants.

Grelot, envoyé à ma recherche, m'avait trouvé évanoui sur le quai, entouré de curieux qui dissertaient sur les dangers de l'ivrognerie. Le chef constable et ses quatre braves m'avaient laissé là charitablement pour aller à leurs affaires.

Quant à l'étrange aventure du *Saint-Jean-Baptiste* et à la disparition du nègre, en compagnie de mes amis, voici ce qui s'était passé.

Après le départ des deux frères aînés, Jonathan Smith était resté seul maître à bord. C'était assurément le plus intelligent et le plus redoutable des trois, mais il aimait le rack, et dès qu'il pouvait éviter l'œil de ses frères, il se livrait avec une sorte de fureur à sa passion favorite. Un fois ivre, c'était une bête féroce.

Miguel l'entendit s'enfermer dans la cambuse et prépara les armes à tout hasard, car Dieu seul pouvait

savoir les folies que le rack allait inspirer à Jonathan Smith. Grelot fut chargé de faire le guet.

Jonathan resta plus d'une heure dans la cambuse. La terre était environ à trois encâblures sur notre hanche de tribord. De temps en temps, Miguel et Naranja pouvaient ouïr comme le bruit d'un corps qu'on eût jeté à la mer : c'étaient les matelots du brick qui, en l'absence de toute surveillance, se coulaient par les sabords et gagnaient la côte à la nage pour voir de plus près les lanternes fumeuses des cabarets de Galway. Miguel compta ainsi dix plongeons successifs, et peu après Grelot vint annoncer que, de tout l'équipage, il n'y avait plus à bord que Jack, le mousse et Jonathan Smith.

Celui-ci sortait justement de la cambuse, pâle et l'œil troublé. Il avait peine à se soutenir sur ses jambes.

Il fit quelques pas vers la cabine et appela Naranja, joignant à son nom tout un chapelet de menaçantes caresses; mais il se ravisa bientôt, saisit un merlin qui se trouvait a sa portée, chancela, trouva l'échelle et roula du haut en bas dans la cale.

L'instant d'après, des hurlements de douleur remplissaient le navire.

Rien ne put empêcher Naranja de se précipiter au secours. Elle seule avait deviné d'où les cris partaient, car Grelot et Miguel pensaient que Jonathan avait dû se briser quelque membre dans sa chute. Il n'en était rien; l'ivrogne avait roulé comme une masse inerte et ne s'était point fait de mal. Les cris venaient de la cage où Bambô était renfermé. Quand Miguel arriva, le malheureux nègre demandait grâce d'une voix affaiblie déjà et Jonathan frappait comme un furieux, disant :

« Ah ! j'aurai ton secret, moi, misérable brute ; où

est la tonne d'or? dis-moi où est la tonne d'or! Si tu ne veux pas me le dire, j'ouvrirai ton crâne et je trouverai le secret dedans! »

Et les coups sonnaient horriblement sur la tête de Bambô.

Naranja se jeta sur Jonathan et son faible choc suffit à le terrasser. Miguel le maintint renversé en appuyant le pied contre sa poitrine, tandis que Grelot le garrottait.

Naranja pansait déjà les blessures du nègre qui était joyeux, malgré ses souffrances, et allait répétant :

« Anhita envoyée par le bon Dieu! Anhita riche bientôt comme une reine! »

Jonathan écoutait cela. L'écume qui bordait ses lèvres se rougissait de sang et son regard menaçait Naranja. Souviens-toi de ce que je t'ai dit : c'est Naranja qu'ils veulent. Les femmes ne résistent pas à la torture. Bambô était un homme.

Ce fut Naranja qui commanda la manœuvre. On lia le mousse Jack au pied du grand mât et la yole fût mise à la mer. Tu devines le reste.

Je n'eus aucun reproche à faire, car ils ne pouvaient attendre le retour des Smith et de l'équipage après ce qui s'était passé; mais si le chef constable eût trouvé à bord du *Saint-Jean-Baptiste* ce que je lui avais annoncé, les Smith seraient aujourd'hui hors d'état de nous nuire.

Au lieu de cela, Bob et Sam Smith avaient trouvé, au retour, la cage vide et leur frère garrotté ; la ruse employée par eux était indiquée par la circonstance même. Ils avaient détruit toute trace de l'existence du captif. Pour la justice, j'étais un fou et le captif n'avait jamais existé.

Sans doute, en voyant fuir le brick à toutes voiles,

e chef constable avait dû réfléchir ; mais c'était un magistrat trop sage pour perdre son temps en rêveries vaines. Son déjeuner l'attendait à la maison.

Je me sentais mieux ou plutôt guéri, car la joie est un remède souverain pour les maux que cause le chagrin. Il n'en était pas de même de Bambô, dont les blessures étaient mortelles. Vers minuit il appela, disant qu'il sentait sa fin prochaine et qu'il ne voulait pas emporter avec lui le secret qui causait sa mort.

Nous fîmes cercle autour de son matelas et il commença son étrange histoire. »



IX

Histoire du charmeur.

« Encore ici, le bon anglais de notre professeur Thomas Stone m'eût été d'un maigre secours, poursuivit Mornaix. Le nègre Bambô parlait un langage que Naranja et Miguel pouvaient seuls entendre.

Tel fut à peu près son récit :

En 1852, Bambô était second matelot à bord d'un navire de la compagnie qu'une série de circonstances, inutiles à rapporter, conduisit en Australie. Bambô était un nègre du Sénégal, inquiet, inconstant et paresseux comme tous ceux de sa race. Il déserta et prit du travail chez un squatter, ou cultivateur, des environs de Port-Jackson. Il dormait, une nuit, dans sa hutte de berger, à plus d'une lieue de l'habitation, quand il fut réveillé rudement par une main qui se posait sur son épaule.

Une voix lui dit dans la nuit :

« Je suis Gordon Leath ! »

Ce nom ne te fait rien, à toi, Roger, qui ne sais pas les choses de l'autre monde ; mais il remplit le cœur de Bambô de componction et de respect. Gordon Leath, ou Gordon le charmeur, comme on l'appelait dans toute l'Australie, était connu de Sydney à Melbourne pour le plus hardi bushranger qui eût jamais effrayé

ces contrées. Il s'était échappé du pénitenciaire de Port-Jackson six fois, et toujours en *charmant* la meute terrible des chiens à demi sauvages qui gardent les abords de la prison. Les chiens n'aboyaient jamais pour Gordon Leath, ni pour ceux qui accompagnaient Gordon Leath. Figure-toi le dogue le plus féroce ou le bichon le plus effronté de Paris : ni l'un ni l'autre n'eût soufflé mot au flair de Gordon le charmeur, quand même ce remarquable garçon eût été suivi par une armée.

Je parle de lui au passé parce qu'il ne sut point charmer la mort; mais, de même que les pharaons d'Égypte se succédaient les uns aux autres, il y a toujours parmi les bushrangers, ou rôdeurs de buissons de l'Australie-heureuse, un *primus inter pares* qui porte le nom, ou le titre, de Gordon le charmeur.

Bambô se leva aussitôt en sursaut, comme il le devait, et au lieu de saisir la vieille carabine mal montée qui lui était accordée pour sa sûreté, il déterra sa bouteille d'eau-de-vie et l'offrit galamment à son hôte. Celui-ci but et raconta comme quoi il s'évadait du pénitenciaire pour la septième fois, sans rancune ni chagrin, pour aller chercher un tonneau de poudre d'or qu'il possédait à quelque trois cents lieues de là, sur les bords de la rivière Goulbourne, dans le district de Rodney. Il n'y avait pas beaucoup de routes battues du Cumberland, où ils étaient, au Rodney, qui est un comté du sud, dans la province de Victoria; mais Gordon Leath déclarait qu'il dédaignait les routes battues, et que la forêt, le *bush*, comme il faut dire en Australie, était pour lui le seul grand chemin praticable.

A la fin de son discours, il frotta une allumette chimique sur son genou, tout comme un malin de nos

barrières parisiennes, et l'approcha du visage de Bambô pour inspecter un peu sa physionomie.

« Tiens, dit-il, un mauricaud ! »

Puis après plus mûr examen :

« Tu me plais mon compagnon ; viens avec moi. »

Peut-être n'eût-il pas été prudent de refuser. Bambô plia bagage, et le bétail du squatter dormit cette nuit-là à la garde de la Providence.

Le chemin se fit assez lentement. Il y avait dix ans que Gordon habitait la Nouvelle-Galles du sud, où la cour d'assises l'avait envoyé pour diverses peccadilles. Bien qu'il eût passé les trois quarts de son temps en prison, il connaissait merveilleusement le pays. Les *stations*, ou établissements d'éleveurs de bétails, ne pullulaient pas comme aujourd'hui ; mais, néanmoins, la colonisation marchait à grands pas, suivant les cours d'eau et pénétrant au loin dans le désert. Partout où il y avait une station, Gordon était sûr d'avoir des chevaux frais, grâce au don qu'il possédait d'entrer à bas bruit dans les écuries.

Il ne volait pas ; fi donc ! Cela n'eût point convenu au légitime propriétaire d'une tonne d'or ; mais il prenait volontiers, soit aux fermiers, soit aux rares voyageurs rencontrés dans ces solitudes, les choses qui l'accommodaient en fait de vivres, armes ou vêtements. Sa force de corps était extraordinaire. Bambô et lui furent bientôt équipés comme des gentlemen.

Et, en sus de ses talents sérieux, ce Gordon Leath était bien le plus joyeux camarade qui fût au monde. Le pauvre Bambô, sur son lit d'agonie, parlait encore de lui avec un religieux enthousiasme. Quand Gordon commençait à conter ses fredaines de Londres ou ses équipées d'Australie, la route s'abrégeait ; on n'avait plus ni faim ni soif. S'il avait seulement réussi

à porter sa tonne d'or jusqu'en Angleterre, il serait devenu honnête homme et grand seigneur, c'est certain; mais sa mauvaise chance le poursuivait dès qu'il s'agissait de faire voyager sa tonne d'or.

C'était lors de sa première évasion des prisons de Sydney qu'il avait trouvé un gîte d'or, guidé par la vue des parcelles, ou *nuggets*, brillant à fleur du sol. Ils étaient, en ce temps, trois compagnons, trois *convicts* en rupture de ban et rudement poursuivis par la police à cheval. D'autres eussent été pris; mais les chiens de la police, dressés pour la chasse humaine, ne pouvaient rien contre Gordon le charmeur. Les trois compagnons travaillèrent deux mois de suite, menant à tour de rôle le métier de chasseurs et de rôdeurs des bois pour avoir leur nourriture. Quand ils eurent amassé un bon tas du précieux métal, ils songèrent à partager. Le partage fut orageux. Les deux compagnons du charmeur restèrent au fond du trou : l'un éventré d'un coup de couteau, l'autre avec la cervelle brûlée.

Gordon Leath les regretta bien, car il ne savait plus comment emporter une aussi grande quantité d'or. Il lui fallait un véhicule. Il fut surpris et entouré par la police noire, au moment où il volait le chariot d'un squatter de Bendigo, lieu devenu si célèbre par ses champs d'or.

Je n'ai pas à te raconter les cinq autres évasions de Gordon Leath et les efforts qu'il fit pour utiliser cette immense richesse qui raillait sans cesse sa misère. Cinq fois, il put revoir le trou où gisaient ensemble son trésor et les os de ses anciens compagnons; chacune de ces cinq fois, il ajouta quelques poignées de métal à ses millions, mais toujours il était repris au moment de charger son butin.

Dans l'intervalle, cependant, les mines avaient été

découvertes sur diverses parties du territoire australien. La fièvre d'or, plus brûlante que dans la Californie même, entraînait les populations qui s'ensevelissaient avec fureur dans ces tombes aurifères. Des districts entiers étaient labourés, fouillés, retournés de fond en comble, et parmi d'innombrables misères quelques colossales fortunes surgissaient tout à coup.

Là-bas, dans sa prison, le charmeur écoutait passionnément les rumeurs qui venaient des mines. Il savait, il devinait le chemin que faisaient la pioche et le pic. Les fouilles gagnaient, gagnaient. Castlemaine vidait déjà le sable de ses entrailles, Bendigo ouvrait ses flancs. Après six évasions, tu penses que Gordon était bien surveillé. Le jour où il apprit que le premier parti de mineurs avait franchi les limites du Rodney, il donna cette suprême secousse qui rompt la chaîne du lion et il partit.

Le seizième jour, Bambô et lui arrivèrent au trou. Ils avaient un petit chariot, traîné par deux chevaux et une tonne, car le mot *tonne d'or*, employé jusqu'à présent par Gordon, signifiait : ce qu'il faut d'or pour remplir une tonne.

Ce fut son premier soin. Il avait apporté des balances. Il passa toute la nuit à peser l'or et à le vider dans le tonneau, qui se trouva presque plein, mais pas tout à fait.

Gordon eut cet enfantillage de vouloir la mesure exacte. Au lieu de charger son trésor et de partir au plus vite, il perdit une semaine à creuser la mine épuisée. La tonne s'emplit en effet, mais les chevaux mal nourris s'étaient enfuis. Gordon dut tenter une expédition lointaine pour s'en procurer de nouveaux et fut pris pour la septième fois.

Avant de quitter la mine, Bambô et lui en avaient

bouché avec soin l'orifice. La tonne d'or était en sûreté. Gordon put dire : Je reviendrai.

Quelques jours avant notre embarquement à bord du *Saint-Jean-Baptiste*, Bambô avait appris par *le South Australia Mail*, journal des mines, qui est lu avec avidité en Californie, que Gordon le charmeur avait reçu une balle dans la tête en accomplissant sa huitième évasion.

Il savait que Gordon aurait plutôt donné sa vie que son secret.

Il était donc, lui, Bambô, le pauvre noir mourant sur un grabat de la misérable Irlande, propriétaire d'une royale fortune !... »

Ici, Mornaix s'interrompit tout à coup et sembla prêter l'oreille à un bruit lointain qui n'arrivait pas jusqu'à Roger.

« C'est drôle ! dit celui-ci, je suis comme les enfants. Je finis par croire à ces contes de ma Mère-l'Oie.. .

— L'existence de la tonne d'or est certaine comme il est vrai que cette lampe nous éclaire, prononça Mornaix solennellement.

— Mais tu dis toi-même que les chercheurs d'or gagnent, gagnent, et que ce district de Rodney est envahi.

— J'ai des nouvelles jour par jour ; cela en vaut la peine. Les mineurs les plus avancés sont encore à plus de soixante lieues du tombeau des deux compagnons de Gordon.

— Le hasard peut faire que le premier passant venu....

— Écoute ! » l'interrompit brusquement Mornaix.

Il se fit un silence, un silence si profond qu'on pouvait ouïr dans la chambre voisine la respiration douce et calme de Naranja. Le dehors ne rendait aucun son.

Les premières lueurs de l'aube, indécises et brumeuses, dessinaient déjà les carreaux.

Mornaix se glissa jusqu'à la fenêtre qu'il entr'ouvrit. Il siffla. Le sifflet de Grelot lui répondit :

« Encore une demi-heure, murmura-t-il, et nous serons à l'abri... pour aujourd'hui.

— Qu'avais-tu entendu? demanda Roger.

— Rien. Tout ce que je viens de te dire, Bambô nous le raconta de sa voix faible et déjà brisée par l'agonie.

Quand il eut achevé, il retira un chiffon, caché sous son aisselle. Ce chiffon était le plan du district ou la tonne d'or était cachée.

— Et ce plan est tracé avec du sang ! l'interrompit Roger.

— Comment sais-tu cela ? demanda vivement Mornaix.

— Par les deux hommes qui parlaient à voix basse, ce soir, quand j'étais accoudé sur le parapet du pont. »

Mornaix demeura un instant pensif.

« Alors, murmura-t-il, les Smith nous suivront jusqu'en enfer ! »

Il reprit après un silence :

« Sous la dictée du nègre, Miguel traça deux itinéraires, l'un partant de Sydney, l'autre de Melbourne, et aboutissant tous deux à la mine. Puis le pauvre noir mourut, les lèvres sur la main de Naranja qui lui parlait de Dieu.

Miguel, Naranja et moi nous apprîmes par cœur séparément le plan et les deux itinéraires, et lorsque nous fîmes l'épreuve du pointage sur trois exemplaires de l'excellente carte de l'Australie méridionale, publiée par James Wyld, sous la surveillance du major Mitchell, nos trois trous d'épingles entrèrent mathémati-

quement l'un dans l'autre. Soit que nous prenions la voie de Sydney, soit que nous arrivions par Melbourne, chacun de nous peut aller droit à la cachette du charmeur. Nous sommes riches. J'ai de quoi acheter comptant le domaine de mes pères, de quoi entourer de diamants la couronne de comtesse qui siéra si bien au front de Naranja ; j'ai renoncé à mes ambitions ; je ne voudrais plus d'un empire au prix du bonheur que Dieu m'a promis. Mais, entre ma main et ce bonheur il y a trois hommes de sang....

— N'étaient-ils donc point repartis avec *le Saint-Jean-Baptiste?* demanda Roger.

— C'est une chose singulière, répliqua Mornaix qui rêvait. Au premier aspect, il semble que ces grossières natures n'aient de force que par les conditions mêmes du théâtre où elles se meuvent, là-bas, dans les solitudes du *far-west*, comme ils appellent les abords de la Cordillère. Il semble qu'un sauvage de Cooper, par exemple, serait dépaysé, désarmé, vaincu d'avance par ce seul fait qu'il mettrait son pied nu sur le sol de notre Europe. Et ce doit être la vérité, car, pour aller, venir, et par conséquent livrer cette bataille de ruses qui est toute leur guerre, il faut ici glisser parmi la foule comme ils rampent ou galopent entre les grands troncs de leurs bois. Trop de gens regarderaient passer l'homme à la peau rouge avec ses peintures et son scalp.... mais ceux-ci, sauvages des pieds à la tête, en dedans de leur cuir, sont de race européenne et savent porter l'enveloppe européenne. Leur teint basané peut venir d'Espagne ou d'Algérie. Ils peuvent passer inaperçus dans nos villes, habituées à tant de caravanes, et nos campagnes leur rendent la solitude et l'imprévu de leurs sentiers.

Le Saint-Jean-Baptiste était reparti en effet; sept

jours après la mort de Bambô, un prêtre catholique bénissait mon union avec Naranja dans une pauvre église du comté de Tipérary, car nous avions pris la voie de terre, afin de dérouter les poursuites. C'était le soir. Comme nous quittions l'autel, je sentis Naranja tressaillir à mon bras. Trois ombres allaient le long des arceaux à demi ruinés. Elles disparurent par une porte latérale, mais nous les avions reconnues.

Nous étions pourtant à quatre-vingts milles de la mer!

Cette nuit-là même nous partîmes à cheval. Nous étions montés supérieurement, et dans tout le pays on n'eût pas trouvé autre chose que des poneys de marais. Nous ne rencontrâmes rien de suspect sur la route, mais une fois à bord du paquebot qui fait la traversée du canal Saint-Georges, nous vîmes, au vent de nous, *le Saint-Jean-Baptiste* qui donnait toutes ses voiles à la brise et semblait railler notre fuite.

C'était à Londres que nous comptions embarquer pour l'Australie. Les Smith étaient sur le port au moment de notre arrivée. Miguel les aborda et leur proposa un combat loyal. Jonathan répondit :

« J'avais acheté Bambô trente livres sterling à l'intendant de la pêcherie. Bambô était à nous; nous sommes ses héritiers. Il nous faut la tonne d'or. »

Il ajouta en tournant le dos :

« Naranja nous la donnera. »

Quelques jours après, cherchant une querelle à tout prix, je frappai Jonathan au visage dans Haymarket, à la porte du théâtre. Il pâlit, mais il se retira sans riposter.

« Je ne veux pas vous tuer, dit-il. Il ne faut pas que le secret meure! Cela sera payé plus tard. »

Que faire? fuir encore? à Paris, on trompe toute poursuite : c'est le proverbe. Nous vînmes à Paris.

Paris pour nous ne valut pas mieux que Londres. Je sentais les démons dans notre air.

Je songeai à toi, d'abord pour un stratagème, né dans la fièvre de mes nuits. Je comptais te confier Naranja pendant qu'une autre femme jouerait son rôle près de nous. Nous aurions ainsi divisé leurs poursuites, ou bien débarrassés de toute crainte au sujet de mon cher trésor, nous aurions pu prendre l'offensive et au besoin attaquer nos ennemis de vive force. Mais dans la maison où nous étions, la fille d'un voyageur étranger mourut. Naranja vit les préparatifs ordonnés par le malheureux père pour emporter l'enfant bien aimée dans son pays natal. Elle proposa d'elle-même le stratagème que nous avons employé.

Tout étant préparé, je suis allé à toi pour avoir un soldat de plus dans notre petite armée. Je t'ai dit ce que nous attendions de toi. Voici l'heure : tu vas monter à cheval.... »

Roger tendit sa main et répondit :

« Je ferai de mon mieux.

— Ce qui vient d'elle est heureux, reprit Mornaix les yeux fixés sur la fenêtre : nous avons bien fait de suivre son idée. Cette lueur du dehors est pour nous le meilleur de tous les présages. Ils ont été trompés, cette fois puisque, durant toute une nuit, il nont rien entrepris contre nous. Nous te suivrons de près. Si nous quittons la France à leur insu, tout est dit; car en revenant du Rodney, Naranja aura ses gardes comme une reine. »

Cette parole était à peine tombée qu'un chant de coq éclata au dehors. Mornaix tressaillit, et, d'instinct colla sa tête au mur. Roger, au contraire, fit un mouvement et se leva à demi, disant :

« Voici qui annonce le jour. »

Un coup de feu retentit à une assez grande distance et la glace antique qui ornait la cheminée s'étoila en larges rayons, frappée à son centre par une balle qui avait brisé un carreau au passage.

Plus prompt que l'éclair, Mornaix se précipita sur Roger et le terrassa. Il était temps. Deux autres coups de feu sonnèrent. La lampe tomba fracassée et le dossier de la chaise de Roger fut brisé en pièces.

Le jardin s'emplit aussitôt de bruits. Le chien Turc hurla, des coups de sifflets se croisèrent et l'on entendit la voix puissante du Malgache qui criait au loin :

« A moi ! »

La chambre restait désormais plongée dans l'obscurité, car c'est à peine si les premières lueurs du jour combattaient l'ombre au dehors, la lampe s'était éteinte en tombant.

Chose singulière, Naranja n'appela point, comme si tout ce fracas subit l'eût laissée dans son tranquille sommeil. Mornaix saisit son arme et bondit jusqu'au seuil, disant :

» Reste ici ; ne quitte cette chambre sous aucun prétexte. Tu as le poste d'honneur ! »

Deux sauts le mirent au bas de l'escalier ; puis son cri traversa la nuit.

Roger entendit des bruits de pas qui allaient s'éloignant. Un instant des chants de coq semblèrent railler dans diverses directions. Puis les pas se perdirent complétement au lointain et les voix se turent. Un silence profond se fit, rompu seulement à intervalles inégaux par le cri rauque de la girouette tournant au vent du matin.

Roger attendait debout, au milieu de la chambre, la carabine à la main. Il ne connaissait pas la peur, et son horreur contre les aventures venait peut-être de ce

fait que l'idée du danger n'existait pas pour lui. Les gens qu'on appelle braves; les chercheurs de périls, cèdent presque tous à ce magnifique attrait qui est la réaction d'une âme bien trempée contre la frayeur. Roger avait cet autre courage qui, sans être supérieur, est plus naïf et plus sûr : le courage de la complète insouciance. En ce moment, pourtant son cœur était serré; ce silence pesait sur sa poitrine. Il eût donné quelque chose pour être où l'on courait, où l'on se battait. Le sang bouillait dans ses veines.

Mais Mornaix avait dit : « Reste ici. » Et Naranja, dormant dans la chambre voisine, n'avait pas d'autre défenseur que lui.

Il sourit parmi son angoisse, car cette pensée lui vint : Nannette et Naranja devaient un jour se connaître èt s'aimer.

Après deux ou trois minutes d'attente, qui lui semblèrent longues comme des heures, une sorte de gémissement sourd monta du jardin. Roger ouvrit la fenêtre. Une masse noire et immobile était le long du mur. Il n'y avait rien autre chose.

L'idée de descendre venait à Roger, lorsqu'un bruit léger se fit chez Naranja. Elle s'éveillait peut-être. En même temps, loin, très-loin, trois coups de feu retentirent. Dans le silence qui suivit, Roger crut entendre le nom de Robert prononcé d'une voix faible par la jeune femme.

Il appela, personne ne répondit. Cependant, le bruit reprenait à se faire entendre; il semblait que Naranja luttât contre un mauvais rêve. Roger appela encore, puis il frappa doucement. Rien.

La terreur le saisit.

« Naranja! Naranja! » cria-t-il de toute sa force.

Rien encore.

Il tourna le bouton de la porte; elle était fermée.

Qui l'avait fermée? La sueur froide lui vint aux tempes.

Il souleva l'un des lourds fauteuils et le lança à tour de bras contre la porte qui se fendit, un furieux coup de pied élargit le passage.

« Naranja, madame où êtes-vous? »

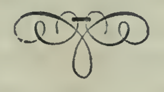
Le lit était vide et la fenêtre grande ouverte.

Roger étreignit sa poitrine à deux mains, car ceci annonçait un horrible malheur.

Tout notaire qu'il était, il franchit l'appui de la fenêtre d'un saut, sans calculer la distance, et tomba rudement sur le sable du jardin.

Le jour avait grandi. De près, on pouvait distinguer les objets. La masse noire était le chien Turc gisant dans une mare de sang.

Une échelle se dressait contre la muraille, sous les fenêtres de la chambre où avait dormi Naranja.



X

Où Roger voit passer Nannette.

Roger, la mort dans l'âme et s'accusant de n'avoir pas couru au premier appel, fouilla le jardin dans tous les sens; puis il en franchit la clôture et se mit à errer dans la campagne, appelant Naranja, Robert, Miguel et défiant à grands cris des ennemis invisibles.

Au détour d'un sentier, il se trouva face à face avec Mornaix, pâle et le front entouré d'un mouchoir sanglant.

« Ils étaient plus de trois, dit Mornaix en lui faisant rebrousser chemin. Je sais tout. J'aime mieux que tu n'aies pas été là. Tu aurais eu une balle dans la tête avant d'épauler ta carabine. C'est notre faute à nous et non la tienne. Tu es resté à ton poste. Nous autres nous avons été joués comme des enfants. Il y avait là un bonne moitié de l'équipage du *Saint-Jean-Baptiste*. Pendant que nous poursuivions trois coquins portant les propres habits des Smith, et pensant jouer notre va-tout les armes à la main, les frères Smith étaient déjà dans la maison. Je te dis que leurs sauvages stratagèmes réussissent chez nous comme au désert. Ils ont cet avantage des gens qui ne connaissent même pas les barrières de la loi..... »

Il parlait avec une froide volubilité; mais en par-

lant il marchait si vite que Roger avait peine à le suivre.

« Naranja.... » commença ce dernier.

Mornaix ferma les poings.

« Là-bas, prononça-t-il avec une colère concentrée, nous n'aurions jamais abandonné Naranja. Là-bas nous n'eussions pas donné dans le piége. C'est l'idée, l'idée fausse de je ne sais quelle protection légale, la pensée que nous étions en pays civilisé, l'idée qu'on ne peut faire en définitive, cinq cents pas dans ces riches campagnes sans rencontrer une habitation, des hommes, des secours.... »

Il se prit la tête à deux mains si violemment que sa blessure froissée lui arracha un cri d'angoisse.

« Naranja! Naranja! dit-il en un subit élan de désespoir; mon amour chéri, le bonheur entier de ma vie! »

Quand il découvrit son visage des larmes brûlaient ses yeux. Roger le pressa sur sa poitrine, parce que c'est une chose poignante de voir pleurer certains hommes.

« Anhita aurait peur, reprit Mornaix en se redressant brusquement, si elle voyait mes paupières mouillées. Elle ne me reconnaîtrait plus.... Allons! »

Il poursuivit sa route vers la maison et son pas était ferme.

Le jour était tout grand quand ils arrivèrent. Grelot et Miguel attendaient dans la cour avec quatre chevaux tout sellés.

Madeleine gisait sur son lit et Vincent tremblait la fièvre. Ils avaient vu le diable cette nuit. On les avait garrottés, bâillonnés, et le pauvre vieux Turc saignait par son énorme blessure.

« Les gendarmes sont sur pied, dit Grelot.

— C'est nous qu'ils vont arrêter, » répliqua Mornaix amèrement.

Et Roger, malgré son émotion sincère, ne pouvait s'empêcher de penser :

« Si j'étais gendarme, je n'en ferais pas d'autres ! »

Les gendarmes, en concience, n'ont pas à deviner le mot de ces invraisemblables énigmes.

« Gendarme ou non, gronda le Malgache, malheur à qui se mettra devant moi ! »

Sans doute que les gendarmes arrivèrent trop tard. Le seul obstacle rencontré par nos cavaliers fut une troupe de paysans, armés de fourches et conduits par un garde champêtre. Cette armée improvisée se débanda à leur approche.

On galopa silencieusement vers Dreux. Les rôles étaient changés. Désormais, on donnait la chasse au lieu de la recevoir. Le Malgache avait relevé les pistes autour de la maison comme si on eût été en pleine prairie mexicaine. Sa déclaration, plus nette et plus authentique que celle d'un expert juré, portait que sept cavaliers avaient pris, ce matin, la direction du nord-ouest. *Le Saint-Jean-Baptiste* devait être au Havre ou à Honfleur. Mornaix avait opté pour le Havre, et comme on n'avait point de relais sur la route, nos quatre compagnons devaient prendre le chemin de fer à Mantes, qui était la station la plus voisine.

Mornaix marchait en avant avec Roger. Miguel et Grelot suivaient, échangeant à de longs intervalles quelques rares paroles. Roger en put saisir quelques-unes entre autres celles-ci :

« Maintenant qu'ils ont la señorita, leur jeu est de nous canarder tous tant que nous sommes pour ne rien laisser derrière eux. »

Le Malgache répondit :

« S'ils nous attaquent c'est qu'ils seront sûrs d'en finir d'un seul coup. Ils ont gagné le gros lot. C'est à eux d'être prudents. »

Après la première heure, muette et morne, Mornaix dit de sa pauvre voix changée et comme s'il eût voulu se convaincre lui-même :

« Il ne faudrait pas exagérer le danger qu'elle court. Leur intérêt est de ne lui faire aucun mal. C'est pour eux la poule aux œufs d'or. S'ils la tuaient, ils perdraient tout. »

Roger pensait que Jonathan Smith avait tourné vers elle autrefois sa sauvage convoitise d'amour.

« Tu ne réponds pas! fit Mornaix avec impatience. Crains-tu donc plus que moi?

— Mon avis, répliqua Roger, est toujours qu'il y a des magistrats en France. Prétendre que trois scélérats ou même dix, vingt, cent scélérats sont plus forts que la justice me semble une pure et simple extravagance. »

Mornaix haussa les épaules.

« Quand nous atteindrons le Havre, prononça-t-il avec accablement Anhita sera hors des limites où le bras de la loi peut atteindre.

— Alors, aux grands maux les grands remèdes. Pourquoi ont-ils enlevé Naranja? Pour avoir la tonne d'or? Donne-leur la tonne d'or et ils te rendront Naranja. »

Mornaix éperonna furieusement son cheval.

« On peut essayer de cet onguent-là, dit Grelot par derrière.

— Avant qu'ils aient atteint Rodney, ajouta le Malgache, ce serait bien le diable si on n'avait pas dix occasions pour une de leur casser la tête à tous.

— Il faut marcher droit et agir avec loyauté, » prononça gravement Roger.

Mornaix secoua la tête :

« Ils nous jugeront d'après eux, murmura-t-il. Pour eux, il n'y a qu'une certitude, la possession, qu'une sûreté, la mort de l'ennemi. »

La course se poursuivit silencieuse et rapide. Au moment où ils arrivaient au pont qui traverse la ligne de Paris à Cherbourg, au-dessus de Dreux, le convoi de Paris s'approchait à toute vapeur. Roger poussa un grand cri et lâcha la bride pour porter la main à ses yeux comme si un éblouissement l'eût saisi.

Le nom de Nannette tomba de ses lèvres. Il voulut appeler encore, mais le train s'engouffrait sous le pont avec un bruit de tonnerre.

Il ne s'agit pas de minutes, quand on parle de ces prestigieux chevaux que la science a enfermés par douzaines dans la chaudière d'une locomotive. La seconde qui suivit, le convoi glissait déjà au lointain, laissant flotter derrière lui sa tourbillonnante crinière.... Roger était resté sur le pont, accompagnant du regard l'énorme serpent qui fuyait dans la fumée.

Il vit, ou crut voir, un point qui brisait la ligne nette et géométrique de ces profils : une tête de femme penchée à la portière....

Mornaix l'appelait déjà, et quand Roger raconta sa vision, Mornaix se prit à rire.

« Qu'irait-elle faire à Cherbourg, ta Nannette ? » lui demanda-t-il.

Roger chercha laborieusement en lui-même la réponse à cette question, et ne la trouva point. Après une demi-lieue encore, faite ventre à terre, l'impression courte et vague qu'il avait reçue alla s'effaçant. Il garda au cerveau cette sorte de meurtrissure que laisse un rêve. Il ne savait plus, il doutait. Certes, l'illusion avait été vive; il avait vu ce profil connu et charmant, ces adorables cheveux blonds, cette bouche si bien sculp-

tée pour le sourire : mais tout cela dans l'ombre relative qui emplit l'intérieur d'un wagon, de loin, et si peu de temps !

Et de lui-même déjà il se disait :

« Ce n'est pas, ce ne peut être Nannette ! Qu'irait-elle faire à Cherbourg ? »

A Cherbourg ! si loin de Paris ! Nannon la fauvette de la mansarde ! Il leur faut Paris à ces pauvres chères petites fées qui gagnent le pain quotidien par le miracle de leurs doigts. Paris est le grand marché pour les fleurs que Dieu ne fit point naître d'un regard du soleil d'une larme de la nue, pour les fleurs qui coûtent l'ennui, la fatigue, et qui se colorent au prix de tant de sourires perdus !

Il n'y a que Paris pour le travail des femmes comme pour le labeur des poëtes. Et n'est-ce pas une poésie cette œuvre des femmes, délicate et multiple, qui demande la jeunesse et sert à la beauté ?

Pourquoi à Cherbourg, Nannette ?

Mais avez-vous entendu parfois ces refrains bizarres et tenaces qui durent tout le temps d'un voyage et que chantent les roues de votre voiture ? Vous avez beau faire pour imposer silence à cette chanson, elle persiste. Une fois que votre oreille a associé son rhytme fantastique au mouvement qui vous entoure, la chanson va s'entêter ; vous la chassez, elle reviendra comme ces mouches cruelles qui boivent la sueur et le sang des chevaux.

Eh bien ! dans le galop de sa monture, Roger entendait une chanson, la chanson de *Sainte-Anne en Auray*, la dernière chanson de Nannette :

Si j' pouvais trouver un trésor
Dans un vieux pot des pièces d'or !

De l'or, toujours et partout de l'or! De l'or plein une tonne, de l'or dans un vieux pot!

Mais ce n'était qu'une chanson, l'ombre d'une chanson. Roger connaissait bien Nannette, peut-être! Un cœur d'enfant, désintéressé, généreux. Elle avait eu parfois de fières idées d'épargne. La voix du mendiant qui montait de la rue brisait sa tirelire du premier coup. Roger se disait cela, et son cœur battait, et ses yeux étaient humides.

Cependant la chanson s'obstinait, réglant sur le galop sa mesure motone :

> Si j' pouvais trouver un trésor,
> Dans un grand pot des pièces d'or!

Qui sait! Nannon allait peut-être à Cherbourg, ou plus loin. Était-elle seule dans le wagon?...

Le cheval de Roger n'était, certes pas cause. C'était lui, pourtant, qui recevait les coups d'éperon.

Quand nos quatre cavaliers, couverts de poussière mirent le pied sous la gare de Mantes-la-Jolie, la chanson se tut et Roger vit Nannette, dans sa mansarde, les deux mains croisées sur ses genoux, la lèvre muette, les yeux mouillés.

C'était bien ici le vraisemblable. Le vrai voyageait-il sur la route de Cherbourg?

L'attente fut courte; le train express devait passer dans une demi-heure. Nos amis avaient laissé leurs carabines à la maison de Mornaix. En apparence, ils étaient sans armes, mais Robert, Grelot et Miguel portaient leurs revolvers. Roger, éveillé de son rêve et rendu au drame réel où le hasard et son cœur lui donnaient un rôle, inspecta l'intérieur de la gare et les alentours. Ses trois compagnons accueillirent avec un sourire froid l'annonce qu'il n'avait rien trouvé.

« Nous serons au Havre avant eux, dit Mornaix. La question n'est pas là. Tout dépend du *Saint-Jean-Baptiste.* »

Le jour allait baissant quand ils descendirent au débarcadère du Havre, et Roger ne put s'empêcher de penser que vingt-quatre heures auparavant, minute pour minute, il montait gaiement l'escalier de Nannon. En si peu de temps, une existence peut-elle ainsi se transformer de fond en comble? Et tant d'événements tiennent-ils en une journée?

Lorsque Roger venait à penser à son rendez-vous chez Mᵉ Piédaniel, à Mlle Eudoxie et à son contrat de mariage, il se croyait fou.

On prit trois chambres à l'hôtel d'*Angleterre* sur le quai. Grelot et Miguel n'entrèrent même pas, tant ils étaient pressés de se mettre en campagne. Mornaix dit à Roger.

« Reste ici et prends du repos. Je te préviendrai si j'ai besoin de toi. »

Et il s'en alla comme les autres.

C'était le cas ou jamais d'écrire la fameuse lettre d'excuses à Mᵉ Piédaniel. Roger demanda solennellement une plume, du papier, de l'encre. Il monta dans sa chambre et s'assit, plein de zèle devant le secrétaire banal.

Pendant cela, Miguel parcourait les bassins, à la recherche du *Saint-Jean-Baptiste*. Mornaix gagnait la jetée du nord pour inspecter le large, et Grelot prenait langue dans les cabarets du quartier marin.

Miguel ne trouva point ce qu'il cherchait dans les bassins, mais il fit connaissance d'un rôdeur qui lui enseigna le meilleur tripot de la basse ville. A la première once d'or mexicaine qu'il risqua sur le tapis, dix voix s'écrièrent :

« Encore un lascar du *Butter-Fly*! il a leur monnaie!

— Qu'est-ce que c'est que le Butter-Fly? demanda Miguel.

— Un joli petit brick, mâté à neuf, repeint de frais, et monté par douze lurons qui font rouler les cruzades!

— Où sont-ils, donc ces lurons, qu'on leur gagne quelques quadruples?

— Leur brick a dérapé avec le jusant de ce soir. Ils vont on ne sait où, mais ça ne doit pas être à la pêche de la sardine.»

Miguel perdit sa mise et quitta la partie.

« Mâté à neuf, repeint de frais! » pensait-il.

Quand Miguel rejoignit Mornaix devant le brise lames, celui-ci braquait une longue-vue en rivière, suivant, aux dernières lueurs du crépuscule, les mouvements d'un brick qui courait des bordées contre la marée et le vent comme s'il eût voulu gagner Honfleur.

« *Le Butter-Fly*! dit-il, épelant les lettres du nom écrit à l'arrière.

— *Le Saint-Jean-Baptiste*! répliqua Miguel tranquillement.

— Ce n'est ni la même peinture ni le même gréement.

— Les navires se déguisent comme les hommes.

— Alors embarque! s'écria Mornaix, il nous le faut!

— Voici, dit Grelot qui tournait l'angle de la jetée un bon garçon bien pressé d'offrir ses respects à monsieur le comte.»

Il tenait au collet Jack, le petit mousse du *Saint-Jean-Baptiste*.

« A force de regarder à travers les carreaux de tous les cabarets, poursuivit Grelot, j'ai fini par aviser le profil

de cet honorable gentleman. Il reste ici trois hommes de l'équipage qu'on viendra chercher en canot. L'honorable gentleman se flatte, pour peu que vous récompensiez sa peine, de vous ménager une entrevue avec les frères Smith, cette nuit. »

Mornaix et le Malgache se consultèrent du regard.

« Vous avez l'idée d'aller nous dénoncer à la marine, je vois bien ça, murmura Jack le mousse, mais voici la nuit et les signaux sont prêts.

— Où, les signaux? demanda Miguel.

— Ici ou là, je n'en sais peut être pas pluslong que vous. Seulement, si la patache fait seulement mine d'appareiller, les signaux s'allumeront et les oiseaux prendront leur volée.

— Écoute, dit Mornaix après un instant de réflexion, la señora ne sait rien. Les patrons font fausse route. Moi seul peux leur donner ce qu'ils désirent et je le leur donnerai pour la rançon de la señora.

— C'est bien, murmura Jack. Ça regarde les patrons.

— Où est le rendez-vous des matelots?

— Au grand chantier Lenormand, à minuit, de l'autre côté de Frascati.

— A minuit nous serons sans armes au grand chantier Lenormand. Voici vingt-cinq piastres pour l'entrevue, et vingt-cinq autres pour ces quatre mots que tu diras tout bas à la señorita : On veille sur vous. »

XI

Une plume, de l'encre, du papier.

Il y a des gens que l'atmosphère d'une chambre d'hôtel égaye; j'en sais d'autres que la vue de ces banales murailles fait mourir de mélancolie. A part les voyageurs de vraie vocation qui courent le monde pour l'amour de la science, à part ces autres voyageurs fort estimables aussi qui placent des vins ou des toiles, on peut dire avec certitude que les amoureux de l'auberge ne sont pas heureux à la maison. Pour sourire à ces meubles étrangers, qu'ils soient magnifiques ou modestes, il faut ne point aimer le doux chez soi.

Roger était garçon ; à Paris, son cœur n'habitait pas sa maison. Il prenait d'ailleurs la vie comme elle venait et ne pouvait point passer pour une nature très-impressionnable. Néanmoins, notaire dans l'âme et chèrement prédestiné aux joies routinières du ménage, il éprouva d'abord un sentiment pénible. Les chambres d'hôtel ont une odeur à elles, personne ne peut nier cela. Elles sentent la solitude, l'absence, la chose louée à tant par heure ; hier, ce lit, sous lequel ne traînent point les pantoufles, appartenait à un autre ; aucun souvenir ne parle au fond de cette ruelle ; il semble qu'on va coucher sur un banc du boulevard.

Ce qui console, ce qui réchauffe dans ce froid aban-

don, ce sont justement les trois choses que Roger avait demandées : une plume, de l'encre, du papier. Pour le poëte, ces trois choses sont le chez soi lui-même ; pour les autres, elles ont une voix qui parle doucement des chers absents. On va causer ; cette plume sera fée dès que l'encre aura humecté son bec ; ce papier, messager sûr, aura tout à l'heure des ailes. La solitude se peuple, la distance est supprimée ; vous pouvez envelopper dans cette petite feuille blanche le mieux aimé des battements de votre cœur. Là-bas, l'autre cœur le sentira et battra.

Roger n'était pas un poëte, mais comme les poëtes et plus que les poëtes peut-être les notaires ont droit aux caresses de la plume, de l'encre et du papier. Du bon vieux temps ils pleurent le canif secourable, supprimé par un imprudent progrès, mais le papier, l'encre, la plume leur restent pour emplir, pour étiqueter avec un soin pieux les respectés cartons, coquetterie et honneur de l'étude.

Il semblait à Roger qu'il n'avait pas vu ces bien-aimés objets depuis dix ans. Ce n'était pas sa large et commode écritoire, ce n'était ni son papier à minutes, timbré magistralement, ni son papier à lettres frappé d'initiales gothiques et dont Nannon avait chez elle des cahiers pour lui écrire sous son propre chiffre : « Chéri, viens de bonne heure, nous irons dans les champs. » Ce n'était pas surtout sa plume à manche d'ivoire avec une belle monture d'argent où Nannette avait fait graver je ne sais quel naïf *memento*, mais c'était de l'encre, c'était une plume et c'était du papier.

Roger avait eu tout cela, il est vrai, à la maison de Mornaix, mais les événements allongeaient pour lui le temps d'une si prodigieuse façon que chaque heure grandissait à la taille d'une année. Il s'assit devant le

secrétaire, disposa son papier comme il faut, trempa sa plume dans l'encre, le tout avec une satisfaction non équivoque, et réfléchit à la bonne lettre qu'il allait enfin écrire à maître Piédaniel, son patron.

En conséquence de quoi, sa plume se mit à courir et traça voluptueusement cette première ligne :

« Ma bonne petite chérie.... »

Il s'arrêta tout étonné.

Puis il sourit avec attendrissement.

Puis encore il se dit :

« Après ce qui s'est passé.... je ne sais si je dois.... »

La feuille ainsi gâtée par inadvertance fut retirée. Roger pensa qu'il était bon et convenable de faire passer sa mère avant maître Piédaniel. Aussi, mit-il en tête de la seconde feuille :

« Ma chère Nannette.... «

« Au diable! s'écria-t-il moitié riant, moitié fâché, heureusement que ce n'est pas du papier timbré !

« Autant vaut, poursuivit-il, lui écrire tout de suite un petit mot, je n'aurai plus de distraction quand ce sera fait. »

Il reprit alors la première feuille, dont la suscription lui plaisait mieux et sa plume courut franchement comme un gai cheval qui a la bride sur le cou.

« Ma bonne petite chérie, car tu penses bien, Nannette, que je ne suis pas dupe. Pour m'en passer, il faudrait plus fine encore que toi. Tu as voulu me fâcher, te voilà bien attrapée! Je t'appelle chérie comme hier, chérie, chérie! Chérie cent fois! Chérie mille fois!

Tu as dû pleurer quand tu n'as plus chanté, hein? Qu'est-ce que cela te fait, le trésor, et dans le vieux pot les pièces d'or? Nous irons à Sainte-Anne, va à

Sainte-Anne d'Auray, non pas pieds nus, mais en voiture. J'ai fait un vœu. Nous irons ensemble.

Mon Dieu non ! Il n'y avait personne dans le bûcher. Un chat peut-être ; c'est tout ce que je peux accorder. On avait appris l'affaire Piédaniel et le mariage avec Mlle Eudoxie, et.... que sais-je, moi! on était en colère parce qu'on aime beaucoup, beaucoup son Roger.

Comme si Roger pouvait se marier sans sa Nannette!...

Mais je n'ai pas le temps de bavarder, sais-tu? Je t'écris d'abord pour me débarrasser de toi. Tant que je ne t'aurai pas écrit, impossible d'écrire aux autres. Quand je veux mettre : « Mon cher monsieur Piédaniel, » ma plume va et trace : « Ma bonne chérie. » Il est certain que je suis fou, fou de toi, s'entend, et que, si l'on t'arrachait de ma vie, le reste ne vaudrait pas la peine d'en parler.

Je suis bien toujours le Roger-Bontemps du collége. Je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez. Je ne soupçonne jamais qu'on puisse jouer la comédie : surtout toi, Nannette. Et qui donc t'a appris à jouer la comédie? Je ris en songeant au bûcher. Si j'avais enfoncé la porte du bûcher d'un coup de pied, comme nous aurions ri! Personne : coup de théâtre !

Mais, bon Dieu! que d'événements de moins! Quelle nuit et quel jour! Tu sais si je déteste les aventures, eh bien! en punition de ce que je n'enfonçai point la porte du bûcher d'un coup de pied, les aventures pleuvent sur moi depuis vingt-quatre heures, comme une averse absurde et stupéfiante. C'est une douche d'aventures qui m'étourdit et qui m'aveugle. Je ne sais plus où j'en suis.

Et d'abord, en te quittant.... Ah! j'avais la mort

dans le cœur, ma belle petite Nannette. Te souviens-tu? Notre première rencontre fut aussi une aventure. Celle-là aurait dû me réconcilier avec les aventures. Comme tu avais peur et comme tu étais jolie dans ta pauvre robe de deuil! Je ne te l'ai jamais dit, mais j'allais quelquefois, j'allais souvent, même, au cimetière Montparnasse. S'ils m'avaient connu, ton père et ta mère m'auraient aimé. Je causais avec eux; je me figurais ta douce mère telle que tu me la dépeignais en souriant parmi tes larmes; je voyais ton vieux soldat de père et je les remerçiais comme si j'eusse tenu d'eux leur chère petite fille : tous les sourires, toutes les joies de ma jeunesse!

Donc en te quittant, j'allais comme un désespéré, me disant : « Je suis un bon vivant, je n'ai pas de cœur; cela me fait bien moins d'effet que je ne l'aurais cru. Affaire d'habitude. Demain, j'y songerai encore un peu, après-demain pas beaucoup, et je n'y songerai plus du tout au bout de la semaine. »

Mon Dieu! les pauvres fanfaronnades! Je ne te dirai pas à quoi je pensais en regardant l'eau couler.

Et ce fut en regardant couler l'eau que j'eus ma première aventure. Un premier chapitre de roman où je lisais tout à coup mon nom à l'improviste....

A propos de nom, aimes-tu celui-ci : Naranja? Cela devient Anhita quand on caresse. Tu pourras bien quelque jour être sa sœur, à cette douce Anhita.

Voici quelque chose de singulier. Je suis si heureux de causer avec toi, que je cause pour causer; je ne t'ai encore rien dit de ce que j'ai à te dire. Et c'est énorme. Il faut bien pourtant que j'écrive à Me Piédaniel, et à ma mère qui doit être inquiète. J'aurai un fort sermon, quoique je ne l'aie pas mérité. Depuis hier, je ne m'appartiens pas. Le plus sage est d'interrompre ici ma

lettre pour adresser trois lignes à M. Piédaniel, l'excellent homme. Les convenances exigent que je déclare nettement mon intention de ne pas épouser Mlle Eudoxie, car je n'ai pas le droit de la faire attendre et manquer peut-être une bonne occasion.

Mais, auparavant, je veux au moins te dire en deux mots mon histoire. C'est Mornaix, tu sais, Robert Mornaix, Robert le Diable, dont je t'ai parlé vingt fois, cent fois peut-être, mon ami d'enfance, mon meilleur ami, c'est lui. Naranja est sa femme et ils ont une tonne d'or. C'est-à-dire, ils ne l'ont pas, mais ils croient savoir qu'elle est en un certain lieu de l'Australie du Sud, aussi facile à trouver qu'une aiguille dans une meule de foin. Je passe les détails, la voiture des pompes funèbres, les épisodes du Mexique, où il y a une révolution tous les matins, et la mort du pauvre nègre, ancien compagnon de Gordon Leath, le charmeur de chiens : tu ne comprendrais pas. J'ai rarement entendu parler de coquins aussi dangereux que les trois frères Smith. Mornaix ne veut pas s'adresser à la police; il a ses idées à ce sujet; je ne les partage pas. Ses pères possédaient un domaine fort considérable dans la Beauce, il désirerait le racheter : c'est naturel. Avec la tonne d'or, il aurait complétement de quoi.

Je ne saurais plus t'expliquer pourquoi, pendant que Mornaix me parlait, toutes ces imaginations me paraissaient on ne peut plus vraisemblables. La principale preuve, ce sont les Smith qui existent très-parfaitement, puisque j'en vis deux sur le pont Saint-Michel, hier au soir, pendant que je regardais couler l'eau, et puiqu'ils ont enlevé cette nuit la pauvre Naranja.

Elle est délicieusement jolie, figure-toi; c'est une miniature d'ange. Je te trouve plus jolie qu'elle,

mais je concevrais bien que Mornaix la trouvât plus jolie que toi. J'ai fait ce rêve de nous voir heureux tous quatre ensemble : toi, ma femme et moi leur notaire.

Et voilà peut-être pourquoi je parle d'événements qui sont terribles sans trop d'émotion apparente : c'est que j'ai été pris à l'improviste et précipité la tête en bas, comme on tombe au fond d'un trou, dans un drame extravagant et tout à fait invraisemblable. Je ne crois pas aux péripéties qui m'entourent et qui pourtant sont la réalité. Je me roidis à chaque instant contre l'évidence. Je me crie à moi-même : « Cela n'est pas, cela ne peut pas être. » Il n'y a chez nous de lions qu'à la ménagerie et de sauvages qu'au théâtre. Pour voir les uns et les autres il faut payer sa place. Nous sommes en France. La France est le centre des civilisations modernes. Trois mille commissaires de police la gardent. Il faudrait un esprit rompu au calcul pour nombrer les officiers de paix, les sergents de ville, et les gendarmes qui prêtent leur aide aux commissaires de police. J'évalue à trente mille, au bas mot, les gardes-champêtres seulement. Et une douzaine de coquins cuivrés pourraient faire la loi! C'est absurde.

Il est vrai que Mornaix a des raisonnements. Je le soupçonne de pencher pour la sauvagerie. Il prétend que ces drôles vont plus vite que les locomotives. Il hausse les épaules quand on lui parle du télégraphe. Figure-toi douze démons dans un pays; il est bien sûr qu'ils auront raison de tout. Ce sont des démons....

Et puis ils ont Naranja en leur pouvoir. Ni la vapeur, ni le télégraphe, ne sont assez rapides pour parer un coup de poignard.

Mais, pendant que j'y pense, tu me croyais donc

bien simple? Essayer de me faire croire, à moi, que tu n'es pas pure comme le diamant! Que tu caches des messieurs dans des armoires! que tu as un mauvais cœur! C'est naïf, ma pauvre petite Nannette! Cela ne tient pas contre une demi-minute de réflexion. Je suppose le pire, tout d'un coup : tu ne m'aimais plus, n'est-ce pas? Eh bien! qui t'empêchait de me le dire? Admettons même que le don Juan fût là, un étudiant, un militaire, enfin quelqu'un. Pourquoi ne se montrait-il pas au lieu de gratter derrière la porte? Quelle figure devait-il faire dans son trou?

Il n'y avait personne, ma fille; et veux-tu que je te dise? Je t'ai percée à jour. Non, non, tu n'as pas mauvais cœur; c'est ton excellent petit cœur qui te poussait, au contraire. Est-ce que je ne me souviens pas qu'à chaque instant tu étais sur le point de pleurer? Tu souffrais bravement, parce qu'on t'avait dit : « Son avenir est là. »

Je parie dix baisers que tu avais vu ma mère!

Pauvre chère mère! C'était comme toi, elle croyait faire son devoir. Vous avez pleuré toutes les deux, et je suis sûr qu'elle t'a embrassée. Elle m'aime tant! Elle m'aime aussi bien que toi.

Alors vous avez conspiré, le cœur gros toutes deux; car vous saviez quel mal vous alliez me faire. Et pourquoi faire tant de mal à ceux qu'on aime si bien? Le devoir. Nous parlions de sauvages. Il se passe à Paris des chinoiseries qui étonneraient bien les Chinois.

Vous me torturiez et vous vous torturiez vous-mêmes, tout cela parce que Mlle Eudoxie a une dot de deux cent mille francs. L'avenir! disiez-vous. Il faut qu'il soit heureux. Et d'autres sornettes!

Mon avenir, c'est toi; il n'y a point d'avenir pour

moi sans toi. Tu es mon bonheur, tu es mon espoir. Je croyais t'aimer; je t'adore.

Sais-tu l'idée qui me vient? Me voilà qui ris tout seul et j'ai les yeux mouillés. Il y avait quelqu'un dans le bûcher, oh! certes! Le morceau de bois n'a pas pu tomber tout seul. Il y avait quelqu'un, et ce quelqu'un-là écoutait notre entretien. Mon Dieu! Nannette, mon ange bien-aimé, mais elle a dû te dévorer de baisers, ma mère; car je connais son cœur! Qui peut-elle souhaiter pour fille autre que toi, après avoir vu cela? Comment t'a-t-elle monté la tête pour la douloureuse comédie? Et si bien jouée, que j'y ai été trompé, moi badaud. Si bien jouée, que j'ai pleuré; si bien jouée, que j'ai rugi! Tu me payeras cela.

N'est-ce pas que j'ai deviné? Elle était là. Je la vois d'ici aux aguets curieuse, émue, étonnée. Elle n'avait jamais supposé qu'il y eût au monde un ange aussi ange que toi. Que t'avait-elle dit pour te décider? Et après, comment t'a-t-elle remerciée?

Oh! je suis heureux, vois-tu, ma Nannette. Je sais de science certaine que tout cela finira bien.

Et ne va pas croire que nous soyons séparés pour longtemps parce que je suis à soixante lieues de Paris. Mon rôle me semble fini ou à peu près dans ce roman où je n'ai que faire. Robert doit bien voir que je ne suis pas l'homme des aventures. Il avait réclamé mon aide sous prétexte d'un duel, et je ne prétends pas qu'il ait menti, car nous avons senti de près l'odeur de la poudre. Seulement, moi, je comprends le duel à la Porte-Maillot, avec des pistolets chargés par des témoins qui comptent les pas et règlent honnêtement les conditions. Ces diables-là n'y mettent point tant de façon. Ils cassent les vitres avec leurs balles pendant qu'on est à causer tranquillement chez soi. Je te ra-

conterai l'enlèvement de cette gentille Naranja et toute l'affaire de la tonne. Quand? peut-être demain, car Mornaix n'a plus besoin de moi, et moi, j'ai besoin d'aller à mes affaires.

Je n'ai qu'une affaire, ma Nannette, c'est toi. Ce que je voudrais savoir, c'est si ma mère était véritablement dans le bûcher, car alors que peut-elle nous refuser?

Je saurai cela demain. Pourquoi Mornaix me retiendrait-il? Je suis incapable de lui rendre service et c'est bien l'avis de ses deux compagnons que j'ai vus sourire en me regardant. Sur l'honneur, le dédain de ces braves ne me blesse pas du tout. Je n'ai aucune espèce de prétention au titre d'aventurier. Et, tiens, Nannette, il y a un train-poste, ce soir, je me suis informé. Mornaix va rentrer. Si je pouvais prendre le train-poste, je serais chez toi avant le jour....

Croirais-tu que j'ai de la sueur aux tempes et froid dans toutes les veines à la pensée de te revoir? La joie fait donc le même effet que la peur! Je n'aurai été qu'un soir sans t'embrasser, mais comme ce soir m'a vieilli!

Je vais t'entendre encore chanter, ma fauvette chérie! Notre bon petit nid! nos causeries, tes sourires! Voilà que je pleure. Je suis heureux comme un fou!

Et réflexions faites, j'irai faire mes excuses de vive voix à maître Piédaniel. Ce sera plus poli. Une lettre est toujours froide et il faudrait dix pages pour lui expliquer mes motifs. Dix pages écrites à un autre, c'est effrayant. A toi, j'écrirais des volumes. Comme je t'aime! Comme nous allons être heureux!

Je parle tout haut, figure-toi, et je dis cela aussi tendrement que si tu pouvais m'entendre. Moqueuse, ne ris pas! Tu en fais autant, peut-être. Je gage que

tu m'auras écrit. Voilà que je chante, maintenant, une de tes chansons bretonnes.... mais, chut! j'entends la voix de Mornaix. Il rentre avec son bataillon sacré. Je te quitte pour avoir des nouvelles de notre belle petite Naranja, et aussi pour savoir si je vais prendre le train-poste. A tout à l'heure. »

Roger se leva. On entendait en effet du bruit dans la chambre voisine. Roger se dirigea vers la porte afin de l'ouvrir, car il croyait que Mornaix allait entrer pour lui rendre compte de ce qui s'était passé, mais son nom prononcé par le Malgache l'arrêta.

« Il doit faire un petit somme, dit Grelot, comme cette nuit, pendant qu'on enlevait la senorita. »

Le rouge monta violemment aux joues de Roger.

« Il faut le laisser tranquille, opina Miguel, ce serait pitié d'exposer un homme comme lui. »

Mornaix ne parla point.

« Parbleu! pensa Roger, on n'a pas une haute opinion de mes mérites, ici près! »

Et Dieu sait pourquoi son orgueil ressentit une vague piqûre. Il venait d'écrire pourtant, et certes il ne mentait point, qu'il n'avait aucune prétention à tout cela.

Mais il trouva que ce Malgache, tanné comme un cuir, en prenait bien à son aise et le traitait un peu par-dessous la jambe.

Les chaises grincèrent sur le plancher de la chambre voisine, qui était celle de Mornaix, et les trois compagnons prirent place. J'ignore pourquoi les portes d'hôtel laissent passer le son comme des claires-voies, mais il est certain que Roger, bien qu'il ne fût pas tout à fait aux écoutes, ne perdait ni un mouvement ni une parole.

Mornaix dit froidement, mais avec conviction :

« Cette fois-ci, nous pourrions bien rester sur le terrain.

— Bah ! fit Grelot.

— Avec nos revolvers.... » commença Miguel.

Mornaix l'interrompit et prononça d'un ton péremptoire :

« J'ai promis que nous serions sans armes, nous serons sans armes ! »

Il y eut un silence.

« Alors, reprit le Malgache, si nous ne sommes plus en état de nous protéger nous-mêmes, il faut aller où tout le monde va et prévenir la police. »

Grelot se mit à rire et dit :

« Ces outils-là ne sont pas faits pour nous. »

Comme Mornaix tardait à répondre, Roger crut qu'il allait enfin entrer dans la voie commune et s'adresser à la loi.

Mais quand Mornaix prit la parole, ce fut pour répéter :

« Ces outils-là ne sont pas faits pour nous. »

Il ajouta en forme d'explication :

« Avant l'enlèvement de Naranja, nos ennemis n'avaient rien fait encore qui pût les mettre sous le coup de la police. Il n'était pas temps. Maintenant qu'ils ont Naranja en leur pouvoir, à bord de leur brick maudit, il n'est plus temps. Naranja est un otage. Les servants de la loi marcheraient ; c'est leur devoir précis, et dès que leur devoir est précis, ils l'exécutent ; mais que peuvent-ils ? Nous prêter main-forte ? En quelle occasion et contre qui ? Il y a des yeux ouverts dans les rues du Havre, ce soir. Au premier mouvement suspect, les signaux parleront et les gens de police promèneront leur ronde inutile sur la grève. Comment empêcher trois ou quatre lanternes de s'allumer à la fenêtre

d'une mansarde? *le Saint-Jean-Baptiste* ou *le Butter-Fly*, puisque c'est maintenant son nom est le plus fin voilier que je connaisse. Il vente bonne brise est-nord-est. Avant qu'un vapeur ait chauffé, *le Butter-Fly* sera hors de vue.... Admettons, cependant, le contraire, supposons qu'on puisse l'atteindre. Il faudra pour cela des heures, et il ne faut qu'une seconde pour approcher un poignard de la poitrine d'une femme sans défense. »

Roger écoutait stupéfait; stupéfait surtout d'être obligé de se rendre à cette sauvage logique qui restait vraie et toute puissante en pleine civilisation. Il savait, celui-là les forces de la loi; il ne connaissait rien de plus fort que la loi. Il ne voyait de bornes au pouvoir de la loi que les frontières mêmes de la civilisation. Tout au plus concevait-il la révolte daus les cavernes et dans le désert.

Ici, le désert se déplaçait en quelque sorte, apportant avec lui sa barbarie triomphante. Un combat, possible seulement au sein des savanes s'était engagé et se poursuivait, traversant les villes et les campagnes de la France, pour se dénouer, toujours solitaire, toujours libre, toujours caché par un nuage diabolique, au beau milieu du port le plus fréquenté de l'univers.

Il n'y avait plus à juger les choses du haut d'une raison qui perdait sa compétence. Quand Roger s'interrogea pour savoir ce qu'il ferait à la place de Mornaix, son bon sens hésita, et finalement garda le silence.

Naranja était otage entre les mains des frères Smith. Et Roger, d'après le récit de Mornaix connaissait assez les frères Smith pour inférer ce que pesait pour eux la vie d'une femme.

Comme onze heures sonnaient aux pendules de l'hôtel, nos trois compagnons se levèrent. Il était temps.

Le Malgache et Grelot s'étaient rendus à l'opinion de Mornaix. Il n'y avait rien autre chose à faire que d'aller franchement à la grève porter aux frères Smith l'opulente rançon d'Anhita. Une tonne d'or pour une femme.

Seulement, le secret devenait alors la propriété indivise des deux partis et ce dénoûment pacifique ne fermait que le premier acte du drame.

Roger les entendit descendre l'escalier; leurs dernières paroles avaient été sourdes et graves. Il ne s'agissait plus de combattre. On allait à un péril connu et contre lequel ne pouvaient rien la force ni la vaillance.

La porte extérieure de l'hôtel s'ouvrit, puis se referma. Des pas fermes et longs sonnèrent sur le pavé du grand quai.

Roger était revenu à sa table; il avait de nouveau trempé sa plume dans l'encre. Au lieu d'écrire, cependant, il réfléchit et se dit :

« Je ne suis bon à rien là dedans.... A rien absolument! »

Il ajouta en jetant sa plume pour presser son front à à deux mains :

« Ce sont eux-mêmes qui le disent! »

Il détacha sa lettre du cahier de papier, la plia en quatre et la mit dans sa poche.

« Et ils ont raison de le dire! murmura-t-il encore. Je ne suis bon à rien.... absolument à rien! »

En suite de cette conclusion définitive, il se leva comme un ressort, prit son chapeau et s'élança dans la chambre voisine.

Les trois chaises étaient encore autour du guéridon. Sur le guéridon étaient déposés trois révolvers et trois couteaux-bowie.

Roger rentra dans sa chambre pour prendre son ré-

volver et son couteau, car Mornaix l'avait équipé comme un chef. Il étendit son mouchoir sur la table et fit un paquet de toutes les armes.

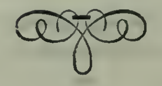
Puis il descendit l'escalier quatre à quatre et se mit à courir sur le grand quai, dans la direction suivie par Mornaix et ses deux compagnons.

Au bout de deux minutes il les aperçut marchant toujours de leur pas solide et calme.

Il arrêta sa course alors. Son intention n'était pas de les rejoindre. Il régla son pas sur le leur, restant toujours derrière eux à cent mètres de distance.

En marchant, il pensait :

« Ce sera ma dernière aventure, et je finirai ma lettre demain matin. »



XII

Où Roger finit sa lettre.

Le tort de Roger n'était pas d'épuiser la réflexion. Il était assez bon homme d'affaires, dans tous les cas réglés par la pratique et possédait réellement l'estime de la chambre des notaires, où son étoile lui marquait d'avance une place. En dehors des choses que gouvernent l'usage ou la loi, il redevenait l'homme de sens, paresseux et insouciant qui laisse aller volontiers les événements à la grâce de Dieu. Sa haine pour les aventures n'allait pas toujours jusqu'à ce courage bourgeois, si utile et si profitable qui prend d'avance ses précautions. Les fous confondent ce courage avec la peur et se moquent des gens intrépides, mais prudents, qui regardent sous leur lit pour voir si quelque brigand n'eut point la méchante idée de s'y cacher.

Roger allait avec son paquet de revolvers et de couteaux qu'il portait à son bras comme un panier. Les plus défiants n'eussent eu aucun soupçon de cet arsenal, tant la tournure de notre ami était paisible. Il n'était pas bien sûr de faire là une chose utile ou même possible ; il n'avait, certes, pas grande idée de lui-même en ces matières, mais son instinct le poussait; il avait obéi à son instinct dès le premier moment, et maintenant, il continuait sa route, sans souci de peser le pour

et le contre. Nous avons dû le dire déjà : c'était, au fond, un chevalier, que ce notaire; la pensée d'un grand danger l'eût attiré à son insu, mais il n'avait pas même l'idée du danger. Il suivait de loin ces trois ombres qui lui montraient le chemin, et c'était tout.

Il n'avait pas de plan ; il ne s'était pas demandé ce qu'il ferait une fois sur le terrain. Il semblait que ceci ne le regardât point.

Il songeait. Il se reprochait de n'avoir pas pris le temps d'écrire, ne fût-ce que deux mots à sa mère et à Me Piédaniel. Ceci devenait le remords de sa vie. Il repassait en sa mémoire sa lettre à Nannette, souriant à certains gracieux passages et regrettant d'avoir si peu dit en tant de mots.

Car, de fait, il n'avait pas le moins du monde raconté ses aventures. Peut-être même Nannon n'allait point comprendre, tant cela fourmillait de sous-entendus ! Et voyez la distraction : cette vision qui avait failli le séparer de ses compagnons et qui coupait en deux sa journée : Nannette en chemin de fer, Nannette courant vers Cherbourg à toute vapeur, il n'en avait pas parlé seulement !

Et vous pensez bien qu'il y avait ici de quoi songer. Je suppose que Nannette fût à Cherbourg, par impossible : à quoi bon la lettre ? Roger se vit arrivant le lendemain à Paris et montant quatre à quatre l'escalier. Point de chanson bretonne. A la dernière volée, Roger montait lentement, bien lentement. Hélas ! porte close ! la fauvette avait abandonné son nid....

Roger, à cette image navrante, fut sur le point de laisser tomber son paquet de couteaux et de revolvers ; mais c'était Roger Bontemps. Le loquet se leva chez Nannon, la porte s'ouvrit. La fauvette n'était qu'en-

dormie, en pleurant peut-être. Elle souriait, maintenant, au travers de ses larmes perlées. Ses jolis bras se nouaient autour du cou de ce Roger trop heureux....

Mornaix, Grelot et le Malgache disparaissaient au coude du quai et de la rue Saint-Julien. Roger ne connaissait pas assez le terrain pour les suivre au jugé. Il pressa le pas et les aperçut de nouveau tournant l'angle de la rue Saint-Jacques dans la direction de l'église Notre-Dame.

Ils allaient lentement. Au premier carrefour et devant l'église même, Grelot prit sur la gauche, tandis que ses deux compagnons suivaient tout droit la rue de Paris; au second carrefour, le Malgache et Mornaix se séparèrent. Roger resta sur les traces de Mornaix.

Le pavé se faisait de plus en plus silencieux et désert. Depuis longtemps déjà les boutiques étaient fermées. C'est à peine si, de temps en temps, au fond d'une ruelle, redescendant au port, on apercevait la fumeuse lueur d'un cabaret. Mornaix atteignit la place Richelieu, mais au lieu de poursuivre jusqu'à la mâture, il prit la rue de Berry qui conduit aux quartiers projetés. Dans le silence grandissant, Roger crut entendre bien souvent des pas qui n'étaient point ceux de son ami. Il s'arrêtait alors. Les bruits de la mer prochaine dominaient déjà complétement les derniers murmures de la ville.

« C'est l'écho, » se disait Roger.

Au détour d'une voie large et bordée de bâtisses inachevées l'air plus frais le frappa au visage. Le dernier réverbère était derrière lui. Par-devant, c'étaient des terrains découverts, au delà desquels, vers le nord-ouest, les profils carrés des falaises tranchaient sur le ciel. Les deux phares de la Hève le regardaient comme

des yeux ardents. A gauche, le terrain descendait vers l'ancienne banlieue qui borde la grève, et Roger devina au loin la frange d'écume blanche, festonnant la mer immense et noire.

Sur la mer, un point lumineux brillait par delà le quartier du Perrey. En traversant ces ruelles désertes, Roger perdit Mornaix de vue, mais il distinguait toujours son pas. La ville muette envoya une vibration lointaine et prolongée, c'était la demie de onze heures qui sonnait à la cathédrale.

Au moment où Roger longeait la clôture de planches du grand chantier Lenormand, il cessa d'entendre les pas. En arrivant sur la grève du Perrey, il était seul. Mornaix avait disparu.

C'était le bas de l'eau. La mer qui ordinairement déferle en ce lieu si bruyamment que deux personnes causant ensemble sont obligées d'élever la voix pour s'entendre, murmurait, caressant au loin l'étroite bande de sable fin que la marée basse découvre au delà des sonores galets.

Les lueurs des phares se cachaient. On voyait briller seulement cette lumière dont nous avons parlé, immobile au large vers la droite, sous les falaises et les fenêtres éclairées du grand hôtel de Sainte-Adresse, si cher aux amis du sincère confortable

Roger eut un instant d'hésitation. Il songea d'abord à attendre en guettant les diverses avenues de la ville, bien sûr que Grelot ou le Malgache ne tarderaient pas à se montrer, mais un bruit invisible qui se faisait au delà des bains Gosset l'attira. Il se laissa aller, curieux et zélé comme un enfant qui s'avise d'une besogne inconnue. Il marcha, prenant de naïves précautions pour étouffer le bruit de ses pas.

L'endroit n'était pas en soi bien terrible. La lune,

cachée sous les nuages, tamisait des clartés diffuses qui suffisaient à dessiner vaguement les profils des objets. Le poste de douane voisin contenait une douzaine d'hommes qui devaient être des protecteurs en cas de danger. L'un de ces hommes, à tout le moins, veillait. C'est la règle, et Roger ne savait pas cette singulière vertu qu'ont les préposés de la douane, de dormir debout comme des justes qu'ils sont. Il y avait du monde dans les établissements de bains, du monde aussi au chantier Lenormand et à la tuilerie. Mais il y a du monde plein Paris et qui sait ce qui se peut passer, la nuit, dans un carrefour, quand tout ce monde dort?

Un fait d'ailleurs dominait tout le reste : trois hommes désarmés allaient se rencontrer ici avec un nombre supérieur de bandits sans foi ni loi.

Et, en apparence, du moins, la place du rendez-vous était complétement déserte.

Tout change souvent et vite le long de cette plage havraise, spécialement créée pour écorcher les pieds des baigneurs ; la ville elle-même grandit avec une rapidité fantastique, nivelant ses tours, creusant des bassins au lieu où furent des citadelles, englobant des cités entières, et traçant d'un crayon hardi tous les boulevards que rêve sa fièvre municipale. Il y a, en douze mois ici, des transformations radicales, et l'ambition de cette Canebière de l'ouest est évidemment de border la Seine quelque jour jusqu'à Paris, en passant par-dessus Rouen, descendu à l'état de vieux meuble. Les miracles s'opèrent au souffle enchanté de la fée Trafic, amie des droites perspectives, des monuments carrés et des candides façades; elle a une baguette d'or. Quiconque est resté une année sans visiter le Havre doit trembler s'il a besoin de faire un tantinet de topographie. Qui

sait si, maintenant, au lieu où va se passer notre scène, un boulevard n'entende pas l'Océan, bordé d'espérances de palais ?

En ce temps-là, le terrain était vide ; c'était spécialement l'endroit nommé le Perrey, ayant à gauche le chantier Lenormand, à droite un établissement de bains en reconstruction. La grève était faite d'énormes et durs galets comme partout aux alentours, la mer basse laissait entre ces pierres bavardes et le ressac une étroite lisière de sable muet.

Sur le galet, il y avait, du côté du chantier, des madriers enchaînés ; la palissade de l'établissement de bains, largement éventrée, montrait des matériaux de toutes sortes épars en dehors et en dedans de l'enclos. De place en place s'élevaient des tas de goémons pêchés à demi-marée, et qui sans doute devaient être mis en sûreté avant le plein de l'eau.

Roger parcourut en tous sens l'espace carré compris entre les bains et le chantier ; il entra successivement dans le chantier et dans les bains. Il ne vit âme qui vive. Et cependant, il avait conscience de n'être pas seul.

Un quart d'heure se passa. Un bruit de rames se fit du côté de la jetée. A l'œil, la plage était complétement déserte.

Mais quand le regard de Roger, guidé par le son des avirons, rencontra enfin une barque qui glissait rapidement le long des sables, trois formes humaines, immobiles, se détachèrent de l'ombre à l'angle du sentier. Roger reconnut ses trois compagnons.

« Ho ! du bateau, prononça la voix de Mornaix.

— Ho ! » fut-il répondu.

Et la barque, profitant de son aire, vira à toucher. On put entendre le bruit de plusieurs hommes sautant à l'eau.

Roger s'accroupit derrière un tas de goémons et attendit.

La barque avait amené trois hommes, car il y avait maintenant six formes humaines à l'angle du chantier. Tout le reste du terrain qui était en vue semblait parfaitement solitaire, et nulle apparence de trahison ne se montrait. En somme, l'intérêt des frères Smith était d'aller droit. On venait leur offrir un marché avantageux : l'objet même de leur convoitise. A quoi bon employer la violence ?

Roger se faisait ce raisonnement, dont l'évidente justesse ne le persuadait point.

Il regardait de tous ses yeux cette conférence immobile. Le silence momentané de la mer laissait venir jusqu'à lui l'écho d'un entretien calme et froid. Il ne saisissait pas le sens des mots, mais il devinait qu'on traitait les conditions de l'échange.

La mer montait. La barque se balançait à cinq à six brasses du bord.

Roger n'aurait point su dire pourquoi, à mesure que la conférence durait, sa poitrine se serrait davantage.

Il entendait ou croyait entendre autour de lui des bruits inexplicables.

Soit instinct, soit hasard, sa vue se porta vers un des tas de goémons qui avoisinaient le sien et ne s'en détacha plus.

Le tas de goémon semblait obéir à une mystérieuse impulsion : il marchait.

Impossible de s'y méprendre! Après deux minutes d'attente, le tas de goémon avait sensiblement changé de place par rapport à lui. Son mouvement, patient et lent, le rapprochait de la mer comme s'il eût été soulevé par un crabe gigantesque.

Roger, alors, s'avisa d'examiner les autres tas de goémon. La plupart étaient fixes, mais il y en avait au moins trois qui jouaient le même jeu que le premier.

Crier, c'était précipiter une catastrophe. Nos trois amis étaient sans armes. Pour leur mettre en mains celles qu'il portait, Roger devait passer au beau milieu des goémons voyageurs. Il y avait trois coups de couteau pour le moins entre lui et ses compagnons.

Roger n'avait pas peur, mais il réfléchissait qu'il serait toujours temps d'opérer cette diversion violente, et, malgré sa haine pour les aventures, il se mit tranquillement à faire comme ses voisins les goëmons ambulants. Sans bruit, il fit glisser le tas d'algues, ou, pour parler mieux, ce qu'il fallait d'algues pour le couvrir et dissimuler la forme de son corps.

La conférence se poursuivait, grave et calme. Le vent s'élevait, comme il arrive presque toujours à la marée montante; et le flot, touchant la ligne des galets, commençait à faire tapage.

Il y avait dix minutes environ que l'horloge de Notre-Dame avait envoyé la demie de minuit, lorsque Roger parvint à dépasser ses mystérieux concurrents et à se trouver le plus près de la ligne d'écume qui allait rapidement gagnant.

Plus n'était besoin d'éviter le bruit. La mer se chargeait de couvrir et de confondre tous les bruits.

Les six négociateurs reculaient, de leur côté, pas à pas à mesure que le flot montait.

Au moment où Roger maudissait les progrès de la mer qui allait lui barrer la route, une voix dit en anglais, tout près de son oreille :

« Tourne, Jonathan a toussé. »

Un quatrième tas d'algues qu'il n'avait point aperçu voyageait derrière lui.

Roger ne demandait pas mieux que d'obéir. Les goémons, longs et mous comme des guenilles, cachaient son visage et ses vêtements. Il reprit sa marche, rampant, et donnant, nous devons l'avouer, un regret de jeune homme rangé au pantalon Dusautoy tout neuf que son dévouement assassinait.

La conférence, reculant toujours, avait mis une dizaine de mètres entre elle et le flot. Jonathan Smith ayant toussé de nouveau, quatre ombres surgirent et des couteaux brillèrent dans les mains des trois frères. Mornaix, Miguel et Grelot étaient cernés.

« Gentlemen, dit Jonathan, vous allez nous suivre. Il ne sera fait aucun mal à la jeune dame ni à vous, mais nous avons besoin de vous tenir. C'est notre garantie. Sans cela, qui vous empêcherait d'arriver avant nous au trou de Gordon le charmeur? »

Mornaix, Miguel et Grelot restèrent immobiles.

Les tas de goémons s'étaient changés en hommes et sept bandits serraient le cercle autour d'eux.

« Accoste la barque! » commanda Jonathan.

Sa voix exprimait un regret. Il avait espéré la résistance, qui eût été prétexte à massacrer.

La barque, remise à flot par la marée montante, piqua droit au rivage et toucha bruyamment le galet.

Nos trois amis n'avaient pas prononcé une parole.

« C'est bien, dit Jonathan. Nous sommes obéissants. Nous allons nous laisser lier comme de bons petits paquets.... Amenez les cordes! »

Mais à ce moment quelque chose d'informe remua derrière Mornaix et Sam s'écria :

« A bas les mains, Jack! Ce n'est pas la peine de les poignarder par derrière. »

Cette chose qu'on appelait Jack ne répondit point, et Jonathan murmura :

« Ce n'est pas Jack, c'est Saunder.

— Non, répliqua une voix dans la nuit. Me voilà ici, moi Saunder. »

Il y eut un instant d'hésitation. L'équipage du *Butter-Fly* se comptait. Cela dura trois secondes peut-être.

Ce fut assez. Les mains de Mornaix, croisées derrière son dos, sentirent un attouchement léger. Il les ouvrit, puis les referma, savoir : la droite sur la crosse d'un révolver, la gauche sur le manche d'un couteau-bowie.

« Celui-là n'est pas à nous ! dit Jonathan.

— Non; mais tu es à lui ! » répliqua ce notaire de Roger en lui brûlant la figure d'un premier coup de pistolet.

Jonathan bondit, puis tomba en grinçant un blasphème.

Un second coup de Roger, tiré par-dessus l'épaule du Malgache, abattit Saunder au moment où celui-ci appuyait son pistolet sur la tempe du frère de Naranja.

Alors le revolver de Mornaix parla à son tour. Puis Grelot brandit son couteau, tandis que le Malgache lui-même s'entourait d'explosions comme un volcan.

Roger dit :

« Débrouillez-vous.... A moi le bateau ! »

La mêlée s'enchevêtra furieuse. Un instant Mornaix apparut presque seul, grand comme un démon, éclairant sa terrible joie aux lueurs de la poudre. Les coups de feu roulaient comme si deux bataillons eussent été aux prises. Puis, la poudre épuisée, le nœud se serra

silencieux, mais râlant ; puis encore l'écheveau sembla se démêler.

Au bout de trois minutes, Mornaix, Miguel et Grelot se rejoignaient après avoir inutilement poursuivi les fuyards. A la place où on avait combattu, quatre morts étaient couchés.

« Où est Roger ? demanda Mornaix.

— Ici, répondit une voix qui venait du bateau. Donnez-vous la peine de monter, car voici des lanternes qui accourent de tous côtés....

— La douane et la batterie ! dit Mornaix. Embarque ! »

Il y avait un autre cadavre au fond du bateau.

« Nage ! » commanda Mornaix dès que tout son monde fut dans la barque.

Et le canot s'éloigna à force de rames.

Roger venait de s'installer dans un fauteuil de moquette anglaise, devant un petit bureau d'érable, à l'hôtel Shelter, Thames-Street, derrière la douane de Londres. Il avait demandé de l'encre, une plume et du papier. Trois jours et quatre nuits s'étaient écoulés depuis la mémorable bataille du Perrey, dont les autorités havraises ne devaient jamais avoir le secret.

Roger n'avait plus tout à fait sa tournure parisienne, sa barbe était longue et ses cheveux brouillés. Dusautoy n'aurait pas reconnu ses habits. Il paraissait bien portant et de bonne humeur.

Il déplia la lettre, commencée à l'hôtel d'*Angleterre*, sur le grand quai, au Havre, et mit à la ligne, après les derniers mots qui étaient : « à tout à l'heure.... »

« .... L'homme propose et Dieu dispose, écrivit-il,

ma petite Nannon chérie. Je veux te dire un mot ou deux avant de faire une lettre à maman et à Me Piédaniel. Tu comprends que je ne peux tarder davantage à accomplir ce devoir. Je suis sûr qu'ils sont très-étonnés de mon silence. Ce n'est pas ma faute. J'ai fait la traversée de la Manche sur une coquille de noix, par un temps assez roide, au dire de Mornaix qui s'y connaît. Je n'ai pas eu le mal de mer. Il paraît que cette traversée est une manière de tour de force. Nous avons débarqué à Hastings, comme Guillaume le Conquérant. J'ai mangé là trois livres et demie de rosbif, après cinquante-deux heures de jeûne. C'est une bonne nourriture.

Il paraît aussi que je suis un héros ou à peu près. Je ne peux pas tout te raconter à cause de mes lettres à Me Piédaniel et à maman, mais j'ai porté sur la grève un mouchoir plein de revolvers et de couteaux bowie. Il était temps ! Sans cela, Dieu sait ce qui serait arrivé.

Je pense partir pour Calais par le paquebot de ce soir. De Calais à Paris ce n'est qu'un saut par le chemin de fer. Quelle invention ! Nul ne peut savoir l'influence que la vapeur aura sur l'avenir des peuples. C'est moi qui m'étais assuré de la bârque en tuant, hélas ! oui, Nannette, en tuant un coquin de mulâtre californien qui la gardait. *Le Butter-Fly* était en rade. T'ai-je dit que *le Butter-Fly* était *le Saint-Jean-Baptiste ?*... Mais tu ne sais peut-être pas ce que c'est que *le Saint-Jean-Baptiste*. J'ai oublié le commencement de ma lettre et je n'ai pas le temps de la relire.

Il y a donc que j'avais vu la lumière du *Butter-Fly* où était la pauvre Naranja. Notre intention était de le prendre à l'abordage, mais nous n'avions pas fait un quart de lieue en mer qu'un diable de signal parut sur

la côte : cinq feux en croix. *Le Butter-Fly* mit à la voile, et vas-y voir ! c'est un poisson.... donne-moi dix minutes pour faire mes adieux à Mornaix et consorts qui reviennent de retenir leur passage à bord du clipper de *l'Australian-Agricultural-Company*, car, désormais, ils ne comptent guère retrouver Naranja qu'à Melbourne. Je suis à toi dans un instant, à toi, ma Nannette et à Me Piédaniel.... »

Ici, nouvelle lacune. Et, en effet, la conversation de Roger avec ses amis ne dura pas plus de dix minutes. Avant de reprendre sa lettre, Roger se gratta successivement l'oreille, le nez et le menton.

« Nannon, l'homme propose.... reprit-il, pressant sa plume davantage. Mais je t'ai déjà dit cela. Que veux-tu? J'ai fait de trop belles choses là-bas sur le galet, cela engage. Mon paquet de revolvers leur a donné de moi une opinion peut-être exagérée. Et puis c'est moi qui ai eu l'idée du bateau. Ils disent que je suis plus fort qu'eux. Le Malgache me parle avec respect, Grelot ne me fait plus de cornes, et Mornaix.... mon brave Robert! Il me dit : vas-tu abandonner Anhita !

Quoi donc! Ils ont retenu quatre places à bord du clipper de *l'Australian-Agricultural-Company*. Je n'étais pas là pour m'y opposer. Écoute ! si tu étais à la place de Naranja, Mornaix m'aiderait....

Je suis seulement fâché de partir sans savoir si c'était toi que j'ai vue dans le train de Cherbourg. Le clipper met à la voile dans vingt minutes. J'ai un monde de choses à te dire. Écris-moi à Melbourne. Moi, pendant la traversée, je ferai pour toi un volume avec mes aventures de quatre jours. Des aventures! moi! En Australie! Un homme tué! Cinquante-deux heures de jeûne! C'est à n'y pas croire.

On m'appelle pour monter en cab. Un dernier mot.

Je ne peux pas écrire à maman. Arrange-toi comme tu voudras, mais explique un peu ma situation à elle et à Me Piédaniel. Tâche qu'il m'attende pour traiter de l'étude.

On y va!... C'est à Mornaix que je réponds cela. Des milliers de lieues entre nous! Où diable avais-je la tête d'agir comme un héros! Aime-moi bien. Fais ouvrir de temps en temps ma chambre et battre mes habits. Il y a cinq billets de la loterie du Musée Napoléon dans le vase à droite, sur la cheminée. Je ne peux pourtant pas te charger de rien pour Mlle Eudoxie. On y va!.... C'est à Mornaix.... Adieu, chérie. Je t'aime, je t'aime, je t'aime....

Ton ROGER.

P. S. J'ai remonté pour chercher une chose que je n'avais pas oubliée. Je t'aime. J'écrirai de Melbourne à maman et à Me Piédaniel. Si nous trouvons la tonne d'or, je traiterai au comptant pour l'étude. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

L'AVENTURIER MALGRÉ LUI.

I

Yellow-Bird.

Cette bizarre appellation *Yellow-Bird* (l'Oiseau-Jaune), désignait à la fois un homme et un pays.

L'homme était un Français de Saint-Ouen-sous-Pontoise. Avant de venir en Australie, il se vantait de n'avoir jamais rencontré un nom si beau que le sien. Et, en effet, il s'appelait, sur le registre de la mairie de Saint-Ouen, Isidore-Borromée-Médard Lanternilliau-Philippotelet de Saint-Bonaventure-en-Fontaine-Romagnol.

Le pays était « un champ d'or » entre Bendigo et Castlemaine, comté de Talbot, province de Victoria, dans l'Australie-Heureuse. Au champ d'or de *Yellow-Bird*, on nommait l'homme indifféremment ou l'Oiseau-Jaune ou le vicomte Fanfare.

L'homme était sans conteste le personnage le plus

considérable du pays, et c'était à lui, ou du moins à l'enseigne de son cabaret, que le pays devait son nom. Isidore avait laissé, en effet, à Pontoise, une cousine qu'il aimait. La cousine avait un serin. Isidore avait ébauché, sans art, mais de son mieux, sur un morceau de toile, le portrait du serin de sa cousiue. Le morceau de toile, tendu entre deux perches, portait en outre une légende anglo-germaine qui promettait aux gens altérés de l'eau-de-vie de France, du rhum des Antilles, du Kirch wurtembergeois et du gin de Hollande. Vous n'eussiez pas trouvé à Melbourne même ce paradis arrosé par des fleuves de spiritueux, des tonneaux d'absinthe aussi suisse que l'absinthe de l'Oiseau-Jaune.

Là-bas les choses vont un train d'enfer. Les fables californiennes sont vérité dans ces champs de perdition dorée. On devient riche en une nuit, si la veine le veut ou le talent. Tel coup de couteau donné avec discernement vaut une recette générale du doux pays de France. Et le million conquis s'évanouit en une heure à l'aide d'un jeu de cartes sales ou d'une paire de dés remaniés.

Là-bas il y a de prodigieux rêves. Et tenez, Melbourne dont je vous parlais était grande comme Pontoise en 1853. Maintenant, en 1864, Melbourne a cinq cent mille habitants et mettrait douze fois ce romanesque San-Francisco dans sa poche. Melbourne est une des capitales de l'univers, une des plus belles. La saison passée, le Périgord envoya plus de truffes à Melbourne qu'à Paris. Comme clientèle, la maison Cliquot hésite entre Melbourne et Saint-Pétersbourg. L'Inde n'hésite plus, sur trois cachemires de prix extravagant, il y en a deux pour Melbourne. Une ville de vingt ans ! à peine connue dans Quimper-Corentin ! que sera-ce l'année prochaine ?

Nul ne peut le savôir, car il y a un nuage à ces radieux horizons. Le quartier Bréda, qui a déjà fourni bon nombre de missionnaires, prépare, dit-on, une expédition, une invasion, une croisade. L'histoire sainte nous apprend ce que peut, sur un puissant pays, la visite d'une nuée de sauterelles. L'oncle Brennus n'est rien auprès de ces dames ; Gengis-Khan ne va pas à leur cheville ; Attila leur fait pitié. Malheur aux vaincus !

Or l'Oiseau-Jaune, malgré le fidèle souvenir qu'il gardait au serin de sa cousine, avait fait à cette dernière plus d'une grave infidélité depuis son départ de Saint-Ouen-sous-Pontoise. A Paris, où il étudiait la pharmacie, il s'était mis dans l'embarras pour les beaux yeux d'une Circé du pays latin, illustre sous le sobriquet de Fanfare. Fanfare était fleuriste comme Louis XVIII était bourgeois de Berne : pour l'honneur. Ses affaires étaient à la Closerie-des-Lilas l'été, au Prado l'hiver. Elle avait fait, déjà, la joie de plusieurs générations d'étudiants.

Ce fut pour elle que le candidat pharmacien se perdit. S'étant perdu rue de la Harpe, il se retrouva un beau jour sur le quai de Williams-Town, port Phillip, à trois lieues de Melbourne, à douze mille kilomètres de Paris, les poches vides, mais la tête pleine d'ambitions dorées.

C'était un garçon propret, naïf, finaud, industrieux, fils d'un fermier qui maquignonnait le bétail en Seine-et-Oise. Il comptait assez bien, avait les doigts crochus comme tous les paysans, l'œil aigu, la langue libre et la conscience obligeante.

A Paris, centre des civilisations, un homme instruit et laborieux peut parfaitement mourir de faim. A Melbourne, ce sont les travailleurs qui manquent, le travail vient humblement les solliciter. Le nouveau débarqué

eut le choix entre une douzaine de professions et se fit garçon de café pour utiliser ses connaissances pharmaceutiques. Au bout de deux mois, il monta, pour son propre compte, un débit de liqueurs. La saison n'était pas passée qu'il avait des économies respectables. Les mineurs, revenant des champs d'or, buvaient ses brûlantes potions comme ambroisie.

Les Anglais et les Américains ont un goût tout particulier pour les mélanges pharmaceutiques. Mettez une quantité suffisante d'alcool dans de l'eau de Cologne, et vous serez sûr de prendre les Américains et les Anglais comme des mouches dans du miel. On sait l'anecdote de ce marchand de vin de Londres qui fit sa fortune en donnant du bouquet à son Médoc avec du vinaigre de Bully, recommandé pour la toilette. L'établissement nouveau se mit à prospérer follement. L'Oiseau-Jaune eut une splendide réputation pour les juleps à la menthe, au vétivert, au patchouli, au romarin, à la rose, à la tubéreuse, à la marjolaine. Il n'était point de pommade fantastique qu'Isidore ne pût transformer en grog. Sa crême de piment, entre autres, eût réveillé un mort — Américain ou Anglais.

L'Oiseau-Jaune eut un carrosse et songea à faire venir sa cousine de Pontoise, mais, une après-dînée qu'il essayait deux beaux chevaux au park, il fut frappé d'un éblouissement. Une princesse, une déesse, un astre passa devant ses yeux. Fanfare avait traversé l'Océan, Fanfare avait dévoré déjà une douzaine de *diggers*, Fanfare du Prado, Fanfare de la Closerie-des-Lilas, Fanfare l'incendia d'une œillade.

L'Oiseau-Jaune dura quinze jours entre les mains de Fanfare et la cousine resta à Pontoise.

Quand il fut mangé, Fanfare disparut, portant ailleurs son monstrueux appétit.

Aux mines, l'Oiseau-Jaune fit fortune trois fois, grâce à la pharmacie alcoolique, et trois fois Fanfare, comme une comète sinistre, apparut à son horizon. Il ne fallait pas même songer à résister à Fanfare. Elle portait là-bas un titre de vicomtesse ; elle savait fumer, boire et chanter les pièces des Variétés; elle levait le pied à six pouces au-dessus de la tête de l'Oiseau-Jaune; elle avait apporté dans ces lointaines contrées toute l'effrayante sottise et tout le prodigieux esprit d'une Madeleine de Paris!

La quatrième fois que l'Oiseau-Jaune vit Fanfare, il venait de peindre lui-même son enseigne, dressée au devant d'une pauvre tente dans un campement qui comptait une soixantaine de mineurs, campement encore inconnu, situé dans la montagne à deux lieues au nord de Porcupine, au milieu d'un terrain déjà défloré, puis abandonné par les heureux chercheurs de Bendigo.

« Tu viens trop vite, lui dit sa victime, le Canari n'a pas eu le temps de se remplumer. »

Mais Fanfare était sérieuse, ce jour-là, et même mélancolique. Un mineur, moins galant que les autres et qui se trouvait être un ancien pensionnaire de Newgate, après avoir payé mille livres (25 000 francs) un souper en tête-à-tête, l'avait liée et bâillonnée pour l'empêcher de crier, et avait emporté avec un soin scrupuleux ses toilettes, ses parures, ses souverains, sa poudre d'or, ses diamants, tout son butin en un mot, jusqu'aux mille livres, prix du funeste rendez-vous, tout, jusqu'aux brillants qui pendaient à ses oreilles, et qui, brutalement arrachés, laissaient deux déchirures sanglantes.

Ce sont les revers de la médaille. Fanfare, désespérée s'était guérie à l'hospice. On riait en ville de la lugubre histoire. Elle était *coupée* selon l'expression anglo-amé-

ricaine. Elle vendit sa maison, elle en perdit le prix au jeu, et ruinée, vaincue, ravagée, elle offrit sa main à l'Oiseau-Jaune comme on se jette à l'eau avec une pierre au cou.

L'Oiseau-Jaune épousa. Tant pis pour la cousine de Pontoise. Chose singulière, une fois marié, l'Oiseau-Jaune devint le maître; une fois mariée, Fanfare devint prudente, économe et même avare, sans cesser d'être avide et adroite. Il se trouva que l'Oiseau-Jaune, à part les plaisanteries faciles provoquées par ce sobriquet, avait fait une excellente affaire en épousant Fanfare. Fanfare était le parangon des maîtresses d'auberge. Le cabaret prospéra, comme le champ d'or lui-même qui se trouva être d'une remarquable richesse. La petite tente eut une annexe, puis deux, puis dix, et arriva à former une sorte de casino qui était à la fois l'hôtellerie, le café, le club, le salon de conversation et la salle de spectacle du camp Yellow-Bird, dont l'Oiseau-Jaune était le principal magistrat et Fanfare la reine.

Au moment où notre histoire débarque en Australie, le camp de Yellow-Bird rivalisait avec Castlemaine. Il comptait cinq cents tentes et trois chapelles de diverses communions, ayant chacune son ministre. Plus de soixante mineurs avaient déjà quitté, riches, cet Eldorado en miniature, dont la renommée grandissait par les soins diplomatiques de Fanfare, au point de contrebalancer les merveilles du mont Alexandre, du Deep-Creek, de Ballarat ou même du féerique Bendigo.

Fanfare ou Mme la vicomtesse, comme son glorieux mari s'obstinait à l'appeler, était en effet chargée des relations extérieures. Elle faisait la publicité à Melbourne, où sa position nouvelle lui avait reconquis une influence fashionable; elle s'entremettait, elle commanditait, elle inventait. Les grandes fortunes ne se font pas

en fouillant le sol, mais bien en attirant directement, ou indirectement dans un réservoir commun les butins partiels de ceux qui ont fouillé le sol. Une des premières maisons de toilette de Melbourne appartenait sous main à Fanfare, et ces maisons de toilette ont plus d'une industrie ; en outre, elle avait organisé elle-même et avec une peine infinie, à cause du manque de bras, une culture potagère dans un terrain déjà retourné. Il ne faut pas que le lecteur regarde cette spéculation par-dessus l'épaule. Les mineurs sont fous de légumes frais. Une salade se paye volontiers quatre à cinq louis aux mines. Avec trois arpents de patates, de laitues et de choux, Fanfare faisait des recettes d'agent de change.

Aussi le seigneur et la suzeraine de l'Oiseau-Jaune, comblés d'abondantes prospérités, songeaient-ils sérieusement à regagner la France, mariant le titre de la dame au nom immense de l'époux, et jouissant d'avance du fracas que feraient dans Pontoise abasourdi les équipages de M. le vicomte et de Mme la vicomtesse Isidore-Borromée-Médard-Lanternilliau-Philippotelet de Saint-Bonaventure-en-Fontaine-Romagnol !

C'était un dimanche, jour sévèrement réservé aux mines australiennes, où, sans que le diable y perde beaucoup, la vie commune a de certaines apparences religieuses. C'est toujours Londres et son masque puritain qui recouvre, au dire des Anglais eux-mêmes, une assez damnée grimace. Il pouvait être quatre heures et demie. Les offices étaient achevés dans les diverses chapelles, et la portion paisible du campement se délassait en famille dans les campagnes environnantes.

Nous disons en famille, car il y a une différence notable entre les *placers* californiens et les champs d'or de l'Australie. Là-bas, c'est la conquête armée ; ici, c'est la moisson presque paisible. Trois fois sur dix, le

digger australien a femme et enfants, ce qui ne contribue pas peu à adoucir la physionomie de ces aggrégations étranges.

La salle commune de l'Oiseau-Jaune n'était pas déserte, néanmoins, loin de là. La haute et large tente qui occupait le milieu de l'établissement contenait une douzaine de groupes, joueurs, buveurs, causeurs ou gens prenant tout uniment leur repas.

On peut dire que tous les divers pays de l'ancien et du nouveau monde, à peu près, avaient là quelques représentants. Les Anglais étaient naturellement en forte majorité, mais il y avait aussi bon nombre d'Américains du Nord, des Mexicains, et des gens de la Californie qui avaient déserté leurs fouilles indigentes, au bruit des merveilleux résultats obtenus dans la Nouvelle-Galles du Sud et surtout dans cette province de Victoria, où nous sommes.

Après les Anglais et les Américains, la majorité appartenait aux Allemands, tranquilles ici comme partout et forts et résolus, mais manquant de ce diable-au-corps qui fait le succès en ce monde. Notre vieille France les voit passer souvent, ces hordes pacifiques, ces pauvres douces armées qui traversent en chantant les éblouissements de Paris. Nos enfants connaissent les haillons bleus de leurs femmes aux blonds cheveux et la sévère harmonie de leurs hymnes populaires. Ils vont, prolifiques voyageurs, inondant les déserts de leurs multitudes. Ils vivent, ils meurent, chantant et pensant. L'action leur manque. Et cette population de l'Allemagne, incessamment soutirée, comme la tonne géante de Heidelberg, incessamment regorge et pullule. Coupez un arbre dans cette vivante forêt, du tronc coupé cent rejetons vont jaillir. Que revienne le déluge, en un siècle l'Allemagne aura repeuplé le monde.

Les Irlandais après les Allemands : autre pépinière humaine, fécondée par la misère. Après les Irlandais, quelques Belges, peu de Français, çà et là un Italien pauvre, menteur et paresseux, mais habile au jeu et capable de réussir partout où l'intrigue se paye.

Point d'indigènes. Si mistress Beecher Stove, l'illustre auteur de l'*Oncle Tom*, a besoin d'un sujet pour prêcher son lamentable prône, je l'engage à visiter l'Australie, et à demander aux passants ce que la libre Angleterre fait des nègres depuis qu'elle a supprimé l'esclavage!

Certes, nous ne voulons pas prétendre que la salle commune de l'Oiseau-Jaune fût silencieuse comme un réfectoire de couvent, mais il ne s'y faisait point trop de bruit pour la quantité d'alcool absorbé déjà ou servi sur les diverses tables. On jouait dans trois coins de la tente, savoir : un groupe de Mexicains au *monte*, trois ou quatre Américains aux dés, sur une assiette, et quelques Allemands à la brisque-mariée, abrégé du bezigue, si cher aux petits ménages parisiens. Les Allemands fumaient de belles grandes pipes en porcelaine et buvaient du grog au genièvre; les Américains buvaient du tafia de Maurice, en fumant des cigares; les Mexicains fumaient des cigarettes minces comme des chanterelles et ne buvaient rien du tout.

Dans le quatrième coin, un homme en haillons s'asseyait près d'une table où restaient l'os d'un gigot de mouton, une carcasse de poulet, un saladier vide et trois flacons de xérès. Il avait avec lui une femme très-pâle et déguenillée, qui embrassait alternativement et les larmes aux yeux deux enfants maigres comme des squelettes.

Au centre de la tente, la grande table était entourée par une vingtaine d'individus portant des costumes

divers et parlant diverses langues. Dans ce groupe absolument cosmopolite, on s'entretenait deux à deux et tous ensemble. La conversation allait et venait, touchant à une foule de sujets : l'or, le bétail, la laine, le suif, les *bushrangers* (voleurs des bois), la politique, les théâtres de Melbourne et leurs étoiles, les guerres d'Amérique et d'Europe, enfin les cancans spéciaux de la localité.

La tente avait une demi douzaine de fentes ou portes qui communiquaient, soit avec la retraite privée du ménage Fanfare, soit avec d'autres tentes affectées à différentes destinations. La plus haute et la plus large donnait sur le dehors. De temps en temps, le landlord, l'Oiseau-Jaune, se montrait à la première de ces entrées, et promenait un regard satisfait sur ces hôtes, examinant le service fait par trois ou quatre Allemandes.

L'Oiseau-Jaune était un gros petit homme jeune encore, mais déjà endommagé par l'abus de ses propres juleps. Ses yeux vifs et ronds étaient un peu éraillés; son nez mou et d'une étonnante flexibilité tranchait en rouge au milieu de son visage bouffi, couleur de saindoux; il portait haut un beau petit ventre pointu qu'il avait, mais ses jambes étaient roides et fortement engorgées. Il parlait d'une langue solennellement épaissie. Ce n'était plus décidément un élève-pharmacien, mais il eût fait un joli droguiste en chef.

« Cinq onces, dit-on à la table de *monte*.

— Refait! fut-il répondu. Versez! »

Un petit tas de poudre d'or passa dans le sac de cuir du banquier.

« Le seigneur Anejo n'a pas de chance ce soir, fit la galerie.

— Là-bas, Dawson gagne déjà trois mille dollars au broker! »

Le broker ou courtier et Dawson étaient ceux qui jouaient aux dés sur une assiette.

Le seigneur Anejo, grand diable de Mexicain qui semblait sculpté dans un bloc de chocolat, prit un papeleito et roula une microscopique cigarette.

« Je joue dix onces sur parole, » dit-il.

D'un seul coup de doigt le banquier ramena les cartes en un paquet carré.

« Caramba! gronda le Mexicain, avez-vous défiance de moi?

— A un autre! » répondit stoïquement le banquier.

Le Mexicain prit sa moustache et la ramena entre ses dents pour la mordre, puis d'un revers de manche il essuya la sueur de son front.

« Que tenez-vous, demanda-t-il, contre mon revolver? »

Le banquier prit l'arme et l'examina.

« Un Lefaucheux! dit-il. Quatre onces.

— Quatre onces! Six coups! médailles à l'exposition! Hier, on m'en a offert vingt-cinq louis.

— Ce matin, repartit froidement le banquier, l'escorte a apporté trois caisses d'armes à la vicomtesse. Trois cents pour cent de baisse sur les revolvers!

— Je donne quinze louis du revolver! » cria d'un bout à l'autre de la chambre l'homme en haillons, qui venait de souper avec sa famille malade.

Soit dit en passant, chez l'Oiseau-Jaune, la carte de son repas devait se monter à une centaine de francs pour le moins.

Deux ou trois voix murmurèrent dans le groupe principal :

« Décidément, le paddy a trouvé le panier d'oranges! »

Paddy est le nom générique des Irlandais aux mines, comme à Londres. *Trouver le panier d'oranges*, c'est tomber dans un amas de *nuggets* ou parcelles d'or natif.

La femme pâle saisit de sa main maigre la main de son mari.

« Au nom de Dieu ! Owen, murmura-t-elle, soyez prudent ! On vous guette ! »

Owen avait entamé sa troisième bouteille de sherry. C'était quelque chose de véritablement remarquable que la physionomie de cet homme. Il semblait avoir souffert tout ce qu'une créature humaine peut souffrir, et les traces de cette détresse se lisaient en caractères profonds sur son visage, mais de temps en temps, une sorte de joie délirante et qu'il essayait de cacher prenait le dessus. Ses yeux éteints flamboyaient tout à coup, un rouge ardent montait à sa joue, et il relevait sa tête chevelue avec une vanité d'enfant.

Sa femme livide comme un fantôme lui disait alors à voix basse :

« Prenez garde ! nous ne sommes pas encore à Killala ! »

A ce nom de Killala, qui évoquait pour Owen un petit clocher celtique entouré de vertes prairies, dans le pauvre comté de Mayo, en Irlande, il baissait la tête et ses yeux se mouillaient.

Les enfants mornes et que cette bonne chère d'un jour n'avait pu ranimer, digéraient le repas comme deux louveteaux qui ont longtemps jeûné.

Le Mexicain apporta son revolver, mais Owen après l'avoir examiné, soupira et dit :

« Une pareille arme n'est pas faite pour un malheureux de ma sorte. »

Et il but une large lampée de xérès.

« Vous comprenez, gentlemen, dit une voix dans

le groupe principal, je ne suis pas le premier venu : William Gregory de Maiden-Lane, Islington, à Londres, patent-chimiste, médaillé du Philotechnic institution, approuvé par Royal-collége et breveté par S. A. R. le prince Albert, pour mon réactif triple. Partout où vous trouvez de l'or à l'état d'aggrégation, la terre ambiante contient de l'or invisible et intangible, de l'or en quantité considérable, de telle sorte que si j'appliquais mon réactif triple au sable qui est sous nos pieds, j'en retirerais incontestablement mille livres sterling en l'espace d'une journée : ci, pour un an, trois cent soixante-cinq mille livres sterling !

— Et trois cent soixante-six mille pour les années bissextiles, » dit un railleur.

Les yeux d'Owen avaient brillé.

« Si j'achetais le secret de cet homme ! dit-il.

— Au nom de la vierge Marie, Owen, prenez garde ! » supplia la femme pâle.

Owen but et se tut.

La femme regardait avec terreur cette troisième bouteille qui allait se vidant.

Les deux louveteaux s'étaient endormis dans ses bras.

« J'ajoute, reprit M. William Gregory de Maiden-Lane, Islington, chimiste du mari de la reine, que pour monter mon appareil il me faut tout au plus dix mille livres; si donc vingt personnes intelligentes me prenaient chacune une action de cinq cents souverains, en une semaine je me ferais fort.... »

Sa voix fut couverte par le bruit des conversations particulières..

« Le Rôdeur-Gris a reparu dans la plaine, dit l'un.

— Les gens du Rodney, dit un autre, ont payé à l'administration le droit simple pour deux mille hectares de terrain sur les bords de la rivière Goulbourn.

— Le Rôdeur-Gris est-il le même que Gordon Leath, savez-vous ? demanda un Belge nouveau débarqué.

— Le même que le diable, lui fut-il répondu.

— Et qui appelez-vous les gens du Rodney ?

— Les frères Smith, parbleu ! de rudes lurons!

— Sam, Tom et Jonathan, le borgne, qui a eu la figure rôtie d'un coup de revolver à bout portant et qu ne s'en porte que mieux. »

Un homme entra en ce moment, drapé dans un manteau en lambeaux, et s'assit à l'entrée extérieure de la tente les deux coudes appuyés sur ses genoux. Il avait l'air exténué de fatigue.

« Jonathan s'est grisé ici, chez l'Oiseau-Jaune, reprit le dernier interlocuteur qui était un Américain de six pieds, nommé Brown. A la troisième pinte de cobbler, il a dit que, là-bas, dans le Rodney, il savait où trouver un panier d'oranges de trois ou quatre millions sterling. »

Il y eut un long murmure. Le seigneur Anejo se rapprocha, et Owen, l'Irlandais, lançant l'exclamation de son pays, s'écria :

« Arrah ! je m'associerais bien avec ces gentlemen ! »

Sa femme lui mit la main sur la bouche.

« Un million sterling ! » répéta l'homme qu'on appelait le courtier.

Et son adversaire Dawson supputa :

« Vingt millions de dollars !

— Cent millions, argent de France ! dit la voix claire de l'Oiseau-Jaune au seuil de son domicile conjugal. C'est un joli denier, hé ! mes petits ? »

Il ajouta en souriant à la ronde :

« Buvez, jouez, amusez-vous, mes amis chéris. Sanctifiez le dimanche comme d'honnêtes chrétiens. Jona-

than Smith est avec la vicomtesse. Ils ont des affaires ensemble.... et peut-être qu'il aura besoin de quelques bons garçons pour une expédition qui remplira leurs ceintures.

— J'en suis! » hurla Owen malgré sa femme.

Et comme elle essayait de lui imposer silence, il la repoussa, demandant :

« Une bouteille, mes amours, une autre bouteille de sherry! »

Les deux enfants éveillés grondèrent.

L'homme au manteau troué, assis près de la porte d'entrée, restait immobile, la tête affaissée entre ses mains.

« Patron, dit la servante, un garçon demande à vous parler.

— Comment fait? demanda l'Oiseau-Jaune.

— Maigre et petit, mais jeune et fort. »

L'Oiseau-Jaune disparut aussitôt. Là-bas, une paire de bras disponibles est toujours une affaire.

Un autre nouveau venu, en habits déchirés, presque aussi basané de peau que le seigneur Anejo, entra et s'assit près de la table, sans mot dire.

Les haillons n'étonnent point en ces rendez-vous étranges; on peut même affirmer qu'ils ne prouvent rien. Nous avions déjà ceux d'Owen, qui ne le défendaient point contre le soupçon d'être trop riche.

Le basané, cependant, demanda à son voisin la permission de se désaltérer à la carafe d'eau qui avait servi pour mêler le grog. C'était une preuve cela. Le voisin poussa la carafe sans daigner le regarder.

Ce fut encore un homme en haillons que l'Oiseau-Jaune trouva en face de lui en rentrant à l'office. Mais les haillons de celui-ci parlaient. C'était un costume complet de gamin de Paris, passé à l'état sauvage.

« Plus que ça de loques! s'écria l'Oiseau-Jaune, saisissant avec délices l'occasion de parler le pur patois parisien. Excusez! D'où sors-tu, petit?

— De la rue Grenétat, pays, répliqua le gamin sans sourciller.

— Bravo! Et tu en viens toujours tout droit?

— Par la correspondance, oui, pays. »

L'Oiseau-Jaune éclata de rire.

« Comment t'appelles-tu, garçon?

— Grelot, pays.

— C'est un joli nom.... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, là-bas?

— *Le Sire de Framboisy*....

Avait pris femme
Le sir' de Framboisy....

— Connu, ma poule!...

— Déjà!... alors, *le Pied qui r'muc*....

— Connu!

— Ah! diable!... Alors, on est aussi avancé en Australie que dans la rue Grenétat. »

L'Oiseau-Jaune, cependant, attendri par les souvenirs de la patrie, regardait mieux ce pauvre être exténué, qui avait peine évidemment à se tenir sur ses jambes et qui riait le rire franc des bohémiens de Paris.

« Y a-t-il longtemps que tu n'as mangé, garçon? interrogea-t-il.

— Il n'y a pas encore trois jours, patron, répondit Grelot.

— Et tu casserais une croûte volontiers?

— Sans répugnance, mon Dieu, oui.

— Assieds-toi là.... Tu viens chercher fortune?

— Un peu, mon neveu.

— Bénis le ciel, jeune homme, prononça solennellement l'Oiseau-Jaune. J'ai besoin d'un laveur de vaisselle. Quinze francs par jour.... l'émolument d'un juge au tribunal civil de la Seine.

— Accepté, pays.

— Pinces-tu le cancan? »

On apportait un chanteau de pain et un reste de mouton rôti. Puissance du ciel! à la vue de ces deux objets, Grelot prouva qu'il pinçait le cancan. Son pied, lancé au plafond, décrivit une foule de paraphes bizarres, tandis que son torse, déhanché à miracle, battait la mesure d'une pastourelle absente. Puis une brusque bascule le mit sur ses mains, la tête en bas, le reste en l'air, et il exécuta ainsi un cavalier seul, digne des premiers salons du faubourg Saint-Germain.

Ce fut du moins l'appréciation de l'Oiseau-Jaune, qui l'embrassa les larmes aux yeux, et lui promit de le présenter à la vicomtesse Fanfare, aussitôt que cette châtelaine en aurait fini avec les « gens du Rodney. »



II

Le boudoir de Fanfare.

Ainsi, voilà Grelot. Mais pourquoi seul? Aux dernières nouvelles, nos quatre amis allaient s'embarquer ensemble sur un clipper de l'Australian-Agricultural-Company. Quel sort les avait séparés? Où était le frère de Naranja, Miguel-Maria le Malgache? où était Robert Mornaix, le Robert-le-Diable du collége Henri-Quatre, où était surtout notre héros, Roger Bontemps, l'homme du devoir et des convenances, qui regrettait si fort de n'avoir pu s'excuser auprès de maître Piédaniel et de Mlle Eudoxie?

Nous sommes au mois d'avril, en l'année 1861. Treize mois se sont écoulés depuis la date de cette fameuse lettre, écrite par Roger à Mlle Nannette. Beaucoup d'événements ont dû se passer. Que ne pouvons-nous offrir au lecteur la correspondance complète de Roger Bontemps, historien si clair et si fidèle!

Mme Fanfare, vicomtesse légitime de l'Oiseau-Jaune, était habillée et coiffée à la dernière mode de Paris. Elle avait du noir sous les cils, du rouge sous les yeux, du blanc sous le nez. C'était encore une assez jolie femme, quoiqu'elle eût vu trop de pays. La jeunesse studieuse de 1850 eût reconnu en elle, sans beaucoup de peine, la sémillante fleuriste, orgueil

du quartier du Luxembourg. Malgré sa haute position et les graves intérêts qu'elle tenait en main, la dame et maîtresse de l'Oiseau-Jaune eût encore été capable de faire vis-à-vis à Grelot pour la danse des salons.

Son boudoir était une tente, mais cette tente ressemblait aux tabernacles du quartier Notre-Dame-de-Lorette. Elle était là, entourée de Paris. Tout sentait Paris, les meubles, les colifichets, les tentures. Le *Figaro* reposait sur un guéridon, laqué rue des Tournelles; l'album de Nadaud était auprès d'une partition des Bouffes-Parisiens, sur un piano de Herz; le tête-à-tête rococo soutenait une pile de ces livres jaunes et vides, derniers-nés infirmes du cabinet de lecture à l'agonie et qui sont aux œuvres de Sue, de Soulié ou de Dumas, ce que la cuvée d'un marc déjà épuisé serait aux grands vins de nos crus illustres.

Mais tout cet aspect civilisé mentait hautement. Mme la vicomtesse avait fréquenté trop de barbares. Elle prenait le thé à la sauvage, un thé qui eût fait envie à Mme Gibou, un thé nuagé de lait d'amandes, rehaussé de rhum, huilé de chartreuse, embaumé de vanille. Dans ce thé nageaient des dentelles de jambon cru. Les parfums d'une cigarette opiacée couronnaient cette odorante collation.

En face d'elle, assis dans une délicieuse bergère, un homme, demi-effronté, demi-timide jouait avec un sac de poudre d'or. Mme la vicomtesse et lui terminaient une affaire.

Cet homme était jeune, blanc de peau sous son hâle, grossièrement mais vigoureusement taillé. Une forêt de cheveux noirs coiffait son front bas et montueux essayant de cacher une effrayante cicatrice qui couturait son œil droit, sa tempe et la moitié de sa joue. On eût dit la trace d'un coup de tromblon tiré à bout portant.

C'était tout uniment un souvenir indélébile de cette nocturne conférence tenue sur la grève du Havre, entre le chantier Lenormand et les bains Gosset. Le revolver de Roger avait fait ce ravage.

L'homme était Jonathan Smith, le cadet des trois frères. On l'avait relevé pour mort après la bataille, où ses deux frères avaient également reçu plusieurs blessures. Mais le coup qui tue un bœuf étourdit seulement le bison sauvage. Huit jours après, Jonathan et ses frères faisaient voile pour l'Océanie, à bord du *Butter-Fly.*

Il y avait huit mois que les trois Smith étaient en Australie. Jonathan et la vicomtesse étaient déjà de vieilles connaissances. Ils causaient de bonne amitié.

« Vous savez, cher monsieur Jonathan, disait Fanfare, les travailleurs sont hors de prix. Depuis que Nelson Hood et son cousin Katesby ont trouvé vingt-cinq kilogrammes d'or, en un tas, derrière Bare-Creeck, tous ces malheureux croient qu'ils vont mettre la main sur une aubaine semblable. Voilà votre blessure tout à fait guérie, dites donc ! »

Jonathan fronça le sourcil, et, à pleines mains, ramena sa chevelure crépue sur l'énorme cicatrice.

« Elle me fait toujours mal, murmura-t-il.

— Et c'est gênant, ajouta Fanfare, pour gagner l'amour d'une jolie jeune dame?

— Il ne s'agit pas de cela, gronda Jonathan. La jeune dame est folle de moi, c'est certain. M'aurait-elle suivi s'il n'y avait eu là-dessous une amourette?

— Vous êtes irrésistibles, vous autres aventuriers du Nord ! » fit la vicomtesse galamment.

Jonathan se rengorgea.

« Il y a partout des hommes qui savent pousser leur pointe, dit-il. Parlons d'affaires. Le temps est de l'argent.

— Eh bien ! cher monsieur, pour ce qui regarde vos travailleurs, j'ai remué des montagnes. J'ai dit que vous aviez une station de toute beauté et que vous feriez la fortune de vos hommes en trois ans. Mais votre station est loin des centres, et les *bushrangers* infestent le Rodney....

— Sans cela, l'interrompit le cadet des Smith, aurais-je besoin de tant de bras, et pensent-ils gagner leur vie sans rien faire? »

Fanfare se prit à sourire d'un air fin, et reprit :

» On dit que vous avez fait, vous aussi, quelques bonnes petites affaires.... dans le *bush*.... de l'autre côté du mont Darwin? »

On nomme *bush* ou buisson en Australie, les immenses terrains vagues dont l'homme n'a pas encore pris possession. Les *bushrangers*, redoutable confrérie qui rappelle les fameux voleurs de grand chemin du dernier siècle, en Europe, sont nombreux, attaquent les voyageurs isolés et parfois même les escortes du gouvernement.

Jonathan Smith, à cette transparente insinuation, haussa les épaules et répondit avec mauvaise humeur :

« Nous sommes des gens paisibles, madame, et des gens riches ! C'est ce démon de Gordon Leath qui fait toujours des siennes !

— Gordon Leath ! répéta Fanfare, le Rôdeur-Gris ! En voilà un qui a bon dos !

— En tout cas, mon cher monsieur Jonathan, ajouta-t-elle, nous ne sommes pas gens de police, et nous avons assez à faire, mon mari et moi, sans courir après les histoires qui ne nous regardent pas.

— Vous êtes une personne avisée, madame, répliqua le Smith d'un ton sec et presque menaçant, et le land-

lord est un homme prudent, je l'espère pour lui. Revenons à la jeune fille.

—Quelle jeune fille?... Ah! oui! j'y suis!... Une compagne pour la jolie dame.... une manière de demoiselle de compagnie?

— La pauvre Anhita s'ennuie bien quand je voyage, prononça langoureusement Jonathan.

— Vous dites.... Anhita? c'est le nom de milady?

— Paquita, Pepita, Rosita, Mariquita, gronda le Smith. Eh! eh! je me suis passé au cou, depuis le temps, toute une guirlande de ces Juanita et de ces Rita! »

Fanfare avait baissé son regard curieux.

« C'est une senorita, voilà, dit-elle. Peu importe son nom. Et la chère senorita s'ennuie en attendant que vous ayez trouvé le trésor.... Eh bien! je crois que j'ai ce qu'il lui faut. »

Jonathan rapprocha sa bergère.

« Où cela? demanda-t-il vivement. Ici?

—Oh! non pas, cher monsieur. Ici nous n'avons que des servantes irlandaises et des vachères allemandes.

— Où donc?

— A Melbourne.

— Et c'est une jeune personne sage?

— Comme une image.

— Qui n'est ni Irlandaise ni Allemande?

— Fi donc!

— Une Anglaise?

— Mieux que cela.

— Une Américaine?

— J'ai dit mieux que cela.

— Une Française?

— De Paris!

— Todos santos! s'écria Jonathan, et que Dieu me

damne en leur compagnie! Voilà une trouvaille, ma chère dame!

— Il n'y a que moi pour cela, cher monsieur, répliqua modestement Fanfare.

— C'est vrai, c'est ma foi vrai.... et pourquoi cette perle a-t-elle passé la mer?

— Chagrin d'amour...

— Bravo! Sam et Tom sont à marier.

— Et Votre Seigneurie pourrait bien oublier son Anhita quelque jour....

— J'ai dit Juanita, madame.... et nous allons être régulièrement mariés. Est-elle à Melbourne depuis longtemps?

— Ma protégée? Depuis six mois.

— C'est là que vous l'avez connue?

— Non.... je l'ai connue en France.

— Où cela?

— Dans le grand monde.

— Bravo! Que fait-elle à Melbourne?

— Elle gagne de l'argent.

— A quel métier?

— Elle est fleuriste. Il y a bien un marquis dans William-Street qui peint de la porcelaine!

— Gagne-t-elle beaucoup d'argent?

— Gros comme elle!

— Ce sera cher?

— Très-cher.

— Combien?

— Pour moi, trois cents onces d'abord. »

Jonathan souffla dans ses joues et remit en poche son sac de poudre d'or.

« Et pourtant, dit Fanfare, la senorita s'ennuie.

— Dites votre dernier prix, madame.

— Vous marchandez?

— Dites !... le temps est de l'argent.

— Êtes-vous en humeur de faire un petit voyage jusqu'à Melbourne?

— Si nous nous arrangeons, oui.

— Eh bien! mon dernier prix est de quatre cents onces.

— Vous êtes folle! » déclara franchement le Smith qui se leva.

Fanfare lui jeta le restant de sa cigarette au visage en éclatant de rire.

« *Yankee Cattle!* (bétail américain) s'écria-t-elle d'un ton caressant. Mettons cinq cents onces et donnez-moi la main. Nous irons ensemble à Melbourne, je la ramènerai dans la voiture sous prétexte d'une partie de plaisir, et l'affaire sera faite gratis, pour ce qui la regarde : on promettra, on ne tiendra pas.

— Un bon tour, alors ?

— Si elle épouse Tom ou Sam, qui sont d'excellentes bêtes, prononça gravement la vicomtesse, je serai fière et heureuse d'avoir fait son bonheur. »

Jonathan donna sa main, mais il se ravisa et demanda :

« Sait-elle des chansons de France ?

— Par centaines ! »

Le marché fut conclu et Jonathan qui portait sur lui, comme tous ses pareils, une petite paire de balances, était en train de peser les arrhes, lorsque Sam et Tom entrèrent pâles et inquiets tous les deux.

« Qu'y a-t-il? » demanda le cadet.

Sam le prit par le bras et l'entraîna à l'autre bout de la tente. Tom les rejoignit.

Fanfare, tout en serrant la poudre d'or dans un charmant coffret sortant des magasins de Tahan, les couvait de l'œil et tendait avidement l'oreille.

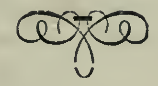
Elle n'entendit que trois mots : deux noms et un blasphème.

« Le Malgache ! dit Sam.

— *El Conde !* » ajouta Bob.

Et Jonathan gronda d'une voix qui sourdement tremblait :

« Damnation ! »



III

Le Rodeur-Gris.

Dans la salle commune de l'Oiseau-Jaune, où nous sommes obligés de retourner, la compagnie s'était accrue de deux nouveaux membres pendant la conversation de Jonathan Smith avec Fanfare. On les avait accueillis comme des personnages d'importance, et ils avaient droit à ces respects, car, entre tous ces rudes compagnons, c'étaient deux compagnons solides; c'étaient, en outre, deux hommes qui, éventuellement, d'un instant à l'autre, selon la croyance générale, pouvaient se trouver à la tête d'une immense fortune. Le pays entier les connaissait, eux et leur frère cadet Jonathan, sous ce nom emphatique : *les gens du Rodney*.

Ils étaient craints; nul ne les regardait comme incapables d'un acte violent. Les choses romanesques sont si communes là-bas que la population des mines s'occupait assez peu du mystère de leur vie. On les savait riches; on les soupçonnait d'avoir ajouté à leurs richesses par le métier de *bushranger*. Il n'était personne qui ne fût bien aise d'entretenir avec eux des relations pacifiques.

Sam s'était mis dans le jeu du Broker, et Bob regardait la table de *monte*, prêt à prendre la place du seigneur Anejo.

L'homme en haillons, assis au bas bout de la table

principale, avait mis, après avoir bu une large lampée d'eau claire, sa tête sur ses deux mains croisées. Il semblait dormir et montrait seulement un coin de sa joue basanée.

L'autre personnage déguenillé restait immobile, accroupi près de la porte et pareil à ces mendiants qui n'osent franchir un seuil. Son chapeau, de paille en lambeaux, descendait jusqu'à couvrir tout son visage.

Nul ne prenait garde à ces deux hommes.

L'Irlandais, père de la pâle famille, achevait sa quatrième bouteille de xérès. Des taches rouges venaient au-dessous de ses yeux éteints.

« Ne demandez pas cela, Owen, je vous en prie, lui dit sa femme à voix basse, ne demandez pas cela, si vous voulez rapporter au pays le pain de vos enfants ! »

L'Irlandais releva sa tête lourde.

« Je suis un homme et j'ai de l'argent, Kate, répondit-il. Je puis parler haut maintenant devant des gentlemen ! »

Et il ajouta, en brandissant son verre à demi-plein :

« Dites-moi, mes compagnons, l'escorte qui vient de Bendigo pour protéger jusqu'à la ville ceux qui ont été heureux aux mines, doit-elle passer bientôt par ici ?

— Oh ! oh ! fit Tom Smith en jetant un regard de côté vers l'imprudent Irlandais, en voici un qui a été heureux aux mines ! Il en avait besoin, hé, vous autres ! »

Il y eut un rire contenu.

Kate tremblait de tous ses membres, car elle avait surpris le regard de Tom.

« La malle et l'escorte passent demain matin, Paddy, répliqua l'Oiseau-Jaune en personne sur le pas de la porte intérieure. Tâche de garder ton boursicaut jusque-là, bonhomme.

— Je le garderai, mon maître ! s'écria Owen. Ce

n'est pas le Rôdeur-Gris qui me ferait peur! Je suis un homme, et j'ai un révolver à six coups maintenant!

— Est-ce que Gordon Leath est de ces côtés-ci ? interrogea Sam Smith négligemment.

— Bah ! fit l'Oiseau-Jaune qui avait intérêt à vanter la sûreté du pays, contes d'enfants que tout cela ! Chacun sait bien que Gordon Leath est mort. »

Kate respirait, voyant que l'attention s'éloignait de son mari; mais sa joie ne fut pas de longue durée. Tout à coup Owen reprit d'une voix éclatante :

« Voulez-vous savoir ce que je ferai, gentlemen? Je le dirai à Vos Honneurs, car je vois bien que vous méritez ma confiance. Landlord, je vous prie, faites servir une autre bouteille; ma femme et mes enfants souffrent la soif depuis si longtemps. Je vais retourner en Irlande.... l'Irlande pour toujours, mes maîtres! Y a-t-il ici des Irlandais? Et qu'importe? Vivent les autres pays! Je n'ai jamais eu un grain de méchanceté dans le cœur!

— Oh! c'est bien vrai, pauvre créature! soupira Kate. Mais je ne donnerais pas cinq shellings de votre vie !

— A votre santé, mes maîtres! poursuivit Owen que chacun, désormais, écoutait. Seriez-vous fâchés que la chance fût venue enfin à un père de famille? Mes enfants ont nom Jane et Patrick. Saluez les lords, petites choses! Nous sommes des O'Donnel, et il y en eut un qui fut roi dans la verte Eryn.... un autre qui est vicaire à la paroisse de Killala, aussi vrai que voilà du brave vin, respectables gentilshommes. Je paye donc mon passage, celui de Kate.... c'est ma femme, qui dansait une gigue autrefois comme les autres, la pauvre Kate.... et celui des enfants.... ils seront peut-être un grand seigneur et une lady, si Dieu le veut. Vive la reine! Après quoi, j'achèterai la maison de Joe,

vous savez, à droite de l'église, et il me restera de l'argent beaucoup ou peu, cela ne regarde personne. Tous les mois, mes amis, je mettrai deux livres sterling sur les loteries d'Allemagne : on y gagne des châteaux de cinq cent mille florins, et le florin vaut deux shellings, ce qui fait.... oui, par saint Patrick! cela fait deux cent cinquante mille dollars, entendez-vous.... et Kate sera heureuse dans un château qui vaut si cher!

— Compagnon, l'interrompit Sam Smith, combien y avait-il dans votre panier d'oranges? »

Les dents de Kate claquèrent. Owen vit l'angoisse de son regard et posa son verre sur la table.

« Le révolver est à six coups, » répondit-il d'un accent de sombre détermination.

Les rieurs ne furent pas pour Sam Smith.

« L'avez-vous donc vu? disait-on cependant dans le groupe principal où la discussion continuait au sujet du Rôdeur-Gris.

— Qui? Gordon Leath? répliqua Dawson. Oui, vraiment, comme je vous vois, et de plus près encore, pour mes péchés.

— Contez-nous donc cela, mineur, s'écria Tom Smith. Il y a longtemps que je désire me trouver avec lui face à face. »

Kate fit le signe de la croix comme si on eût évoqué Satan.

Tom était le plus grand des trois frères : un bandit de six pieds anglais avec une large face rouge, élargie encore par d'épais favoris d'un noir fauve.

« Je vous conterai cela comme à tout le monde, master Tom, répliqua Dawson. Vous ne me payez pas pour vous divertir, je pense. C'était donc aux pluies du dernier automne, dans le *bush* qui est entre le mont Korong et Castelmaine. L'escorte ne va pas de ces

côtés-là. J'étais seul et j'avais treize livres d'or dans m ceinture.

— Mauvais chiffre, fut-il dit.

— Pas mauvais pour Gordon Leath, repartit Dawson. J'avais trouvé un panier d'oranges et je m'en revenais joyeux. En arrivant à la route tracée, à trois ou quatre milles de la station de Newbridge, j'entendis qu'on chantait, en avant de moi, sous les grands bois, et j'appelai. Point de réponse. Alors je me mis à chanter aussi, car j'étais en belle humeur. J'oubliais de dire que j'avais un bon bidet entre les jambes. En chantant, toutefois, j'armais mon rifle et je faisais jouer mon couteau dans sa gaîne pour être prêt à tout événement. Au bout de cinquante pas, j'avisai un chapeau de cuir gris qui gisait, la cuve à l'envers, au beau milieu de la route. J'appelai encore, disant :

« Eh ! camarade ! vous avez perdu votre chapeau. »

Cette fois, une voix invisible me répondit :

« Le chapeau n'est pas perdu, mon frère. Ne l'entendez-vous point vous parler ?

— Un chapeau ! parler !...

— Arrêtez-vous plutôt, mon frère, et prenez la peine d'écouter.

— J'ai beau prêter l'oreille, dis-je avec un commencement d'inquiétude, je n'entends rien.... Ah ! si fait ! le chapeau me dit : « Donnez un demi-souverain à mon maître afin qu'il boive à votre santé. »

Et, revenant sur mes pas, je jetai une demi-livre sterling dans le diable de chapeau de cuir gris.

« Mon frère, reprit la voix d'un accent de reproche, il est mal à toi de mentir. Je connais le chapeau : jamais il n'a dit de frivolités semblables.

— Et que dit-il donc, à la fin ? m'écriai-je, la colère me prenant.

— Ne vous irritez pas, mon frère. Le chapeau vous demande combien d'onces d'or vous portez dans votre ceinture. »

Ceci me suffisait amplement. Je piquai l'oreille de mon bidet d'un coup de couteau, et je partis au grand galop.

« Voilà qui est mal poli, mon frère, » dit la voix sans rien perdre de son calme.

En même temps il y eut une détonation sous bois, et mon pauvre bidet roula dans le sable avec moi. Quand je me relevai, Gordon Leath était debout devant moi, tenant d'une main son démoniaque chapeau de cuir gris, et de l'autre un revolver dont je voyais les six canons jusqu'au fond, car il était braqué sur mes yeux....

« Arrah! fit Owen émerveillé. Entends-tu, Kate, ma femme? »

Kate regardait en dessous le géant Tom Smith qui semblait réfléchir et lançait des œillades trop expressives à la ceinture d'Owen.

« Le temps d'épauler mon rifle, reprit Dawson, j'aurais eu six balles dans le front : c'était clair, je me croisai les bras et je dis :

« Alors, nous sommes un *libre gentilhomme*, mon camarade? »

Il inclina la tête en souriant. Je voyais venir derrière lui, dansant et se jouant comme un jeune chien qui suit son maître, le plus beau cheval anglais que j'aie admiré en ma vie. J'ajoutai, pour entretenir la conversation :

« Une noble bête, compagnon!

— Et bien dressée! me répondit-il. Ici, Love, mon trésor! »

Le splendide anglais fit une courbette, puis un bond : il était aux côtés de son maître. C'était un cheval de haute taille, noir d'ébène avec deux croissants adossés eutre les yeux. Il portait un harnais et une selle en cuir

gris, de la même couleur que le chapeau qui parlait. Quant à mon libre gentilhomme, c'était, ma foi, un mâle! ni trop grand ni trop petit, bien coupé, leste, solide et l'air d'un franc luron. Son costume me parut d'autant plus remarquable que j'avais ouï parler de la toilette de Gordon Leath aux mines. Il porte, chacun sait cela, jaquette, justaucorps et pantalon guêtré de cuir gris. J'avais devant les yeux le Rôdeur-Gris ou Gordon Leath.

« Et que vous fit-il, Dawson? demanda Sam Smith.

— Il m'emprunta mes treize livres d'or, pardieu! en me reprochant toujours mon défaut de politesse, sans lequel il se fût borné à partager. Puis il m'enseigna le chemin le plus court pour gagner la station où, me dit-il, on avait besoin d'un berger. A cette occasion, il me fit remarquer qu'il était mon bienfaiteur. Puis encore, m'ayant demandé mon rifle, il le jeta à une quinzaine de pas dans les buissons et se mit en selle d'un saut. Le cheval noir fila comme une flèche. Quand j'eus ramassé mon rifle, cheval et cavalier étaient hors de portée.

— Si jamais je le rencontre, celui-là!... dit Sam Smith d'un air fanfaron.

— Vous ne reviendrez pas nous conter votre aventure, gentleman, l'interrompit froidement Dawson. De meilleurs que vous l'ont tâté! Gordon Leath vaut juste quatre hommes.... Mais voulez-vous la fin de mon histoire? Dix jours après, j'étais dans le Dalhousie, égaré dans la plaine et mourant de faim. Je m'étais couché sur le sable pour finir tranquillement et deux noirs venaient d'emporter mes habits avec mon rifle. Ils ne m'avaient pas tué parce qu'ils m'avaient cru mort. »

J'ouvris les yeux et je regardai le soleil qui descendait derrière les gommiers. Je pensais : voici la dernière fois que je regarde le soleil.

Tout à coup, je vis quelque chose entre moi et le soleil. Je crus rêver : une statue grise sur un cheval d'ébène....

« Eh! eh! fit Gordon Leath, car c'était lui, n'avaient-ils donc pas besoin d'un berger à la station? »

Il posa sa main sur ses yeux et fouilla l'horizon. Sa gourde, en même temps, tomba sur mes genoux.

J'entendis le galop de son cheval et je pensai qu'il s'éloignait, mais deux coups de feu retentirent, et, comme j'approchais la gourde de mes lèvres, le galop se rapprocha de moi. Les deux noirs n'avaient pas fui assez vite; Gordon me rapportait mes habits et mon fusil.

Un drôle de corps, gentleman! Il avait tué ce jour-là deux Irlandais pour vingt-cinq guinées. Il me réchauffa, il me soigna....

« A qui est ce beau cheval noir qui a deux croissants entre les yeux? demanda en ce moment un mineur qui entrait, je l'achète vingt onces.

— Où est-il ce cheval, demanda vivement Dawson.

— A l'écurie, parbleu!

— Un anglais?

— Un anglais. »

Dawson se leva et s'élança hors de la tente. Autour de la table il y eut un instant d'émotion. Le nom du Rôdeur-Gris courut. Ces lointains pays ont leurs superstitions comme notre vieille Europe. On répétait à voix basse :

« Gordon Leath est mort déjà plusieurs fois....

— Gordon Leath ne meurt jamais! »

Sam Smith, cependant avait son idée. Il s'était approché de l'Irlandais, disant :

« Camarade, j'ai trouvé un panier d'oranges, moi aussi. Voulez-vous faire une partie de *seven-up?* »

Le *seven-up* est une sorte de passe-dix, importé en Australie par les Américains de la Louisiane.

Les yeux d'Owen brillèrent. Il porta la main à sa ceinture.

Mais Kate se leva toute droite, laissant tomber les petits qui se roulèrent sur le sol en pleurant. Elle arracha le couteau de Sam hors de sa gaîne et s'écria :

« Si vous jouez, mon mari, sur la vraie croix de Notre-Seigneur, je vais me tuer avec vos deux enfants, pauvres créatures! »

Owen était ivre. Il leva le poing sur sa femme. Ses petits se mirent à prier pour leur mère qui ajouta d'un accent résigné :

« Mon mari, frappez-moi. Quand vous m'avez frappée, la tête vous revient toujours. »

Sam eût écrasé Owen d'un revers de main. Néanmoins, Owen le repoussa d'un mouvement si violent, que le géant recula de plusieurs pas, au milieu des rires de l'assemblée.

Owen, exalté, attira Kate sur sa poitrine.

« Je suis un homme, dit-il. Le pain des enfants est en sûreté avec moi! Nous avons eu faim ensemble, ma femme, et je ne veux pas que tu pleures. Je ne boirai plus! ajouta-t-il en jetant au loin son verre. Les petits seront riches dans notre pays! »

En parlant, il faisait danser Kate qui riait et pleurait à la fois. Sam Smith s'était éloigné en grondant. Tout à coup, Owen s'écria :

« Il faut faire une bonne action, Kate, ma femme! Les Irlandais ont le cœur généreux! Nous étions des pauvres hier....

— Donnez, donnez, si vous voulez. Owen, répondit Kate, la charité porte bonheur. »

Owen prit une posture royale.

« Holà! gentlemen! fit-il. Holà! tout le monde! Au dedans comme au dehors! Voici un pain presque tout

entier, de la chair de mouton, et une bouteille à demi pleine. Si quelqu'un a faim ou soif, qu'il s'approche pour manger et boire aux dépens d'un chrétien! »

On écoutait comme à la comédie. La plupart riaient. La scène était moitié burlesque, moitié attendrissante.

Mais à l'appel d'Owen, deux hommes se levèrent, les deux hommes en haillons : le basané qui avait bu un verre d'eau à la table, le mendiant qui était assis auprès du seuil.

Tous deux semblaient exténués profondément. Tous deux étaient restés étrangers aux incidents que nous avons racontés. Le basané paraissait sortir d'un sommeil et l'homme du seuil promenait autour de lui des regards qui ne voyaient plus. Deux seuls mots avaient remué l'engourdissement de leur intelligence : manger et boire.

Ils avancèrent d'un pas également chancelant. Sam s'était rapproché de son frère Tom vivement. Il les montra du doigt. Tom tressaillit.

Les deux hommes se rencontrèrent devant la table où Owen les attendait, gardant sa majestueuse pose de bienfaiteur. Chacun d'eux devina en l'autre un rival. Ils s'arrêtèrent tous deux et se toisèrent. On les vit reculer d'un pas et se raser comme deux bêtes fauves qui vont bondir.

Et en effet, ils s'élancèrent tous deux à la fois, mais en confondant un cri de joie.

« El Conde!

— Miguel! »

Ce ne fut qu'une voix. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Ma parole, dit Dawson, j'ai vu des choses comme cela au théâtre de New-York!

— Bravo! les haillons! » fit-on de toutes parts.

Les deux Smith avaient disparu sans bruit.

IV

Boxing-Out.

L'Oiseau-Jaune en avait vu bien d'autres depuis Pontoise! Il allait et venait, abandonnant la vicomtesse Fanfare, sa femme en tête-à-tête avec Jonathan Smith. Il n'avait point de défiance et laissait les affaires se faire. Comme ces deux mendiants déguenillés pouvaient avoir demain les poches pleines d'or, il ne s'opposa point aux libéralités d'Owen. Owen avait payé d'avance.

L'Oiseau-Jaune ayant jeté son coup d'œil périodique sur la salle commune, où la consommation allait à souhait, revenait vers la cuisine, afin de surveiller Grelot, son nouveau laveur de vaisselle, et se faire chanter, peut-être, quelque joli couplet du théâtre des Variétés (si loin de la patrie, certains souvenirs sont bien doux), lorsqu'il rencontra Dawson qui revenait des écuries et qui était très-pâle.

« Je vous cherchais! s'écria Dawson. Où est Gordon Leath?

— Gordon Leath! répéta le landlord étonné et peut-être un peu effrayé, car la réputation du fameux *bushranger* n'était pas rassurante.

— Oui, Gordon Leath, le gentleman habillé de cuir gris.

— Avez-vous bu beaucoup de cobblers, ce soir, monsieur Dawson?

— Je viens de voir son cheval à l'écurie.... Love, l'anglais noir avec deux croissants adossés entre les yeux. On dirait un X, landlord!

— Un X, mister Dawson! Voulez-vous que je vous serve un grog?

— Je veux que vous me répondiez. Où est Gordon Leath?

— Vous pensez donc, dit l'Oiseau-Jaune avec une certaine émotion, que le Rôdeur-Gris pourrait être dans mon établissement?

— J'en suis sûr.

— Diable! diable! Alors, il y a peut-être une spéculation à tenter, mister Dawson. Je vous prie de me laisser réfléchir un instant. Il y a peut-être même à tenter deux spéculations.

— Quelles spéculations, landlord?

— Je voudrais voir le cheval noir avec la marque que vous avez dite entre les deux yeux.

— Suis-je de la spéculation?

— Si vous prenez des actions, oui, gentleman.

— Mais il faudrait savoir....

— Venez aux écuries. »

De sorte que, pour le moment, l'Oiseau-Jaune n'alla point surveiller son compatriote Grelot, élevé depuis peu à la dignité de laveur de vaisselle.

Grelot, n'étant point surveillé, suivait son instinct, et son instinct n'était point à laver la vaisselle.

Pour aller de la salle commune aux appartements privés de Mme la vicomtesse, il fallait passer par les offices. L'établissement entier de l'Oiseau-Jaune était, en effet, une agglomération de tentes qu'on avait successivement ajoutécs les unes aux autres, selon les be-

soins. Grelot songeait tranquillement auprès du dressoir encombré, lorsqu'il entendit le son de deux voix bien connues.

Deux hommes de haute taille passaient rapidement devant la porte des offices. L'un d'eux disait :

« Ils ne sont pas bien à craindre dans un état pareil ! »

Et l'autre :

« Je suis sûr que l'opinion de Jonathan sera qu'il faut en finir avec eux d'un seul coup. »

Grelot n'entendit que cela. Il avait parfaitement reconnu les deux aînés des frères Smith.

Sa première idée fut qu'il était découvert et qu'on faisait allusion à lui.

Mais on avait parlé au pluriel. Il s'agissait au moins de deux hommes dans la conversation des frères Smith. Et Grelot était seul.

Qui pouvait être l'autre?

Grelot était d'un pays où douter c'est agir. Nul ne peut savoir quelles perfections atteint un gamin de Paris formé par les voyages.

Grelot quitta sans regret sa vaisselle intacte et se coula sur les traces de l'ennemi.

Les chemins lui étaient inconnus, mais les chiens vont sans savoir la route. Il arriva à la tente de la suzeraine sur les talons des frères Smith, sans avoir le moins du monde éveillé leur attention.

Pendant que mons Grelot met tantôt sa fine oreille, tantôt son œil de basilic à l'ouverture de la tente de Fanfare, nous pousserons jusqu'aux écuries pour assister à la fin de la conférence de l'Oiseau-Jaune avec mister Dawson.

« Beau cheval, assurément, disait l'Oiseau encouvrant l'anglais noir d'un regard connaisseur. Cela

vaut cent cinquante guinées, monsieur, comme un liard! Mais comment diable est-il entré sans que je l'aie su? Je vois tout, moi, c'est mon fort!

— Vous m'aviez parlé d'une spéculation, landlord.

— De deux, mister Dawson..., et je vous mets de moitié dans la première pour une cinquantaine de livres.

— Voyons la première.

— Il faudrait d'abord être bien sûr que le Rôdeur-Gris est à Yellow-Bird.

— Je vous engage ma parole....

— Certes, certes.... mais Gordon Leath a pu vendre son anglais....

— Pas probable!

— Il a pu être tué et dépouillé.

— Pas possible!... Mais supposez que vous êtes sûr.

— Dans cette hypothèse, mister Dawson, nous avons une imprimerie, vous savez; je vais tirer cinq ou six cents bulletins que j'envoie par exprès à toutes les stations environnantes, plus cinquante affiches que je fais coller tout autour du camp sur les gommiers. « GREAT ATTRACTION! M. Isidore-Borromée-Médard-Lanternilliau-Philippotelet de Saint-Bonaventure-en-Fontaine-Romagnol a l'honneur de prévenir la noblesse, la gentry et le public que Gordon Leath, le célèbre bushranger, plus connu sous le sobriquet du Rôdeur-Gris, prendra son repas du soir dans la salle commune de l'Oiseau-Jaune. »

— Capital! dit Dawson, nous faisons une recette monstre! Je mets les cinquante livres. Et l'autre spéculation?

— Eh! eh! fit le landlord. Ce hardi coquin est la terreur du pays, après tout!

— Il a du bon....

— J'entends bien. Il vous a rendu un service; mais il avait en poche vos treize livres de poudre d'or, mister Dawson.

— C'est vrai.

— Mister Dawson, je ne suis pas un homme de police, morbleu!

— Ni moi, de par tous les diables, landlord!

— L'escorte passe demain....

— De bonne heure.

— Il y a cinq cents livres d'affichées pour qui livrera le Rôdeur-Gris.

— Exact.

— Je vous donne l'idée pour cent livres, monsieur Dawson.

— Payables sur la prime, landlord?

— Soit. Vous êtes un garçon intelligent.

— Et vous un joyeux compère, *by jove!* Touchez là!

— Touchez là, et rédigeons la circulaire. »

Ils échangèrent le signe de l'estime et de l'affection, mais il était dit que les événements, courant la poste, devanceraient ce soir les combinaisons de ces deux adroits diplomates.

Le calme s'était rétabli dans la salle commune. La reconnaissance entre le Malgache et Mornaix n'avait pas été verbeuse. Aussitôt après l'accolade ardemment échangée, ils s'étaient assis devant le maigre festin offert par Owen, et y avaient fait honneur comme des affamés qu'ils étaient, sans s'inquiéter de l'attention moqueuse qui un instant les entoura.

Owen, bavard et emphatique, leur faisait des discours, soulignant à haut bruit sa générosité. Kate ne disait rien, mais ses grands yeux fatigués parlaient. Elle savait si cruellement ce que c'est que la famine!

De temps en temps, en les regardant dévorer, elle serrait, d'un mouvement involontaire, les deux petits contre son cœur.

Plusieurs nouveaux venus étaient entrés sur ces enfaites : des mineurs, des bergers et un Anglais, chasseur d'opossums de son état, qui portait un brutal visage sur un corps d'athlète. Celui-là se nommait Rowley. Il avait couru les foires de l'ancien monde en qualité d'hercule du Nord.

La foule se fit autour de la table de *monte;* le jeu s'anima. Ceux qui ne jouaient point continuaient de s'occuper du Rôdeur-Gris, mais sans passion et comme on s'entretient d'un personnage légendaire.

Quand la première souffrance de la faim fut apaisée, car nos deux beaux-frères en étaient là tous les deux, Mornaix toucha le pied de Miguel par-dessous la table.

« Point de nouvelles? » murmura-t-il.

Le Malgache secoua la tête sans répondre.

« Naranja?... murmura Robert, insistant malgré lui.

— Rien, répliqua le Malgache d'un air sombre.

— Et Roger? demanda Mornaix après un silence.

— Rien.

— Et Grelot?

— Rien. »

Ils mangèrent, mais le besoin bestial étant assouvi, le pain leur semblait amer.

« C'est une chose étrange reprit Mornaix pendant que j'étais assis au seuil de cette porte, mes idées vacillaient et ma tête se perdait...

— Combien y avait-il de temps que la faim durait? l'interrompit le Malgache.

— Je ne sais.... j'avais trouvé des racines. Et vous Miguel, combien de temps?

— Je ne sais.... j'ai sucé le sang d'un oiseau que j'ai surpris dans son nid.... mais quelle est donc cette chose étrange?

— J'ai cru entendre.... et reconnaître, oui, je l'ai cru, la voix d'un des Smith.... et je n'ai pas eu la force de relever la tête!

— Je n'ai rien entendu, moi, rien reconnu. Je n'étais ni endormi ni éveillé. J'avais idée d'étrangler un de ces drôles pour avoir son argent.... »

Il fut interrompu par une voix qui disait :

« Ici, le Rôdeur-Gris! Gordon Leath! Êtes-vous sûr de cela?

— Oui. Dawson a vu son cheval noir à l'écurie, fût-il répondu.

— Impossible!

— Absurde!

— Vois, Owen, mon mari, dit Kate. Le Rôdeur-Gris, c'est peut-être cet homme qui vous a proposé de jouer!

— Je suis plus fort que lui, répondit Owen. D'un coup, je l'ai envoyé à dix pas. »

L'Oiseau-Jaune entra dans la salle commune et s'approcha de la table de *monte*. Il parla bas au Broker et à Rowley qui le suivirent, abandonnant le jeu avec une évidente répugnance. Un entretien à voix basse s'engagea aussitôt entre ces deux hommes et les frères Smith qui les attendaient au dehors. Ils se croyaient seuls; mais derrière le tronc d'un buis mort, qui servait de piquet à la dernière tente, une masse grisâtre gisait immobile comme un cadavre.

Les Smith fournirent leurs instructions, payèrent et se retirèrent. Rowley et le Broker rentrèrent dans la tente, disant :

« Avec ces pauvres diables, il ne s'agit pas de coups de poings, mais de chiquenaudes. »

Après Rowley, le Broker était le plus redoutable boxeur du campement.

Quand ils furent partis, la masse grisâtre se souleva et Grelot se dressa sur ses jambes.

« On va rire ! » murmura-t-il seulement.

Et il revint à sa vaisselle.

Rowley et le Broker, pour remplir leur mission, ne firent pas une grande dépense de diplomatie. Ils avaient hâte de reprendre le jeu. Aussitôt entrés, ils appelèrent l'Oiseau-Jaune à haute voix; et Rowley, montrant du doigt Mornaix et Miguel toujours attablés, demanda brutalement :

« Landlord, pensez-vous qu'il soit convenable de mêler des mendiants pareils à une assemblée de gentlemen ? »

L'Oiseau-Jaune pinça les lèvres avec dédain.

« Des affamés, monsieur Rowley, dit-il; de pauvres malheureux....

— A la porte ! » commanda le Broker.

Les joueurs et les causeurs commençaient à relever curieusement la tête. Les mœurs de l'Australie sont en général, assez hospitalières. Il y avait de la surprise dans le regard des assistants.

Mais le Broker cligna de l'œil à la ronde et dit :

« On a vu des rôdeurs autour de l'établissement. »

Ceci se rapportait si bien à la préoccupation causée par la présence annoncée de Gordon Leath que personne ne s'avisa de prendre le parti des deux inconnus.

Excepté Owen pourtant, qui se leva chancelant et s'écria :

« Ce qu'ils mangent et ce qu'ils boivent a été payé par un bon cœur !

— Ne vous mêlez point de cela, l'homme, » ordonna Rowley d'un air sombre.

Et, comme le pauvre Irlandais voulait protester, Kate lui noua ses deux mains sur la bouche, murmurant :

« Vous n'êtes qu'un squelette en face de ces Goliath ! Les deux hommes ont apaisé leur soif et leur faim.... n'allez point vous faire de mauvaises querelles ! »

Quant à ceux qui étaient l'objet direct de cette grossière attaque, ils ne paraissaient point s'en émouvoir outre mesure.

Seulement, le Malgache dit à l'oreille de Mornaix :

« Vous pourriez bien avoir raison : cela sent les Smith.

— Plus je m'interroge, répliqua Mornaix, plus il me semble avoir entendu la voix de Tom.

— A la porte ! » répéta le Broker.

Et Rowley ajouta :

« S'il reste quelque chose à ronger sur l'os emportez-le, chiens que vous êtes !

— Allons ! allons ! appuya l'Oiseau-Jaune, plus doucement. Ne vous obstinez point, mes amis. Vous voyez bien que vous incommodez mes pratiques.

— Mais de quel droit ?.... » commença Mornaix.

Il fut interrompu par un gros rire.

« S'il parle de droit, c'est un voleur ! » dit Dauwson qui rentrait.

Rowley se pencha à l'oreille du Broker :

« Attention ! dit-il, je vais faire lever le gibier. Donnez le coup de la tempe, moi j'écraserai la poitrine. Si nous frappions au même endroit, ce serait louche.

Mornaix et le Malgache n'avaient pas encore bougé.

En ce moment, le verre de Rowley décrivit une courbe et vint toucher Miguel au front.

« Voilà comme je discute avec des coquins de votre

espèce! » s'écria l'ancien hercule qui fit un pas vers ses adversaires.

Le Malgache et Mornaix étaient déjà debout, tenant à la main les couteaux de table.

« A bas les couteaux! à bas les couteaux! » vociféra-t-on de toutes parts, comme si la vue de ces armes eût été un scandale.

Partout où les Anglais sont les maîtres, au milieu d'une apparence de liberté complète, il y a des usages établis qui font la loi et qui sont toujours à l'avantage des Anglais.

Dans les villes et campements de l'Australie, la règle est que les querelles soient vidées au moyen de la boxe.

Le revolver et le couteau se mettent fréquemment au-dessus de cette loi; mais le revolver et le couteau n'ont pas droit acquis de cette cité, comme en Californie, par exemple.

Les Anglais, sachant se servir du poing comme d'un assommoir, ont statué qu'il était permis d'assommer avec le poing.

« Nous ne sommes pas les agresseurs, dit Mornaix, nous avons le choix des armes. »

Il y eut trois grognements pour Mornaix. On l'appela bandit, mendiant, et même Français, ce qui est une considérable insulte.

Puis tout le monde parlant à la fois:

« Formons le *ring* (la bague)! Il y a longtemps que nous n'avons vu Rowley à la besogne,

— Un *boxing-out* (une partie de boxe à outrance)! Ces drôles font semblant d'être exténués, mais ils ont des muscles: voyez!

— Ceux du basané sortent comme des cordes!

— Dix contre un pour Rowley!

— Cinquante dollars contre vingt-cinq qu'il abat le Français du premier coup! »

Et le *ring* se formait, la terrible bague, le cercle qui entourait les combattants, comme la barrière d'un champ clos.

« Arrah! s'écria l'Irlandais; je veux bien qu'ils se battent! Ils ont bu et mangé aux frais d'un chrétien, et une partie de boxe est un spectacle agréable après un bon repas. Tu vas voir cela, Kate, ma femme. Montez sur la table, les petits! La table est à moi..... mais il faut des parrains.... Landlord, si vous avez du cœur, vous direz comme moi: il faut des parrains! »

C'était là une chose qui ne souffrait pas de discussion. Il n'y a pas à plaisanter avec la procédure du duel à coups de poing. Les assistants s'interrogèrent du regard.

« A cela ne tienne, dit Rowley. Landlord, prenez un de ces drôles; l'autre est à toi, Paddy.... et travaillons! »

L'Oiseau-Jaune fit la grimace, mais il se rendit à son devoir. Quant à Owen, il frappa ses mains l'une contre l'autre avec une joie d'enfant.

« Je vais être témoin, ma femme! s'écria-t-il. Regardez, Patrick; regardez, Madge, comme votre père va se conduire! Landlord, prenez le vôtre; moi, j'ai le mien! Arrah! arrah! je suis récompensé d'avoir bien agi! »

Il s'approcha en même temps de Mornaix, qui le repoussa d'un seul mouvement de coude, comme un enfant. Le Malgache et lui avaient échangé quelques paroles rapides.

Ils se placèrent dos à dos derrière la table et dirent en même temps:

« Que ceux qui veulent nos couteaux viennent les prendre ! »

Il y eut un murmure de violente indignation. Les lâches! ils ne voulaient pas du pugilat ! Seuls contre trente, ils s'abritaient derrière une table pour vendre leur vie ! Ils avaient, contre trente revolvers et trente poignards, deux couteaux à couper le rosbif, les lâches !

Aussi le cercle se rétrécit menaçant pour mettre fin à cette indignité. Il y avait unanimité dans l'assemblée; les deux étrangers, puisqu'ils ne voulaient pas boxer, avaient donné leur démission d'hommes. On pouvait les traiter comme des animaux féroces.

Tout en restant dos à dos, Mornaix et Miguel se prirent à marcher lentement vers la porte de sortie. Ils savaient l'un et l'autre parfaitement quel était le danger qui les enveloppait, mais ils avaient tous deux le courage éprouvé de l'aventurier, habitué à voir la mort en face.

« En avant ! commanda Rowley; faites comme moi ! »

Il saisit un tabouret et le brandit au-dessus de sa tête, mais il n'eut pas le temps de le lancer. Un cri clair et perçant était parti de l'ouverture donnant sur les offices; ce cri fut suivi d'un grand bruit de vaisselle cassée qui retentit jusqu'au fond du cœur du landlord.

Puis l'ouverture vomit une véritable mitraille de tessons.

Puis encore, parmi le trouble produit par cette diversion inattendue, on vit un homme, un singe plutôt, marchant avec aisance sur les épaules et les crânes pour retomber, léger comme une plume, au centre du cercle.

L'homme ou le singe fit un signe amical à Mornaix et à Miguel qui laissèrent échapper le même cri de joie :

« Grelot !

— Ça va bien ? dit celui-ci en frottant rapidement ses deux mains sur le sol poudreux. Pas mal, et vous ? Nous allons rire ! »

Et d'un subtil coup de pied, lancé sans effort apparent, il écrasa la mâchoire de Rowley, dont son premier tesson avait endommagé le crâne.

Rowley eut un grognement de colère sauvage et se rua sur lui.

Mais Rowley rencontra le vide. Le pied de Grelot était déjà dans l'œil du Broker.

En même temps, ses deux poings foudroyaient d'un double coup, sec et net comme une décharge d'arme à feu, un grand diable d'Américain qui voulait le prendre à bras-le-corps.

Et tout en travaillant ainsi, il bavardait ; jamais le gamin de Paris ne renonce à son éloquence.

« Ah ! vous voulez boxer ? disait-il. A toi, à moi ! Présent ! Rien dans les mains, rien dans les poches ! Ça va ! Élève de Vigneron, ayant obtenu un joli succès, salle du Vauxhall, vis-à-vis de l'Entrepôt, en présence d'une société choisie ! »

Mais tout en bavardant, il travaillait, Dieu sait comme ! Le malheureux landlord tomba, prenant son tibia broyé à deux mains ; et Dawson mit son foulard sur son oreille écrasée.

« Boxons, mes frères, boxons, puisque c'est votre idée ! Tiens, l'Anglais, pare un peu ce coup de poing, John Bull, y es-tu ?..... oui, mais ton nez n'y est plus, ma poule ! »

Les deux mains de Grelot venaient de toucher le sol, et son talon, détaché en ruade, moulait un rond au beau milieu du visage de Rowley, comme un cachet dans de la cire rouge.

C'était un carnage, en vérité. La plume ne peut rendre la rapidité prestigieuse de ces mouvements. Grelot distribuait vingt coups en dix secondes et les accompagnait encore de bienveillantes explications.

« C'est la boxe française, disait-il, communément appelée le chausson, et même la savate, parmi les basses classes du peuple. La boxe anglaise est bonne pour les Englishmen et les yankees; à Paris, ça n'est pas de mise. Tenez! je vas enlever ce gentleman par le creux de l'estomac...., et arracher deux dents à celui-ci.... sans douleur.... de ma part! Mais boxez donc chérubins que vous êtes! Ah! ah! on arme les revolvers! voilà les couteaux! Minute! un *bémol* à la clef: Nous y sommes! »

En conscience, le moindre détail, en allongeant le récit, rendrait cette scène invraisemblable, et pourtant que de figures à peindre dans cette respectable assemblée qui se partageait entre la colère et la terreur!

Un seul homme était heureux, mais il était heureux pour tout le monde à lui tout seul: c'était Owen, l'Irlandais, qui, monté sur la table pour mieux voir, battait des mains et applaudissait avec folie.

« Arrah! cria-il, enfilant toutes les exclamations celtiques, och! och! ma bouchal! Voyez, Kate, quel coup de pied! Regardez, Patrick, regardez, Madge! Encore une jambe cassée! encore un œil crevé! Voilà comme je serais, ma femme, si l'on me mettait en colère! Och! och! Le joli garçon, ma bouchal! Arrah! arrah! »

La scène, cependant, avait changé d'aspect. Aux derniers mots prononcés par Grelot, un Américain, armé jusqu'aux dents et qui relevait le chien de son revolver, était tombé comme une masse, les jambes coupées par une *fauche*, admirablement détachée. Grelot s'était

baissé deux fois sur lui sans cesser de tenir en garde son redoutable jarret, adroit et fin comme une épée. Il avait désormais un pistolet dans la main gauche et un énorme bowie dans la main droite.

Il est à peine besoin de dire que, pendant ce trouble favorable, Mornaix et Miguel n'étaient pas restés oisifs. Savoir se contenter du second rôle, au besoin, est une riche qualité que les généraux possèdent rarement, ce qui, au dire de Napoléon Ier, fit perdre d'innombrables batailles. Mornaix et Miguel n'avaient autre chose à faire qu'à profiter de la bagarre pour s'armer solidement. Quand le premier coup de revolver éclata, Miguel et Mornaix, qui jusqu'alors avaient laissé le champ libre aux exploits gymnastiques de Grelot, se mirent en ligne à ses côtés et ripostèrent.

Il y eut en tout quatre coups de feu tirés, puis un temps d'arrêt eut lieu, parce que les trois Smith, avertis, rentraient avec leurs carabines. C'était un renfort qui rompait l'équilibre.

Les Smith n'étaient pas hommes à faire des façons.

« Bas les têtes ! commanda Jonathan dont la voix orgueilleuse triomphait. Nous allons exécuter ces coquins ! »

Mais il était écrit qu'on verrait, d'étranges choses, ce soir, dans l'établissement de *l'Oiseau-Jaune*.

Un coup de feu vint du dehors et brisa la carabine de Jonathan Smith entre ses doigts.

La porte extérieure était grande ouverte et donnait vue sur le dehors où la nuit succédait rapidement au crépuscule ; au bruit du coup de feu, tous les yeux s'étaient tournés vers cette issue, tous les yeux élargis par une curiosité étonnée.

Une voix murmura :

« Gordon Leath ! Je le vois ! »

Puis dix autres voix :

« Le Rôdeur-Gris ! Le voilà qui entre à cheval !

— Feu ! hurla Jonathan, qui saisit en même temps l'arme de son voisin.

— Place, camarades ! prononça tranquillement le bizarre personnage qui recevait ce nom de Gordon Leath. On est vingt contre un, ici, à ce qu'il paraît. Faites-moi place ! »

Son œil couvrait si complétement Jonathan Smith que celui-ci n'osa pas tirer.

« A cheval ! s'écria Owen émerveillé ; il entre à cheval ! Regarde, ma femme ! »

De l'ombre extérieure une tête d'ébène était sortie marquée, de deux croissants blancs adossés entre les deux yeux, puis une fière encolure, puis un homme de haute taille, à qui son costume gris donnait l'apparence d'une statue de fer.

Il piqua des deux en franchissant le seuil, et un bond gracieux de sa monture le porta au-devant de nos trois amis qui restaient bouche béante à le contempler.

Grelot dit le premier, libre et gai, comme si le danger eût été à cent lieues :

« C'est mon notaire, nom d'un cœur ! Bonsoir ! patron !

— C'est M. de Lavaur ! » ajouta le Malgache stupéfait.

Et Mornaix, en un cri de joie :

« Roger ! Roger-Bontemps ! »

V

Renards et Philistins.

Le temps d'arrêt qui se produisait n'avait pas seulement pour origine la surprise des hôtes de *l'Oiseau-Jaune* en voyant le sabot d'un cheval violer le sol de la salle commune. Cette intrusion, *shoking* au premier chef, eût été une raison de plus pour activer la besogne des couteaux et des revolvers.

Mais il y a des noms qui sonnent terriblement. Ces pays neufs ont leurs superstitions, leur merveilleux tout comme l'ancien monde. La légende de Gordon Leath, le Rôdeur-Gris, ce bandit multiple et sempiternel, courait les stations depuis des années. Aux veillées du soir, dans les campements des chasseurs d'or, les aventures de Gordon Leath étaient le poëme favori des conteurs.

Dans ces haltes de la vie demi-sauvage, d'ailleurs, les gens se connaissent mal entre eux et souvent ne se connaissent point du tout. Disons plus : la connaissance qu'ils peuvent avoir les uns des autres n'est pas toujours propre à les rassurer, bien au contraire.

En dehors des travailleurs, armés tout uniment de la pelle et de la pioche, il y a les aventuriers qui font on ne sait quoi, à moins qu'on ne sache trop bien la nature de leur besogne.

Nous l'avons dit et nous le répétons, il faut faire une très-grande différence entre les mœurs aventurières de l'Australie et celles des champs d'or mexicains : différence qui est tout à l'avantage de l'Australie, mais ce serait se tromper cruellement que d'élever cet avantage à la hauteur d'une sécurité. La loi est là dedans pour peu de chose. C'est bien plutôt l'écart de température qui existe entre la sombre fièvre du sang créole et le flegme gelé de la lymphe anglaise.

Les *bushrangers* ou rôdeurs des bois sont nombreux dans les districts de l'or, bien armés, résolus et liés entre eux par une sorte de franc-maçonnerie. Non-seulement les mineurs isolés sont pour eux des proies faciles, mais encore ils attaquent très-souvent les *partis* ou caravanes, et parfois même les escortes du gouvernement.

Or, quelle que fût la personnalité réelle de ce Gordon Leath, le Rôdeur-Gris, qui portait, au su et au vu de tout le monde, le nom d'un bandit, mort depuis des années, chacun savait ou croyait savoir que Gordon Leath était le grand maître de l'association mystérieuse des bushrangers.

Et pour rentrer dans le particulier après avoir parlé en général, l'apparition soudaine de Gordon Leath dans la tente commune de *l'Oiseau-Jaune* était non-seulement un motif d'épouvante, mais une cause d'hésitation et de défiance.

Il y avait, en effet, cent à parier contre un que, dans le nombre des honorables gentlemen rassemblés autour des diverses tables, plusieurs faisaient métier de battre les buissons. Supposer le contraire eût été, assurément, compter sur un miracle. Il y avait là des Américains qui sentaient la corde à trente pas, des Mexicains à qui on eût vissé le garrot autour du cou, rien que sur leur bonne mine.

Et comme il arrive cinq fois sur six dans les auberges des campements, la moitié, pour le moins, des personnes présentes venait on ne savait d'où, allait on ne savait où.

Les quinze ou vingt revolvers qui étaient là tout armés allaient-ils faire feu dans la même direction ou se tourner les uns contre les autres?

Ces motifs d'inquiétude étaient si sérieux et si naturels, que peut-être n'y aurait-il point eu de bataille sans un incident qui rompit la glace en quelque sorte. Le magnifique cheval anglais, monté par le rôdeur, pris dans cet espace où l'air lui manquait, saisi aux narines par l'odeur du tabac et de l'alcool, ébloui par la lumière et la vue de la foule, se cabra tout à coup et devint furieux. Il se lança droit devant lui, écrasant ce qui lui faisait obstacle. Dans l'effort qu'il tenta pour le réduire, son cavalier perdit ce fameux chapeau de cuir gris qui avait barré la route à Dawson. Sa tête parut à découvert, et Dawson s'écria aussitôt :

« Celui-là n'est pas Gordon Leath !

— Feu ! répéta en même temps Jonathan Smith qui lâcha son coup de carabine. Celui-là est un mendiant de Français, qui ne vaut pas l'ongle de l'orteil du Rôdeur-Gris !. »

Il y eut une épouvantable explosion de poudre et de clameurs.

Le beau cheval se leva tout droit sur son train de derrière, puis tomba comme une masse.

Au moment où Jonathan avait pressé la détente de son revolver, Grelot, parlant à voix basse, avait dit :

« Aux flambeaux ! »

Ceci était le résultat d'un plan, rapidement concerté entre les trois amis pendant les quelques secondes de trêve.

Quatre flambeaux éclairaient la scène.

Mornaix tira deux fois, Grelot et Miguel tirèrent chacun une fois.

Les quatre flambeaux éteints laissèrent la salle commune dans une complète obscurité.

Grelot dit encore :

« Il n'y a que l'écurie où l'on puisse se défendre. Je sais le chemin. Suivez-moi !

— Assomme ! assomme ! » criait Jonathan qui s'était précipité en avant, espérant trouver le faux Gordon Leath embarrassé dans les harnais de son cheval mort.

Mais il ne trouva qu'une main d'acier qui se crispa dans la laine de sa chevelure, tandis qu'un coup de bowie labourait ses côtes.

Il faut renoncer à peindre l'effrayant tumulte qui suivit. Sam et Tom Smith avaient bravement lâché leurs coups de revolver dans la direction où naguère étaient nos amis, sans s'inquiéter de ce qui pouvait être entre deux. Mineurs et aventuriers, se sentant frapper par derrière, croyaient à quelque trahison et ripostaient en jurant. On entendait craquer les batteries et grincer les couteaux au milieu d'un concert de blasphèmes empruntés à diverses langues, mais où l'idiome anglais conservait son incontestable suprématie. Owen, à qui personne ne songeait, poussait des clameurs extravagantes, Kate gémissait bruyamment, appelant tous les saints du paradis ; les deux petits bêlaient.

Seuls peut-être au milieu de cette bruyante cohue, nos quatre amis gardaient le silence, exécutant avec prestesse et sang-froid le plan concerté entre Mornaix, Grelot et le Malgache. Roger, dégagé sans bruit par Mornaix, sentit un doigt s'appuyer sur sa bouche et entendit ces mots tomber dans son oreille :

« Rien que le couteau ! »

Tous quatre se serrèrent et commencèrent cette entreprise difficile de percer la foule dans la direction de la porte intérieure communiquant avec les offices.

Il ne fallait pas songer, en effet, à sortir par l'issue extérieure. Outre que les Smith et leurs adhérents s'étaient portés là d'instinct, on entendait des pas pressés au dehors et des lueurs approchaient. Le campement entier, femmes, enfants, serviteurs, se précipitait vers *l'Oiseau-Jaune* avec des torches pour connaître les motifs de la bagarre.

A la vérité, il en était de même vers l'intérieur, mais dans la proportion de sept à huit personnes, en comptant la vicomtesse Fanfare, arrachée à son doux *farniente* par le bruit trop voisin de la fusillade.

Roger avait évidemment fait d'assez jolis progrès depuis son départ de Paris. Il devait sans doute à quelque diabolique aventure le costume de Rôdeur-Gris qu'il portait si galamment. Quoiqu'il eût déjà travaillé à merveille autrefois sur la grève du Perrey, au Havre, ses compagnons purent constater une amélioration remarquable dans la façon dont il reçut les premiers qui s'approchèrent de lui après la chute de son cheval. Aucun notaire de Paris n'eût, certes, fendu un front et troué une jaquette de buffle avec la netteté qu'il mit à cette opération.

En chemin, de la table centrale à la porte, il fit encore quelques bons coups à la sourdine, mais il eut le temps de dire tout bas, dans ce trajet si court, à l'oreille du Malgache, qu'il n'avait pas pris goût aux aventures.

Comme nos amis atteignaient l'ouverture intérieure, les lumières arrivaient à la fois du dehors et du dedans avec la foule des curieux. Ce fut un petit moment d'é-

preuve, parce que cet enragé de Jonathan, tout blessé qu'il était, cria de sa voix de stentor :

« Cernez-les ! brûlez-leur les yeux par devant ! lardez-les par derrière !

— Un temps de galop ! » ordonna en même temps Mornaix.

Et Grelot :

« A la Monaco ! la main aux dames ! allez, la musique ! »

Le Malgache poussa un sauvage cri de guerre.

Roger ne dit rien, mais, tudieu ! la besogne qu'il tailla aurait bien étonné maître Piédaniel !

Ils passèrent tous quatre sur le ventre des derniers opposants. Une fois au seuil, Mornaix saisit l'Oiseau-Jaune et Roger la vicomtesse Fanfare, sa femme, qui arrivait en fraîche toilette du bal Mabille. La retraite acheva de s'effectuer derrière ces vivants boucliers qui se débattaient en criant comme des aigles.

Quand nos quatre amis parvinrent à la porte de l'écurie, ils se regardèrent, fumant la sueur et le sang. Tous quatre avaient les bras rouges jusqu'au coude.

Ils entrèrent, et la porte massive se referma sur eux. Leur premier mouvement fut de s'embrasser comme on remercie Dieu. Aucun d'eux n'était blessé, sauf les contusions et les égratignures. Ces batailles de chambre, dans les deux Amériques et en Australie, font souvent plus de tapage que de mal. Les mouvements sont gênés, on tire de trop près et sans viser ; les coups, partagés au hasard, vont en majorité au parti le plus nombreux.

Le miracle n'était pas dans ce fait que nos amis sortaient sains et saufs de cette mitraillade, le miracle était dans leur réunion même, à l'heure du suprême danger.

« Nous sommes sauvés, puisque nous sommes ensemble ! s'écria Mornaix en donnant une seconde accolade à Roger.

— Écoutez ! fit Miguel en prêtant l'oreille aux bruits du dehors.

— Peut-être auriez-vous bien fait, dit Roger, de garder l'homme et la femme pour otages.

— Devient-il fort ! s'écria Mornaix gaiement.

— Pour rusé, mon notaire est rusé, » ricana Grelot qui n'avait pas perdu une parcelle de sa joyeuse humeur.

Au dehors, les bruits se rapprochaient.

Le Malgache, qui riait rarement, alla coller son oreille à la porte.

« Mon vieux Roger, reprit Mornaix, dans ce pays-ci, les otages ne valent pas la peine de les prendre. Chacun des hommes que nous avions là-bas casserait la tête de son voisin pour une poignée de poudre d'or. Le landlord et sa femme nous auraient gêné, voilà tout. Si les Smith comptent nous enfumer ici, comme c'est vraisemblable, il leur eût été parfaitement indifférent de rôtir avec nous Mme Fanfare et son auguste époux.

— Fanfare ! » répéta Roger comme si ce nom eût éveillé en lui un vague et lointain souvenir.

Le Malgache fit de la main un signe qui ordonnait le silence.

Grelot comptait les chevaux qui étaient nombreux et presque tous d'une grande beauté. Il semblait tout entier à son travail. Mornaix dit tout bas en le montrant du doigt :

« Maître Grelot est à la recherche d'une mécanique pour nous tirer d'ici....

— Ils sont là ! murmura Miguel, à dix pas. »

En parlant, il rechargeait lestement son revolver.

Mornaix et Roger voulurent l'imiter. Grelot se donna tout à coup un maître soufflet sur le front.

« Pas de bêtises ! dit-il. Les pistolets ne serviront à rien ; c'est bon pour plus tard. Eh ! mon notaire, il s'agit de prendre la poudre d'escampette ! Avez-vous un brin d'idée ?

— On pourrait faire une sortie, répliqua Roger, sérieux et calme comme s'il eût été à l'étude copiant les rôles du patron.

— Ils vont chercher des haches ! annonça Miguel toujours aux écoutes.

— Une chose que je voudrais savoir, reprit Grelot, c'est pourquoi et comment mon notaire a sur le corps la défroque du Rôdeur-Gris. Mais au prochain dessert, il aura l'obligeance de nous raconter ça. En voici deux, des haches. »

Il en jeta une aux pieds de Mornaix et ajouta :

« Monsieur le comte, sans vous commander, faites comme moi, et on va peut-être rire !

— Et moi ? demanda Roger.

— Vous, sellez quatre chevaux, les meilleurs.

— Et moi ? fit le Malgache. Je vous préviens qu'on voit venir des torches.

— Vous, faites des paquets de paille, ce qu'ils appellent ici de la paille, faites-en quatorze, ni plus ni moins, gros chacun comme trois fois votre cuisse.

— Et ça servira ?

— Obéissez, Miguel ! » interrompit Mornaix.

Le Malgache quitta son poste en grommelant :

« On n'éteindra pas le feu avec des bouchons de paille ! »

Mornaix et Grelot étaient déjà en besogne aux deux

côtés de l'écurie ; Roger s'occupait des chevaux, le Malgache se mit à lier ses paquets de litière.

Pour que le lecteur soit à même de comprendre le rôle de chacun à l'intérieur, l'idée de Grelot et les efforts des assiégeants dont il sera bientôt fait mention, nous sommes obligé de décrire au moins sommairement le lieu où nos amis se sont enfermés.

Grelot nous l'a dit déjà : l'écurie de *l'Oiseau-Jaune* était le seul endroit où l'on pût soutenir une manière de siége, tout le reste de l'établissement n'étant formé que de tentes juxtaposées et défendues seulement par la toile qui les recouvrait.

L'écurie, au contraire, l'unique écurie qui fût dans le campement, était construite en troncs de gommiers, solidement reliés par des chevilles, dans toute l'étendue de ses quatres faces. Deux de ses angles avaient des crampons de fer; les deux autres, dans la prévision d'un agrandissement prochain, étaient tenus par des mortaises et des cordages à l'intérieur, de telle sorte que l'un des pans, formant muraille, pouvait être reculé selon les besoins de l'achalandage.

L'écurie du landlord était un de ses meilleurs revenus. Comme le cheval est là-bas, pour tous, un objet d'ardente convoitise, comme les voleurs de chevaux y sont nombreux, audacieux et capables de tout pour arriver à leurs fins, le landlord louait chacune de ses places ou *boîtes* un prix fou. L'écurie de *l'Oiseau-Jaune* n'avait jamais perdu un seul cheval. Avec sa clôture de troncs d'arbres, elle était regardée comme une forteresse.

Trois côtés du solide parallélogramme étaient pris au milieu des diverses tentes qui composaient l'auberge et ses dépendances; le quatrième côté regardait la campagne et formait l'extrémité nord du campement.

Il n'y avait rien au delà, sinon deux ou trois huttes d'écorce, habitées par ces misérables êtres qui sont les débris de la population indigène.

Une porte assez large s'ouvrait au milieu de ce pan extérieur ; une autre porte donnait, vers l'ouest, sur les dépendances de l'hôtellerie.

C'était à cette dernière porte que le Malgache avait collé son oreille. Nos amis étaient entrés par là en venant de la tente commune. C'était de l'autre côté de cette porte, fermée et barricadée, que les assaillants tenaient conseil avant d'entamer les hostilités.

Au contraire, Mornaix et Grelot travaillaient à droite et à gauche du grand pan qui regardait la campagne, et comme s'ils eussent voulu désarticuler cette énorme cloison.

A l'intérieur, le pan ne tenait que par des crampons de bois et des cordages, liés autour de deux forts poteaux dont chacun soutenait un angle de la bâtisse. En un tour de main Grelot eut accompli sa tâche du haut en bas. Il rejoignit alors Mornaix qui achevait la sienne. Roger et le Malgache se rapprochaient, discutant sur le mérite d'un des quatre chevaux choisis pour avoir l'honneur de faire partie de l'escorte.

C'était un fringant animal, dont la lampe suspendue au plafond éclairait la fine cambrure et la croupe magnifique.

« Veillez aux portes ! commanda Grelot. Il ne faut pas qu'on nous dérange avant que la mécanique soit montée, parée et graissée. »

Comme si les gens du dehors eussent jugé à propos de lui répondre, une robuste pesée secoua le battant qui donnait sur les communs. Miguel, profitant de l'effort, put introduire son revolver dans l'ouverture produite et lâcha deux coups qui furent suivis d'un double hurlement.

« Bravo ! Malgache, applaudit Grelot. Rechargez ! »

Mais sa voix fut couverte par une soudaine clameur.

Les assaillants renonçaient bruyamment au silence qui avait accompagné leurs premières opérations.

Un concert de blasphèmes et d'injures s'éleva, tandis que vingt pistolets ouvraient une pétarade inutile.

Puis des voix dominèrent le tumulte disant :

« Une flambée ! Allumons-les !

— Pas de feu ! cria la voix aigrement suppliante de l'Oiseau-Jaune. Vous savez bien que mon établissement tout entier brûlerait comme une boîte d'amadou ! Pas de feu ! mes chers amis, vous ne voudriez pas ruiner un honnête homme !

— Tant qu'on n'emploiera pas le feu, répliqua Dawson, nous nous ferons canarder comme des niais par les fentes de la porte.

— Le feu ! Le feu ! gronda un chœur formidable qui était évidemment la majorité.

— Les maîtres des chevaux ne sont donc pas là? murmura Grelot avec une certaine anxiété. Il nous faudrait encore dix minutes.

— Le premier qui parle de feu aura affaire à moi ! clama la grosse voix de Jonathan Smith. Nous avons six chevaux là dedans, nous autres ! Attention !

— A bas le feu ! appuyèrent quelques voix.

— Au diable les chevaux ! » vociféra le chœur.

Il y eut une seconde décharge, mais celle-ci dénotait une guerre civile entre ceux qui voulaient l'incendie et les maîtres des chevaux qui mettaient ainsi leur *veto*.

« A la bonne heure ! dit Mornaix tranquillement. Mons Grelot aura ses dix minutes et même la douzaine. »

Pendant quelques secondes, il fut impossible de rien

distinguer parmi les bruits confus qui éclataient au dehors. Mais bientôt la paix fut faite, et il sembla que les assiégeants tenaient une sorte de conseil.

Tout en travaillant, Grelot avait l'oreille au guet.

« A vos chevaux, mon notaire, dit-il, et que ça soit sanglé à la papa ! Miguel, confectionnez vos bouchons de paille : on vous donnera gratis la manière de s'en servir.

— On dirait qu'ils s'éloignent, murmura Mornaix.

— Parbleu ! fit Grelot, les Smith ont été à l'école chez les Apaches, là-bas. C'est bête, c'est lourd, mais ça a fait de bonnes études. Ils auront trouvé aussi quelque mécanique. »

De la porte de l'ouest, où il nouait sa paille, le Malgoche annonça :

« Il n'y a plus personne.

— J'ai fini, ajouta Mornaix qui, d'un coup de hache, trancha le dernier lien.

— Reste la partie de voltige, répliqua Grelot. La chose tient au toit de bout en bout. Veillez aux quatre aires de vent, s'il vous plaît, je vais visiter la charpente.

— Tu pourrais bien, dit Mornaix, nous expliquer un peu ton affaire.

— Je suis aux ordres de monsieur le comte, répliqua Grelot qui déjà grimpait le long de l'un des poteaux avec une agilité de singe. Que monsieur le comte ait seulement la bonté de remuer la terre au pied des troncs. Les outils de mineurs ne manquent pas ici. »

Il y avait, en effet, des pelles et des pioches dans tous les coins de l'écurie. L'Oiseau-Jaune était un commerçant-omnibus.

« Or donc, reprit Grelot en attaquant la première amarre reliant le mur de bois à la charpente, pendant que Mornaix descellait le pied du premier tronc ; or

donc, je suis bon catholique et ne lis pas souvent la Bible protestante. N'empêche que, voilà trois ou quatre mois, à Melbourne, n'ayant rien de plus pressé à faire, j'ai mis le nez dans l'*Histoire de Samson*, édition de Londres, pour l'usage exprès de la congrégation anabaptiste de Mary-le-Bone. Très-bien.... Est-ce dur, le sol ?

— Non, répondit Mornaix.

— Chut ! fit le Malgache, voilà qu'on les entend de nouveau, ici, de votre côté.

— Ne vous inquiétez pas de mon côté, repartit Grelot. Je suis aux premières loges pour les voir par cette lucarne. Si je voulais, je ferais la fin des trois Smith en trois coups de revolver. Mais ce ne serait pas l'affaire de M. le comte, qui veut se servir d'eux pour retrouver la senorita. C'est dans les règles. Un homme sage s'assure toujours d'une piste à suivre.... Où en étions-nous ? aux renards de Samson, je crois !

— Vous n'avez pas encore parlé des renards, monsieur Grelot, » dit le Malgache avec un grand sérieux.

Le Malgache écoutait fort attentivement ; sa confiance dans le gamin de Paris était sans bornes.

« Un peu plus de paille dans vos paquets, Miguel, recommanda Grelot. C'est pour attacher à la queue des renards. »

Roger ouvrit de grands yeux.

« Où diable prends-tu les renards, saute-ruisseau, demanda-t-il.

Grelot répondit :

« Patron, vous avez appris de fond en comble l'art de seller les chevaux. C'est ficelé, cette besogne-là ! Veuillez accepter mes compliments bien sincères.... Tiens ! tiens ! Ils ont des pioches aussi, là-bas, et des

pelles, et des haches. Est-ce qu'ils m'auraient volé mon idée? »

Mornaix donna un maître coup de pic entre deux troncs à hauteur d'homme. Il fit un trou et mit son œil à cette ouverture.

Les assiégeants étaient groupés juste en face de lui, au nombre de trente ou quarante. Derrière eux, mais beaucoup plus loin, on voyait un second groupe composé des bouches inutiles, femmes, enfants et nègres, Tout le campement était là.

Grelot avait raison : il eût été facile de viser les trois frères Smith qui se tenaient en avant du groupe principal.

Mais il eût fallu saisir le moment, car à l'instant même où Mornaix glissait son premier regard par le trou de pioche, les torches s'éteignirent subitement, et le groupe, se séparant par moitié, commença à se glisser vers l'écurie.

Au lieu de venir en droite ligne à la porte, située au milieu de la cloison, les deux troupes, s'abritant derrière les buissons et les déblais de trous à or (car on avait miné tout autour du campement), essayaient évidemment d'approcher la place par surprise.

« Bien, bien! murmura Grelot, vos finesses sont cousues de fil blanc, allez toujours. Vous allez revenir vers la porte en rasant le mur, comme des sauvages que vous êtes. Connu!

— Dites donc, monsieur le comte, s'interrompit-il. Ça tient plus ferme que je ne croyais, ici, en haut. Il y a des crampons. C'est égal. Faites-moi le plaisir d'attacher vos paquets de paille à la queue des renards, ami Malgache....

— Des renards! répéta Miguel.

— Maître Grelot, dit Roger, ce n'est pas le moment de plaisanter. »

Le gamin de Paris jeta à ses pieds un énorme crampon qu'il venait de desceller avec la seule aide de sa hache.

« On fait ce qu'on peut, patron, répliqua-t-il. A défaut de merles, on mange les grives. Si le seigneur Malgache ne trouve pas de renards à portée de sa main, qu'il prenne les chevaux. Ce sera toujours assez bon pour les philistins !

— Attachez la paille à la queue des chevaux, ordonna clairement Mornaix qui avait compris du premier coup le stratagème de Grelot.

— Caraï ! murmura le Malgache avec admiration. Le demonio a plus d'esprit qu'il n'est gros !

— Mais, objecta Roger, les renards de Samson étaient pour incendier les moissons des infidèles. Il n'y a pas un grain de blé à dix lieues à la ronde.

— C'est juste, dit le Malgache. Et Samson avait des portes ouvertes pour faire sortir ses renards. »

Des coups de hache pressés retentirent au dehors, et le mur en bois, privé déjà de la majeure partie de ses attaches, oscilla sur sa base.

« Ma parole ! s'écria joyeusement Grelot, les beaux esprits se rencontrent. Nous sommes tombés justement, ces messieurs et moi, sur la même mécanique. Attention ! nos quatre chevaux sont-ils prêts ?

— Ils sont prêts.

— Les autres ont-ils leur fourrage sous la queue?

— J'attache la dernière botte de paille.

— Déhalez la lampe et ne bougez plus ! »

Mornaix jeta sa pioche. Une tranchée profonde laissait à nu le pied des troncs tout le long de la cloison.

Au dehors, on était en belle humeur comme à l'approche d'un bon tour. Des chuchotements bourdonnaient, coupés par des éclats de rire contenus. Aux

bruits de la hache s'ajoutait le son sourd de la pioche attaquant la terre de l'autre côté du mur.

Grelot avait achevé sa besogne, et pourtant il ne descendait point.

« C'est grand dommage, dit-il, de perdre tant de bons chevaux. Il y aurait là de quoi se faire des rentes. Mais il ne s'agit pas seulement de prendre la clef des champs, il faut encore rendre la poursuite impossible.

— Cet avorton-là vaut son pesant d'or! » dit Miguel attendri.

Mornaix avait largué lui-même la corde qui suspendait la lampe au plafond. Il se trouvait auprès de Roger qui tenait en bride les quatre chevaux tout sellés.

« As-tu compris, copin? demanda-t-il.

— A peu près, répondit Roger. Nous allons nous faire rompre les os.

— Nous les tenons! disait-on au dehors,

— J'espère bien, ajouta l'Oiseau-Jaune, que Vos Seigneuries donneront pour le dégât des dommages-intérêts équitables!

— Voilà du vrai français, mon notaire, hein! ricana Grelot à cheval sur une pièce de charpente. Dommages-intérêts! Ça fait penser à l'étude! »

Malgré lui, en effet, Roger songea à maître Piédaniel.

« Holà! monsieur le comte! cria du dehors la voix de Jonathan Smith, m'entendez-vous?

— Je vous entends, répondit Mornaix.

— Sommation d'usage! grommela Grelot. Tenons-nous bien : il va mentir.

— Monsieur le comte, reprit Jonathan, vous êtes là quatre braves hommes, mais nous sommes ici quarante qui n'avons pas froid aux yeux.

— Cela fait dix contre un, calcula Mornaix.

— Juste. Mais vous croyez avoir l'avantage de la position, n'est-ce pas ?

— C'est notre opinion.

— C'est votre erreur, monsieur le comte. Nous ne vous attaquerons pas par la porte, ce qui exposerait les premiers entrants à vos coups. Nous ne voulons pas perdre une once de sang au jeu que nous allons jouer. L'idée est de moi....

— Et de moi, intercala Grelot. Moitié partout !

— Vous savez, poursuivit Jonathan, que je m'entends assez à manier mes cartes. Jusqu'à présent, vous n'avez pas été heureux avec moi. »

Le sang monta violemment aux joues de Mornaix, mais il répondit avec calme :

« Toute partie a sa revauche. Qui vivra verra.

— Juste ! dit encore Jonathan Smith. Pour voir, il faut vivre. Or, vous êtes morts, si je veux. Derrière ce mur que vous regardez comme un abri, vous ne valez pas mieux qu'en rase campagne ; ce mur va disparaître à mon commandement, aussi vite qu'un décor de théâtre, et lorsqu'il sera tombé, il n'y aura plus rien entre vous et nos carabines.

— Alors, pourquoi parlementer, Jonathan Smith ?

— Si je vous disais que c'est pour épargner votre vie, vous ne me croiriez pas, monsieur le comte. Mais il y a avec vous vingt chevaux dont six m'appartiennent. En mon nom, et au nom de ceux qui réclament les seize autres, je vous offre capitulation.

— Ils sont supérieurement placés, dit Grelot. On peut faire une magnifique omelette de coquins. Allumez les mèches ! »

Le Malgache et Mornaix approchèrent de la lampe deux poignées de paille qu'ils tenaient à la main.

Les choses étaient ainsi à l'intérieur de l'écurie. Seize chevaux libres, sans harnais et portant des bottes d'herbes sèches derrière la croupe, étaient rangés sur une seule ligne en face de la cloison.

Mornaix et Miguel restaient l'un près de l'autre la mèche à la main.

Grelot restait à son poste dans la charpente.

Roger tenait les chevaux sellés.

« Vous ne répondez pas? demanda Jonathan. On ne vous sommera pas deux fois! »

Grelot arc-bouta son corps souple et vigoureux, malgré sa frêle apparence. Ses deux jambes pesèrent sur l'extrême sommet du mur de bois qui tenait seulement par son propre équilibre.

Le mur oscilla puis tomba tout d'une pièce, produisant un bruit comparable à une décharge d'artillerie.

Il y eut un grand cri au dehors.

Au dedans, Mornaix et Miguel, s'éloignant l'un de l'autre, firent courir la mèche derrière les seize chevaux qui bondirent furieusement, emportant les brandons enflammés.

Leur passage sur le mur tombé, qui formait pont, produisit un fracas de tonnerre.

Grelot dégringolait en même temps. Nos quatre amis étaient en selle. Un second tourbillon passa sur le pont sonore et s'engloutit dans la nuit.

L'écurie était vide.

VI

Gigots à l'ail et poulets marengo.

La chute du mur de bois n'avait pas amené le résultat attendu. Aucun des Smith n'était resté englouti sous cette masse qui avait versé avec lenteur, laissant aux assiégeants le temps de se garer à droite et à gauche. Les précautions de maître Grelot, qui ont pu sembler surabondantes, n'étaient que sages, et, sans les chevaux incendiaires, le gros des assiégeants, immédiatement reformé, eût barré le passage à nos amis.

Mais le troupeau hennissant et furieux, poursuivi par le feu qu'il portait attaché à ses flancs, poussa droit devant soi comme un monstrueux projectile. Tout ce qui lui fit obstacle fut écarté ou broyé. Nos quatre amis, rapides comme la foudre, passèrent au milieu de ce désastre. Ils n'entendirent que des plaintes. Pas un coup de pistolet ne fut tiré contre eux.

Quand les hôtes de l'*Oiseau-Jaune* reprirent leurs sens, après cette terrible secousse, les fugitifs étaient déjà loin, perdus dans l'immensité du *bush*.

Ils allèrent d'abord en silence, galopant côte à côte et piquant droit vers le nord, selon la direction qu'ils avaient prise au départ. Le rôle de Grelot était fini; Mornaix reprenait le commandement, et le gamin de

Paris, heureux du bon tour qu'il venait de jouer, trouvait tout simple d'emboîter le pas. Mornaix était le chef naturel de la petite caravane ; son séjour au Mexique, et la vie aventureuse qu'il menait depuis des années, faisaient de lui un guide accompli. Miguel, en cela, ne lui cédait guère ; tous deux avaient traversé d'innombrables dangers.

Certes, ils n'étaient pas ici chez eux comme s'ils eussent voyagé en Senora ou dans la montagne californienne ; mais il y a un sens pour le désert. En outre, à partir des révélations du nègre Bambô, mort à Galway en livrant le secret du vrai Gordon Leath, Ier du nom, Mornaix avait étudié l'Australie avec toute son intelligence et toute son expérience. Il savait par cœur tout ce qui se peut apprendre, sans avoir effectivement et matériellement tâté le sol.

En outre encore, il était en Australie depuis plusieurs mois, fouillant et quêtant.

Son défaut n'était point l'irrésolution. Il appartenait, comme tous les aventuriers par vocation, à la catégorie des gens qui ne doutent de rien. Pour eux, la confiance en soi-même est l'arme la plus sûre et la première de toutes les vertus.

Le plan de Mornaix, surgissant d'une seule pièce, était complet dans sa tête au moment où il quittait l'écurie de l'*Oiseau-Jaune*.

Quelques heures auparavant, isolé, vaincu, mourant de faim, il marchait néanmoins à son but, suivant la piste des Smith. Pas une heure, pas une minute, il n'avait déserté la pensée de Naranja ni abandonné son entreprise. Maintenant qu'il avait des armes et qu'il entendait autour de lui le galop de ses trois braves compagnons, une foi immense lui emplissait le cœur.

« Nous n'allons pas bien loin, dit-il (et ce fut la première parole prononcée) ; il nous faut suivre les Smith.

— Sauf meilleur avis, répliqua Grelot ; nous allons à Melbourne qui est une belle ville, où je ne suis pas fâché de passer une nuit ou deux pour tâter un peu les plaisirs de la civilisation, avant de piquer une nouvelle tête dans la sauvagerie.

— Pourquoi à Melbourne ? demanda Mornaix.

— Parce que j'ai cassé plus de vaisselle à l'*Oiseau-Jaune* que je n'en ai lavé, monsieur le comte. Il y a là une manière de dame qui sent son bal Musard d'un quart de lieue : la femme du landlord, la vicomtesse Fanfare, comme ils l'appelent....

— Fanfare ! répéta pour la seconde fois Roger.

—Mon notaire connaît ce nom-là, c'est sûr, reprit Grelot. Quelque souvenir de Paris. C'est drôle comme ça voyage, ces particulières. Moi, je les estime : elles m'attirent, quoi ! J'ai donc été un peu voir celle-là par le trou de la serrure, c'est-à-dire en soulevant un brin la toile de sa tente. Elle n'est pas mal, quoique un peu endommagée par les injures du temps....

— Au fait ! dit Mornaix.

— Est-ce que vous êtes pressé, monsieur le comte ? demanda paisiblement Grelot. Nous tournons le dos à Melbourne et la route est longue d'ici là. Nous avons bien le temps de causer. Où allons-nous, pour le présent ?

— Au campement des Allemands, à Mulhausen, répondit Mornaix, pour perdre la trace de nos chevaux.

— Je m'en doutais et c'est fort bien imaginé. Vous êtes toujours ferré à glace sur ces machines-là, monsieur le comte. Va pour le campement des mein herr !

— Pendant ce temps, dit Roger, les Smith peuvent bien nous échaper....

— Pas de cheveaux! répliqua laconiquement le Malgache.

— Certes, certes, fit Grelot non sans un léger contentement de lui-même, les bouchons de paille avaient du bon.

— Nous ne t'avons pas encore remercié, l'interrompit Mornaix, qui ralentit l'allure de son cheval. .

— Allons donc! à votre service! J'espère pincer bien d'autres mazurkas avant mon décès, mes bons maîtres. Seulement, quant à la question des chevaux, dont les Smith sont momentanément privés, je vous fais observer que l'escorte de Bendigo à Melbourne doit passer demain matin à Yellow-Bird.

— C'est vrai, murmura le Malgache. Ce pauvre diable d'Irlandais a dit cela.

— Celui-là nous a donné une bouchée de pain, fit observer Mornaix. Il faut qu'il arrive sain et sauf à la mer.

— Convenu, monsieur le comte, quoique nous ayons assez de nos propres affaires. Voulez-vous avoir l'obligeance de me laisser dire ce que j'ai vu et entendu dans le boudoir de Mme Fanfare?

— On t'écoute, damné bavard.

— Voilà donc la récompense de mes longs et signalés services!... » commença Grelot.

Mais Roger l'interrompit pour demander:

« Comment est-elle faite, petit, ta vicomtesse Fanfare?

— Robe de soie écossaise, répondit le gamin, cheveux à la chien, dernière mode du faubourg Saint-Germain, crinoline en cloche à melon, vingt cinq sous de

rouge et de blanc, dix centimes de noir de fumée sous les cils.

— Ses traits? insista Roger.

— Patron, elles se font des têtes, vous savez bien. Voilà le signalement exact : nez du Prado, bouche des Délassements-Comiques, yeux du concert des Champs-Élysées. Si vous avez connu une Fanfare, c'est votre Fanfare, ma parole d'honneur sacrée!

— Dire que, quand il le faut, un perroquet pareil devient un homme! admira le Malgache.

— Merci; j'arrive au fait. Quand je glissai un regard indiscret à l'intérieur du boudoir, la Parisienne était en tête-à-tête avec Jonathan Smith. »

Tout le monde devint aussitôt attentif.

« Voilà ce que je voulais vous dire depuis une demi-heure, reprit Grelot.

— A-t-il été question de Naranja? demanda vivement Mornaix.

— Oui et non. Il a été question surtout d'une autre personne, mais c'était par rapport à la senorita. Il ne faut pas vous faire de chagrin, seigneur comte. Maintenant que nous voilà réunis, je parierais un souper à discrétion chez Philippe que nous aurons notre chère petite comtesse,... pourvu qu'il ne soit rien arrivé pour casser notre pacte, toutefois. Mon notaire, et vous, Malgache, ça va toujours à la vie, à la mort pour la comtesse, n'est-ce pas?

— Caraï! répondit seulement Miguel. C'est ma sœur! »

Et Roger ajouta :

« J'ai fait un voyage assez désagréable pour qu'on ne m'adresse pas de ces bêtes de questions! »

Mornaix serra les mains de Miguel et de Roger, mais il arrêta court son cheval pour embrasser le gamin de Paris sur les deux joues.

« N'empêche, dit celui-ci, cachant sous un rire moqueur son orgueil et son émotion, n'empêche que si vous en faisiez autant à la vicomtesse Fanfare, monsieur le comte, il vous en resterait aux lèvres de toutes les couleurs. Allons au pas, si vous voulez, mais marchons : les rassemblements sont défendus. Je disais donc que j'allais vous donner un petit coup sur le cœur, monsieur le comte. Le Jonathan est amoureux, mais là, en grand ! La senorita fait de lui tout ce qu'elle veut. On ne la torture pas, Dieu merci, non, bien loin de là ! Elle n'a pas dit un mot du secret, à la grande colère de Sam et de Tom, qui ne sont pas amoureux et qui commencent à murmurer contre leur jeune frère.

— C'est un grave danger, cela ! murmura Mornaix.

— Savoir ! Jonathan les domine. La chose claire, c'est qu'ils n'en savent pas plus long que le premier jour. Ils se sont orientés à leur manière ; ils ont acheté du gouvernement je ne sais combien de mètres carrés dans le Rodney. Peut-être le pot-aux-roses est-il dans leur propriété....

— Il y est, » l'interrompit ici Roger d'un ton péremptoire.

Chacun le regarda, étonné.

« Ah ! bah ! fit Grelot. Il y est !

— Comment sais-tu cela, demanda Mornaix.

— Je sais cela, répondit simplement Roger, parce que je l'ai trouvé par hasard, votre pot-aux-roses. J'ai dormi dans le trou où est la tonne de poudre d'or. »

Le bruit de la marche cessa et il y eut un profond silence.

Assurément, chacun de ceux qui étaient là et qui venaient d'entendre les paroles de Roger, croyait à l'existence de la tonne d'or. La tonne d'or était, depuis plus

d'une année, le centre de leurs efforts, le mobile de leurs actions.

Et cependant, ils restèrent abasourdis, comme si l'un de leurs quatre chevaux eût tout à coup pris la parole.

« Caramba ! grommela Miguel, ces gens de Paris plaisantent souvent !

— Parles-tu sérieusement, copin ? » demanda Mornaix d'un ton insinuant.

Et Grelot :

« Ah çà ! ah çà ! Patron, pas de bêtises ! La tonne d'or n'est donc pas une balançoire du vieux mauricaud ! une illusion ! une chimère ! un point de départ de mélodrame, une romance à dormir debout ! Nom d'une pipe ! ce serait drôle tout de même si la tonne d'or existait en chair et en os, comme vous et moi, un clampin et un notaire ! »

Roger les regarda tous les trois tour à tour d'un air sérieusement indigné :

« Vous n'étiez donc pas sûrs, malheureux ! s'écria-t-il. Robert ! c'est à toi que je parle ! Quand tu m'as empêché d'aller à mon rendez-vous chez maître Piédaniel !.... »

Un franc et bruyant éclat de rire l'interrompit, éveillant au loin les échos de la forêt.

« C'est bien ! dit Roger avec rancune. Vous saviez l'aversion que j'avais pour les aventures ! Vous m'avez plongé dans un fouillis d'embarras et de périls auxquels mon éducation première ne me préparait pas du tout... au contraire ! Vous m'avez fait manquer une superbe occasion, car on aurait peut-être pu se dispenser d'épouser Mlle Eudoxie et acheter l'étude à tempérament. Tout cela pour courir après des millions qui, pour vous-mêmes, étaient dans la lune....

— Voyons, voulut l'interrompre Mornaix, Roger, mon bon Roger, explique-toi.

— Si nous étions encore sur le boulevard, répondit Roger qui lâcha, je crois, un juron d'officier, je vous brûlerais la politesse! Voilà plus d'un an que je n'ai vu Nannon à cause de vous. Nannon vaut bien Mme la comtesse, je suppose!

— Nannon n'est pas en péril.... dit Mornaix.

— Qu'en sais-tu? Il a passé de l'eau sous le pont depuis mon départ. Ah! vous ne croyiez pas à la tonne d'or! Tenez! C'est ignoble! »

Mornaix essaya de lui prendre la main, mais il poussa son cheval et se tint à distance.

« C'est tout de même drôle, reprit Grelot, que les notaires ça ne peut pas comprendre la pensée des personnes plus ou moins artistes. Eh bien! c'est vrai, là! On croyait dur comme fer! on se serait fait hacher plus menu que chair à saucisse, quoi! pour soutenir son opinion que la tonne d'or y était, mais l'idée qu'un quelqu'un l'a vue et touchée vous procure tout de même la berlue.... Écoutez, patron! Vous croyez au diable, pas vrai? Eh bien! si je vous disais que j'ai vu ses cornes.... mais bah! il boude. Revenons à nos moutons, qui est la vicomtesse Fanfare et les Smith. La preuve que le Jonathan est amoureux, c'est que l'esprit lui a poussé. Il est devenu délicat, galant et adroit. Devinez pourquoi il endoctrinait la vicomtesse Fanfare? »

Une seule chose était capable de distraire Mornaix de la révélation inachevée de Roger, qui éperonnait sa curiosité plus que nous ne saurions dire.

C'était Naranja. Mais il faut avouer que Naranja l'occupait bien autrement que la tonne d'or.

Il était donc tout entier au récit de Grelot, et c'est à

peine si ses yeux se portaient parfois vers Roger qui marchait à l'écart.

Miguel s'occupait aussi beaucoup de Naranja, mais la pensée de la tonne d'or le sollicitait terriblement.

Sans faire semblant de rien, il s'approcha de Roger et lui dit :

« Comme ça, monsieur de Lavaur, vous avez eu la chance de tomber dessus ?

— Tomber dessus, c'est le mot, répondit notre ami avec mauvaise humeur.

— Je vous serais bien obligé, monsieur de Lavaur, si vous vouliez me raconter.... »

Roger l'interrompit par un juron qui n'était même plus d'officier, et ajouta :

« Allez au diable ! »

Le Malgache porta la main à son couteau, mais il se contint, en considération de la tonne d'or.

« Je vous le donnerais en mille que vous ne devineriez pas, monsieur le comte, poursuivait cependant Grelot. J'aime mieux vous le dire : Jonathan est venu à Yellow-Bird chercher une dame de compagnie pour la señorita.

— Une dame de compagnie ! répéta Mornaix.

— Dame ou demoiselle, ça ne lui fait rien, reprit Grelot. Ce qu'il faut, c'est une amusette. La señorita s'ennuie, preuve qu'elle est traitée supérieurement.

— Comment cela ?

— Voilà les femmes ne s'ennuient que quand on leur donne tout, excepté l'objet même de leur désir. La señorita n'est pas heureuse, puisqu'elle ne vous a pas.... mais elle s'ennuie, donc elle est tranquille. »

Mornaix réfléchissait.

« On connaît le sexe un petit peu, continua Grelot d'un air fat. On a lu d'autres opuscules que la Bible anabaptiste. Maintenant, je ne voudrais pas jurer que le Jonathan n'ait pas voulu faire d'une pierre deux coups. Ces sauvages-là ont des diablesses d'idées quand il s'agit d'en venir à leurs fins. Le Jonathan pensait peut-être qu'en mettant auprès de Naranja une coquine qui aurait le fil et qui se faufilerait dans sa confiance.... »

Mornaix pâlit et murmura :

« Naranja n'est qu'une pauvre enfant !

— Et une enfant mexicaine, » ajouta Grelot.

Les chevaux de la petite caravane avaient repris le trot. Roger allait le premier, boudant toujours du meilleur de son cœur ; le Malgache le suivait à dix pas de distance, cherchant un moyen de le faire parler ; à dix autres pas, Mornaix et Grelot marchaient côte à côte.

« Dis-moi positivement ce qui s'est passé entre Jonathan Smith et cette femme, ordonna Mornaix. J'ai besoin de tout savoir pour fixer mon jugement.

— Quand je vous aurai tout dit, vous n'en saurez pas très-long, monsieur le comte, répliqua Grelot, mais enfin, je suis à votre service. Jonathan a parlé d'un bon prix ; la Fanfare, qui a traîné longtemps par les rues de Melbourne, et qui a toute sorte de monde dans sa manche, a réfléchi un petit peu et lui a dit : « J'ai votre affaire. » Il a voulu des détails. Elle lui a fait le portrait d'une particulière, probablement de même farine qu'elle, mais plus jeune, beaucoup plus jeune, et qui n'en est pas encore à épouser son Oiseau-Jaune. Ça vient de Paris, où ça a éprouvé sans doute quelque désagrément. Ça perçait à l'horizon du pays latin quand Fanfare avait déjà tous ses chevrons. C'était fleuriste

de son état, comme Fanfare, et ça demeurait dans la même maison que Fanfare, quartier du Luxembourg, premier étage au-dessous de la pluie.... »

Pendant ces dernières paroles, l'ordre de marche s'était sensiblement modifié. Roger avait ralenti brusquement le pas de son cheval, forçant ainsi Miguel qui suivait la même ligne à l'imiter : de sorte que nos quatre compagnons se trouvaient encore réunis en un seul groupe.

Il était aux environs de minuit. Leur étape se continuait depuis un peu plus de trois heures. Pendant la seconde moitié de ce temps, ils avaient traversé un très-riche pays, cultivé par places. Ils avaient pu compter au moins une demi-douzaine de stations aux hurlements lointains des chiens de squatters qui éventaient et saluaient leur passage.

Le campement de Mulhausen ne devait pas être éloigné désormais.

Au moment où maître Grelot, peu soucieux d'avoir deux auditeurs de plus, ouvrait la bouche pour continuer le panégyrique de la future dame de compagnie de Naranja, Roger lui dit brusquement :

« Toi, on te prie de te taire !

— Est-ce que vous connaissez aussi la demoiselle, patron ? » demanda le gamin.

Et comme Roger ne répondait pas, il ajouta :

« Ce nom de Fanfare vous rappelait déjà d'agréables souvenirs. On menait donc une vie d'enragé chez maître Piédaniel ?

— Tais-toi, fit Mornaix. Roger a quelque chose à nous dire. »

Miguel se prit à siffler un bolero. A son sens, la conversation s'écartait déplorablement de la tonne d'or.

Roger restait pensif.

« Connais-tu vraiment cette jeune fille dont nous parlions ? » demanda Mornaix.

Roger répondit :

« Je n'ai jamais souhaité qu'une chose : vivre tranquille. Vous croyez peut-être que je m'habitue aux aventures ? Pas le moins du monde. On ne s'habitue pas à ce qu'on hait. J'ai eu une tante qui, après trente-trois ans de mariage.... mais ce sont des affaires de famille. Eh bien ! autant je déteste les aventures, autant les aventures m'idolâtrent. Elles me suivent, elles m'entourent, elles me cajolent. Voyez combien il y en avait d'échelonnées sur mon chemin, là-bas, à Paris, depuis le logis de Nannon jusqu'à l'appartement de maître Piédaniel ! J'ai eu un mouvement de mauvaise humeur quand j'ai découvert, tout à l'heure, que vous n'étiez pas convaincus de l'existence de la tonne d'or....

— C'est ça, s'écria Miguel. Parlons de la tonne d'or ! »

Roger haussa les épaules.

« Je suis ici pour Naranja, dit-il, rien que pour Naranja ! La tonne d'or ne m'aurait pas fait aller jusqu'à Saint-Denis autrefois. Maintenant j'y vois un moyen de payer comptant mon étude ; mais la tonne d'or est loin, et du diable si nous n'en sommes pas séparés par des milliasses d'aventures ! Convenons de nos faits....

— Stipulons, patron, hasarda Grelot.

— Stipulons, répéta gravement Roger. J'ai suivi mon meilleur ami au bout du monde pour l'aider à retrouver sa femme.... »

Mornaix lui serra la main.

« J'ai cru, en faisant cela, continua Roger, mettre le

monde entre moi et la femme que j'aime. Je comptais sans les aventures. Le diamètre du globe n'est rien pour les aventures....

— Je veux être notaire, murmura Grelot, si je comprends un mot à ce galimatias !

— Il est possible que je m'exprime mal, répliqua Roger dont la voix trahissait une émotion à grand'peine contenue. Voilà ce que je veux dire : Si par hasard l'intérêt de celle que j'aime venait à la traverse de l'intérêt de Naranja....

— En passant pas le diamètre du globe ?... » l'interrompit Grelot.

Mornaix prononça impérieusement :

« Silence ! »

Puis il ajouta :

« Roger suppose que sa fiancée est en Australie.

— Bah ! fit Grelot, pas possible !

— Demonios ! gronda Miguel, nous avions pourtant assez d'une femme ! »

Roger essuya son front baigné de sueur.

« Je ne suppose pas, dit-il, je suis à peu près sûr. Quand je vous ai rencontrés, ce soir, j'étais en route pour aller la rejoindre à Melbourne. Mais il est écrit qu'en travers de tout chemin que je prendrai il y aura une aventure ! Dieu sait pourtant que je n'en avais pas manqué les jours précédents. C'est un fait exprès, une persécution, une malédiction ! Il y a des gens qui cherchent des aventures, c'est connu, ils n'en trouvent pas. Je crois bien ! j'en fais collection : c'est moi qui les ai toutes ! »

Mornaix sourit et dit :

« Tu ne regrettes pourtant pas de nous avoir sauvé la vie, je pense. »

Comme Roger allait répondre, des aboiements de

chiens se firent entendre au travers des arbres qui allaient s'éclaircissant. Ce n'étaient plus quelques hurlements isolés, mais un véritable concert, annonçant le camp allemand.

Mornaix commanda de faire halte et donna ses instructions. Il s'agissait, nous le savons, de perdre les traces, dans le cas peu probable d'une poursuite. Nos compagnons étaient venus en ce lieu expressément pour cela.

Ils se séparèrent et marchèrent un à un, abordant le camp par quatre côtés différents. On n'y voyait plus une seule lumière, mais beaucoup de gens faisaient bonne garde à l'intérieur des tentes, éveillés sans doute par le tapage des chiens, car on pouvait ouïr, au travers de la toile, le bruit sec des batteries de pistolets qu'on relevait.

Deux ou trois voix même crièrent : « Qui vive ! » en allemand.

La lune éclairait cette agglomération de tentes, piquées avec ordre et formant des rues bien alignées. Quelques-unes avaient de petits jardins. Partout le bon Allemand porte l'amour du chez soi.

Autant qu'ils le peuvent, ces émigrés de la vieille Germanie, séparés de leur pays par un espace immense, forment un peuple à part et se refont une petite Allemagne. Ils sont tranquilles, laborieux, honnêtes. Ils cultivent des fleurs, ils fabriquent de la bière, et vont chantant au large écho du *bush* la monotone et belle harmonie de leurs hymnes patriotiques.

Mornaix et ses compagnons passèrent et repassèrent plusieurs fois par les rues du campement, sachant que les empreintes du pied de leurs chevaux se mêleraient aux traces déjà marquées en tous sens sur cette terre battue ; puis ils sortirent comme ils étaient

entrés, par quatre côtés différents, et se réunirent après un long circuit en faisant marcher leurs bêtes à reculons.

Grelot revint le dernier et prit la queue de la caravane. Il y avait un objet informe sur la croupe de son cheval.

Ils reprirent leur course au galop. Leur direction nouvelle formait un angle aigu avec le chemin qu'ils venaient de parcourir, le plan de Mornaix étant de rejoindre la route de Bendigo à Melbourne, à quelques lieues au-dessous des mines de Yollow-Bird.

« Est-ce que Leurs Seigneuries ne mangeraient pas bien un morceau? demanda tout à coup Grelot.

— Caramba! gronda le Malgache, j'y songeais. Nous n'avons eu qu'une bouchée des restes de cet Irlandais.... et tout en soupant, ce bon M. de Lavaur pourrait bien dire un mot de la tonne de poudre d'or.

— J'y songeais aussi, moi, dit Roger avec mélancolie. Les restaurants du boulevard sont encore ouverts à l'heure qu'il est....

— On sort de l'Opéra, l'interrompit Mornaix en riant. Mais, à moins que tu n'aies fait fortune, Copin, nous n'aurions pas entre nous quatre de quoi nous inviter au Café-Anglais.

— J'ai sur moi, dit Roger qui poussa un profond soupir, et je vous prie de croire que c'est fort incommode à voiturer, une soixantaine de mille francs en poudre d'or et en diverses monnaies. »

Tous les chevaux se cabrèrent aux soubresauts qui secouèrent leurs cavaliers. Ce soir, Roger était l'homme aux surprises. De sa voix dolente et découragée, il vous annonçait des choses énormes.

Une formidable acclamation suivit ses dernières paroles.

« Soixante mille francs! répéta Mornaix littéralement abasourdi.

— Soixante mille francs, caraï!

— En or et en diverses monnaies! chanta Grelot. Pauvre notaire!

— C'est de quoi souper par tous les pays!

— Même au Palais-Royal!

— J'en donnerais bien deux ou trois mille sur ma part, reprit Roger, car nous allons faire les parts, camarades, c'est trop lourd à porter pour un homme seul : et d'ailleurs, toute la poudre d'or est à Robert, puisque je l'ai prise dans sa tonne : je donnerais bien une ou deux poignées de louis, de bon cœur, pour avoir les coudes sur la table, devant un honnête souper, afin de vous dire mon histoire et d'écouter les vôtres. Nous avons besoin de cela.

— Du souper, oui, opina Miguel.

— Et des histoires, rectifia Mornaix. Il faut que nous sachions à quoi nous en tenir et que notre plan soit net et clair avant le lever du soleil.

— Un restaurant, s'il vous plaît, ô mon Dieu! » intercéda Grelot d'un accent pathétique.

Un magnifique caramba ronfla dans la gorge de Malgache.

« Attendez! » dit-il en arrêtant son cheval tout court.

Ils étaient au centre d'une assez large clairière, plantée çà et là de quelques grands banksias aux troncs géants, aux délicates feuillées. Dans cette immense forêt, tantôt taillis, tantôt futaie, qu'on nomme le *bush* en Australie, on peut rencontrer en un jour vingt clairières qui se ressemblent, mais un bouquet de

gommiers morts et gardant seulement leurs grosses branches donnaient à celle-ci une physionomie particulière. De loin, aux lueurs nocturnes qui portaient nettement les ombres sur le sol sablonneux et blanc, c'était comme une fière colonnade surmontée d'arceaux brisés.

« Je connais cet endroit, reprit le Malgache après s'être orienté. Nous sommes à cinq cents pas de l'ancien campement de Breslaw, et c'est ici que j'ai dépensé avant-hier mon dernier dollar. Nous aurons le restaurant, c'est-à-dire la table, les escabeaux et le vin, demonios! de bon vin même, je l'ai goûté, j'en puis parler, mais quant aux vivres....

— Y a-t-il du pain? demanda Grelot.

— Il y a de la farine, et le vieux Georgie vous cuit une tortilla comme s'il eût passé sa vie au Mexique. C'est un ancien cuisinier de la marine royale.

— Bravo! s'écria Grelot qui battit des mains. Nous allons lui commander deux gigots à l'ail et quatre poulets marengo.

— Il faut pour cela du mouton, dit Mornaix.

— Et de la volaille, ajouta Roger.

— *Nada!* » fit Miguel en secouant la tête tristement.

Au Mexique, *nada* veut dire néant.

Depuis le départ du camp allemand Grelot était resté constamment en arrière.

« Écoutez! » fit-il.

On entendit bêler un mouton, puis glousser des poules.

Mais Grelot avait tous les talents. Ses compagnons ne furent point persuadés.

« Si seulement on pouvait te mettre à la broche ou au pot! » gronda Miguel qui aiguisait ses longues dents à la pensée du gigot et de la fricassée.

Derrière le groupe des gommiers morts, un petit sentier battu s'enfonçait sous bois. Le Malgache s'y engagea le premier. Au bout de cinq minutes, il s'arrêta devant une masure carrée, bâtie en pans de bois reliés par de la terre battue.

« Apporte le mouton et les poules, maître Grelot, dit-il, voici la cuisine. »

Le trot du gamin de Paris se hâta sous bois, et l'on vit bientôt paraître son cheval dans un rayon de lune que laissait passer le clair feuillage des banksias.

« Voilà! voilà! » dit-il de ce ton particulier aux garçons des gargotes parisiennes.

Il sauta à terre au moment où Miguel heurtait à la porte de la masure.

Puis, démaillottant cet objet que nous avons remarqué sur la croupe de son cheval, il jeta aux pieds de nos amis un mouton et quatre belles poules vivantes, achevant du même ton :

« Gigots demandés, deux! Poulets marengo, quatre! Servez! »



VII

Un restaurant dans le bush.

La vue de ces miraculeuses provisions excita de véritables transports. La joie du Malgache le porta à jurer par les Sept-Plaies. Mornaix et Roger battirent chacun un entrechat, malgré la gravité de leurs caractères et l'état sentimental de leurs cœurs. On fit un tintamarre diabolique à la porte de la cabane, derrière laquelle les aboiements d'un gros chien retentirent.

Grelot avait utilisé son passage au travers du camp allemand. Au point de vue de la stricte morale, rien n'excuse cette action. Il l'expliqua en disant que les chiens lui avaient rompu les oreilles et qu'il avait voulu les faire aboyer pour quelque chose.

Un *who's there* (qui vive), sensiblement écossais, gronda derrière les ais encore solides de la vieille porte, dont les fentes laissaient sourdre des lueurs. Miguel répondit :

« C'est moi, vieux Georgie, moi qui ai dépensé un dollar chez vous. »

On ne dépensait pas souvent, paraîtrait-il, des dollars chez le vieux Georgie, car il ouvrit la porte tout de suite.

Nos amis virent alors, sur le seuil surélevé de trois marches en bois vermoulu, un vieil homme osseux et

carré, quoiqu'il fût d'une maigreur effrayante. Il était vêtu de haillons qui avaient été un costume européen, mais qui ne conservaient aucune forme. Par-dessus ces lambeaux, il portait un manteau de fourrures d'opossum à capuchon et assez ample pour servir de couverture.

Au campement de Yellow-Bird, il aurait eu deux habillements complets de mineur pour ce manteau. C'était son seul luxe, avec le chien géant qui rampait à ses pieds.

Sous une vaste chevelure chinée de blanc et de roux, le vieil homme avait une longue figure, creusée aux joues et relevée en triangle par la saillie exagérée de deux pommettes pointues. L'expression de son visage était une apathie douce et triste.

Quand il eut compté les nouveaux venus et constaté qu'ils étaient tous les quatre armés jusqu'aux dents, il leva la lanterne de corne qu'il tenait à la main et fit un pas en arrière pour laisser le passage libre, disant :

« La paix, Dingo ! Ce sont des gentlemen, et il n'y a rien à voler dans Lone-House !

— Maison seule ! traduisit Mornaix. C'est bien nommé !

— Le vieux m'a conté que ça n'avait pas toujours été ainsi, dit le Malgache. Il a la langue bien pendue, quand il va au fond d'une bouteille de claret. Avant qu'on eût fait les routes et du temps où il y avait des convicts, l'argent roulait dans son cabaret. Voyageurs, chasseurs et *bushrangers* s'y rencontraient comme sur un terrain neutre. Je vous montrerai demain, quand il fera jour, le cercle marqué avec des cailloux, en dedans duquel il n'était permis ni d'assassiner ni de voler. Dès que le cercle était franchi, par exemple, à la grâce du diable ! Les routes et les mines ont tué Lone-

House. Le vieux aurait bien pu établir son commerce ailleurs, mais il a enterré son fils dans le petit jardin qui est là. Il veut que ses os soient mis dans la même fosse. »

Les chevaux étaient dessellés. Georgie avait écouté tout cela sans perdre sa grave immobilité.

« A présent, reprit Miguel, le bonhomme n'a plus affaire qu'aux *bushrangers*, qui n'osent pas s'arrêter dans les auberges des routes. Aussi a-t-il pris la coutume de radoter ce refrain quand on passe le seuil de sa cahute : « Il n'y a rien à voler dans Lone-House. »

— Tu dis vrai, vieux Georgie, ajouta-t-il, à peu près, mais pas tout à fait, car il reste du vin du bon temps dans un coin de ta cave. Allume ton foyer et ton fourneau, mon camarade ; il y a là de quoi rôtir et bouillir. Demonios ! voilà longtemps que tu n'auras fait une pareille cuisine ! »

Georgie prit les poules, Grelot traîna le mouton. Dès que tout le monde fut entré, la porte fut solidement refermée.

« S'il vient d'autres chalands cette nuit, bonhomme, ordonna Mornaix, fais le mort. »

L'intérieur de la loge était divisé en deux chambres, sans compter le trou où Georgie faisait la cuisine. D'après ce qu'on avait pu voir de l'intérieur, elle semblait située au plus épais du couvert, mais Miguel avait promis une surprise pour le lendemain au jour. La route, du reste, allait en montant depuis le campement de Mulhausen, et cette partie du *bush* devait atteindre une grande élévation.

Quand nos quatre compagnons se trouvèrent réunis dans la salle à manger de Georgie, dont une lampe, posée sur la table, montrait les murs nus et abondamment crevassés, ils se rapprochèrent d'un mouvement

attendri et se prirent tous les quatre par la main. L'amitié, une amitié grande et sincère, existait de longue date entre Mornaix et Roger; mais on peut dire que la communauté de fatigues et de dangers avait élevé les deux autres au même niveau. Ils ne s'étaient jamais fait de bien longues déclarations; il est même permis de penser que ni les uns ni les autres ne s'étaient jamais interrogés sur le degré ou la nature de l'affection qui les unissait, mais c'est là justement le propre des sentiments mâles et forts. Ils s'étaient éprouvés mutuellement souvent et longtemps. C'étaient quatre cœurs sûrs et solides, faits différemment, mais bien faits, surtout au point de vue de l'association qui emboîtait leurs angles et complétait celui-ci par celui-là.

Ils s'aimaient. Vous eussiez trouvé dans l'âme rude et rusée du Malgache, dans l'esprit sceptique et naïf de Grelot, dans le cœur ambitieux mais chevaleresque de Mornaix une profonde, une égale tendresse.

Quant à ce preux de la bazoche, Roger Bontemps, bourgeois et paladin à la fois, il avait, en dehors même de l'amitié, la joie du civilisé incorrigible qui échappe tout à coup à la solitude. Je ne la saurais comparer, cette joie, qu'à celle du noyé qui se rattrape au gazon du rivage. Roger ne se sentait pas d'allégresse en ce moment. On entendait Georgie souffler le feu; les premiers parfums du rôti venaient comme un vent de bonne fortune. Les réflexions soucieuses qui tout à l'heure agitaient notre héros, prenaient la fuite devant de riantes pensées.

Où était, en définitive, l'obstacle qui pouvait résister à ce quadrille sans reproche ni peur?

Roger songeait ainsi, et, pour tout dire, chacun de nos amis avait à peu près la même orgueilleuse idée.

Réunis, riches, bien armés, ils pouvaient défier le hasard.

Ils se regardèrent un instant sans parler. Grelot seul n'avait pas changé : c'était toujours le même gamin mièvre, pâle et blondâtre : la blafardise parisienne résiste à tout. Mornaix avait considérablement maigri ; la charpente osseuse du Malgache semblait prête à percer son cuir. Quant à Roger, son teint blanc et rose, orgueil de la pauvre Nannon, avait pris de ces tons vigoureux que les spahis nous apportent d'Afrique. Roger était le mieux transformé des quatre, bien qu'il n'eût point perdu tout à fait la simplicité décente et courtoise de son ancienne physionomie, non plus que l'arrière-nuance gouailleuse qui pointait là-dessous. Seulement il vous avait, à son insu, parfois des poses athlétiques ; sa belle taille se développait selon des lignes belliqueuses, et il y avait des instants où vous l'eussiez pris pour un terrible casseur d'assiettes.

Tout l'honneur de cet examen réciproque fut, du reste, pour lui.

« Caraï ! murmura le Malgache en le détaillant d'un regard connaisseur, vous faites un mâle, maintenant, monsieur de Lavaur !

— Il ne faudrait plus plaisanter avec toi, copin Roger Bontemps ! » fit Mornaix.

Et Grelot mettant la main au toupet, déclara :

« Voilà mon notaire presque aussi culotté qu'un vaquero de San Jose ! Comme ça forme les voyages ! Patron, voici une table où mettre vos coudes. Contez-nous votre histoire.

— Au dessert, » répondit Roger qui redevint pensif.

Nous, pendant que se font les préparatifs du festin, nous expliquerons au lecteur comment nos quatre amis,

partis ensemble de Londres, sur le clipper de l'Australian-Agricultural-Company, s'étaient trouvés séparés avant de toucher la côte océanienne. Ceci sera fait en peu de mots, parce que notre tâche principale est de relater les aventures authentiques et invraisemblables de Roger Bontemps.

En Angleterre et en Amérique, ils ont un sauvage petit mot de trois lettres qui, ajouté à la queue des verbes, leur communique aussitôt une physionomie toute particulière.

Ce petit mot s'écrit *out* et se prononce *aoute*, en puisant le son au fin fond de la gorge. *Out* signifie « à mort ! »

Un homme qui, s'étant assuré contre l'incendie, met le feu à sa maison, entend *out* les affaires; un gaillard qui casse les deux bras et les deux jambes d'une jolie dame pour vaincre ses scrupules comprend *out* la véritable galanterie. Le premier *out* est anglais, le second américain. Les revolvers à douze coups sont des pistolets *out*. Une plaisanterie *out* consiste à river avec soin une poutre en travers des rails, sur un chemin de fer où va passer un convoi charriant quinze cents personnes.

En ce temps-là, il y avait deux compagnies de navigation qui se faisaient une *out* concurrence. Rien n'est plus gênant pour les passagers. Les deux compagnies, en effet, n'en étaient plus, pour se narguer l'une l'autre, à donner la cabine gratis en y ajoutant la table, les cigares, le champagne et des bouquets pour les dames. Ceci est le premier degré de l'*out*, le bégayement, l'enfance de l'art.

On arrivait aux grands moyens. L'Australian-Agricultural fut accusé d'avoir mis le feu à un paquebot du General-Steam-Company, et l'on soupçonna le General-

Steam-Company d'avoir un peu éventré le pauvre clipper, où nos quatre amis avaient pris passage.

Ce sont là des faits excessifs, mais permis dans la concurrence-*out*. Il faut bien que tout le monde vive. Entre le paquebot brûlé et le clipper coulé, il n'y eut pas plus de quatre cents passagers perdus, et les coques étaient assurées.

Par une très-belle nuit d'été, une voie d'eau fut signalée à fond de cale du clipper qui faisait bonne route, au nord-ouest de la terre de Van-Diemen. Il devait toucher la Nouvelle-Calédonie avant d'arriver à Sydney.

C'étaient, on le voit, les derniers moments du voyage.

Le port était près, mais le trou était large : une voie d'eau-*out*, s'il en fut jamais ! Le clipper se mit à boire, comme s'il eût voulu avaler l'Océan. Les pompes firent de leur mieux, mais la marée qui montait dans la cale ne laissa pas, au bout de cinq minutes, l'ombre d'une illusion. Le clipper avait deux beaux petits canons de cuivre qui tonnèrent l'appel de détresse, et l'on se mit à parer les embarcations.

Il y a toujours un grand luxe d'embarcations à bord de ces navires : cela flatte l'œil du passager et lui promet aide en cas de péril. Le clipper avait une péniche, deux maîtresses chaloupes et je ne sais plus combien de canots. Tout fut armé tant bien que mal au milieu d'une terrible hâte.

Le clipper, en effet, s'enfonçait à vue d'œil, comme si le diable l'eût tiré par la quille.

Ses canons de cuivre éclataient sans relâche, sonnant le tocsin de la pleine mer.

Nos quatre amis, réveillés en sursaut, n'avaient rien à faire qu'à partager le sort commun. La seule idée qui resta nette chez eux en ce moment de lugubre surprise

fut la volonté de ne se point séparer, quoi qu'il arrivât. Roger était au lit depuis trois jours avec la fièvre. Il fut levé, tout malade qu'il était, habillé et hissé sur le pont où Mornaix et le Malgache le soutinrent.

On s'embarquait déjà ; la mer calme favorisait cette opération, mais l'horrible frayeur des passagers en décuplait les difficultés. Le long du bord, c'était une mêlée indescriptible d'hommes, de femmes et d'enfants, où chacun voulait non-seulement sauver sa vie, mais une part de ses richesses.

La péniche, bourrée à couler bas, se détacha la première, commandée par un officier.

Des coups de canon avaient répondu de plusieurs côtés aux appels du clipper. La position, en tant qu'il ne s'agissait que de vie et de mort, n'était pas désespérée.

Mais à l'instant où la péniche se détachait, une panique folle s'empara de tout ce qui restait sur le clipper. Il sembla que ce fût l'existence même de chacun qui rompît ses liens. Cent clameurs désespérées se croisèrent : « Nous coulons! nous sommes perdus! voici la mort! » Il y eut des démences subites pour crier : « Au feu! »

Tout le monde se rua en même temps vers les barques. Ce fut un mouvement insensé, furieux, irrésistible : une des chaloupes s'enfonça sous l'eau, emplie d'une cohue grouillante et hurlante ; l'autre prit le large à demi vide. Mornaix était dans celle-là, tendant les mains à Roger que le Malgache aidait à descendre.

Grelot sauta dans un canot.

Un choc aveugle poussa le Malgache, qui tomba dans la mer, étreignant toujours Roger dans ses bras.

Presque au même instant, le pont du clipper éclata sous la pression atmosphérique. On avait, en effet,

cloué les panneaux, et l'air intérieur, comprimé par l'eau qui toujours montait, chassa les planches qui lui faisaient obstacle, comme un fusil à vent expulse sa balle.

Il y eut une effrayante et suprême clameur, puis la mer, refermée, ondula en larges lames, lisses et lentes, au lieu où le clipper avait disparu.

Quelques minutes après, une goëlette anglaise et un trois-mâts français croisaient à la place même du désastre. Les deux canots furent recueillis. Au point du jour, les deux navires sauveteurs signalèrent diverses embarcations côtières qui pêchaient aux épaves.

La péniche gagna la terre de Van-Diemen. Mornaix, recueilli par le trois-mâts français, aborda à la Nouvelle-Calédonie. Le Malgache fut hissé évanoui à bord de la goëlette anglaise; Grelot gagna à la nage une des embarcations côtières.

Roger s'éveilla, le troisième jour après la catastrophe, dans la cabine d'un côtre australien qui jetait l'ancre en rade de William-Town, à quelques milles de Melbourne.

Mornaix, Miguel et Grelot parvinrent tous les trois à gagner le continent australien, les uns plus tôt les autres plus tard. Chacun d'eux avait précisément ce qu'il fallait et dix fois plus qu'il ne fallait pour ne manquer de rien sur cette terre de promission, où tout travail conquiert aisément une magnifique récompense, mais chacun d'eux avait une idée fixe qui devait paralyser tout travail. Ils croyaient savoir tous les trois, par cœur, les routes conduisant de Sydney ou de Melbourne à ce petit coin du Rodney, où Gordon Leath, le vrai Gordon Leath, avait enfoui la tonne de poudre d'or.

Tous trois s'élancèrent vers ce but aussitôt que leur

pied eut touché le sol de l'Australie. Mornaix et Miguel partirent de Sydney où ils avaient pris terre, Grelot de Melbourne, où les pêcheurs de Van-Diémen l'avaient transporté.

Au-dessus de la tonne d'or il y avait Naranja. Tous les trois étaient braves, adroits, vigoureux, et rompus aux habiletés de la vie d'aventures. Tous les trois traversèrent les provinces australiennes et battirent le Rodney en tous sens, mais ils ne trouvèrent point le trésor.

Quant aux Smith qui avaient un nombreux parti, chacun de nos trois amis tomba, tour à tour et à diverses reprises, sur leurs traces, mais il leur fut impossible de découvrir la retraite de Naranja.

Les itinéraires tracés par le nègre Bambô exigeaient le pointage des cartes, et les cartes avaient disparu dans le naufrage du clipper. Nos trois amis avaient fait tout ce que peut la vaillance humaine. Au moment où nous les avons rencontrés à l'hôtellerie de l'*Oiseau-Jaune*, ils étaient à bout de force et d'espoir.

Quand, tout à l'heure, on lui avait demandé son histoire, Roger avait répondu : au dessert.

Pendant que ses trois compagnons se disaient leurs aventures, il restait plongé dans ses réflexions.

« Voyons, Copin, lui dit Mornaix, est-ce que tu boudes encore ?

— Je ne suis pas plus joueur qu'aventurier, répliqua Roger. Il y a une grande partie qui serait bonne à risquer, mais j'ai peur.

— As-tu juré de ne parler qu'en paraboles, copin ?

— Au dessert, fit Roger, qui sembla secouer sa préoccupation. Nous causerons au dessert ! En attendant, approchez-vous et aidez-moi à vider mes poches. »

Miguel mit la barre à la porte, devinant qu'il s'agissait de compter de l'or.

C'était un miraculeux habit que la défroque de cuir du Rôdeur-Gris. Gordon Leath, qu'il fût le second ou le dixième du nom, avait l'amour des poches développé au suprême degré. Sa jaquette de peau, sa veste de cuir, son pantalon de même matière n'étaient que poches. Il en avait jusque dans ses guêtres. Roger fut un bon quart d'heure à vider toutes ces poches, dont quelques-unes étaient placées à de bizarres endroits. En somme, ce fameux vêtement du Rôdeur-Gris était plus utile que commode, quand toutes ces poches se trouvaient pleines.

Quand on les eut vidées, il se trouva devant Roger un joli tas de poudre d'or, plus un non moins agréable monceau d'or monnayé. Roger tira alors d'une dernière poche latérale et aménagée en étui les petites balances qui sont meuble indispensable dans les pays de mines. Il était, bien véritablement, ce Roger, le légataire universel de Gordon Leath.

Mornaix, Miguel et Grelot prirent place à table à ses côtés.

Il fit d'abord quatre parts égales de poudre d'or à l'aide des balances.

Nos amis, connaisseurs qu'ils étaient, n'eurent besoin que d'un regard et d'un coup de pouce pour vérifier que l'or était remarquablement pur et au premier titre.

« Toute la tonne est comme cela? demanda Mornaix.

— J'ai pris à poignée et au hasard, » répondit Roger.

Les narines du Malgache étaient gonflées. Un cercle de bistre se creusait sous ses yeux qui brûlaient

Grelot riait. Mornaix était pâle et avait les mains agitées de tressaillements nerveux.

Roger seul était bien complétement lui-même.

Après avoir partagé la poudre, Roger prit, dans le tas, composé d'une foule de monnaies diverses, les plus grosses d'abord telles que portugaises frustes et quadruples d'Espagne aux bords mal arrêtés, écus de Naples, à l'homme nu, guillaumes prussiens de vingt thalers, pièces de cent francs de France et autres. Il y avait de tout cela.

Chacun des copartageants eut le même nombre de pièces.

Puis il passa au fretin, souverains anglais, louis de France, ducats d'Autriche, écus romains, frédérics allemands, dollars américains. Gordon Leath était un soigneux collectionneur.

Roger ne s'était pas trompé de beaucoup dans son calcul. Chacun de nos compagnons avait une quinzaine de mille francs devant lui, quand le partage fut achevé.

C'était une joie silencieuse. Tous avaient conscience profonde du changement que cette soirée avait apporté à leur situation. Ils étaient en quelque sorte sous le coup d'un miracle. Mais bientôt l'allégresse fit explosion.

Roger ordonna qu'on ôtât les barres de la porte. Tout l'or avait déjà disparu. Grelot, qui avait un terrible besoin de gambader, ne fit qu'un bond jusqu'à la cloison; les barres tombèrent et Grelot entra dans la cuisine en marchant sur les mains.

« Du vin! du vin! criait-on déjà autour de la table.

— Du vin! » répéta Grelot la tête en bas.

Et se remettant sur ses pieds d'un tour de reins, qui disait toute la gaieté de son cœur, il ajouta :

« A la cave, notre hôte! Je vais soigner le souper. »

Quelques minutes après la table fumait, supportant à son centre un vaste plat d'étain anglais, où la moitié

du mouton, accommodée selon la mode de Londres, dégageait avec énergie ces savoureuses effluves si chères à l'appétit. Parmi la fumée bienvenue, six ou huit flacons de tournure respectable montraient leurs goulots poudreux. Il est superflu de mentionner que le linge manquait; ce qui ne manquait pas, c'était le poivre, le gingembre et le piment, bonnes choses qui doublent le prix du claret et du porto. Nul ne songeait au linge en présence de cette abondante prébende, qui réjouissait l'odorat et les yeux. Georgie s'était surpassé. Les poulets vous avaient un montant à enlever tous les suffrages. Le vin était bon. Les galettes de farine délayée ou « tortillas, » cuites à point dans la cendre chaude, exalaient une délicieuse odeur de pain frais. C'était un festin complet, morbleu! Et il y avait longtemps qu'aucun de nos amis n'avait assisté à pareille fête.

La possibilité d'être poursuivis et surpris ne troublait point leurs ébats. Outre qu'il était de l'essence même de leur vie d'avoir toujours l'œil et l'oreille au guet, le Malgache avait dit : « Le lieu est bon pour se défendre deux contre dix en cas de mauvaise rencontre. » Le Malgache connaissait les êtres; il avait promis une surprise pour le lendemain au jour; car il fallait le jour pour juger la loge du vieux Georgie.

Georgie, d'ailleurs, et le chien Dingo, veillaient. Georgie était un franc bushman, un homme des bois dans toute la force du mot. Il portait jusqu'au sublime l'unique vertu de l'aubergiste sauvage : la fidélité d'un jour. Georgie appartenait corps et âme à ses hôtes de la nuit, quitte à ne les plus reconnaître le lendemain, à cinq cents pas de son cabaret. Pour garder ses hôtes, il se fût laissé tuer devant sa porte, tout comme un mousquetaire au seuil du roi. On savait cela. Il y a des

renommées dans le désert. Georgie et le grand chien Dingo étaient les héros de plus d'une légende.

C'était, autour de la table, une bonne et bruyante gaieté. Grelot, dans ces occasions-là, avait de l'esprit comme plusieurs douzaines de vaudevillistes ; il faisait rire Miguel sans que Miguel sût pourquoi. Mornaix, charmant compagnon, brillant ici comme il eût brillé aux *Frères-Provençaux*, prodiguait sa verve à pleines mains ; les bons mots se croisaient avec les aventures allégrement racontées. Le Malgache avait déjà chanté, d'une voix rauque qu'il avait, deux couplets de galanterie sonorienne à faire dresser les cheveux. Roger seul n'était pas tout à fait dans le ton. Il semblait réfléchir.

Comme Roger était, à sa manière, mais autant que personne, un convive d'honnête esprit et d'excellente humeur, Mornaix et Grelot essayèrent, à diverses reprises, de l'émoustiller. Il répondait de bonne grâce, il mangeait supérieurement, il buvait en conscience, mais la préoccupation tenace persistait.

« Ohé ! patron ! cria tout à coup Grelot, dormons-nous ? Je sais bien comment vous éveiller.... A la santé de maître Piédaniel ! »

Roger tressaillit, puis tendit son verre en souriant.

« Que diable avons-nous donc, copin ? demanda Mornaix.

— Je suppose, glissa le Malgache, que M. de Lavaur va bientôt nous parler de la tonne de poudre d'or. »

Il passa, ce disant, sa langue gourmande sur ses grosses lèvres.

« Fi donc ! beau-frère, répliqua Mornaix. Dès qu'on parle d'or, on ne rit plus. Buvons et rions, copin, je propose la santé de Mlle Eudoxie ! »

Roger ne perdit pas tout à fait son sourire, mais une nuance de malaise troubla son regard.

« Ce fut une maladresse, dit-il. J'aurais dû envoyer la lettre par un commissionnaire : la lettre d'excuses à maître Piédaniel. »

Mornaix et Grelot battirent des mains en trépignant.

« Et dire que c'est la première fois qu'on songe au commissionnaire, fit observer Grelot, depuis le temps !

— Du Havre, on aurait bien pu télégraphier, ajouta Mornaix.

— C'est vrai, dit Roger sérieusement. Je suis fâché de n'en avoir pas eu la pensée. »

Il emplit son verre en même temps et le regarda.

« Buvons un peu à la santé de la petite sœur Anhita, » reprit-il d'un accent rêveur.

Le gros rire tomba comme par enchantement à cette parole. Grelot et Mornaix crurent que leur compagnon avait voulu se venger.

Le Malgache versa gravement à la ronde.

« Messieurs, dit Roger qui leva son verre, cela ne me fâche pas du tout de vous prêter à rire ; je sais que c'est de bonne amitié. Vous regarderez éternellement comme une chose très-drôle de me voir notaire dans l'âme, au beau milieu de vos aventures. Je vous prie seulement de considérer que l'étude de maître Piédaniel était à ma convenance. J'en connaissais les ressources. On en pouvait tiercer le produit sans se fouler beaucoup. Je n'y renonce pas.

— Et bien tu fais, copin ! dit Mornaix. Il faut de la suite dans les idées.

— Tu plaisantes, toi, riposta Roger avec une sorte d'attendrissement. Bien tu fais aussi, car tu es sur le point d'avoir une grande joie.... J'ai porté la santé d'Anhita. Trinquons. »

Les verres se choquèrent. La curiosité était vaguement excitée.

« Messieurs, reprit Roger, je vous demande pardon de n'avoir pu me mettre, cette nuit, au diapason de vos gaietés. D'ordinaire, je trouve que c'est bien assez d'avoir une idée à la fois, et, cette nuit, il y a une demi-douzaine d'histoires qui me trottent dans la tête. Je suis obligé de mettre un petit peu d'ordre dans tout cela, et je ne suis pas autant que je le voudrais à votre aimable conversation.... Sommes-nous en train de causer raison?

— Oui, certes, fut-il répondu tout d'une voix.

— Eh bien! mes camarades, il m'a été donné de vous apprendre aujourd'hui plusieurs nouvelles qui vous ont beaucoup étonné; n'est-ce pas vrai?

— C'est on ne peut plus vrai.

— Je vais vous révéler un fait plus surprenant encore, poursuivit Roger en baissant la voix. C'était Nannon qui était dans le train de Cherbourg. »

Roger s'arrêta pour voir l'effet produit.

Il y eut un silence. Chacun croyait peut-être avoir mal entendu.

Roger fronça le sourcil et répéta distinctement :

« C'était Nannon que j'avais reconnue dans le train de Paris à Cherbourg.... Quand nous allâmes à cheval de la maison de ton père, Mornaix, à la gare de Mantes. »

Il ajouta, non sans amertume :

« Ce détail ne regardait que moi. Tu l'avais sans doute oublié.

— Non, par la corbleu ! s'écria Mornaix. Copin, tu me fais tort. Je peux rire de ceci et de cela, mais des espérances de ton cœur, jamais! Cette Nannon, que je ne connais pas et que tu aimes tant, est pour moi la sœur de Naranja, ma femme.

— Si cette Nannon était en danger comme la comtesse de Mornaix, ajouta Grelot, parlant de tout son cœur, nous nous partagerions, patron; car nous ne savons plus lequel nous aimons le mieux de vous ou de M. le comte.

— Bien dit, approuva Miguel. Nous sommes quatre; il y a deux femmes, cela fait six. »

Puis, entre ses dents, il acheva :

« Cela ferait sept, car j'avais aussi une femme. Le jour où on réglera le compte des Smith, je serai là, *rayo de dios !* »

Roger tendit la main à la ronde. Il était singulièrement ému.

« Mes amis! mes amis! s'écria-t-il, Nannon est un digne cœur. Vous croyez, comme moi, à la Providence, n'est-ce pas? Ce n'était pas pour nous deux tout seuls, Nannette et moi, que je réfléchissais.... Et si je vous ai dit, comme on annonce une grande nouvelle, que Nannette était dans le train de Cherbourg, c'est que ce train la menait en Australie....

— En Australie! l'interrompit-on tout d'une voix.

— Écoutez! écoutez! balbutia Roger les larmes aux yeux. Dieu est bon. C'est ma Nannon qui sauvera notre Anhita, je l'espère.... j'en suis sûr! Si elle est comme autrefois, elle donnera sa vie pour nous, sans faire aucune façon et sans perdre son sourire, la chérie de mon âme! Elle est plus brave que moi dix fois....

— Mais, fit Mornaix essayant en vain de comprendre, qui te fait supposer?...

— Des choses apprises il y a bien longtemps, répliqua Roger; et des choses apprises ce soir même. Je connais cette Fanfare et Fanfare connaissait Nannette. Nannette est à Melbourne, je le sais; Fanfare doit le savoir. Cette compagne promise à Jonathan Smith

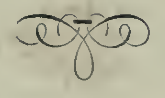
pour guérir les ennuis de la solitude de Naranja, c'est Nannette....

— Tu le supposes?

— Je le sais.

— En peu de mots, dit Mornaix bouillant d'impatience, explique-toi!

— Cela ne peut pas s'expliquer en peu de mots, répliqua Roger. Je voudrais que le diable emportât tout ce qui est aventures; mais, pour que vous compreniez, il faut que je vous raconte mes aventures. »



VIII

Festin d'aventures.

Roger mit ses coudes sur la table et commença ainsi:

« Elles sont à mes trousses ces diablesses d'aventures, elles me cherchent pour me faire enrager. Quand il y en a une dans le pays, à dix lieues à la ronde, elle est pour moi. C'est le guignon. Quand j'abordai au quai de William's-Town; après le naufrage, je ne valais pas grand'chose, et c'est tout au plus si j'eus la force de m'informer de vous. Point de nouvelles. J'avais quatre louis dans le gousset de mon gilet pour toute fortune. J'achetai pour cinq francs de plumes, d'encre et de papier afin d'écrire enfin à Mᵉ Piédaniel, à maman et même à Mlle Eudoxie. Riez tant que vous voudrez. Il y a un sort la-dessus. Écrire ces lettres a été mon idée fixe, depuis que nous avons quitté Paris en char de pompes funèbres, et je n'ai pas encore pu y réussir. Nous verrons bien, à Melbourne, où je vais me rendre de ce pas, en avant-garde si vous approuvez mon dessein....

— Pourquoi en avant-garde? demanda Mornaix.

— Attends la fin, tu le sauras. Je me logeai, avec mon papier, mes plumes et mon encre, dans une hôtellerie du port, où il n'en coûtait que trois dollars par jour, sans boire ni manger. A ce taux, j'avais trois jours

devant moi : le temps d'écrire tout mon content. Aussi, je commençai une lettre pour Nannon. Vous comprenez que l'idée de Nannon m'aurait gêné pour mes autres lettres. Il fallait me débarrasser d'elle. J'étais au milieu de la première page, et en train de dire à Nannon qu'il n'y avait personne dans le petit bûcher, ce qui est désormais bien certain, puisque la voilà en Australie, à moins, toutefois, que maman n'y fût, et elle en est bien capable, lorsque mistress Manage tourna la clef de ma porte et entra sans se faire annoncer. Mistress Manage était, et est encore, je le souhaite, une grande Écossaise, rousse et maigre, qui a le plus tendre cœur du monde. Son mari venait de mourir, au retour des mines du Mont-Alexandre. Elle avait un bon sac de nuggets et de poudre qu'elle me montra du premier coup pour se donner créance près de moi, s'excusant, en outre, de n'avoir pas encore le deuil de veuve, sur la faute de sa couturière. Parbleu! Voilà douze mois que je cherchais sa ressemblance : elle ressemble à Thomas Stone, notre professeur d'anglais au collége Henri IV : gros yeux, nez busqué, bouche ouverte, montrant des dents de loup. Je suis content d'avoir trouvé la ressemblance de mistress Manage. Cela me préoccupait. Elle me dit bonjour; et tout de suite après elle ajouta :

« Voyons comme vous parlez l'anglais, mon garçon. Si vous parlez assez pour moi, je vous prendrai ou que le diable m'emporte ! »

J'étais déjà bien déterminé à chercher un emploi, et je savais qu'on trouvait aisément de bonnes places sur le littoral, surtout à Melbourne. J'évoquai mentalement notre brave Thomas Stone, et il est bien étonnant que l'idée de la ressemblance ne me soit pas venue dès lors. Mistress Manage fut contente de mes réponses, car elle me dit :

« Que Dieu nous damne tous deux, garçon, vous êtes un joli homme. Entendons-nous. Est-il bien vrai que vous soyez plus pauvre qu'un mendiant?

— Ni plus ni moins pauvre, ma bonne dame.

— Et savez-vous jouer le backgammon, mon cœur?

— Le tric-trac, madame? Oui, je suis d'une aimable force.

— Que buvez-vous après le dîner?

— Ce qui se trouve.

— Avez-vous bonne santé?

— Excellente.

— Dieu me punisse! donnez-moi le bras gentleman et allons-nous-en chez nous. »

Je mis mon papier dans ma poche et je suivis docilement ma souveraine, pensant qu'il serait toujours temps de connaître mon emploi et mes gages. Elle me fit dîner comme un vampire; nous eûmes pour six livres sterling de bordeaux. Après quoi vint le tric-trac et le gin de Hollande. Elle en but bien une pinte en jurant comme un amour.

« Holà! dit-elle après la dernière partie, faites monter mon hôte, le vieux drôle, et qu'il apporte sa bible ou que l'enfer le brûle! »

Je pensai que c'était pour faire la prière du soir, et je n'arrangeais pas bien ce soin pieux avec l'abondance de blasphèmes que la bonne dame prodiguait à tout bout de champ. Je fis dessein de profiter de la présence de l'hôte pour savoir un peu quel était le nom de mon emploi.

L'hôte arriva: un fort gaillard, plus ivre que ma suzeraine elle-même. Il avait une bible, une pipe et un verre de rack.

« Eh bien! Bull, lui dit mistress Manage, je n'ai

plus besoin de vous pour le tric-trac, mon hôte; le diable vous étrille comme vous le méritez! Est-ce une belle chose que d'être mariée par un ivrogne! Avancez ici, gentleman,» ajouta-t-elle en me faisant signe.

Puis elle s'assit sur le pied du lit en me tenant par la main.

« Ce coquin d'hôte est un lollard, me dit-elle, et les lollards marient aussi bien queceux de l'Église établie. Écoutez seulement la lecture et répondez oui quand vous serez interrogé, Voilà treize jours que je suis veuve ; soyons damnés sans rémission; et cela ne peut toujours durer, démons d'enfer! »

Je n'avais plus à demander le nom de mon emploi. Je regardai mistress Manage pour voir si elle plaisantait. Elle était sérieuse et laide à donner le frisson. Mon hôte, qui était un lollard de bonne volonté, ouvrait déjà sa grande coquine de bible. Je le mis sur le dos d'un coup de poing au creux de l'estomac et je descendis l'escalier quatre à quatre.

Sans m'arrêter, je pris à pied, le long de la grève, le chemin de Melbourne. Je manquais ainsi un mariage qui n'était pas désavantageux sous le rapport de la fortune.

A Melbourne, où j'arrivai au milieu de la nuit, toutes choses étaient plus chères qu'à William's-Town. Je couchai dans l'écurie d'un bouge pour un dollar, et ne pus reprendre ma correspondance, parce qu'il n'y avait point là de table. Dès qu'il fut heure convenable, je me fis enseigner la demeure d'un *broker* qui faisait aussi métier de placer les nouveaux arrivants d'Europe. Ce brave, moyennant un de mes louis, me dit qu'il y avait une grande différence entre ce pays-ci et la vieille Angleterre, qu'une personne arrivant avec trente ou quarante mille livres de capital disponible

aurait chance de vivre à son aise, et que ceux qui tombaient du premier coup sur des gîtes d'or productifs pouvaient y ramasser leur fortune. Il me fournit quatre ou cinq noms de squatters, éparpillés à de bonnes distances, qui avaient besoin de gardeurs de moutons. En sortant de chez lui, je trouvai un Allemand qui m'offrit quatre dollars par jours pour manier le soufflet de sa forge. Mon plan fut fait aussitôt : je résolus d'économiser, sur ce riche traitement, ce qu'il fallait pour pénétrer à l'intérieur, acheter des outils, etc. J'avais idée que je vous rencontrerais aux mines.

Je restai trois mois chez mon Allemand, pendant lequel temps je m'informai de vous à droite et à gauche, sans trouver jamais la moindre trace. J'eus bien des occasions de quitter mon soufflet de forge, mais vous savez, pierre qui roule n'amasse pas de mousse. Je préférai ne point rouler. Au bout de trois mois, mon Allemand acheta une machine qui soufflait mieux que moi. J'avais eu faim pendant quatre-vingt-dix jours et mes économies se montaient à une douzaine de dollars. Ma foi, j'achetai une pioche et je partis. J'avais toujours dans ma poche les adresses des fermiers qui manquaient de gardeurs de moutons. C'était une ressource.

Le troisième jour, je suivais les bords du Yarra-Yarra, une jolie rivière, en vérité, qui coule dans un beau pays. J'allais vers les monts Bland, où l'on venait de découvrir de l'or. Le coche du campement de Whittlesea me dépassa, attelé de quatre bons chevaux. Tâchez d'écouter, voilà une aventure qui commence. Sur l'impériale du coche, il y avait un garçon habillé comme les Bretons d'opéra-comique et qui me fit signe de la main en me souhaitant heureux voyage. J'aime

les Bretons à cause de Nannon qui venait de Bretagne. Au moment où le coche disparaissait à un coude de la route, derrière les buissons de myrtes et les fougères arbres, j'entendis mon Breton qui chantait à pleine voix une chanson de Sainte-Anne d'Auray. C'est le propre pays de Nannette.

Et la chanson n'était pas la première venue. Je l'entendais bien souvent dans la veille et dans le sommeil. Si vous saviez quelle douce petite voix elle a, ma Nannon chérie, et comme mon cœur battait quand je l'entendais du bas de l'escalier. Ne ris pas, Grelot, ou je te brise une bouteille sur la tête!... »

Grelot n'eut peur ni ne se fâcha. Il regarda Roger avec son bon sourire qui gouaillait malgré lui, mais derrière lequel se montrait sa bonne âme.

« Ne m'assommez pas, patron, dit-il. Qui sait si cette jolie Mlle Nannon n'aura pas besoin, un jour ou l'autre, d'un garçon qui se fasse tuer pour elle gaiement, à la parisienne, comme on va à la noce? Pour quand ça y sera, vous savez, je prends le tour. »

Roger lui tendit la main au travers de la table. Il avait les larmes aux yeux.

« N'empêche, dit Grelot en la serrant avec une affection mêlée de respect, que si vous nous racontez comme ça des petites histoires enfilées bout à bout, nous n'aurons pas fini dimanche prochain....

— Et nous n'arriverons jamais à la tonne de poudre d'or! » appuya le Malgache.

Mornaix n'avait encore rien dit.

« Laissez parler le copin, conseilla-t-il. J'entrevois des miracles dans son affaire. Mais ce que j'ai surtout envie de savoir c'est comment il a ganté la peau du Rôdeur-Gris!

— C'est simple comme bonjour, répondit Roger.

L'aventure est une femme; si vous la fuyez elle va courir après vous. J'en ai eu cinq cents depuis mon arrivée dans ce diable de pays, peut-être mille. Je n'avais pas la prétention de vous les narrer toutes, mais j'avais fait choix de deux ou trois douzaines d'anecdotes très-piquantes.... par exemple, tenez! chacun sait bien qu'il n'y a plus de naturels. Les Anglais les ont tous dévorés jusqu'au dernier, sous prétexte qu'ils étaient anthropophages. Eh bien! j'ai rencontré, de l'autre côté du Murrumbidgee....

— Tu as été jusqu'au Murrumbidgee! s'écria Mornaix étonné.

— Et plus loin! J'avais la rage de retrouver ce Breton qui était sur l'impériale du coche. C'est un gaillard qui m'a fait voir du pays! Mais nous allons y revenir. Je vous parlais des naturels du Murrumbidgee. Qu'est-ce que la civilisation? Les avis sont partagés. Au collége, on nous disait que Lucullus, engraissant ses carpes avec de la chair d'esclaves, était l'expression la plus raffinée de la civilisation. Thomas Stone, au contraire, prétendait que la civilisation consiste à opiacer la Chine, à vampiriser l'Inde, à dépeupler l'Irlande et à combler le canal de Suez. Mes naturels faisaient de l'eau-de-vie avec leur salive. Est-ce maladroit? Ils me nourrirent pendant quinze jours de céleri sauvage pour donner bon goût à *mon beurre*. C'est ainsi qu'ils nomment la graisse humaine. Je suppose que vous ne trouvez pas cette idée-là trop inférieure aux opinions philosophiques de Lucullus. Le seizième jour on coupa en cérémonie un pied de métrosidéros spéciosa qui embaumait pour fabriquer ma broche : j'entends la broche où je devais rôtir. Je fus sauvé par le hasard le plus romanesque.... Une naturelle nommée Yambara-boyongo qui avait les jambes disséquées jusqu'aux

hanches : on voyait au travers, et plus de cinquante livres de goître. Cela lui donnait une grande supériorité sur ses compagnes. Elle mit tout à mes pieds, et pendant qu'on allumait le feu devant ma broche....

Mais c'est là une de mes aventures les plus insignifiantes, et je ne veux pas me perdre dans les détails. J'en étais au Breton de l'impériale. Je veux seulement vous dire que cette chanson qu'il chantait à pleine voix tenait une certaine place dans ma vie. C'était une des chansons favorites de Nannette, un refrain de pays qui n'a en soi rien de remarquable, mais elle le disait si bien !

Figurez-vous, il s'agit d'un gars de la campagne d'Auray. Je vous analyse la chanson pour ne pas vous la chanter. Ce serait trop long. C'est un gars qui a envie de trouver un trésor. Il est comme notre ami Miguel pour sa tonne, il ne songe qu'à cela : « dans un vieux pot, des pièces d'or ! » Voilà son rêve.

Alors il fait marché avec sainte Anne, mère de la Vierge. Il lui dit sa position sociale et ses petites affaires. Il est pour tirer à la conscription ; il a la taille : s'il est pris, il lui faudra partir, à moins qu'il ne trouve son trésor « dans un vieux pot des pièces d'or ».

Il aurait fallu entendre Nannette !

Il y a le cousin Jean-Marie qui fait les yeux doux à Catherine. Si mon gars pouvait l'envoyer servir le roi à sa place, ce serait d'une pierre deux coups. Mon gars épouserait Catherine.

Ces chansons de village sont de petits poëmes, ma parole ! Il me semble voir le sourire de Nannon :

Si j' pouvais trouver un trésor :
Dans un vieux pot des pièces d'or !

Le voilà donc marié! En avant le cabaret! Il le dit tout au long à sainte Anne. Catherine aura beau se plaindre. Ce qui est fait est fait. Pauvre Nannon, je l'entends.

Ah! mais! c'est que les gars d'Auray ont la tête près du bonnet! Depuis le temps qu'il demande son trésor à sainte Anne, le nôtre commence à se fâcher. Il exige, il menace, et, de couplet en couplet, sa fringale grandit:

Faut pourtant que j' trouve mon trésor:
Un grand vieux pot, tout plein d' pièces d'or!

Ah! Nannette! Nannette! La jolie petite roulade de la fin! la cadence espiègle! le crâne point d'orgue qui s'en allait mourant, mourant dans un baiser:

A Sainte-Anne en Auray
J'irai pieds nus sur la route
Et je lui porterai
Le plus beau bouquet qu' j'aurai!

Ris si tu veux, Grelot, moutard d'enfer, puisque tu ris mouillé! Tu est un bon petit homme. Eh bien! oui, je l'aime comme cela, je suis fou, j'ai le cœur content quand je peux trouver prétexte à parler d'elle!

Dès que j'entendis la chanson du Breton, je me mis à courir. Il me semblait que le passé m'appelait. J'avais tout oublié hormis Nannette. La route faisait un coude, j'allais voir Nannon et son sourire!

Hélas! j'arrivai au coude tout hors d'haleine et, si vous saviez comme le coche était déjà loin! Il montait, au petit galop, ces pentes insensibles qui vont jusqu'au sommet neigeux des Alpes Australiennes, à vingt lieues de là. Un nuage de poudre entourait la voiture et je ne voyais presque plus mon Breton. Je l'appelai

de toutes mes forces, mais le bruit des roues l'enveloppait; je lui fis signe, agitant mon chapeau au bout de ma pioche : il me tournait le dos.

Et le vent m'apportait toujours la chanson de Nannette !

Que voulais-je cependant? J'aurais donné trois palettes de mon sang pour joindre cet homme. Dans quel but? Il y avait des années que Nannon avait quitté la Bretagne. Cette chanson, tout le monde la sait sans doute, au pays d'Auray.

Je me couchai sur l'herbe, épuisé de sueur et de souffle, quand le coche disparut derrière le premier sommet. J'avais bien fait deux lieues à sa poursuite, ne pouvant jamais le joindre, mais perdant peu de terrain.

Au moment où mon regard cessa de distinguer le grand chapeau du Breton, le vent faisait voltiger autour de sa tête de la flamme et de la fumée. Il allumait sa pipe avec un chiffon de papier.

Je restai un instant à reprendre haleine, et je me disais pour me consoler : quel lien possible entre lui et elle? Le costume d'un pays qui n'est plus le sien, les couplets d'une chanson que répète toute une province.

Mais cela ne me consolait point. Une idée tyrannique avait pris possession de mon esprit. Je croyais que le Breton aurait pu me parler de Nannette.

Je me levai pourtant après quelques minutes de repos et je repris ma route. Je tâchais de me raisonner. Ce n'étaient pas les arguments qui manquaient et j'avais beau jeu à m'accuser de folie. C'est votre avis à vous qui êtes sages, n'est-ce pas? Très-bien. En arrivant au haut de la montée je trouvai un papier à moitié consumé : le chiffon qui avait allumé la pipe de mon Breton. Machinalement je le ramassai. C'était l'adresse

d'une lettre; il en restait le quart. Je pus lire un nom : Yvon Legoff, et quelques mots, New-Church street, Melbourne.

Le tout de l'écriture de Nannette !

Il n'y a pas à s'y méprendre, vous savez. Certaines écritures peuvent se ressembler entre elles, mais pas plus que certaines personnes. Il n'y a pas à se méprendre.

Je fus frappé si violemment que mon cœur cessa de battre. Le doute n'essaya même pas de naître. Je repris ma course, dès que je le pus, avec une furieuse énergie. Je vous prie de remarquer que j'étais à cent lieues de l'idée que Nannon pût avoir traversé la mer. Ma pensée alla d'abord tout autre part. Je me demandai si cet Yvon Legoff n'était point l'homme du petit bûcher. Je le revis, par l'effort de ma volonté, avec ses cheveux flottants sous son grand chapeau. Il était beau et jeune. La jalousie me mouilla d'une sueur froide.

Oh ! comme il m'est arrivé souvent de me dire, et toujours en pensant vrai : je ne sais pas combien je l'aime ! Peut-être bien qu'on ne peut pas être heureux ici-bas comme je le serais si elle était ma femme, si j'avais l'étude de Me Piédaniel et des petits enfants qui m'empêcheraient de travailler. Mes petits enfants! les enfants de Nannette !

Puis je songeai bien différemment. Cette lettre n'était-elle pas pour s'informer de moi? Le temps y était tout juste. J'avais écrit en quittant Londres....

Je crois que j'aurais donné l'espoir d'acheter mon étude pour savoir ce qu'il y avait eu dans cette enveloppe.

Mais les chevaux du coche galopaient, et la distance s'augmentait sans cesse entre moi et mon Breton.

Ce fut seulement le lendemain matin que l'idée me vint de voler un cheval. J'eus un transport de joie comme si c'eût été là une belle découverte. La chose était facile. Je traversais un pays cultivé où les stations abondent. Je fis choix d'un beau poulain entier, qui a bien manqué me rompre cent fois le cou, et me voilà sans selle ni mors, ayant pour tout harnais un bout de longe, me voilà lancé, au galop de Mazeppa, sur la trace de mon Yvon Legoff.

C'est la vérité vraie que je vous disais tout à l'heure, mes camarades. Entre le moment où je partis sur le dos de mon étalon furieux et l'heure lointaine où je rencontrai mon pauvre Yvon Legoff, quand je ne le cherchais plus, ma route a été traversée par mille et une aventures. J'ai été mineur, j'ai été chasseur d'opossums, j'ai été berger, laboureur, intendant, professeur de langues, j'en passe, et enfin *bushranger :* tout cela malgré moi, par hasard, par aventure.

Mais vous aviez tort de craindre, et moi je me faisais illusion sur l'appétit que j'avais de conter. Une fois entré dans la voie où je trouve marquée la piste de Nannon, je ne puis plus avoir qu'une pensée ; mes aventures ne peuvent plus être pour moi que ce qu'elles ont été, en effet, des obstacles, et mon seul désir est de sauter par-dessus.

Attention, Malgache ! ceci vous intéresse ! »

Miguel tressaillit et ouvrit ses yeux lourds de sommeil.

« Est-ce la tonne ? demanda-t-il.

— C'est la tonne. Il y avait environ quatre mois que j'avais quitté Melbourne. Mon étalon m'avait mené très-loin du côté nord-est, plus loin probablement que n'était allé Yvon Legoff. J'avais traversé des centaines de stations, cherchant partout à me renseigner sur

Yvon d'abord, sur vous ensuite. Vous voyez que je suis franc. Nulle part je n'avais eu de nouvelles. L'étalon était retourné au diable depuis longtemps; j'avais fait pour vivre tous les métiers que je vous ai dit, et je m'étais dirigé vers l'ouest, afin de me rapprocher du lieu où vous deviez être, selon mon estime, à la poursuite des Smith, si vous étiez encore de ce monde.

J'avais monté jusqu'à la rivière Murray, et je venais de quitter une place de gardien de marchandises que j'avais dans une station, au pied du mont Darwin, sur la foi de renseignements vagues qui me semblaient se rapporter à mon Breton, lorsque je tombai en plein sur la piste des trois Smith et de Naranja. Les frères Smith voyageaient à la tête d'un parti nombreux. Ils venaient de Melbourne pour prendre possession d'un terrain considérable récemment acquis par eux dans le Rodney.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, dans la croyance des Smith, cette concession était calculée de manière à enfermer la cachette de Gordon Leath.

— Je connais la concession des Smith, dit Mornaix.

— Moi aussi, firent tour à tour le Malgache et Grelot.

— Nous y sommes tous allés, à ce qu'il paraît, reprit Roger, et peut-être que nous y avons été tous ensemble. Mais c'est grand comme une province. Aucun de nous n'y a rencontré les autres. Je ne sais pas ce que vous avez fait là-bas, mes camarades; moi, j'ai pris du service dans le propre équipage de Jonathan Smith, et je serais peut-être arrivé jusqu'à ma petite sœur Anhita, sans un coup de carabine qui m'arrêta net, un soir que je rôdais autour des tentes.

— Tu es un noble garçon, murmura Mornaix.

— Si tu avais été là, copin, répliqua Roger, tu m'aurais relevé; mais il n'y avait personne que Jonathan et ses hommes qui me cherchaient. Jonathan m'avait reconnu. Je me laissai glisser dans l'eau du Goodmans-Creek, qui heureusement coulait à pleins bords, et je fis la planche au fil de l'eau, tant que l'eau me porta. Je perdais tout mon sang, mais je n'osais prendre terre à droite ni à gauche, parce qu'on me chassait sur les deux bords. Il était presque jour quand je cessai d'entendre la poursuite. J'avais dépassé depuis quelques minutes le poteau marquant la limite de la concession des Smith. Je sortis du creek et je fis une centaine de pas en me traînant dans le *bush;* puis, voyant une sorte de tertre où l'herbe était épaisse et belle, je me couchai et je m'endormis, ou je m'évanouis.

Car il n'est point sommeil si profond que n'eût secoué l'aventure qui m'arriva.

Vous la raconter est impossible. Je n'en eus aucunement conscience. Vous ferez comme moi, vous rétablirez l'histoire à l'aide de ses résultats.

Je m'éveillai perclus au bout d'un temps que je ne saurais point mesurer, mais qui avait dû être long, puisque le soleil couchant rougissait au-dessus de ma tête la cime déchiquetée d'un vieux gommier mort.

— Un des trois gommiers qui étaient sur la carte de Bambô ! s'écria Mornaix.

— Dire que je les ai tant cherchés ! » ajouta Grelot.

Miguel fit un geste d'impatience et murmura :

« Mil Dios ! la langue dans la poche ! Laissez parler M. de Lavaur ! »

IX

Auro Divo!

« La cime rougeâtre de ce diable de gommier, poursuivit Roger, me semblait être à une hauteur surprenante. Je ne voyais qu'elle, se détachant juste au-dessus de moi sur un rond de ciel bleu, absolument comme si c'eût été la carrée d'un lit qu'on aurait hissée à une gigantesque hauteur. J'apercevais cela par une ouverture régulière et formant cercle nettement, comme l'orifice d'un puits. Le vent agitait autour de cet orifice une sorte de frange soyeuse et flexible. Je crus à la bizarrerie d'un rêve, d'autant que j'avais dans le cerveau de profondes et vagues lassitudes. Le souvenir des événements récents dormait en moi, et mon premier instinct fut d'étendre les bras pour saisir quelque objet sur ma table de nuit; j'entends sur ma table de nuit de Paris, et j'appelai Jean, le valet qui me servait rue du Mail. Jean ne répondit pas; ma blessure me poignarda cruellement, et au lieu de ma table de nuit, mes mains rencontrèrent du sable mouillé. Le réveil vint tout d'un coup avec la sensation du froid glacial qui me perçait jusqu'aux os. J'avais une plaie au côté gauche de la poitrine, à la hauteur du cœur; la balle, contournant le sein, était sortie sous l'aisselle en déchirant les chairs du bras. L'énorme quantité de sang que j'a-

vais perdu dans la rivière me laissait épuisé d'esprit et de corps.

J'étais couché sur ou plutôt dans le sable, où ma chute m'avait comme incrusté, car j'étais tombé de haut. Ce trou rond qui me montrait le ciel et la cime du gommier mort était l'endroit même d'où avait eu lieu ma chute.

L'eau coulait abondamment par le trou en rendant un bruit de ruisseau : c'était le restant d'une forte pluie. Je n'étais pas inondé, parce que l'eau s'infiltrait à mesure dans le sable.

Quelque chose me faisait souffrir plus vivement que ma blessure même : c'était une douleur à la nuque. Cette partie avait dû porter, au moment de ma chute, sur un objet dur et coupant. Pendant que tout le reste de mon corps reposait sur le sable doux, sans autre gêne que l'humidité et le froid, ma nuque blessée avait pour oreiller cet objet tranchant et dur.

Je fus longtemps à me retourner pour voir. Je pus reconnaître enfin une planche, recourbée en cerceau....

— La tonne, caramba ! s'écria Miguel.

— La tonne, ami Malgache, qui avait failli me rompre le cou. J'étais à cent lieues, vous le croyez bien, de songer à la tonne. J'examinai ce rebord circulaire avec une curiosité d'enfant. Cela ne sortait pas de plus d'un pouce hors du sable. L'eau qui venait d'en haut tombait dans cette espèce de bassin et y tourbillonnait doucement avant de se perdre au milieu, où elle avait creusé un petit gouffre qui, dès l'abord, me sembla jeter d'étranges lueurs.

Ces rayons jaunes qui me sautaient aux yeux, chatoyants et teints par intervalles de reflets pourprés, je les attribuais aux éblouissements de ma faiblesse. Je

n'y croyais pas. Je cherchais à en chasser les chimériques lueurs. Mais à mesure que mes regards s'habituaient à l'obscurité, car je tournais désormais le dos à la lumière, le chatoiement se faisait plus distinct. L'eau, en tourbillonnant au centre du bassin, semblait entraîner des étincelles dans son mouvement de rotation. Je suivais d'un œil curieux le jeu turbulent de toutes ces paillettes, et l'idée ne me venait point que ce pût être de l'or....

— De l'or! » répéta malgré lui le Malgache, qui essuya de grosses gouttes de sueur à son front.

Grelot et Mornaix répétèrent d'une voix que l'émotion faisait à leur insu sourde et solennelle :

« De l'or! »

Quelle est donc la puissance inouïe de cette chose et de ce mot! Il y avait là trois hommes de caractères différents, de natures opposées, écoutant un récit défloré, écrémé pour ainsi dire, auquel le narrateur avait enlevé d'avance l'imprévu, qui excite et soutient l'intérêt.

Dans son insouciance ou dans son impatience, Roger avait dit dès l'abord le mot de l'énigme; son conte, présenté à l'envers, avait dévoilé du premier coup son dénoûment. Chacun savait ici qu'il s'agissait de la tonne d'or.

Et cependant, chacun restait suspendu aux lèvres de Roger : le sauvage Mexicain, l'enfant de Paris, le gentilhomme aux larges et chevaleresques instincts.

L'or est roi, l'or est passion, l'or est fièvre. L'or porte en soi un mystérieux et irrésistible prestige. Il brûle comme le feu, il éblouit comme la lumière. Souvenez-vous qu'au milieu des merveilles de l'art et de l'industrie, à l'Exposition universelle de Londres, une chose avait le privilége d'attirer entre toutes les regards affolés de la foule. Ce n'était ni beau, ni ingénieux, ni

curieux, ni glorieux; cela ne parlait ni au sens ni à l'intelligence ; cela n'avait point de formes attrayantes, point de parfums séduisants, point de sons enchanteurs, et pourtant cela séduisait, attirait et charmait.

C'était de l'or, une masse d'or, une pyramide d'or, tout l'or récolté dans cette même terre d'Australie où nous sommes.

C'était.... Mais non, ce n'était pas même de l'or! De même qu'on taille dans le marbre l'image d'un dieu, la statue d'un héros, on avait érigé ce monument à l'or. C'était du zinc, habillé de dorure, c'était de faux or, c'était le portrait d'une pyramide d'or!

Et devant cette idole étrange, le siècle passait, ébriolant ou recueilli, silencieux ou bruyant, selon que sa dévotion le portait à l'ascétisme taciturne ou aux tumultueux transports.

Il faut avoir vu cela pour comprendre l'unanimité de ce prodigieux fanatisme. Ceux qui l'ont vu ne cherchent plus le symbole de la religion universelle.

Les doigts tremblants de Roger touchèrent son front humide.

« De l'or, répéta-t-il à son tour d'une voix altérée. En ce lieu, une goutte de vin, un morceau de pain eussent valu pour moi mieux que tout l'or du monde. Et cependant quand l'idée me vint que c'était de l'or, mon cœur se serra, mes oreilles bourdonnèrent, un voile descendit sur mes yeux.

Chacun est comme Dieu l'a fait; je n'ai ni à me vanter ni à me plaindre. J'ai vécu jusqu'à ce jour sans ambition ni intérêt, car l'idée d'être riche ne m'est jamais venue, et la carrière de mon choix est simple et modeste entre toutes. J'y tiens à cause de cela. J'ai placé mon bonheur dans une médiocrité utile et occupée. Je suis un Roger Bontemps paisible et discret,

un Roger Bontemps notaire. Je peux faire serment que je n'ai jamais rêvé d'or.

L'or a donc une secrète et irrésistible influence sur ceux-là même qui le dédaignent, sur ceux-là même qui en interrogeant leur conscience n'y trouvent aucune passion que l'on puisse assouvir. L'or est donc une fatalité ! Il y a donc dans l'attrait exercé par l'or une féerie indépendante de tout ce que l'or peut acheter !

Il me fallait souffrir beaucoup pour garder la posture que j'avais prise, souffrir davantage pour avancer la main et tâter ces paillettes éclatantes qui valsaient au centre du tourbillon. Je ne sais plus si je sentais ma souffrance. Je sais que ma respiration s'embarrassait dans ma poitrine et que je prononçai le nom de Nannette. Je l'entendis, ce nom, dans le silence qui m'entourait, et il me fit tressaillir.

J'avançai la main, je touchai : c'était bien de l'or. Malgré moi, malgré ma blessure, mes doigts se baignèrent dans l'or, puis mon poignet, puis mon bras jusqu'au coude. Je ne pus trouver le fond de ce bain d'or. Je voulais aller plus avant; ma blessure saignait, rougissait l'eau qui toujours tournait. Je perdis le sens de nouveau, et je me souviens que, dans la courte agonie qui précéda mon évanouissement, je me sentais descendre dans cet or, descendre comme le noyé tombe au fond de la mer, et que mon être frémissait d'une inexplicable volupté.... »

Roger se tut. Il y eut un silence. Les cigares éteints pendaient aux lèvres. On ne buvait plus.

Roger, pâle et pensif, semblait sous le coup d'une superstitieuse frayeur.

Le Malgache parla le premier.

« M. de Lavaur, demanda-t-il, êtes-vous bien sûr de retrouver l'endroit ?

— Il faisait nuit noire au fond du trou, reprit tout à coup Roger, comme s'il n'eût point entendu la question. On ne peut pas croire qu'il fasse plus nuit en enfer. La pluie avait cessé. En m'éveillant, j'eus horriblement peine à retirer mon bras, enfoncé de force entre les nuggets et les concrétions d'or natif. Cette fois, j'avais l'esprit présent puisque la terreur naquit en moi tout de suite de mourir au fond de ce trou.

Il ne me fallut que l'épreuve de mes mains, promenées autour du rebord circulaire pour bien reconnaître que j'étais dans la propre cachette de Gordon Leath et que ma tête avait failli se briser sur la tonne d'or. La veille je m'étais endormi dans cette herbe haute qui marquait la place où Gordon avait remué le sol pour enfouir son trésor. Ma mère m'avait conté souvent l'histoire d'un pot de grès, plein de louis, caché par son père au commencement de la Révolution. Le pot avait été déposé à un mètre de profondeur ; il fallut creuser quatre mètres pour le retrouver.

Dans les terrains meubles, les objets lourds *chassent*. C'était ici du sable presque mouvant.

La tonne avait chassé, depuis le temps de Gordon Leath. En chassant, elle avait creusé une sorte de puits que recouvrait comme un pont la couche de terre végétale, soutenue par les racines du gazon. Je m'étais endormi sur cette voûte qui s'était affaissée, l'averse aidant.

Ceci n'est qu'un hasard. Le miracle, ce fut de ne pas me casser le cou.

Chaque homme à sa destinée, c'est évident. La mienne est d'être notaire. Je ne peux pas mourir avant d'avoir acheté l'étude de maître Piédaniel.

La preuve, c'est que, pendant mon second évanouissement, la fortune s'était chargée de me procurer une

voie de retraite. Un nouvel éboulement s'était fait qui donnait une pente, sinon commode, du moins possible à gravir. La lune se leva pour me montrer où poser le pied, et vers deux heures du matin, après des efforts dont je ne me fusse pas cru capable, vu mon état d'épuisement et d'inanition, je me retrouvai dans la haute herbe avec mes poches pleines de poudre d'or.

« Je voudrais savoir, demanda pour la seconde fois le Malgache qui semblait inquiet et malheureux, si vous seriez capable de retrouver l'endroit.

— J'y retournerais les yeux bandés, mon brave Miguel, » répondit Roger.

Miguel secoua la tête et poussa un profond soupir.

« Aimeriez-vous mieux qu'il eût oublié le chemin, beau-frère? interrogea Mornaix en riant.

— Vous ne devinez pas où le bât le blesse, dit Grelot. C'est cette diablesse de piste allant du creek au gazon, sous les gommiers morts.....

— Ah! s'écria Miguel, si j'avais été là, j'aurais replacé le sable grain à grain, j'aurais bouché la trace des pas, j'aurais paré le gazon, si proprement qu'un Peau-Rouge même n'aurait su voir si un pas humain l'avait foulé. Enfin, j'aurais passé trois nuits, s'il l'eût fallu, à fabriquer pour l'ouverture du trou un bouchon qui l'eût fermé comme on bonde une barrique. Mais M. de Lavaur, qui est un homme instruit, ne sait rien faire de tout cela.

— Ma foi, mon brave ami, répliqua Roger, M. de Lavaur n'était pas à la noce. Il eût donné bien des fois plein son chapeau de poudre d'or pour trouver dans le quartier un hôpital ou tout au moins une pharmacie. Sa poitrine râlait; son épaule le faisait crier à chaque mouvement, et les études qu'il avait faites jadis, depuis sa huitième jusqu'à sa philosophie, ne lui suggéraient

aucun moyen pratique de se procurer quatre côtelettes dont il avait le plus pressant besoin. Néanmoins, il fit de son mieux. Il jeta des branches sèches sur le trou et mit le feu au plus petit des gommiers morts dont il dirigea la chute en travers de l'excavation....

— Pas mal ! » décida Grelot.

La figure du Malgache s'éclaira.

« Ce diable de copin, dit Mornaix, avec seulement deux ou trois ans d'études, serait devenu un sauvage de choix !

— Ce fut tout. Je n'en pouvais plus. J'allai au creek boire un coup et laver mes blessures, après quoi je me dirigeai tout uniment vers les tentes des Smith, préférant un second coup de carabine à la faim qui me dévorait. J'espérais intéresser quelque suivant de la bande qui m'eût donné un morceau de pain et le moyen de fuir. Je trouvai mieux que cela. Les Smith étaient déménagés, leur dernier feu brûlait encore, entouré des débris de leur dernier festin. Il y avait là grandement de quoi nourrir trois hommes, ce qui me permit de prendre trois jours de repos dans un bon gîte, car ceux de leurs serviteurs qui n'avaient pas de tentes laissaient derrière eux un hangar d'écorce de banksia, bâti à la mode des naturels.

Je partis de là non pas guéri, mais remis du moins de ma fatigue, et capable de fournir chaque jour une petite étape de trois ou quatre lieues.

Les choses vont vite de ce côté-là. On voit des espaces incendiés partout et des bornes portant des noms qui appartiennent à toutes les nations de l'Europe ; dans deux ans ce sera un pays peuplé comme les bords du Yarra ou le district de Grant, mais les stations sont encore bien éloignées l'une de l'autre, surtout quand on s'écarte de la rivière Goulburn, et, au bout de ma

troisième étape, je n'avais pas encore rencontré une créature humaine.

J'avais eu pour toute nourriture, depuis mon départ du campement abandonné par les Smith, les fruits sauvages cueillis le long de ma route, et les fruits sauvages sont rares en Australie. Quand je m'arrêtai au bout du troisième jour, j'étais réduit à une extrémité plus triste encore que lors de ma sortie du puits, et il n'y avait là ni foyer allumé, ni restant de repas, ni hangar pour me réconforter. Je me couchai au pied d'un arbre, trop faible que j'étais pour songer à y monter et je fermai les yeux, n'ayant plus que ce vague et suprême espoir qui jamais n'abandonne la détresse humaine.

Il y a des rêves qui s'obstinent. La nuit s'était faite; un engourdissement profond tenait mes sens et mon intelligence ; pourtant, il me semblait que j'entendais l'écho d'un chant lointain. Vous devinez quel était ce chant : il fallait bien que ma dernière pensée fût à Nanette.

Je pensais mourir là au pied de cet arbre ; je m'étais, en quelque sorte, arrangé pour cela, et je me disais : je ne verrai plus le jour. Le chant me berçait, je trouvais tout simple qu'il bourdonnât autour de mes oreilles, mais je n'y croyais pas.

Pour moi, ce n'était pas une voix humaine qui allait répétant ce chant. La voix était en moi. Dans ma croyance la solitude m'entourait de toute part.

Le chant n'était qu'une illusion. L'agonie m'apportait ses rêves. Ne voyais-je pas au travers de mes yeux fermés l'adoré sourire de ma Nannette !

Certes, elle était là. Elle y devait être. Chère fille ! en ce moment, priait-elle pour moi?

Mais il y avait une chose bien étrange et qui me

préoccupait malgré l'assoupissement de mes facultés. L'illusion aurait dû me faire entendre la propre voix de Nannon. Et c'était une mâle voix qui allait chantant avec d'insouciantes gaietés :

A Sainte-Anne en Auray,
J'irai pieds nus sur la route
Et je lui porterai
Les plus beaux bouquets qu' j'aurai....

Cela ne m'étonnait point. J'avais poursuivi si longtemps le Breton du coche ! C'était lui qui revenait pour me parler de Nannette....

Ma pensée, cependant, vacillait de plus en plus. J'aurais voulu chanter, moi aussi, et prier. Le nom de ma mère me vint aux lèvres. Je vis la lampe de l'étude avec son grand abat-jour vert, qui éclairait les rangées de cartons. Comme il eût été surpris, Me Piédaniel, s'il avait pu savoir où j'étais à cette heure !

Je suis bien sûr de m'être demandé qui achèterait l'étude à ma place.

Et puis vous vîntes tous. Et je baisai au front ma pauvre petite sœur Anhita que j'aurais tant voulu sauver !

Si j' pouvais trouver un trésor,
Dans un grand pot, des pièces d'or.

Il n'y a point de pot si grand que cette tonne. Je riais.

Et j'avais des larmes sur le cœur. C'était bien pour moi que Nannon chantait ainsi dans sa chambrette sans savoir elle-même pourquoi. Elle avait vaguement le désir d'être riche pour me faire heureux.

On marchait sous bois à quelque cent pas de moi :

sans doute une bête sauvage. Cela ne m'inquiétait point.

Le vent apporta à mes narines une âcre odeur de fumée. Chimère! Ma pensée était sur le point de s'enfuir comme la flamme mourante qui ne tient plus à la mèche que par un point mobile.

Je dis : adieu, Nannette, ma petite chérie!

On ne chantait plus. Je m'endormais dans le sommeil ou dans la mort.

Ma tête fut secouée par un douloureux soubresaut qui fit battre violemment mon cœur dans ma poitrine. Une bruyante détonation venait d'éclater auprès de moi.

« Touché! » fut-il dit joyeusement.

Puis :

« Va! dégringole! on va souper! »

En même temps, la chute d'un corps lourd, chaud, velouté, fouetta ma joue, puis je sentis une griffe qui labourait mon visage.

Je dus pousser un cri ou un gémissement.

« Plaît-il? fit-on. Cet opossum-là a grogné comme un chrétien! »

Une main me toucha. Il y eut une exclamation de surprise. La batterie d'une arme à feu craqua. Rien de tout cela ne me fit ouvrir les yeux. J'étais de pierre.

« Il ne bouge pas, murmura-t-on. Ohé! camarade! Vous n'êtes cependant pas tombé ivre en revenant de la foire à Hennebont! Êtes-vous blessé? Je suis une bonne âme, Yvon Legoff, de Port-Navalo, sur la rivière d'Auray, dans le département du Morbihan. »

Je fis un tel effort que mes lèvres s'entrouvrirent et que je dis :

« Connaissez-vous Nannette?

— *Mal'ar-Doué!* jura-t-on, ou quelque chose d'approchant, car je ne sais pas le bas-breton, si je connais Nannette! oui bien! et Nannon aussi! Il y en a plus de six douzaines sur la paroisse de Sainte-Anne! Ouvrez la bouche, mon camarade, et sucez-moi une goutte de *guinardant*, ça vous réchauffera le cœur. »

Le goulot d'une bouteille clissée toucha mes lèvres et je sentis la brûlure de l'eau-de-vie. J'ouvris presque aussitôt les yeux. La lueur d'un feu voisin me frappa. Cependant, l'idée que tout cela n'était qu'un rêve s'obstinait en moi.

« Ah! ah! dis-je, ranimé tout à coup, car je n'avais d'autre mal que mon extrême faiblesse; merci, Legoff, merci, mon ami. Voilà bien du temps que je cours après vous!

— Voyez-vous ça! répliqua-t-il en réchauffant mes mains dans les siennes. Est-ce que je vous dois de l'argent, l'homme? »

Il ajouta avec son bon rire de campagnard naïf, mais malin :

« C'était peut-être vous qui couriez après moi, mon frère, mais, pour sûr, c'est moi qui vous ai attrapé. Voyons, qu'est-ce que nous avons? sommes-nous blessé, enrhumé ou malade de la colique?

— J'ai faim, répondis-je.

— A la bonne heure, *mal'ar-Doué*! moi aussi. Alors ne bavardons pas, et mettons le fricot à la broche. »

Je pus me relever avec son secours et j'allai m'asseoir les pieds devant son feu. Je songeais en moi-même que j'aurais pu mourir là, à quelques pas du secours, sans l'aide spéciale de la Providence. Ni le chant, ni l'odeur de la fumée ne m'avaient éveillé. Il avait fallu, pour secouer ma torpeur, le coup de feu

tiré à mon oreille, et surtout la longue égratignure dont l'opossum agonisant avait labouré ma joue.

On l'écorchait ce pauvre opossum, mon sauveur, et malgré ma reconnaissance j'avais grande hâte qu'il fût cuit à point.

Yvon Legoff, en disposant sa broche, fredonnait la chanson. Ceux qui aiment cette chanson-là ne peuvent pas s'en passer, paraîtrait-il.

Il s'interrompit pour me dire :

« Nous ne faisions pas bonne garde, mon frère. J'allais marcher sur vous et vous ne disiez pas gare. Un homme endormi par terre et sans feu dans ce pays-ci, court grand risque de ne pas s'éveiller.... Écoutez ! »

Un sifflement léger et semblable à celui que produit la bouche humaine en frappant de son souffle la lame inclinée d'un couteau se fit entendre du côté de mon ancien gîte. Yvon prit aussitôt d'une main la baguette de son fusil et de l'autre un tison ardent; l'instant d'après il revint, traînant par la queue un trigonocéphale de magnifique grandeur, et comme je regardais, non sans effroi, la monstrueuse vipère, il reprit :

« Celui-là a manqué le coche, mais pas de beaucoup. Je l'ai trouvé roulé à la place même que vous aviez échauffée. Heureusement qu'il n'y avait plus personne.

— Aussi, ne comptais-je pas m'éveiller, dis-je, répondant à une précédente parole.

— Vous êtes sans ressources ?

— J'ai mes poches pleines de poudre d'or.

— Chut ! Parlez plus bas quand vous parlez d'or. Ces diables de buissons sont comme les murs de chez nous, ils ont des oreilles. Nous sommes dans le *range* de Gordon Leath.

Il paraît que ces coquins de *bushrangers* ont chacun leur arrondissement, ni plus ni moins que des notaires.

« L'or ne donne pas à manger, reprit Yvon, qui retourna son rôti, dont l'odeur exquise me prenait déjà au nez et au cœur. Les opossums et les dindons sauvages ne viennent pas se vendre eux-mêmes, comme il est dit dans un conte pour les enfants de mon pays. D'où êtes-vous, vous, mon compagnon ?

— De Paris.

— Ah ! la grand'ville. On en parle jusqu'à Port-Navalo. Et que faites-vous?

— Je suis notaire.

— Bon ! drôle de métier dans le Rodney ! Et pourquoi couriez-vous après moi, mon frère ?

— Pour vous faire la question que je vous ai déjà adressée.

— Bah ! pour savoir si je connais Nannon ? Pas possible ! Vous êtes donc un brin toqué?

— Pour savoir si vous connaissez ma Nannon à moi, repris-je. Avez-vous été à Paris ?

— Au grand jamais.

— Alors, ce n'était pas vous qui étiez dans le bûcher ?

— Dans quel bûcher ? »

Et le regard d'Yvon m'accusait plus nettement encore que sa parole d'être *un brin toqué*. Je l'engageai à retourner l'opossum.

« Voilà, lui dis-je, il faut s'expliquer. Quand vous êtes parti de Melbourne, vous étiez sur l'impériale de la patache.

— Pour ça, c'est vrai.

— Vous allumâtes votre pipe avec l'adresse d'une lettre, et puis vous la laissâtes aller au vent.

— C'est possible tout de même.

— J'ai connu ainsi votre nom, et depuis ce temps-là je vous suis, parce que l'écriture de l'adresse appartenait à ma Nannette. »

Yvon se planta deux bons coups de poing par la tête.

Ce n'était pas répondre. J'ajoutai :

« Vous comprenez, mon ami. C'était peut-être bien elle que j'avais cru reconnaître dans le train de Paris à Cherbourg. De Cherbourg on peut aller à Auray. Enfin, je ne sais pas, moi ; mais puisque Nannette vous écrit, j'étais fondé à penser que vous pourriez me donner de ses nouvelles. »

Yvon cessa de se battre et me prit dans ses bras.

« Vous êtes M. Roger ! » s'écria-t-il.

Ça me fit un drôle d'effet d'entendre mon nom.

Yvon poursuivit :

« *Mal'ar-Doué* ! *mal'ar-Doué* ! Voilà qui est cocasse ! Oui, oui ; je la connais bien, celle-là ! C'est un cœur ! une sainte ! un ange du bon Dieu ! »

Il s'interrompit et reprit en me regardant de travers :

« Dites donc, M. Roger Bontemps, il paraît que vous lui aviez fait du chagrin, à la pauvre petite demoiselle ?

— Tournez le rôti, Legoff. Nannon et moi, nous sommes pour être mari et femme. Nos affaires de ménage ne regardent personne. Dites-moi seulement où vous l'avez vue.

— Parbleu ! sur le bateau qui nous a amenés à Melbourne ! »

Je serais tombé de mon haut si j'eusse été debout. Nannette était en Australie ! Je respirais le même air qu'elle ! Il n'y a que moi, j'en suis bien certain, pour avoir des aventures de cette force-là.

« Legoff, tournez le rôti, repris-je en chevrottant (et de fait l'opossum brûlait). Dites-moi tout ce que vous savez, et pourquoi Nannon vous écrivait des lettres. Êtes-vous son parent ? Mais si la bête est cuite, mon camarade, donnez-m'en d'abord un blanc, car je sens que je vais défaillir. »

Depuis que le monde est monde, on n'a jamais mangé si bon morceau. Me Piédaniel donnait un dîner fin tous les ans, à la fête de Madame, et il connaissait les bonnes choses. Mais ce coquin d'opossum était par délices. J'en redemandai :

Voilà donc ce que me raconta Yvon Legoff, la bouche pleine, car il avait aussi grand appétit. Je ne sais pas si c'est la chanson, mais les gars, là-bas, ont maintenant tous envie de trouver un trésor. Yvon était parti chercher le sien. A bord du paquebot, il avait fait une cruelle maladie qui lui eût été sans doute fatale, sans les soins de celle qu'il appelait un cœur, une sainte, un ange du bon Dieu; ma Nannon, en un mot. Nannon l'avait soigné comme une sœur de charité. Nannon l'avait sauvé.

Mais que faisait là Nannon? demanderez-vous. Nannon avait un oncle à Cherbourg. L'oncle de Cherbourg, chez qui elle s'était réfugiée après notre séparation, ne se souciait point d'augmenter sa famille. Il avait payé le passage de Nannon, ajoutant à ce bienfait sa bénédiction, et Nannon était partie.

« En voilà une, me dit Yvon, qui n'est pas embarrassée! En voilà une qui fera sa fortune sans aller aux mines et sans tondre des moutons! Aussitôt arrivée, elle s'est mise à faire des fleurs. C'est une fée, quoi! Toutes les élégantes de Melbourne sont ses pratiques. Il n'y avait pas six semaines que nous étions débarqués que déjà ce n'était plus la fillette pauvre du paquebot. Dans cette enveloppe que vous avez lue, savez-vous ce qu'il y avait? Il y avait une bank-note de vingt-cinq livres, cinq cents bons francs, plus le change : un prêt qu'elle m'envoyait et qui me servit à payer mon équipage de mineur. Un coup d'eau-de-vie, monsieur le notaire, à la santé de Mlle Nannon! Que Dieu la bénisse

et vous tout de même, si c'est vous qui devez la rendre heureuse! »

Ce bon Legoff n'était pas un amoureux, comme le gars de sa chanson. Il avait traversé la mer parce que son vieux père et sa vieille mère étaient pauvres au pays. Il était l'aîné de tout un peuple de petits frères et de petites sœurs. Les mines ne lui avaient pas été favorables ; il menait le métier de chasseur d'opossums, et le boursicot qui venait de la vente de ses fourrures allait déjà s'arrondissant.

J'ai mes raisons pour vous parler de lui comme je le fais. Je suis son exécuteur testamentaire, et je désire que chacun de vous le devienne comme moi. Il est entendu que le premier d'entre nous qui en aura la possibilité fera passer cinq mille francs, port payé, aux époux Legoff, à Port-Navalo, Morbihan. »

Mornaix, Grelot et Malgache répondirent :

« C'est entendu. »

Je restai deux semaines avec lui, reprit Roger, et cela nous amène bien près du moment présent, car je vous parle désormais du mois qui vient de finir. Yvon avait une charge de peaux et cherchait, soit à les vendre, soit à acquérir un cheval pour les porter. Nous allions vers le sud. Yvon était chargé de son fusil de chasse ; il n'avait pu me fournir qu'un couteau. A mesure que nous avancions vers les mines, nous redoublions de prudence, sachant que les *buhsrangers* sont nombreux dans la limite du désert.

Gordon Leath surtout, le terrible Rôdeur-Gris, nous donnait de l'inquiétude.

« Si nous étions pauvres, me disait Yvon, Gordon Leath nous ferait l'aumône de quatre dollars et d'un coup d'eau-de-vie ; mais nous sommes trop riches. »

Et, en effet, telle était la croyance générale dans le

range du Rôdeur-Gris. Il donnait aux gens qui n'avaient rien et dépouillait ceux qui avaient beaucoup, laissant toujours néanmoins quatre dollars dans leur ceinture et un coup d'eau-de-vie dans leur gourde.

Voilà dix jours juste, nous franchissions la limite nord du Dalhousie, à la hauteur de Cornella-Creek. Nous suivions les bords de la petite rivière qui arrose grand nombre de stations déjà florissantes. La route où nous marchions était un chemin bien battu se dirigeant vers Oxdale, premier point desservi par les escortes du gouvernement. Une fois là, nous devions être relativement en sûreté.

En marchant, nous causions de Nannette, sujet éternel de nos entretiens. Tout à coup, Yvon s'arrêta, coupant par le milieu une phrase commencée. Je me retournai vers lui. Il était immobile et pâle.

La nuit approchait. La dernière station rencontrée était à plus d'une lieue derrière nous. Celle vers laquelle nous allions ne devait pas être à une moindre distance.

Le pays était un *bush* ou taillis de myrtacées, au-dessus desquels d'énormes gommiers s'élevaient comme des tours à de larges intervalles.

Le Creek-Cornella, que nous avions maintenant à notre gauche, n'était plus qu'un faible ruisseau.

Évidemment, c'était une subite terreur qui faisait Yvon Legoff immobile et muet. Je n'en devinais point la cause.

« Qu'est-ce qui vous prend, mon camarade? demandai-je. Est-ce que vous avez rêvé du Rôdeur-Gris? »

Au lieu de me répondre, il arma les deux coups de son fusil.

Puis il me montra du doigt la partie de la route qui nous faisait face.

« Je n'ai pas rêvé, murmura-il. Voyez. »

Je regardai de tous mes yeux, et j'allais dire que je ne voyais rien, lorsque j'aperçus, plantée en terre, au centre de la route, une mince perche surmontée d'un chiffon. Sous la perche, il y avait un chapeau de cuir gris....

Celui-ci, mes bons amis, s'interrompit Roger en frappant sur son propre couvre-chef, et vous pouvez très-bien vous figurer l'effet qu'il faisait, l'intérieur de la cuve en l'air.

Avant que mon étonnement se pût formuler, avant même que ma terreur fût née, une voix retentissante sortit d'un fourré voisin.

« Holà ! gentlemen, cria-t-elle, que Dieu protége la reine et l'époux de Sa Très-Gracieuse Majesté, qui est un homme comme il faut, à ce qu'on dit. Avez-vous fait des affaires dans le nord ? Je vous invite à mettre votre offrande dans le pauvre chapeau qui est là devant vous. »

Nous regardâmes du côté où la voix parlait. Nous vîmes une ombre grise parmi le clair feuillage. Ici la nuit vient vite, vous savez. Le crépuscule s'assombrissait à vue d'œil.

« Si nous lui donnions une demi-douzaine de poignées d'or pour sauver notre reste? opinai-je.

— *Mal'ar-Doué* ! gronda Yvon, nous sommes jusqu'au cou dans le traquenard, mon frère ! Faites ce que vous voudrez. Je compte sur le double canon de mon fusil. »

Et il dessina un ample signe de croix, ce qui mit en gaieté notre interlocuteur invisible.

Invisible n'est pourtant pas le mot, car nous apercevions, ou du moins nous croyions apercevoir son profil à travers le clair feuillage des buissons de myrtes.

A tout hasard, je mis la main à la poche et j'avançai

vers le chapeau. Yvon me suivit, le fusil en arrêt, comme un chasseur au vol dont le chien rencontre dans un chaume.

« Combien m'apportez-vous dans vos ceintures, gentlemen ? demanda la voix, qui avait un méchant accent de sarcasme.

— Une balle et trois chevrotines dans chaque canon, *mal'ar-Doué* ! grommela Yvon. Car, Dieu merci, je me doutais bien qu'il ne s'agissait plus d'opossums !

— Nous comptons, dis-je, vous faire un présent convenable.

— Convenable, mon très-cher ? Tout est donc au mieux. Savez-vous des nouvelles d'Europe ? Il paraît qu'on se bat en Chine, hé ? L'Angleterre pour toujours ! Qu'est-ce que vous appelez un cadeau convenable ? »

Nous étions auprès du chapeau. Le chapeau recouvrait à demi une large bouteille.

Comme je versais la première poignée de poudre d'or dans le chapeau, la voix reprit :

« Ce n'est pas cela, gentleman. Reprenez la pincée d'or : c'est votre part, et donnez-moi le reste.

— Vous voyez bien ! s'écria Yvon dont la voix tremblait de colère. J'ai eu trop de peine à gagner mon saint-frusquin. A la grâce de Dieu ! »

Ses deux coups me partirent dans l'oreille.

L'ombre grise que nous voyions au travers du feuillage n'était qu'à une cinquantaine de pas ; Yvon pouvait passer pour un excellent tireur : l'ombre aurait dû être littéralement foudroyée.

L'ombre ne bougea pas.

Mais à quinze ou vingt mètres à gauche d'elle, le buisson s'illumina par deux fois ; une balle siffla contre ma tempe, et Yvon poussa un grand cri.

D'instinct, je me laissai tomber contre terre.

Le pauvre Yvon était couché pour tout de bon. Il avait le crâne fracassé.

Ce n'était pas l'ombre qui avait tiré ; ce ne fut pas l'ombre qui bondit. L'ombre n'était qu'un mannequin, destiné justement à décharger les armes des malheureux voyageurs.

Gordon Leath, le Rôdeur-Gris, sortit à cheval du buisson et s'élança vers nous.

Il me parut être un splendide coquin, et vous avez vu sa monture à l'hôtellerie de *l'Oiseau-Jaune :* un admirable pur-sang.

Je n'ai pas lu beaucoup de romans, mais dans les rares romans que j'ai lus, j'ai remarqué cette ruse usitée dans les guerres sauvages. Je n'avais pas d'ailleurs le choix des moyens ni des stratagèmes. Je fis le mort. Gordon Leath n'était certes pas homme à se laisser prendre à cette naïve manœuvre. Je fus servi par cette circonstance qu'il avait tiré deux coups et que, suivant les apparences, il avait fait coup double.

Arrivé à deux ou trois pas de nous, il s'arrêta et nous examina attentivement aux dernières lueurs du crépuscule. Nous étions tombés, le pauvre Yvon et moi, tout près l'un de l'autre, moi en avant, lui derrière.

J'entendis Gordon Leath qui grommelait :

« Ce serait bien le diable si je les avais tués tous deux raides sur le coup ! »

Il ajouta, en armant son revolver :

« Nous allons tâter le terrain. »

Tâter le terrain, pour lui, cela signifiait sans doute nous envoyer à chacun dans le crâne une balle supplémentaire.

Je comprenais cela parfaitement, et je me creusais la cervelle pour trouver un moyen de salut,

lorsque mon ami Legoff s'agita en un brusque soubresaut. C'était probablement sa dernière convulsion.

Gordon Leath, qui mettait pied à terre, lui envoya aussitôt deux balles dans le corps, et, s'élançant, lui écrasa du genou la poitrine.

Ma foi, mes amis, ce n'est pas mon état, mais à la guerre, comme à la guerre. J'exécutai une culbute assez bien calculée pour tomber juste en face du Rôdeur-Gris qui me visa, qui me manqua, et qui reçut mon couteau dans la gorge.

En conscience, il n'aurait pas eu le temps de dire : « Grand merci! »

Mon pauvre Legoff était mort, et bien mort. Je donnai du manche de mon couteau à travers le front de Gordon Leath pour voir s'il avait quelque chose à réclamer, et je m'assis entre eux deux, ne sachant trop que faire. Aucun de vous n'eût été embarrassé, mais moi, je n'ai pas l'habitude.

Chaque fois que je tue un homme, je pense à Me Piédaniel. Il n'a jamais tué personne. Ce sera l'homme le plus surpris du monde quand il saura mes histoires. Et Thomas Stone ! celui-là avait tiré mon horoscope...

Au fond, je ne fus guère plus de cinq minutes à me remettre. Au bout de ce temps, comme je n'avais sur moi que des haillons, je changeai de costume avec Gordon Leath. De cette sorte, je n'eus même pas besoin de vider ses poches.

Je repris seulement ma poudre d'or dans celles de mon pauvre Yvon, je le couvris de sable le mieux qu'il me fut possible, et je sautai en selle.

Morbleu ! ce Rôdeur-Gris, il faut bien le dire, était un homme considéré! Depuis huit jours que je porte ses reliques, j'ai recueilli vingt fois plus de respects qu'en tout le reste de ma vie. Cela ne diminue pas ma

vocation pour le notariat, mais je comprends l'état de *bushranger*.

Vous savez le reste. Il faut que je voie Nannette. Si vous avez deviné le rôle qu'elle peut jouer dans la délivrance de notre Naranja, tant mieux ; sinon, je vous le dirai le lendemain de mon arrivée à Melbourne. »



X

Paysage australien.

Quand les premiers rayons du jour, passant à travers le maigre feuillage des gommiers, criblèrent la façade orientale de Maison-Seule, le vieux Georgie était assis sur le seuil de sa porte avec Dingo entre ses jambes. Dingo est là-bas un nom d'amitié, comme Fox ou Wolf en Angleterre. On appelle en effet Dingo en Australie une sorte de chien sauvage, tenant le milieu entre le loup et le chacal, et remarquable surtout par l'absence de chair entre la peau et les os.

Georgie était un hôte loyal, et le peu qu'il gagnait lui venait de cette réputation solidement établie. Quiconque mangeait et dormait dans la pauvre auberge de Georgie, avait deux gardiens vigilants : l'homme et le chien, Dingo et Georgie.

Du lieu où Georgie veillait, son rifle en travers sur ses genoux, l'œil embrassait un paysage borné, sombre et vulgaire : un taillis de gommiers sans horizon, mais quelque chose disait que l'espace libre était proche; l'air passait vif, comme s'il eût gardé son élan de la plaine; les cacatoès, toujours si nombreux au fond des forêts, n'envoyaient point le cri discordant de leur réveil, et, au contraire, on entendait à de mystérieuses

profondeurs l'appel mélancolique du paon australien, le splendide oiseau-lyre.

Dans la façon même dont s'éclairaient les objets, il y avait je ne sais quelle confusion étrange. Le soleil levant portait bien les ombres vers l'ouest, mais une autre lumière semblait venir à l'opposite, large et provenant de toute une moitié du ciel. Cette lumière éclairait les troncs à revers, semblable à ces lueurs matinales qui étonnent lustres et girandoles, à la fin d'une nuit de fête.

Il y eut un cri à l'intérieur de la cabane, puis une joyeuse acclamation.

« Allons, Dingo, mon compagnon, dit Georgie en se levant, les pratiques sont éveillées; ce sera bientôt notre tour de dormir. »

Dingo s'étira sans aboyer. Georgie gagna le hangar qui servait d'écurie, et commença consciencieusement la toilette des chevaux.

Georgie riait tout bas, en promenant son bouchon de paille sur la robe des nobles animaux amplement reposés. Il murmurait :

« Les pratiques sont en train de dire : « Ah! que c'est beau! ah! que c'est grand! ah! que c'est haut! ah! que c'est large! ah! que c'est ci! ah! que c'est ça! » Ce ne sont pas de vrais bushmen. Et tout de même, si mon balcon était à cinq milles de Londres, je gagnerais tous les ans une fortune, rien qu'à verser de l'ale aux badauds! »

Georgie était comme tous les solitaires, bavard avec lui-même, taciturne avec autrui.

Et il disait vrai : ses hôtes étaient en train de proférer les diverses exclamations précitées, rangés tous les quatre sur le « balcon, » étroite langue de terre qui bordait sa cabane du côté du sud-ouest.

La veille, le Malgache leur avait promis une surprise. Il tenait parole.

En arrivant de nuit à la loge de Georgie, nos compagnons, à l'exception de Miguel, avaient pu et dû croire qu'elle était située en plein bush et perdue dans la forêt. C'est ainsi, du reste, que sont généralement placés les *lone-houses*, qui servaient de haltes aux voyageurs avant le tracé des routes, mais la « Maison-Seule » était, au contraire, bâtie sur l'extrême rebord d'une colossale corniche qui terminait à la fois les bois et les plateaux granitiques du mont Alexandre. Elle avait servi, au temps de l'occupation, au rendez-vous des premiers aventuriers qui se risquaient sur les sommets pour la chasse ou l'exploration, et des traces restaient de l'ancien sentier côtoyant les hauteurs, pour aller du Dalhousie aux plaines fertiles qui s'étendent au delà du Campaspe.

La route, plus courte et surtout plus facile, suit maintenant la plaine.

Après l'excellent souper de la veille et l'histoire de la tonne d'or, servie comme un dessert de haut goût, nos quatre compagnons avaient tenu conseil. La tonne d'or exerçait sur le Malgache une attraction puissante, mais il faut avouer que son dévouement pour Naranja parlait au moins aussi haut que sa cupidité. Quant aux trois autres, Mornaix et Grelot n'étaient pas hommes à balancer un seul instant entre les richesses enfouies et le salut d'Anhita. Nous ne parlons même pas de Roger qui avait eu la fièvre d'or pendant quelques heures, mais qui placé par hasard en équilibre entre les trésors du vieux Pérou et l'étude de Me Piédaniel, eût versé tout naturellement du côté du notariat, comme l'aimant va vers le pôle.

Il avait été convenu que, dans l'ignorance complète

où l'on était au sujet de la retraite de Naranja, la tactique élémentaire de la chasse à l'homme ordonnait de suivre Jonathan Smith à Melbourne, pour reprendre de là sa piste et arriver, sur ses pas, jusqu'à la jolie recluse.

Roger avait néanmoins amendé cette résolution, faisant comprendre aux autres que l'intérêt de tous était que lui, Roger, vît Nannette avant Jonathan Smith et la vicomtesse Fanfare, à supposer toutefois qu'il n'y eût point quelque grandissime mystification en tout ceci, et que Nannette, la fauvette du quartier du Luxembourg, fût vraiment désormais une habitante de l'Australie.

On dormit là-dessus, sérieusement et de bon cœur. On avait bien gagné une nuit de sommeil.

Ce fut Roger qui poussa le premier cri entendu par Georgie. Au moment où il s'éveillait, son regard se tourna vers la croisée, ouverte au sud-ouest, et il sauta sur ses pieds en se frottant les yeux, comme s'il eût vu se lever le rideau d'un théâtre sur le plus merveilleux décor de féerie que jamais théâtre ait présenté au public. Il franchit l'appui de la croisée, suivi de ses compagnons, et tous les quatre se trouvèrent sur l'étroite lisière qui séparait Maison-Seule d'un précipice profond de cinq cents pieds; à son angle sud-est, la loge touchait la lèvre même de l'abîme.

Abîme radieux, immensité magnifique, présentant aux regards, avec tout le prestige de l'inattendu, un de ces rares panoramas où l'Australie atteint et dépasse les splendeurs de la nature asiatique.

Le « balcon » où se tenaient nos amis, était le sommet d'une muraille de granit, coupée à pic, ou laissant surplomber par places au-dessus du vide le jet hardi de ses arcades brisées. Le balcon formait cap : à droite et

à gauche, la rampe se reculait en éventail, prolongeant de chaque côté à perte de vue les profils de la colossale falaise. Parmi les granits d'un gris bleu, où le mica jetait d'étincelantes paillettes, d'étranges formations basaltiques tranchaient en noir, affectant des formes monumentales et rappelant les prodigieuses colonnades de la côte occidentale de l'Irlande. Aux bords du Rhin aussi, aux bords de l'Elbe surtout, le fleuve des fées qui roule ses flots carminés parmi des merveilles, on salue ces écrasantes forteresses, taillées par un caprice de Dieu dans le vif même de ces côtes robustes qui sous-tendent la poitrine du globe.

Mais le Rhin, mais l'Elbe, mais l'Irlande n'atteignent nulle part à l'énorme grandeur de ces sévères aspects, dominant, par un contraste brusque, le sourire infini d'un paradis qui n'a point de bornes.

A droite, sur le plateau même que trancha ainsi un cataclysme, contemporain du déluge peut-être, la forêt massait ses plus riches effets de verdure, superposant les trois couches de son éternelle végétation, les banksias macrophyllas, au-dessus des mimosas nains, fleuris et odorants comme des lilas, et au-dessus des banksias les hauts gommiers, portant sur un fût solide et net comme marbre leur ronde couronne de feuillage.

Sur la droite, au contraire, qui va en se relevant, par plis taillés nettement en manières de degrés, jusqu'au faîte du mont Cypher, une mystérieuse destruction a passé; le sous-bois a disparu. La terre, sèche comme de la cendre, produit à peine quelques bruyères qui rampent sous l'interminable péristyle des troncs morts. Il y a là, dans l'espace d'une lieue, deux ou trois mille gommiers, rangés selon de bizarres ordonnances et drapant leurs squelettes géants dans un manteau de lianes desséchées.

Rien ne peut rendre l'effet de ce propylée majestueux équilibrant au-dessus du vide ses perspectives sans cesse brisées. La fantaisie s'incline devant ces étonnements, et le rêve vaincu replie ses ailes.

Tout ce que nous venons de décrire, c'était la falaise même, formant promontoire au-dessus d'un océan de verdure. Le long des murs de granit ou de basalte, amplement déchirés, de longues draperies pendaient, festons de lianes ou d'orchidées, que diapraient des millions de fleurs et où le moindre souffle de vent produisait de larges ondes. A ces moments des bandes d'oiseaux-rieurs ou jacasses tourbillonnaient à l'entour de ces franges comme des essaims, tandis que, sur une aiguille granitique, l'oiseau-lyre déployant le prestige de son plumage incomparable, gémissait le monotone chant de son amour.

Çà et là, quantité de petits plateaux, ménagés dans la rampe et où le vent avait apporté la terre végétale avec les semences fourragères, formaient des oasis de gazon où willoubis et kanguroos exécutaient leurs gambades de clowns.

L'œil descendait ainsi, sollicité de détail en détail, jusqu'au fond du précipice qui était la plaine, diaprée de ces couleurs tendres, riches dans leur crudité naïve, brillantes surtout et riantes, particulières au paysage intérieur de l'Australie où la sylve, peu variée, étend ses rameaux toujours chargés de grêles feuillages au-dessus d'un sol sec, mais opulent au plus haut degré, vaste palette sur laquelle la poussière, les herbes et les arbustes eux-mêmes broient, parmi la verdure jaunissante, un harmonieux glacis d'or.

Dans la plaine, le regard pouvait faire dix lieues à toutes les aires du vent, sans rencontrer d'autre obstacle que les groupes du mont Alexandre, arrondissant

au nord-est les belles lignes de leurs profils. Au sud, par delà l'océan des forêts, dans la direction de Kilmore, les Alpes Australiennes donnaient des bornes bleuâtres à l'horizon.

Entre ces deux barrières, s'étendait un parc, un jardin, un paradis. Nous avons déjà prononcé le mot, et certes, Moïse ne put rien voir de plus beau du haut de la montagne. Au premier plan qui restait dans l'ombre, masqué par la rampe elle-même, un lac aux eaux tranquilles reflétait l'azur du ciel, au sein d'une silencieuse solitude. La cohue mordorée des canards y prenait ses indolents ébats, tandis que, sur les bords, des dingos affamés guettaient, en troupe, un casoar superbe, levant le cou comme un lama de Thibet et paissant les feuilles nouvelles des myrtacées, sans souci de ses lâches ennemis. La ceinture du lac était faite de saules argentés, blanchissant parmi les glaïeuls noirs. Un peu plus loin, les fougères-arbres, la plus belle plante peut-être de la création, groupaient leurs bouquets de palmes, radiés comme des soleils, puis le *bush* commençait, dépliant d'abord son tapis de mimosas, dont les parfums montaient avec la brise, mêlant ensuite les chevelures des eucalyptus, lançant enfin les premiers troncs blancs de ses gommiers.

Le soleil tranchait là une ligne joyeuse qui dessinait toutes les dentelures de la rampe. Les plans s'éloignaient, les nuances fondaient. Feuillages, baies et fleurs formaient une seule nuance qui allait moutonnant au loin, n'ayant plus que la différence entre la lumière et les ombres.

Alors surgissaient les grands traits : le Campaspe, remontant vers le nord et cherchant les vastes bassins du Murray, les sables du Gebur, couchés comme un banc au milieu de ces flots de verdure, les creeks ou

lagunes, sur lesquelles glissaient au loin quelques noirs vaincus dans leurs canots d'écorce; les routes, larges et tracées hardiment en ligne droite, couvertes déjà de chariots et de cavaliers: jamais un piéton en Australie: les stations espacées avec une prévoyante régularité, remarquables à leurs panaches de fumée et amenant dans le paysage la gaieté de leurs travailleurs, le mouvement de leurs bibliques troupeaux; enfin, les champs d'or, parfaitement visibles, malgré l'éloignement, dans cette atmosphère limpide : au nord, Bendigo, Porcupine, Castlemaine, Yellow-Bird, où se passa notre dernière soirée; au sud Elphinstone, et Golden-Point; des oasis de neige, calmes à cette distance, mais où brûlait de toutes les passions humaines la plus vivace et la plus ardente.

Il y avait, au delà de Golden-Point, un large amas de vapeur où les rayons du soleil mettaient des nuances de plomb ; c'était un squatter de la plaine qui brûlait une lieue carrée de prairies pour renouveler ses herbages....

Nos quatre compagnons regardaient cela. Mornaix, cœur de soldat, se demandait peut-être pourquoi l'Angleterre seule a de semblables colonies, et pourquoi la France n'étend jamais sa main pour se donner, dans les richesses d'ici-bas, une part proportionnée à sa puissance; Grelot essayait en vain de se rappeler un décor du Cirque ou de la Porte-Saint-Martin, comparable à ces mâles enchantements; Roger, fidèle à ses amours, songeait à mettre le sceau au bonheur de ces contrées en y instaurant les bienfaits du notariat; le Malgache seul continuait notre drame et ne perdait pas de vue la situation.

« Avez-vous assez vu? » demanda-t-il au bout de quelques minutes.

Il lui fut répondu par un concert de paroles enthousiastes.

« Bien ! bien ! grommela Miguel ; avec ce qu'il y a dans la tonne d'or, on achèterait les trois quarts de tout cela! »

Et comme l'admiration se prolongeait au delà de son gré, il ajouta brusquement :

« Amigos ! nous ne sommes pas ici à la parade. Parlons et agissons comme des hommes.

— On est prêt, répondit Grelot, quoique çà soit une crâne toile de fond !

— Nous sommes prêts, » appuyèrent Mornaix et Roger.

Depuis une minute ou deux le Malgache avait mis sa main en visière au-dessus de ses sourcils, et son œil d'aigle fouillait la plaine.

« Attention ! dit-il. Voici tout notre monde ! »

Mornaix, Roger et Grelot avaient à leur disposition trois paires d'yeux incomparables, mais leurs regards se perdaient dans la confusion du tableau.

« Ne cherchez pas, reprit Miguel, écoutez plutôt et suivez le bout de mon révolver : voici la route de Bendigo à Melbourne, la voyez-vous ?

— Parfaitement.

— Elle sort du bush, là-bas, entre le creek et ce mamelon où les gommiers sont coupés, y êtes-vous.

— Nous y sommes. »

Mornaix ajouta :

« Il n'y a personne.

— Regardez toujours. »

A ce moment, une sorte de lourd véhicule, attelé de six forts chevaux, entra dans le champ libre suivant la route au grand trot.

« L'escorte ! dit Grelot.

— Je vois briller les canons des rifles et les boutons d'uniforme ! s'écria Roger.

— Regardez toujours. »

Sur le premier banc de la voiture, quatre hommes de police, armés jusqu'aux dents, étaient pressés comme des harengs. Derrière eux une douzaine de voyageurs s'entassaient.

La route de Bendigo à Melbourne traversait la plaine à un quart de lieue tout au plus de la base du roc qui servait d'observatoire à nos amis.

Parmi les voyageurs il fut facile de reconnaître nos pauvres Irlandais de l'Oiseau-Jaune : Owen, Kate et les deux petits. Owen gesticulait terriblement selon son habitude. Il semblait qu'on l'entendait parler son patois celtique. Kate avait sur ses genoux les têtes de ses deux enfants qui dormaient.

Derrière la voiture, quatre dragons chevauchaient.

Parmi les voyageurs, aucun des Smith ne se montrait, non plus que la vicomtesse Fanfare.

Mais Miguel avait dit :

« Regardez toujours ! »

Nos amis continuèrent de regarder, et ce ne fut pas en vain.

A cinq cents pas derrière l'escorte, une autre caravane sortit du bush à son tour. Ce fut d'abord une manière de char-à-bancs, où se prélassaient trois femmes dont l'une, empanachée, attifée, pavoisée comme un navire de l'État aux jours de fête, amena sur les lèvres de nos compagnons le joli nom de Mme Fanfare. Les deux autres étaient ses caméristes.

Et il faut être riche, croyez-le bien, pour avoir deux soubrettes aux champs d'or de l'Australie !

Derrière la chaise de poste trottaient deux cavaliers

harnachés de cuir, selon la mode des *true gentlemen* du bush. Nos amis n'eurent pas de peine à reconnaître en eux les deux frères de Jonathan, Tom et Sam Smith.

Derrière encore, il y avait une cavalcade de six hommes bien armés.

« Ces drôles auront rattrapé leurs chevaux ou dépensé un millier de livres pour le moins, pensa tout haut Mornaix.

— Il y a du grand seigneur chez ces Smith ! » fit Grelot.

Les yeux du Malgache brûlaient.

« Jamais je ne me servirai contre ceux-là du rifle ni du couteau ! gronda-t-il. Je l'ai juré. Je les attachecherai au poteau comme des mangeurs de chair humaine !

— Et Jonathan ? demanda Roger vivement. Où est Jonathan ? »

La seconde caravane, entièrement isolée, se détachait maintenant en pleine route. On en pouvait compter les membres. Jonathan Smith n'était pas là.

« Oh ! oh ! fit Miguel d'un ton de raillerie dédaigneuse. Vous êtes-vous enfin aperçu que Jonathan manquait ? Moi j'étais encore debout sur l'appui de la fenêtre que j'avais déjà fait mes observations.

— Et savez-vous où est Jonathan, beau-frère ? demanda Mornaix.

— Parbleu ! répliqua le Malgache. Les yeux qu'on a sont pour voir. »

Il ajusta avec son révolver un point dans l'espace.

Mornaix, placé derrière lui, se mit au point de mire.

A plus de deux lieues en avant, parmi le poudroiement du soleil, dans les sables, on apercevait un petit nuage de poussière.

A l'aide de son pistolet, le Malgache plaça successivement le regard de ses trois compagnons sur ce nuage.

Et chacun d'eux put voir, isolant le noyau du nuage, l'ombre lointaine d'un cavalier galopant à toute bride.

« Jonathan Smith ! prononça lentement Miguel.

— Alors à cheval ! s'écria Mornaix avec énergie. Si bien montés que nous soyons, nous aurons de la peine à devancer cet enragé-là !

— Demonios ! murmura Miguel. Si nous pouvions seulement l'atteindre ! »

Au lieu de faire le tour de la loge, nos compagnons rentrèrent dans la maison par la fenêtre comme ils en étaient sortis, appelant Georgie à pleine voix.

Le vieux bushman vint à l'ordre aussitôt, escorté de son chien Dingo. C'était un hôtelier modèle. Avec son aide, les chevaux furent sellés en un clin d'œil.

« Tu n'as pas le temps de faire ton compte, bonhomme, lui dit Roger. Tiens. »

Et il versa dans la main tendue de Georgie une poignée de poudre d'or.

Georgie dit d'abord merci avec beaucoup de calme, puis il salua, ce qui ne lui était point habituel, puis le rouge monta à ses joues. Chez ces hommes l'émotion est lente à venir.

Tout à coup il appela Dingo, son chien, et mit sa bouche à l'oreille de la bête, disant :

« Le gentleman a donné plus de cinquante dollars ! »

Il étendit à terre le haillon qui lui servait de mouchoir et y noua son trésor.

Je ne suppose pas que Dingo connût l'arithmétique ni la valeur de l'or, mais il sentait son maître

comme les physionomistes épèlent la pensée sur le visage. Il allongea le cou de façon à ce que le museau continuât la ligne des vertèbres et lança un long hurlement de triomphe.

Nos quatre amis étaient en selle.

« Pied à terre, gentlemen! s'écria Georgie. Vous m'avez donné de quoi acheter une batterie neuve pour mon pauvre vieux rifle, de la poudre, du plomb. Ah! ah! je vais monter un joli commerce! Je veux vous donner quelque chose aussi, quelque chose de bon. Pied à terre, s'il vous plaît, ne refusez pas le vieux Georgie.

— Nous sommes pressés, mon brave, répliqua Mornaix.

— Que vous alliez vers le Murray ou vers Melbourne, mes maîtres, je vous enseignerai des routes qui abrégeront le chemin. Vous avez de l'or sur vous et il y a encore bien des *bushrangers* dans la plaine. Vous n'êtes pas Gordon Leath, vous, gentleman, quoique vous portiez son costume. Vous faites la guerre, je vois bien cela. Je veux vous donner les moyens de disparaître aux yeux de vos ennemis, comme si la terre s'ouvrait pour vous recevoir, fussent-ils cent coquins à vos trousses, le moyen d'abriter vos chevaux, le moyen de gagner la maison d'un fidèle serviteur qui aura toujours bien un rôti d'opossum à vous offrir et du vin qu'il vous gardera : les dernières bouteilles du sherry et du claret d'autrefois. Eh! Dingo! pauvre bête! n'est-ce pas que je peux confier le secret de ma maison à ce généreux gentilhomme? »

On ne peut aller jusqu'à prétendre que Dingo fût de force à répondre : Brigadier, vous avez raison! mais il est certain qu'il se précipita sous bois, aboyant et reniflant comme un chien fou.

Il n'était personne parmi nos amis qui ne sût de quel prix peut-être, dans la vie d'aventures, la connaissance d'une retraite ou d'un passage.

Leur plan de campagne devait les ramener nécessairement dans ce pays, après leur excursion à Melbourne. La grande bataille qui ne pouvait manquer d'être livrée un jour ou l'autre, pouvait avoir lieu dans ces plaines.

Le Malgache sauta le premier sur le sable.

« On peut avoir besoin, dit-il, de mettre la tonne en sûreté.

— Moi, j'aime les *trucs* ! » s'écria Grelot.

Mornaix hésitait. Il demanda :

« Qui gardera nos chevaux?

— Je réponds des chevaux, répondit Georgie. Du reste, les gentlemen pourront juger par eux-mêmes si leurs montures sont en sûreté. »

Mornaix mit pied à terre à son tour, ainsi que Roger, et tous quatre suivirent l'hôtelier du bush, qui s'enfonça sous bois à grands pas. On menait les chevaux par la bride. La route choisie s'éloignait de la rampe et se dirigeait vers cette clairière, où, la veille, le Malgache avait reconnu son chemin à ce signe remarquable : la colonnade des gommiers morts. A mi-route, nos compagnons trouvèrent les restes de l'ancien campement de Breslaw : un large espace criblé de trous comme un cimetière. Breslaw, et divers autres points de la montagne avaient été les premiers champs d'or labourés par les Allemands.

Les gommiers morts qui prenaient de si fantastiques apparences, la nuit, dans la clairière, formaient l'extrémité de ces monumentales avenues dont nous avons parlé en décrivant le balcon. Une de ces avenues menait en droite ligne d'un point de la rampe à la clai-

rière. Le lecteur a pu se demander par suite de quelle épidémie bizarre, des files entières de ces géants du règne végétal se dressaient ainsi, frappées de mort. Les naturels du pays parlent d'un grand serpent, habitant les profondeurs de la terre; quand les racines des arbres percent jusqu'à son domaine, il les touche de sa dent et le venin les tue. Les colons attribuent le fait aux anciens incendies. Quelle que soit son origine, ce phénomène produit çà et là, dans le paysage australien, un des effets les plus grandioses qui puissent frapper l'imagination humaine.

Parmi ces spectres de gommiers, il en était un, le cinquième en partant de la clairière qui présentait une circonférence véritablement colossale. Il eût fallu dix hommes pour l'embrasser; vingt hommes eussent pu dormir, couverts par les fantasques abris creusés sous ses racines. Georgie appuya son dos contre le tronc et poussa fortement; le tronc s'ouvrit, montrant une spacieuse cavité où Dingo gambadait déjà. Dingo avait son entrée particulière par les terriers.

Hommes et chevaux s'introduisirent dans le creux de l'arbre qui formait une rotonde spacieuse, où l'air et la lumière pénétraient par des trous pratiqués adroitement et invisibles du dehors. Les chevaux furent attachés à des crampons de fer, fichés dans l'écorce.

« Nous avons été là cinq jours et cinq nuits, dit Georgie, quand la bande de Prisley incendia le camp allemand.

— Et comment aviez-vous votre nourriture? demanda Mornaix.

— Vous allez voir, » répondit l'aubergiste.

Dingo grattait le sol sous les pieds des chevaux. Georgie saisit à deux mains un anneau caché dans la poudre de bois, et souleva un madrier de deux pieds

carrés, qui découvrit une sorte de puits, où Dingo se précipita tête première. Georgie descendit au contraire les pieds les premiers, mais sans prendre beaucoup de précautions. Il y avait un escalier. L'escalier, d'une dizaine de marches, donnait accès dans une galerie qui courait parallèlement au plan du sol, dans la direction de la rampe.

Quand tous nos compagnons furent réunis en bas des degrés, Georgie frotta une allumette chimique sur sa manche et une petite lanterne qu'il tenait à la main brilla dans l'obscurité, rendant à peine visibles les parois sombres du couloir. Le sol était parfaitement sec. Nos amis marchèrent sans monter ni descendre d'une manière appréciable pendant un millier de pas. Le souterrain allait, cependant, s'agrandissant, et les lueurs de la lanterne arrachaient des étincelles aux murailles plus éloignées l'une de l'autre. On était dans le roc vif.

Georgie s'arrêta au milieu d'une sorte de salle assez vaste et de forme irrégulière, contenant divers ustensiles, des bouteilles et un petit tonneau cerclé de fer.

« Voulez-vous boire un coup, mes maîtres? » demanda-t-il.

Un flacon de sherry fut décoiffé et passa de bouche en bouche, pendant que l'hôtelier continuait :

« Nous sommes ici juste au-dessous de la loge. C'est ma cave. Voici l'escalier qui monte dans l'écurie par une soixantaine de marches, car, de la clairière jusqu'à Lone-House, le terrain se relève en pente douce, tandis que notre galerie va droit comme un I. J'aurais pu prendre par l'escalier de l'écurie et vous éviter tout ce chemin, si je n'avais voulu mettre vos bons chevaux en lieu sûr. Il y a bien des années, gentlemen, que je n'ai montré les entrées de mon refuge à personne. »

Il caressa les flancs du petit tonneau cerclé de fer.

« Avec vos dollars je vais emplir la panse de celui-ci qui était vide. Je suis sûr qu'il n'y restait pas assez de poudre pour charger douze fois ma carabine. »

Il était joyeux comme un bon ouvrier à qui l'on vient de rendre ses outils perdus.

Nos amis, et surtout le Malgache, examinèrent avec soin la salle souterraine. Le Malgache fermant les yeux marcha et s'orienta en tâtant chaque objet des pieds et des mains.

« On peut n'avoir pas de lanterne.... murmura-t-il.

— Vous êtes un vrai bushman, vous mon maître, à ce qu'il paraît, » dit Georgie.

Puis, sur l'ordre de Mornaix, il reprit sa marche.

A partir de la cave, la route, tracée en zigzag, allait en descendant, selon une pente assez raide où l'on rencontrait de temps en temps des degrés taillés dans le roc. Tantôt le passage était très-étroit, tantôt il s'élargissait tout à coup, présentant des cassures vives où le granit brillait comme un amas de cristaux. Il était évident que le passage, perfectionné par la main de l'homme, était en majeure partie l'œuvre de la nature. Le hasard avait sans doute fait découvrir cette profonde fissure, traversant de haut en bas toute l'énorme épaisseur de la roche, au sommet de laquelle Maison-Seule était perchée.

A cet égard Georgie ne put donner aucun renseignement.

Lors de son arrivée dans le pays, il avait trouvé le passage tel quel. Les noirs qui le lui avaient indiqué, le connaissaient de leurs pères.

Mais maintenant, il n'y avait plus de noirs.

« Quand le blanc arrive, le noir meurt, » dit le proverbe mélancolique des vaincus Australiens. Georgie

était seul, désormais, à connaître le mystérieux escalier.

On descendit pendant dix minutes environ, puis le plan du passage redevint horizontal et un vent frais coucha la flamme de la lanterne. Une minute encore et des lueurs, semblables au crépuscule, montrèrent une vaste grotte aux voûtes dentées de stalactites. Georgie déposa sa lanterne sur le sable nu et blancs. On pouvait déjà apercevoir l'entrée extérieure de la grotte à travers une tapisserie, tombant comme une portière au-devant d'un seuil.

Cette draperie était faite de lianes mortes et vivantes, épaississant là leurs plis depuis des siècles. Georgie se fraya entre elles un passage avec précaution, et nos amis, l'ayant suivi, se trouvèrent tout à coup sur la grève de ce beau lac qu'ils avaient aperçu du haut du balcon.

De là, les formations de granit et de basalte s'élançaient, en lignes verticales, à des hauteurs vertigineuses. L'œil s'effrayait à suivre ce mur prodigieux, dont certaines parties, colonnes sans socles, arcades rompues, ponts lancés au-dessus du vide, semblaient pendre, soutenus par une force surnaturelle.

Les oiseaux d'eau, effrayés, voletaient en criant ; les kanguroos boiteux fuyaient par bonds convulsifs devant Dingo, ivre de chasse. L'énorme casoar regardait les nouveaux venus, de l'autre côté de l'eau, une patte en l'air et la tête entre les épaules; dans les lianes balancées, les opossums, nombreux comme des sauterelles parmi le foin, luttaient de hardiesses gymnastiques, et les jacasses, rassemblés en nuées, faisaient pleuvoir de toutes parts leurs cris moqueurs.

Quand nos amis eurent marché vingt pas sur le sable, Georgie leur dit :

« Retournez-vous. »

Ils obéirent et cherchèrent des yeux l'entrée de la caverne.

La vaste tenture de lianes tombait, drapée abondamment et jonchée partout d'orchidées en fleurs. Impossible de soupçonner une solution de continuité derrière cet opulent manteau de verdure.

Le Malgache s'orienta minutieusement, prit au bord du lac une pierre dont il examina la forme, et revint, disant :

« Merci, viel homme, partons maintenant. »

Quand Georgie eut écarté de nouveau les lianes, Miguel jeta sa pierre à trois pas en avant de l'ouverture.

« Elle restera là, dit l'hôtelier souriant à cette précaution, mais je ferai disparaître toutes les autres traces.

— Voici une bonne écurie pour vos chevaux, ajouta-t-il quand ils furent rentrés dans la grotte. Il y a des anneaux scellés dans le roc. Un dernier mot. Entre les bords du lac et Lone-House, par les routes ordinaires qui tournent les rampes du mont Cypher ou du mont Alexandre, il y a dix milles anglais. C'est donc dix milles d'avance et la suppression de toute piste que vous gagnez sur vos ennemis, aussitôt que vous avez mis le pied dans ce refuge. »



XI

La ceinture de l'Irlandais.

Une heure après, nos quatre cavaliers descendaient au galop les pentes boisées du mont Cypher, en se dirigeant vers le sud. Selon sa promesse, Georgie leur avait indiqué un chemin de traverse, et le soleil n'était pas encore à la moitié de sa course, qu'ils revoyaient déjà, à une distance considérable, il est vrai, la voiture publique de Bendigo à Melbourne, escortée par la force publique, et les chars-à-bancs de la vicomtesse Fanfare, protégée à la fois par l'escorte du gouvernement et par les hommes de la bande Smith.

Quant au cavalier, aperçu naguère, ou plutôt deviné à perte de vue dans un tourbillon de poudre, il avait complétement disparu.

Nos quatre amis allaient en silence, ménageant leurs chevaux tout en maintenant la vitesse acquise; chaque fois qu'un pli de terrain gravi leur montrait une échappée de la plaine, ils pouvaient constater leur avantage. Ils gagnaient à vue d'œil.

D'après notre description de ce parc heureux et riant qui commence au pied du mont Cypher pour s'arrêter aux croupes plus arides des Alpes Australiennes, le lecteur ne s'attend pas à traverser ici un désert. L'immense plaine qui va se peuplant sans cesse davantage, comp-

tait déjà, à l'époque où se passe notre histoire, un nombre considérable d'habitants, indépendamment même des chercheurs d'or. De dix minutes en dix minutes, notre troupe rencontrait les brûlis, les défrichements ou les longues suites de barrières qui annonçaient le voisinage d'une station; ils croisaient souvent les bergers ou le gardien de marchandise (storekeeper) tous à cheval, armés de longs fouets à manches courts et gros, occupés à galoper le bétail; parfois même ils avisaient le squatter ou maître de l'établissement, visitant ses domaines, vêtu de cuir et armé comme un brigand.

Ceux-ci et ceux-là, depuis le pasteur de moutons jusqu'au riche gentleman, propriétaire de cinq à six mille bœufs, regardaient nos hommes avec une vive curiosité; le costume de Roger faisait évidemment illusion, et plus d'une fois le nom de Gordon Leath, prononcé, non sans une nuance de bienveillant respect, par les bergers ou les voyageurs, vint prouver qu'on prenait toujours notre clerc de notaire pour cette illustration de la contrée : le romanesque Rôdeur-Gris.

Vers trois heures de l'après-midi, nos amis avaient quitté les bords du Campaspe, qui, rapproché ici de sa source, sépare le Dalhousie du Talbot, et traversaient le bas pays, dominé par les sommets jumeaux du mont Macedoner. La végétation, plus active, annonçait l'eau et les bergers, interrogés, avaient en effet signalé le voisinage du Deep-Creek (la Lagune Profonde). Depuis longtemps la hauteur des arbres, leur nombre sans cesse croissant et l'absence de tout mouvement de terrain sur la route, n'avaient point permis de reconnaître les lointains. La route elle-même, défoncée en maintes places et fourchée, comme il arrive dans les terres vagues où le caprice de chacun cherche le meilleur passage, présentait des dangers de méprise. Il y avait des

instants où, pour tourner une fondrière, la route se divisait en trois ou quatre chemins, dont plusieurs ne rejoignaient point le tracé primitif.

Ce que nous nommons « la route » avec une certaine emphase et faute d'un autre mot, ne ressemblait point, du reste, le lecteur peut s'en douter, à nos grands chemins d'Europe. C'étaient de très-beaux travaux, eu égard à leur longueur et aux difficultés qu'il avait fallu vaincre pour les tracer dans un pays sauvage; mais rien n'y soutenait les terres négligemment rapportées, et tout le mérite de l'œuvre était au bûcheron.

Là-bas, la nature va vite. La végétation vaincue prenait déjà sa revanche. Partout où une souche avait été oubliée par hasard sous le lit de sable, un vigoureux taillis surgissait en travers de la voie, et les graines sylvestres, semées par le vent, transformaient de longs espaces en pépinières pleines d'avenir.

Jusqu'à ce moment, et surtout depuis qu'ils ne chassaient plus à vue, nos amis avaient suivi une piste plutôt qu'une route. Les traces fraîches de la voiture de l'escorte et du char-à-bancs de la vicomtesse Fanfare les guidaient avec certitude, chaque fois que le chemin bifurquait.

Mais un embarras se présenta tout à coup au plus épais du fourré. La route se séparait en deux devant une mare desséchée, autour de laquelle croissait tout un riche spécimen de la flore australienne. Le Malgache, qui était en tête s'arrêta brusquement. Les autres le rejoignirent et l'imitèrent.

A cette fourche, les traces se partageaient en deux portions égales. Deux sillons de roues couraient à droite deux à gauche, tous deux également frais et nettement tracés.

« Allons toujours, dit Grelot, les deux sentiers doivent se rejoindre au delà de ces broussailles. »

Au lieu de répondre, le Malgache sauta sur le sable.

Il se pencha sur les pistes pour les interroger attentivement.

« L'escorte du gouvernement a pris par ici, dit-il en montrant l'embranchement de droite, les Smith ont tourné par là. Pourquoi?

— Allons-nous rester à deviner ce rébus? demanda Grelot avec mauvaise humeur.

— Le temps nous presse, ajouta Roger impatient. Marchons. »

Mais Mornaix avait fait comme le Malgache.

« Il s'est passé quelque chose ici, murmura-t-il après un rapide examen.

— Et tout récemment, appuya Miguel, ramassant parmi les ramelles d'un mimosa nain un bout de cigarette qui fumait encore.

— Écoutez! » fit Mornaix avec un geste qui imposait impérieusement silence.

On écouta et l'on entendit. Le vent du sud apportait un murmure sourd qui était le roulement d'une voiture.

Grelot, malgré son premier vote, avait mis pied à terre et furetait aux environs. Il n'y avait pas de limier au monde pour avoir le flair de Grelot.

« Que diable ont-ils fabriqué ici? » grommela-t-il en s'arrêtant sous bois, devant une place énergiquement foulée.

Mornaix et le Malgache s'approchèrent. Ils furent cinq longues minutes à parfaire leur enquête.

« On a mangé, dit Mornaix en produisant des débris de pain.

— On a menuisé, » ajouta le Malgache, qui avait à la main des fragments de bois coupé.

Grelot décida :

« Un accident sera survenu à la voiture de l'escorte : quelque essieu brisé.

— Voilà l'essieu ! » cria Roger triomphalement.

Il en avait trouvé les deux fragments dans le fourré.

Mornaix et le Malgache portèrent la main sur cette pièce de conviction avec une égale vivacité.

Il n'y avait pas besoin de cette sagacité conquise par eux dans leurs expéditions mexicaines pour comprendre le langage de ces débris. L'essieu ne s'était pas rompu par accident. Un trait de scie à main, donné en dessous attaquait à son milieu les deux tiers de l'épaisseur du bois.

Mornaix et Miguel se regardèrent.

« Les Smith ! murmura Miguel.

— Nos pauvres diables d'Irlandais ! » dit Mornaix.

Ils se séparèrent alors. Tous deux s'étaient compris comme s'ils eussent échangé les demandes et les répliques d'un long entretien.

Au bout de cinq autres minutes, ils revinrent. Mornaix dit :

« L'escorte a pris à droite.

— Et les Smith à gauche, répliqua Miguel. Seulement nos Irlandais ne sont plus avec l'escorte. »

Pour preuve, il montra un lambeau de vêtement d'enfant, ramassé sur la voie de gauche.

D'un bond Mornaix se mit en selle.

« J'ai mangé le pain de ce pauvre homme, dit-il ; Miguel est dans le même cas que moi : cela n'engage pas les autres.

— Alors, s'écria Grelot indigné, si j'avais quelque chose à faire, on ne me suivrait pas, moi! Vous pataugez, monsieur le comte! »

Son cheval caracolait déjà derrière celui de Mornaix.

Roger suivait, disant :

« Encore une aventure! Quel scélérat de pays!

— Au galop! » commanda Mornaix.

Le sable jaillit sous le sabot des chevaux.

« Moi qui ne suis pas docteur en sauvagerie, dit Roger, je voudrais bien un bout d'explication.

— Mon bon, répliqua Mornaix, non sans un certain orgueil de métier, je vais te raconter ce qui s'est passé là-bas comme si j'avais assisté à la cérémonie. Veille à la piste, Miguel. Owen, sa femme et ses deux petits enfants étaient dans la voiture de l'escorte : tu les as vu comme moi.

— Je les ai vu.

— Dans la salle commune de l'Oiseau-Jaune, hier, Owen, ivre comme un Irlandais et bavard comme un Irlandais ivre, s'est vanté d'avoir trouvé le *panier d'oranges*.

— Mon pauvre Yvon m'avait expliqué ce mot-là, dit Roger.

— Dès hier soir, Smith et Ce avaient décidé qu'ils mangeraient les oranges du naïf Paddy. Le trait de scie a été donné par les Smith. La voiture de l'escorte a versé. On s'est arrêté pour tailler un autre essieu et faire la collation; un des petits a été entraîné à l'écart; le père et la mère se sont séparés de l'escorte pour le ramener.... A moins que ce ne soit tout uniquement la tentation d'un coup de rhum. Une fois détournée de l'escorte, la famille irlandaise n'a coûté aux coquins qu'une douzaine de bourrades et quatre bâillons solidement noués.

— Mais l'escorte? objecta Roger.

— L'escorte n'a pas le droit de s'arrêter. Si elle perd un voyageur ou deux, ou quatre, elle fait son rapport, et tout est dit. C'est la loi. Les Smith passeront devant le magistrat pour peu qu'ils soient pris. S'ils passent devant le magistrat, ils diront que les *Bushrangers* ont massacré la famille d'Irlande. Et comme personne ne se présentera pour consigner les frais de l'enquête, l'affaire en restera là.

— Tiens, tiens! fit Roger, il y a de graves symptômes de civilisation dans tout cela!

— Les études de notaire ne coûtent rien en Australie, patron, insinua Grelot.

— Halte! » cria Miguel, qui avait pris les devants.

Les trois autres s'arrêtèrent aussitôt, immobiles comme des statues équestres.

Dans le silence qui suivit, un cri vague, lointain, naquit et mourut.

« A gauche, dans le bois! » ordonna de loin le Malgache.

Avant d'obéir, Mornaix se pencha sur le garrot de son cheval pour examiner la trace des roues. Cette trace, profondément empreinte dans le sable, continuait d'aller en ligne directe.

« Le char-à-bancs a suivi son chemin, dit Miguel qui arrivait au galop; mais une partie des bandits est sous bois avec l'Irlandais et sa famille. »

C'était ici, comme presque partout en Australie, où les véritables fourrés sont très-rares, un sous-bois de mimosas, bas et touffu comme un gazon, que surmontaient d'énormes baliveaux : eucalyptus, banksias et gommiers proprements dits, piqués dans ce tapis aussi droits que des paratonnerres, à dix ou quinze mètres l'un de l'autre.

Cela faisait, à première vue, l'effet d'un immense quinconce planté régulièrement.

La vue pouvait aller très-loin là-dessous.

Le galop des chevaux y était possible, sinon facile.

Nos quatre compagnons se lancèrent à fond de train dans la direction indiquée par le Malgache. Ils formaient une large ligne, afin d'éventer la piste. Ce fut Grelot qui la trouva au bout d'un quart de mille, et qui. presque aussitôt après, annonça la vue. Un groupe de cavaliers, courant à toute bride, se montrait en effet vers le sud.

Un quart de mille encore, Grelot qui par hasard tenait la tête, poussa un cri d'indignation, ponctué par le plus parisien de tous les jurons.

« Les gueux! dit-il. Je vais décrocher l'enfant : ne vous arrêtez pas. »

Le petit Patrick, le fils d'Owen, était pendu par les pieds aux branches d'un banksia.

Loin de s'arrêter, Mornaix, Miguel et Roger enfoncèrent leurs éperons dans le ventre de leurs montures. Roger était long à s'animer ; il n'aimait pas les aventures ; mais la vue du pauvre petit avait fait refluer tout son sang vers son cœur. Il était pâle ; ses yeux brûlaient ; son cheval, comme s'il eût subi une sorte de magnétisation, rasait le sol comme un oiseau.

Il prit la tête.

Au bout de cinq ou six cents pas, à son tour, il cria et jura. La petite fille d'Owen, attachée comme son frère, pendait aux basses branches d'un eucalyptus en fleurs.

« Allez toujours ! je me charge d'elle ! » cria Roger.

Mornaix et Miguel bondirent en avant.

La tactique des bandits sautait aux yeux. Ils avaient

voulu ralentir d'autant la marche de ceux qui les poursuivaient.

Un pli de terrain cachait en ce moment les fugitifs.

Grelot rejoignit Roger. Les deux enfants ranimés se sourirent parmi leurs larmes.

Un cri encore! c'était Miguel. Grelot et Roger l'atteignirent et virent que Kate, la femme d'Owen, était évanouie en travers de ses bras.

On avait trouvé Kate pendue comme les petits, dont les douces voix lui firent ouvrir les yeux. Leur vue faillit la rendre folle.

« Owen! cria-t-elle cependant. Mon mari! Oh! bons chrétiens, sauvez mon pauvre mari! »

Mornaix avait maintenant quatre ou cinq cents pas d'avance. Il poussait furieusement son cheval, parce qu'il avait entendu des cris partant d'un fourré d'herbes hautes et de ronces qui dénoncait la présence de l'eau. Son revolver armé était dans sa main.

Les lamentations de Kate attaquaient son oreille par derrière et l'empêchaient de saisir distinctement les sons qui auraient pu guider sa marche. A deux ou trois reprises, il s'était retourné sur la selle, implorant le silence d'un geste énergique, mais faire qu'une femme d'Irlande se taise est chose impossible, surtout quand son mari n'est pas là!

Kate versait des torrents de larmes sincères; mais elle profitait abondamment de l'absence d'Owen, qui d'ordinaire abusait de son autorité pour monopoliser le bavardage. Elle s'en donnait à perdre le souffle, hurlant d'une voie désolée :

« Mon mari! Rendez-moi mon mari, mes chrétiens! Il s'enivre plus souvent que tous les jours, quand il peut, le pécheur! Il jure comme un payen et bat sa pauvre femme; mais c'est lui qui a l'argent dans sa ceinture,

et je n'en retrouverais pas encore un pareil ! Ah ! mes amis ! voyez la peine d'une veuve ! Ah ! mes enfants orphelins criez pour votre père ! »

Certes elle disait encore bien d'autres choses. Et les enfants, qui étaient d'Irlande, ne demandaient pas mieux que de miauler.

Mornaix quitta tout à coup la ligne qu'il suivait pour faire un crochet sur la droite. Il n'avait pas abandonné la piste un seul instant, et la piste se coupait elle-même à angle droit. Ce mouvement le rapprocha de ses compagnons, et en passant, il leur cria :

« Au nom du diable, rependez-la ! »

Nul ne peut savoir si Kate eût réduit ses sauveurs à cette terrible extrémité. Au moment même où la voix vibrante de Mornaix traversait l'espace, deux coups de feu retentirent dans les broussailles voisines, et un homme, un gibier plutôt, s'élançant hors du fourré, prit chasse avec une remarquable vélocité. Ce n'est pas à son costume qu'on aurait pu reconnaître le pauvre Owen, car les haillons qui le couvraient naguère avaient en grande partie disparu : c'était à sa crinière énorme, dramatiquement ébouriffée, et sous laquelle sa face maigre et pâle, ravagée par la terreur, atteignait à un effrayant comique.

Il agitait ses bras demi-nus en moulinets extravagants, il criait.

« Arrah ! Bedarrah ! ma Bouchal ! Och ! och ! och ! »

Et il faut noter ici que la prononciation celtique de cette dernière interjection va chercher au fond de la gorge le râle particulier aux malades du croup. Il soufflait, il renâclait comme une bête fauve, et ses longues jambes maigres détalaient à miracle.

Kate se débattait dans les bras de Miguel et faisait écarter son cheval.

Trois têtes se montrèrent dans les broussailles : trois têtes d'hommes à pied. Aucun des frères Smith ne parut. Une demi-douzaine de détonations éclatèrent sous bois. Owen bondit comme un cerf blessé.

« Arrête ! » lui cria Mornaix.

Mais il semblait qu'un tourbillon l'emportait.

Mornaix piqua droit à lui, tandis que les trois autres s'élancaient vers le fourré où les trois têtes de bandits se replongèrent.

« As-tu ton argent? demanda Mornaix au moment où il atteîgnait Owen.

— Pas un penny, mon noble gentleman! répondit l'Irlandais, dont les gros yeux sortaient de leurs orbites. Oh! que Dieu me punisse si je mens à cette heure de la mort! J'en atteste Jésus! et saint Patrick, patron de l'Irlande! Pas un farthing! Rien de rien! J'ai tout perdu! »

Et il courait toujours, mais par saccades, car la respiration lui manquait.

Mornaix fut sur le point de faire volte-face pour aller redemander le pécule d'Owen aux bandits. Heureusement que, sous les lambeaux de sa jaquette, il aperçut la ceinture intacte qui lui serrait les reins.

« Brute maudite! grommela-t-il, ne reconnais-tu pas tes amis! »

Assurément, le pauvre Owen ne reconnaissait personne. Il se laissa choir en répétant, parmi ses gémissements inarticulés.

« Je n'ai jamais trouvé de *panier d'oranges*, mon bien-aimé lord, aussi vrai que vous êtes un respectable gentilhomme. Ayez compassion de moi, Votre Honneur, et ne détachez pas ma ceinture, car elle est pour une hernie, et si je ne l'avais plus, je perdrais mes boyaux avec tout mon sang, jusqu'à la dernière goutte !

Ainsi, écorchez-moi si vous voulez, mon roi, mais ne touchez pas à ma ceinture ! »

Il demeura immobile, ne trouvant pas même la force de glisser un regard vers son bourreau.

Mornaix se coucha sur l'encolure de son cheval, et sa main robuste se noua dans l'épaisse chevelure de l'Irlandais, qui poussa un bêlement d'agonie. Mornaix le mit debout d'un vigoureux effort, puis il l'enleva de terre et le jeta sur sa selle.

Ceci fait, il lança le cri de raillement et reprit le galop.

Roger, Miguel et Grelot, dont chacun avait son fardeau, le rejoignirent, et tous galopèrent dans la direction de l'est. Quelques coups de feu inutiles les poursuivirent.

Depuis longtemps il n'était plus question de l'ennemi, que cet éloquent Owen plaidait encore la cause de sa ceinture, où il n'y avait rien, seigneur Dieu ! rien que les ressorts qui contenaient sa hernie !

A Beveridge, on trouva deux chevaux à vendre. Owen reprit tout d'un coup sa raison, et, mieux que cela, sa vanité enfantine.

Pendant qu'il courait comme un lièvre, là-bas, sous les gommiers, le dernier coup de fusil lui avait envoyé une balle dans cette partie charnue du corps qui se place immédiatement sous les reins. La piqûre avait produit ce bond que nous avons noté; mais, par bonheur, la balle, touchant en biais le contour des muscles, n'avait tracé qu'un sillon superficiel, une simple égratignure.

A Beveridge, la main d'Owen, guidée par la douleur, ayant interrogé l'endroit, revint mouillée de sang. Il pâlit d'abord et dit à Mornaix :

« Voyez, gentleman, si le coup est mortel. »

Mornaix l'ayant rassuré en riant, Owen entra dans l'auberge et s'écria :

« J'ai reçu une blessure honorable en défendant ma famille contre les bandits ! Approchez, mes enfants, et voyez le sang d'un Irlandais intrépide ! Arrah ! qu'importe la mort quand on fait son devoir ? Ai-je gagné mon whisky, ma femme ? et mon grog au gin ? et ma chopine de sherry menthé ? Et dites si vous êtes contente d'avoir un homme qui ne craint ni le fer ni le feu ! »

Kate le pansa, et Owen, se tournant vers nos amis, reprit dans l'innocence de son orgueil :

« Gentlemen, mes honorables compagnons, vous voyez bien qu'un bienfait n'est jamais sans récompense. Je vous ai nourri là-bas, au campement de l'*Oiseau-Jaune*, quoique vous fussiez harnachés comme des vagabonds. Etait-ce d'un cœur généreux ? Vous avez eu de moi du pain et de la chair de mouton, avec un verre de vin à quatre dollars la bouteille. Aussi m'avez-vous aidé à sauver ma femme et mes enfants. Nous sommes quittes, je suppose. Et si vous voulez, nous nous tiendrons mutuellement compagnie jusqu'à Melbourne. Demandez à Kate et aux petits si je ne vaux pas deux hommes solides à l'occasion !

— Malgré votre hernie ! » fit Mornaix en riant.

Owen cligna de l'œil avec un ineffable contentement de lui-même.

« Gentleman, répondit-il, la bravoure ne suffit pas, il faut de l'adresse dans ce scélérat de pays. Je vous prenais pour un brigand, et en conscience, vous n'êtes pas habillé comme un homme paisible. Mais savez-vous ce qui allait arriver ? Kate et les petits vous le diraient s'ils voulaient. J'avais endormi votre prudence. A quelque détour de la route, je vous aurais tué

roide, et alors je serais revenu sur les autres bandits. Ils n'étaient que cinq; j'ai six coups à mon revolver. Bedarrah! mon plan était fait, et tout cela n'est qu'une petite affaire! »

Owen se coucha ivre; il l'avait bien gagné.

Vers deux heures de nuit, il fut éveillé par Miguel qui le planta à cheval malgré lui, mettant le petit Paddy dans ses bras. Kate eut la fillette. Miguel leur dit :

« M. le comte ne vous abandonnera que sur le pont du navire qui doit vous porter en Europe.

— Ma bouchal! répondit Owen, votre M. le comte m'a tout l'air d'un fin matois qui ne dédaigne pas l'escorte d'un gaillard tel que moi. Voyez, ma femme et mes enfants, il y a un comte qui recherche ma compagnie! »

Quelques moments après, la petite caravane galopait vers le sud, précédée par Roger qui avait grande hâte de réparer le temps perdu.



XII

Nannette.

On ne peut dire que ce réduit frais et charmant rappelât trait pour trait notre nid de fauvette du quartier du Luxembourg à Paris. L'Australie n'a point de fauvettes, même dans cette province de Victoria qu'on appelle l'Australie-Heureuse. Les oiseaux y chantent peu, sans doute parce que les hommes, acharnés à la lutte commerciale ou à la bataille de l'or, n'auraient point le temps d'écouter leurs concerts.

Et d'ailleurs, rien ne rend, en aucun pays du globe, la chère physionomie de la petite vie parisienne. Il y a là des pauvretés et des gaietés, des chants, des parfums, des larmes et des sourires qui ne se rencontrent nulle part. Paris est unique en ce monde; le reste de l'univers le regrette ou y aspire.

Et ce qui excuse les fervents de l'or, c'est qu'ils courent après les féeries de Paris en prenant ce long chemin, âpre, poudreux, sanglant, qui passe par les mines du Mexique ou de l'Océanie. C'est à Paris que s'ouvrent les folles fenêtres par où tout cet or sera fatalement jeté.

Pourtant, il y avait des ressemblances nombreuses entre cette chambre de la cité de Melbourne, immense et toute neuve, et la riante mansarde perchée au faîte

de la vieille et immense ville de Paris. La lucarne de l'une comme la croisée de l'autre donnait sur de vastes jardins. Quoiqu'il y ait peu de rapport entre les magnifiques bosquets du Luxembourg et les parterres botaniques de Melbourne, ce sont toujours des arbres et des fleurs. Il faut ajouter que Melbourne essaye, quoique ce ne soit pas toujours avec succès, d'acclimater dans son sol métallique les beaux arbres feuillus, les belles fleurs odorantes de l'Europe.

Sous la croisée de Nannette, il y avait des tilleuls, des ormes et des châtaigniers qui, tout malades qu'ils étaient déjà des caresses de cette brise étrangère, tranchaient cependant en opulence, parmi les grêles feuillées de ces cent espèces de myrtes, les uns nains, les autres géants, depuis le mimosa jusqu'au gommier, qui composent, sous diverses dénominations, la monotone variété de la forêt australienne.

Car c'était Nannette qui était là, derrière le rideau de mousseline des Indes balancé doucement par le vent tiède qui montait de la mer, Nannette, notre petite fille du pays latin, grisette de Paris avec des souvenirs bretons, rieuse, mais pieuse et n'ayant au cœur nulle tache de cette boue empoisonnée qui éclabousse jusqu'aux anges en ce bizarre paradis des femmes.

C'était Nannette, la fleuriste, qui *tournait* autrefois en disant cette chanson de Sainte-Anne-en-Auray, moitié dévote, moitié espiègle, et qui tout en tournant, tout en chantant, épiait l'arrivée de son Roger à travers les tiges de cobéas qui se mêlaient aux pois de senteur pour enguirlander son ciel.

Voici les ressemblances : sur sa fenêtre de Melbourne, il y avait aussi des pois de senteur et des cobéas : bons souvenirs.

Des deux côtés de la cheminée, anglaise, hélas ! et

toute en tôle vernie (Londres n'invente que des deuils), il y avait les deux miniatures, le portrait du capitaine et de sa femme. Or, je ne sais si l'éloignement où l'on était avait augmenté le pieux amour, mais les deux portraits avaient de fraîches couronnes.

Écoutez ! on ne pouvait plus aller au cimetière Montparnasse....

Vis-à-vis de la cheminée, un autre portrait.... Mais celui-là vous eût arraché un cri, tant il vivait énergiquement. C'était une de ces photographies, grandeur naturelle, que Carjat réussit à miracle et qui, vues sous un certain angle, saisies par la lumière selon de certaines conditions, arrivent à la ressemblance surnaturelle. J'ai dit il y a longtemps déjà que la photographie, ce miroir magique, était plus spirite que M. Home, et qu'en elle gisait le germe des modernes enchantements.

Ce portrait représentait Roger en costume de clerc de notaire ou de poëte romantique : il n'y a pas chez nous deux uniformes.

Ce portrait était souverainement beau, comme presque tous les portraits de Carjat.

Ce portrait parlait deux fois, disant plus que notre Roger n'en savait lui-même. Il racontait l'histoire de l'aventurier malgré lui : ceci prophétiquement, car il datait de deux années. Sous le *bourgeoisisme* décent et spirituel, on y devinait l'audace insouciante, la plus heureuse et la plus féconde de toutes les audaces.

Dans la mansarde de Nannette, à Paris, nous n'avions point vu ce portrait, parce que aucun des quatre pans de la muraille n'avait la hauteur ni la largeur voulue pour lui donner place.

Des fleurs, dernière ressemblance, des fleurs fabriquées, des fleurs de Paris, étaient jetées en bou-

quets sur tous les meubles et s'égaraient disséminées dans tous les coins de la chambre. Nannon n'avait point changé d'état; ses mains adroites tournaient toujours, mais ici, souvenez-vous de cela, l'industrie est d'or!

Nous passons aux différences. Au lieu de l'horizon de toits qui cachait à demi, là-bas, le lointain plat de la plaine de Montrouge, c'était un large paysage urbain, vu à découvert, des rues vastes et droites, des monuments carrés, appartenant presque tous à ce style dit *industriel*, dont les Anglais ne sortent que pour essayer de malheureuses invasions dans l'art des siècles passés. Ils ont le malheureux goût des arts, pourtant, comme les Américains, leurs fils parricides. Mais je connais des sourds qui ont leur loge au théâtre Italien, précisément pour faire croire qu'ils entendent. Affaire de gloriole.

Au delà de la ville, grandiose aspect, quoiqu'on puisse dire, à cause de l'idée même qui se dégage du miracle de sa croissance instantanée, une riante perspective de villas s'étageait, descendant et remontant vers les dunes, derrière lesquelles une forêt de mâts servait de premier plan au splendide panorama de la baie de Port-Phillip. A gauche, le rail-way de Native-Institution fumait; à droite, le chemin de fer qui fait le tour de ce havre, le plus grand du monde entier et qui passe par Williams-Town pour gagner Geelong, disparaissait sous des flots de vapeur, tandis que de longs panaches gris, indiquant la marche des steamers, se croisaient en tous sens dans le golfe.

Pour embrasser l'ensemble de la ville, il suffisait de passer sous la verandah élégante et légère qui bordait la croisée. Alors apparaissaient les édifices publics, les théâtres, les tribunaux, les clubs et « Institutions, »

les églises surtout, faisant de Melbourne un véritable Panthéon : cathédrale catholique, cathédrale régulière, cathédrale indépendante, cathédrale anglicane dissidente, basilique wesleyenne, églises baptiste, grecque, unie, synagogue, sanctuaire des quakers, tabagies des mormons....

Nannette avait un an de plus. L'apparence de son charmant visage n'avait pas beaucoup changé, cependant; elle était plus belle qu'autrefois par je ne sais quelle délicatesse qui corrigeait les rondeurs de sa joue, par une pensée qui faisait rêver son regard, par une pâleur montant de ses jeunes épaules jusqu'à l'estompe légère qui cernait de bleu la douceur de ses yeux. Nannette ne devait plus chanter si souvent; en elle, la femme était née, et certes, dans ce parterre parisien où tant de fleurs animées viennent éclore chaque printemps, vous n'en eussiez pas trouvé beaucoup que l'on pût comparer à Nannette; mais elle devait chanter encore quelquefois, parce que la gaieté vaillante, la gaieté des nobles esprits et des cœurs courageux restait cachée ici dans les mélancolies nouvelles de son sourire.

Elle avait réfléchi depuis le temps, on voyait bien cela; peut-être même avait-elle pleuré, mais non pas comme pleurent ces lâches amoureuses des larmes, élèves de la poésie en deuil. En pleurant, Nannette avait travaillé, conçu, fondé. Il suffit de lutter pour que l'espoir vienne, l'espoir, la meilleure des vertus chrétiennes. Dieu a voulu cela dans sa miséricorde. L'espoir était venu. Je vous le dis : Nannette chantait encore.

Elle était plus élégante que jadis, parce qu'elle était déjà beaucoup plus riche, mais je ne sais comment dire cela : elle était moins coquette. Son envie de plaire

sommeillait, elle ne faisait plus la roue naïve et chèrement pardonnée là-haut des Nannettes qui attendent leur Roger. Mais comme ce sommeil était léger, et comme la coquetterie des aimées demandait à s'éveiller bientôt plus joyeuse!

Autour d'elle, tout était joli, ce qui est rare sous les latitudes anglaises, et ce qui est, au contraire, habituel partout où l'Anglais a porté sa passion de bien vivre, tout était confortable. Il n'y a au monde que les choses américaines pour dépasser en laideur et en commodité les choses anglaises. Encore les choses américaines, étant un superlatif et un excès arrivent à gêner ceux qui n'ont pas fait en matière de confortable leurs humanités complètes : les sept classes, la rhétorique et la philosophie.

Nous ne décrirons pas le mobilier de Nannon, pas même la moelleuse carpette du Bengale, faisant un sol de velours à toute sa maison, depuis l'antichambre jusqu'au gracieux réduit qui accompagne la chambre à coucher des dames. Nannette était une dame, vous allez voir. Nous dirons seulement que les places respectives du lit, de la fenêtre et de la petite porte donnant sur le cabinet des bains, reproduisaient les dispositions de la mansarde pour la couchette, la lucarne et la porte du bûcher.

Là-bas, les toilettes sont multiples : la population, littéralement cosmopolite, choisit entre les modes de l'univers entier. Les petits pieds de Nannette, chaussés de mules, piquées au boulevard de Gand, se cachaient à demi sous les plis d'une robe de chambre des magasins du Louvre, mais sur son lit reposait un costume complet d'amazone mexicaine, authentiquement confectionné dans la capitale de Montezuma, et formé de toutes pièces, depuis les calzoncillos de velours aux

mille boutons d'or, jusqu'à la gorra long voilée et au prestigieux reboso.

Un dernier mot : devant la fenêtre il y avait une cage; dans la cage s'ébattait cet oiseau éminemment français, fils du chardonneret de nos buissons et du serin des Canaries. Ce mulet, car l'oiseau en question a ce vilain nom, était de toute beauté, et savait siffler de bout en bout le refrain illustre :

A Sainte-Anne en Auray
J'irai pieds nus sur la route, etc.

C'est tout. Il était dix heures du matin, environ, et bien qu'on fût au commencement de la saison pluvieuse, le temps restait passable. La ville bourdonnait comme une ruche en travail. Melbourne entier brûlait ses affaires avec la dévorante activité de ces cités-comptoirs où les neuf dixièmes des citoyens ne sont que des passants.

D'ordinaire, à cette heure, Nannette aussi travaillait.

Aujourd'hui elle était assise, paresseuse, auprès de son guéridon chargé de fleurs artificielles et de coiffures de bal à demi montées.

Sur ses genoux il y avait une demi-douzaine de lettres toutes décachetées.

Toutes ces lettres venaient de France, quoique plusieurs portassent cette multitude de timbres qui prouvent un voyage long et tortueux à travers différentes nationalités.

Parmi ces lettres, deux ou trois avaient l'air d'être neuves, autant que peuvent être neuves des lettres ayant fait un demi tour du monde.

Les autres, au contraire, gardaient la trace du temps et des frottements multipliés.

Toutes se ressemblaient par ce cachet brillant et d'une entière fraîcheur que la poste de Melbourne y avait apposé le matin même.

Car Nannette les avait reçues le matin, toutes ensemble.

Et voyez pourtant combien elles étaient différentes de date et de points de départ ! Il y en avait trois de Roger : l'une était de Londres et vieille de treize mois ; l'autre avait neuf mois et venait de Melbourne même ; une autre encore portait le timbre de Sydney : elle avait huit mois ; la dernière enfin, écrite à quelque station de l'intérieur, s'était embarquée à Adelaïde.

Des deux lettres qui restaient et qui n'étaient point de Roger, l'une portait la signature de Mme veuve Cazal de Lavaur, l'autre celle de Me Denis-Tiburce Piédaniel.

Cette signature était noble, calme, régulière, haute, large, carrée et illustrée d'un paraphe à treillages, respectant les anciennes traditions du notariat qui vont, hélas ! se fanant depuis que don Juan s'est fait sacrer notaire.

Nannon avait lu ou plutôt dévoré ces diverses lettres.

A part certains échanges de correspondances, ayant trait à son industrie, c'étaient les premières lettres qu'elle eût reçues.

Elle rêvait. Il y avait en elle un flux de joie, refoulé par de brusques tristesses.

Elle riait, elle pleurait presque en même temps.

Elle parlait toute seule, enfilant les pensées décousues d'un monologue qui semblerait long, même dans une tragédie.

« Il y a plus d'un an qu'il est ici, disait-elle. Roger ! mon Roger ! Et je ne l'ai pas vu ! Et, comme

c'est singulier, mon Dieu ! Il m'avait reconnue dans le train de Cherbourg ! Il me semble qu'il y a dix ans de cela ! il va peut-être me trouver bien vieille ! »

Son regard inquiet alla vers le miroir. Il y a toujours un miroir à portée de répondre. Le miroir lui renvoya un si charmant sourire qu'elle rougit de plaisir et d'orgueil.

Elle reprit, faisant le compte de ses étonnements :

« Il partait en même temps que moi, et il avait deviné toute l'histoire du bûcher ! Pauvre bonne Mme de Lavaur ! elle n'a tout de même pu lui faire épouser Mlle Eudoxie ! Et elle n'a rien reçu ! pas une ligne ! mon Roger n'a écrit qu'à moi ! »

Ce triomphe égoïste amena un remords dans ses yeux.

« Quel fou ! murmura-t-elle. Et cela veut être notaire ! Qu'est-ce qu'il aurait bien fait de bon ? un soldat ? un artiste ?... »

Son regard alla vers le grand portrait de Carjat et ses yeux se remplirent de larmes souriantes.

« Mon Roger ! mon Roger ! s'écria-t-elle avec un élan d'enthousiaste tendresse. Il aurait fait tout ce qu'il aurait voulu ! N'est-il pas le plus brave, le plus intelligent et le meilleur des hommes ?

— Lui qui n'aimait pas les aventures ! s'interrompit-elle tout à coup en riant à gorge déployée. Quel chemin il a fait pour aller de chez moi chez Me Piédaniel ! C'est égal ! Il a bien souffert tant qu'il a cru qu'il y avait quelqu'un dans le bûcher.... »

Elle se leva d'un bond, rejetant toutes les lettres qui s'éparpillèrent sur le tapis, et, légère comme un oiseau, elle sauta sur une chaise qui mit ses lèvres à la hauteur de celles du portrait. Il y eut un pétulant baiser donné à travers la vitre.

« Mon Roger ! mon bon, mon cher Roger ! » dit-elle encore.

Le fils du chardonneret et du serin, sautillant dans sa cage, se mit à siffler le refrain :

> Si j' pouvais trouver un trésor :
> Dans un vieux pot des pièces d'or !...

« Chante, Mimi ! dit-elle triomphante et plus belle de toute sa joie émue. Il t'aimera puisque tu es à moi.... tu le verras.... Mon Dieu, que je suis heureuse ! »

Ses jolies mains blanches se joignirent et ses yeux mouillés remercièrent ardemment le ciel.

« Mais quand? fit-elle attristée soudain, quand le verrons-nous ? C'est immense ce pays d'Australie ! On meurt aux mines ! Il y a les maladies, les assassinats, la faim et la soif dans le désert !... »

Ses deux mains frémissantes couvrirent son visage, tandis qu'elle pensait tout haut :

« Que de malheurs ! des naufrages ! la perte de ses amis. Il fallait qu'on l'aimât bien, cette Mexicaine, cette Naranja, pour courir ainsi après elle. Il dit qu'elle est ma petite sœur. Est-ce que je peux l'aimer, moi qui ne la connais pas?...

— Bah ! s'interrompit-elle, regardant l'horizon bleu à travers les feuillages. Il me montrait autrefois l'azur du ciel et il me disait : nous aurons du bonheur !

— N'est-ce pas, seigneur Jésus, ajouta-t-elle en s'agenouillant, n'est-ce pas, bonne Vierge, n'est-ce pas, patronne sainte Anne, que nous aurons du bonheur? »

Puis, mobile plus qu'un enfant, et passant du sacré au profane :

« Ils sont ensemble comme les mousquetaires d'Alexandre Dumas. Et les mousquetaires d'Alexandre Dumas se perdent souvent, mais ils se retrouvent toujours! »

Et la voilà consolée, ramenant son sourire sur ses larmes et recueillant ses lettres une à une parmi les fleurs du tapis.

« Eh bien, oui! dit-elle en se rasseyant, je l'aime, cette Anhita. C'est la femme de ce héros Mornaix qui voulait être roi! Quel beau fou, encore! Et comme je suis contente d'être dans tout cela! Je voudrais aller aussi, et combattre, et suivre des pistes. Oh! certes, je l'aime, ma petite sœur Anhita.... et qu'elle devait être jolie au clair de lune, sur son matelas de satin, dans le coffre de la voiture mortuaire! ma parole, on n'a pas l'idée de choses pareilles!... »

Elle saisit, à ce moment, au vol une lueur qui passait dans sa vagabonde cervelle.

« S'il était à Melbourne! fit-elle. Melbourne est grand. Je vais faire insérer un avis dans tous les journaux.... et il ne faut pas remettre l'exécution de ces bonnes pensées-là. Tout de suite! Tout de suite! »

Elle sonna violemment. Comme si un ressort l'eût amenée, une petite négresse malabare de gentille mine parut au seuil de la porte.

« C'est bien, Su! vous êtes vive aujourd'hui....

— Oh! madame, répondit Su tout essoufflée, je ne viens pas pour le coup de sonnette. Il y a en bas un gentleman....

— Un gentleman! répéta Nannon en pâlissant. T'a-t-il dit son nom?

— Je crois bien qu'il l'a dit, madame, mais je l'ai oublié. »

Nannette s'était levée.

« Ne serait-ce point Roger, fillette ?

— Roger? répéta Su. Quelque chose comme cela peut-être, madame.... »

Nannon mit ses deux mains sur son cœur.

« Mais milady qui est avec lui dit qu'elle est votre amie....

— Ah ! fit Nannette désappointée. Il y a une lady? »

Puis, reprise de tous ses espoirs :

« Ma sœur Anhita, peut-être !

— Ah ça ! dit une voix gaillarde de l'autre côté de la porte, on fait antichambre ici comme chez le commissaire ! Ce chou de Nannon a-t-elle gagné assez de dollars pour être impertinente?

— Fanfare ! murmura Nannette qui se laissa retomber sur son siége.

— C'est ça ! s'écria Su. Fanfare ! madame la vicomtesse Fanfare. Je suppose que vous ne ferez pas attendre une lady de cette importance?

— Qu'elle entre, » prononça Nannon avec fatigue.

Su ne fit qu'un bond jusqu'à la porte, et lady Fanfare, en se montrant, donna par son seul aspect l'explication des respects de la petite négresse.

Elle était parée comme une châsse ; elle était empanachée mieux qu'un char ; elle était peinte à neuf et si vivement qu'on eût dit une porcelaine sortant du four.

Elle entra, les bras ouverts et se donnant exactement les airs évaporés que les petits théâtres parisiens prêtent aux chiens habillés qu'ils appellent des « grandes dames. »

« Ah ! chère petite, s'écria-t-elle, que ça me fait plaisir quand je revois les amies ! J'ai acquis une posi-

tion importante, pas vrai, et des richesses en veux-tu en voilà, mais ça n'a pas changé mon bon cœur, et je pense toujours au quartier du Panthéon, là-bas. Embrasse-moi, mon ange. Mais, dis donc, on a l'air d'aller pas mal dans ta petite boîte? on commence à se caler, hein, fifille? »

Les yeux de Nannette étaient fixés derrière sa visiteuse, sur la porte qui restait ouverte.

« Que je suis bête! s'écria Fanfare en se retournant brusquement. C'est le bonheur de te revoir, ma minette. Approchez-vous, monsieur Mitchell, n'ayez pas peur, Bibiche, je te présente M. Jonathan Mitchell, un homme bien, un gentleman, quoi, tranquille et comme il faut, qui veut avoir l'honneur de t'offrir ses civilités. »

Nannette n'avait pas encore prononcé une parole. Elle releva sur l'ancienne étoile de la closerie des Lilas un regard de froid étonnement.

Fanfare fut d'abord quelque peu déconcertée, car, en principe, il est facile à l'honnêteté de garder sa distance.

Mais l'effronterie a aussi sa valeur. Fanfare ne fut déconcertée qu'un instant.

« Je suppose que tu as oublié de nous offrir un fauteuil à chacun, bébelle, reprit-elle avec plus de calme. Nous venons de loin.... et pour te rendre service, encore.

— Pour me rendre service? » prononça enfin Nannette qui désigna de la main deux siéges.

Fanfare en poussa un à M. Jonathan Mitchell, énorme et robuste citoyen borgne de l'œil droit, très-mal à l'aise dans un costume de squatter fashionable. M. Jonathan Mitchell s'assit en toussant, saluant et donnant des signes de gêne dans sa cravate.

Fanfare, avant de s'asseoir à son tour, trouva moyen de glisser à l'oreille de Nannette :

« Ne fais pas trop ta tête, ma petite. C'est un négociant de plus d'un million et demi sterling.

— Je ne vous comprends pas, dit tout haut la jeune fille.

— Tiens, tiens! au fait, c'est vrai, répliqua la suzeraine de l'Oiseau-Jaune. On ne se tutoyait pas à Paris. Vous m'excuserez, mademoiselle Nannette; si loin du pays, on a le cœur remué en retrouvant une compatriote du même quartier, de la même maison et du même carré aussi. J'ai réussi à l'étranger, ça me donne envie de tâcher que mes amis fassent de même. Quant à craindre une histoire qui ferait tort à la morale, vous me prenez pour une autre, ma chère demoiselle! »

Ceci fut dit d'un ton net et tranchant, où il y avait apparence de vérité.

M. Jonathan Mitchell, qui semblait peu éloquent, ponctua néanmoins cette déclaration d'un geste très-énergiquement honnête et baissa la paupière de son bon œil.

Nannon, nous le verrons, avait envie et besoin de faire rapidement sa fortune.

Nannon s'assit et dit :

« Madame, je vous remercie de l'intérêt que vous me portez. Je suis très-heureuse, en effet, chaque fois que je me trouve avec des compatriotes. »

Fanfare cligna de l'œil à l'adresse de M. Jonathan Mitchell qui avait mis son chapeau entre ses jambes et gardait l'immobilité du rustre, fourvoyé par hasard dans un salon.

« Vous voyez bien! vous voyez bien! fit-elle. Que vous avais-je dit, mon cher monsieur? »

Jonathan, pour réponse, lança un éclat de toux retentissant.

« Très-aimable quand elle veut, cette enfant-là, poursuivit Fanfare à demi-voix, mais terriblement collet monté.... bien, bien, cher monsieur ! Je sais que pour vous on ne l'est jamais trop, et voilà pourquoi je vous ai amené chez Mlle Nannette. »

Celle-ci réfléchissait. Les paroles de Fanfare faisaient impression sur elle.

Nous sommes obligés de mettre ici le lecteur en garde contre le danger de toiser la présente situation à l'aide du mètre européen.

En Europe, à Paris, une semblable scène appartiendrait à la vulgaire comédie. Nous ne disons point que personne n'y serait pris, car chaque jour voit, dans la capitale du monde civilisé, des duperies encore plus grossières, mais nous avouons que le piége ne serait pas très-habilement tendu, si toutefois piége il y avait.

Mais là-bas, la demande et l'offre, en quelque matière que ce soit, prennent des physionomies bien autrement naïves. A cet égard, il n'y a ni respect humain, ni diplomatie. C'est l'Angleterre perfectionnée d'un côté, ramenée de l'autre plus près de l'état sauvage. Tout est possible en fait de transactions. Le roman et la réalité se mêlent. Ce qui, chez nous, paraîtrait, à bon droit, une excentricité puérile, est, ici, le train-train de la vie commune.

Nannon, désormais, attendait, prudente, mais non incrédule.

« Combien gagnez-vous, ma chérie ? demanda tout à coup Fanfare.

— Mes affaires vont à ma complète satisfaction, répondit simplement Nannette.

— C'est que voyez-vous, ma belle, l'argent est toujours au fond de tout, pas vrai? Votre maison est gentillette, mais les ouvrières doivent être rares et chères à Melbourne; il est si facile, pour une jolie fleuriste, de gagner dix souverains par jour au lieu de quatre ou cinq dollars! Si par hasard vous vous faisiez par an, je suppose, deux cent mille francs ou cent mille écus, nous n'aurions plus rien à dire.

— Je ne me fais ni cent mille écus, ni même deux cent mille francs, l'interrompit Nannette.

— Hein? fit la vicomtesse parlant au gentleman Jonathan, voilà quelle franchise nous avons, nous autres Françaises! Ma chère demoiselle, reprit-elle, il s'agirait de râfler tout d'un coup, précisément, cette somme-là, deux cent mille francs : je dis quarante mille dollars pour être bien comprise de M. Mitchell, qui est Américain.... dans un espace de six mois au plus et peut-être beaucoup moins.

— Faudrait-il quitter Melbourne? demanda Nannette.

— Naturellement.

— Et à quel métier gagnerais-je ces deux cent mille francs?

— Au métier d'ange consolateur. Je ne plaisante pas, mademoiselle, s'interrompit Fanfare en voyant se froncer les jolis sourcils de Nannette. Vous m'avez témoigné déjà que vous n'aimez pas la familiarité; moi, je suis à la bonne franquette; mais, en définitive, je n'ai aucun intérêt à passer malgré vous pour votre amie intime. J'ai mon rang, si vous avez une petite position. Je parle donc très-sérieusement, et je répète qu'il s'agit d'une bonne action en même temps que d'un coup de fortune.

— Une bonne action, en vérité, grommela le gent-

leman Mitchell en anglais du Far-West. Une très-bonne action ou que le diable nous brûle ! »

Fanfare lui fit signe de se taire, ostensiblement et d'un geste souriant.

« Voilà le langage de ces honnêtes marins, dit-elle. Une Anglaise hypocrite serait scandalisée ; mais nous autres, Parisiennes, nous ne sommes pas des femelles de Tartufe puritain. Cependant, demandez pardon, je vous prie, monsieur Mitchell.... »

Jonathan ouvrit la bouche pour obéir ; mais Nannette répartit carrément :

« Le gentleman peut jurer tant qu'il voudra, pourvu que l'affaire soit exposée avec clarté. J'écoute.

— Hein ! mister Jonathan, admira Fanfare, est-ce carré ? Eh bien ! ma toute belle, reprit-elle, il s'agit d'empêcher un grand malheur. M. Mitchell est un squatter puissamment riche, jeune et bien fait de sa personne, qui a acheté du gouvernement une station magnifique dans le Rodney. Chez lui, ma toute belle, il y a place pour dix mille têtes de gros bétail, voilà le vrai. Il était donc sur le point d'épouser sa nièce, un doux chérubin que vous aimeriez comme une sœur au bout de dix minutes. Juste votre âge et aussi gentille que vous.... mais, vous savez, le désert ne plaît pas à tout le monde : la chère créature est habituée aux plaisirs des villes, et là-bas elle ne voit guère que des bœufs et des bergers. Elle n'est pas prisonnière ; n'allez pas vous mettre cela dans l'esprit. Ce n'est pas une Parisienne qui voudrait se mêler d'une histoire où il y aurait un grain de violence ! Seigneur Dieu ! j'ai assez pleuré aux drames de la Gaîté, quand on voit une pauvre jeune victime, enchaînée par son tyran de tuteur dans un château féodal ! Elle est libre comme l'air, mais elle s'ennuie, comprenez bien

ce mot-là : elle s'ennuie jusqu'à maigrir, pâlir et dépérir. »

Le gentleman Jonathan poussa un soupir de taureau malade et Fanfare acheva :

« Elle s'ennuie jusqu'à mourir ! »

Ces dernières paroles furent prononcées sans emphase et dans la juste intonation de la vérité.

Il nous faut encore ici dire au lecteur que les faits de ce genre sont extrêmement fréquents dans ces pays, où la fortune se paye au prix d'un dur exil. Ce ne sont pas seulement les fiancées qui pâlissent et s'étiolent sur ces lointains champs de bataille : on voit souvent des mères de famille, entourées pourtant de leurs enfants, s'éteindre misérablement faute de respirer cet air civilisé, dont il est si facile de médire et qui est nécessaire à leurs poumons. On sait cela là-bas. L'or qui vient en Europe est bien rarement pur de tout deuil, et la couvée des enfants enrichis laisse presque toujours derrière elle une ou plusieurs tombes.

Pour ce qui regarde Fanfare elle-même, Nannette la connaissait seulement pour une ancienne voisine de carré, qui pouvait avoir dépassé déjà de beaucoup sa majorité, quand elle, Nannon, était encore une enfant, un peu légère de conduite, très-fleuriste de manières, mais au demeurant bonne fille, comme il est convenu que le sont toutes les grisettes parisiennes.

Il n'y avait donc autour de cette proposition qui lui tombait des nues, ni trop d'étrangeté, ni aucun motif de mélodramatique défiance.

Aussi les réflexions de Nannette n'allèrent-elles point de ce côté. Nannette songea à Roger, tout uniment, et aussi à l'étude de maître Piédaniel : le rêve de Roger.

Deux cent mille francs et ce qu'elle avait !

C'était conquérir en quelques mois la possibilité d'un triomphant retour à Paris.

Pendant qu'elle songeait, Fanfare et le gentleman Mitchell échangèrent une œillade, et Fanfare reprit :

« Il faudrait que la chose fût décidée tout de suite.

— Tout de suite! répéta Nannette avec hésitation.

— Oui, mon cœur, mon honorable ami repart cette nuit pour le comté de Rodney. J'étais chargée de lui trouver quelqu'un, et je vous ai donné la préférence, quoique nous ne soyons pas tout à fait des amies à ce qu'il paraît. Je ne vous en veux pas, au moins! Mais ça m'a étonnée de vous voir faire la fière avec une personne dans ma situation. Moi, quand les souvenirs du pays s'en mêlent, me voilà partie! c'est plus fort que moi : je laisse trop voir la bonté de mon cœur.... Si la chose ne vous va pas, nous prendrons une nouvelle débarquée, et celle-là ne coûtera pas si cher. Il n'y a pas à m'en vouloir, ma toute belle, j'avais dit tant de bien de vous, qu'on vous offrait le même engagement qu'au docteur.... »

Parlant ainsi avec volubilité et d'un accent qui était la vérité même, elle se rapprocha de Nannette pour ajouter tout bas :

« C'est comme un prince, quoi! La petite femme est là-bas dans du coton! vous sentez bien que s'il y avait n'importe quoi de louche, une personne dans ma situation ne s'en mêlerait pas. Vous aurez entendu conter bien des sottises sur la Californie et ce pays-ci, ma chère, mais croyez-moi, les gentlemen comme M. Mitchell ne se trouvent qu'une fois. Tel que vous le voyez, il jette un demi-million par la fenêtre, d'une seule poignée, pour ramener à la petite dame un confesseur, un médecin et une amie.

— Un confesseur aussi ! dit Nannette.

— Il en est fou! et puis riche ! mais surtout la bête du bon Dieu ! »

Le gentleman Jonathan était resté à la même place et regardait de loin cette conférence avec une naïve inquiétude.

« La jeune Française consent-elle à venir avec nous ? » demanda-t-il en Anglais de sa grosse voix, qui, en vérité, sonnait honnêtement.

Nannette répondit :

« Pouvez-vous attendre ma décision jusqu'à ce soir? »

Fanfare se rapprocha du gentleman Mitchell, et tous deux causèrent un instant à voix basse.

« Nous allons nous occuper du docteur et de l'abbé, dit Fanfare : ce n'est que leur position à régulariser. A cinq heures, ce soir, je serai ici avec l'engagement signé par M. Mitchell qui vous propose telles arrhes que vous voudrez exiger. Le départ est à sept heures. »

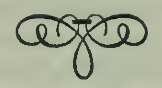
Elle offrit son bras à M. Mitchell qui salua gauchement et se cogna des deux épaules à la porte en se retirant.

Dans l'antichambre, la petite Su, éblouie, attendait. Elle suivit les rubans et les panaches de Fanfare jusqu'à la rue, où un carrosse de *London and New-York Hotel* attendait.

« Mille diables! dit Jonathan Smith en se jetant lourdement sur les coussins : un joli brin de petite coquine !

— Coquine est le mot! répliqua Fanfare. N'aurait-on pas dit qu'elle me parlait d'en haut ! Écoutez donc, maître Jonathan, vous me la ferez passer par *l'Oiseau-Jaune* au retour, n'est-ce pas? Je veux rire

un peu de la mine qu'elle aura. Et après tout, le brave garçon pour qui nous avons acheté une soutane toute neuve, pourra vous marier avec celle-ci tout aussi solidement qu'avec l'autre, grand mauvais sujet ! »



XIII

Projet de dîner sur l'herbe.

La maison de Nannon n'était pas un palais; c'était une petite habitation isolée, modeste et fort proprette, séparée de la rue par un jardinet que défendait une grille : vraie maisonnette de Londres transportée aux antipodes. Toute neuve qu'elle était, trois ou quatre locataires y avaient déjà fait fortune : un courtier, un marchand de pioches, un chimiste et une dame qui n'avait pas de profession. Le chimiste avait gagné plusieurs millions à changer l'eau-de-vie de pommes de terre en vieux cognac. La science est l'ange gardien de l'humanité !

Dans cette petite maison, Nannette eût conquis des sommes folles si seulement elle avait pu faire venir de Paris et mettre en cage une demi-douzaine de fleuristes à qui elle eût payé chaque année, à chacune , les appointements d'un de nos préfets. Mais je vous défie de mettre en cage une fleuriste parisienne qui a tant fait que de braver le mal de mer. Il y en a en Californie, il y en a en Australie et autres lieux, mais de deux choses l'une : ou elles décrochent une position de vicomtesse, comme Fanfare, ou elles entament, aussitôt en arrivant, une série de gambades qui finissent par

leur casser les deux bras, les deux jambes et le cou. Que la paix soit sur elles!

Nannette avait eu quelquefois deux ouvrières, plus souvent une seule, plus souvent encore elle avait répondu par la seule agilité de ses dix doigts à la vogue qui entourait déjà son nom dans la haute vie de Melbourne. La fortune était là : elle la voyait, mais entre elle et la fortune il y avait un fossé infranchissable.

Nannette avait calculé qu'il lui faudrait quatre ans pour amasser deux cent mille francs au métier de galérien qu'elle faisait.

Aussi se mit-elle à réfléchir profondément après le départ de Jonathan et de Fanfare.

Nous avons dit pourquoi les offres, mises en avant par ce vénérable couple, toutes fantastiques qu'elles peuvent paraître à nos habitudes européennes, n'avaient en elles-mêmes là-bas rien d'invraisemblable.

A vrai dire, Nannette n'avait point de défiance. Caprices de squatter opulent ou de mineur enrichi peuvent aller bien au delà de ces humbles féeries.

Nannette hésitait à cause de ce paquet de lettres, portant le timbre de Paris, qui était là parmi le fouillis de ses fleurs. Nannette appartenait à Roger plus qu'à elle-même. C'était pour Roger que ce gain subit et brillant l'attirait. Mais quitter Melbourne au moment où Roger lui criait, de bien loin, il est vrai : « Je suis en Australie! »

Melbourne est le centre de l'Australie du Sud, de la vraie Australie qui tend à laisser au loin derrière elle ce vieux Sydney et cette Nouvelle-Galles, maudite par son origine. Melbourne est le Paris océanien. Dans un Paris, on se rencontre.

Quitter Melbourne! Et pour aller au désert! dans une station perdue du Rodney!

Je vous le dis : il n'y avait que cela. Nannette hésitait, comme elle eût fait à Paris devant une place de demoiselle de compagnie à Privas ou à Quimper.

La ville bourdonnait, le soleil riait entre deux nuages, les fleurs de la verandah, copieusement arrosées par l'averse, envoyaient leurs parfums plus vifs; le mulet, guilleret et joyeux, sifflait la chanson bretonne en exécutant des tours de gymnastique. Nannette songeait, de plus en plus embarrassée.

Et tout en songeant, elle reprit une à une les lettres déjà lues dix fois. Elle les relut, et sa pensée tourna. Elle rêvait encore, la chère fillette, mais de Roger seulement et du passé. L'Océan s'ouvrait devant elle, comme la mer Rouge sous le manteau de Moïse; la distance disparaissait entre Melbourne et Paris : ses yeux fermés voyaient Paris souriant, et la mansarde, et le bonheur....

« Bonjour, Nannon, » dit Roger.

Et comme ces rêves sont étranges! Avant d'entendre sa voix, elle avait reconnu son pas!

Non point pourtant sur les carreaux de la chambrette, mais sur le tapis qui n'en étouffait pas entièrement le son net et bien connu.

Le pas, en tant que musique, se modifie par la chaussure, et Roger était toujours si merveilleusement chaussé!

Ah! c'était un dandy, ce beau Roger, un pur dandy, moins le ridicule. Nous en avons beaucoup maintenant, parmi les maîtres clercs, qui ressemblent presque tous à des poussins de diplomates ou à des graines de conseillers d'État.

Et Roger, incontestablement, était une étoile parmi les maîtres clercs parisiens.

Nannette se mit à sourire à cette illusion heureuse.

Ses lèvres s'arrondirent comme pour appeler un baiser. Il était fou, ce petit oiseau chanteur ; il faisait dans sa prison un tapage inusité, comme s'il eût voulu saluer aussi ce Roger chimérique.

Son maître, son petit maître ! dont Nannette, l'extravagante enfant, avait essayé en vain de lui faire prononcer le nom !

Le soleil glissait entre les feuilles lancéolées du cobéa qui oscillait doucement à la brise et caressait le sourire de Nannette, dont les yeux obstinément restaient clos pour ne rien perdre du rêve.

Elle était adorablement jolie.

Roger dit encore, mais sa voix tremblait un peu :

« Bonjour, Nannette !

— Bonjour, Roger, murmura-t-elle. Tu n'es pas là, je le sais bien, mais je te vois, mais je t'entends, mon Roger, mon cœur ! Il me semble que je vais sentir ton baiser sur mes lèvres.... »

Elle devint affreusement pâle et fit pour se lever un effort inutile.

Le baiser appelé venait d'effleurer ses lèvres.

Et en même temps, la petite Su, essoufflée, criait de la porte avec une profonde horreur, combattue par un irrésistible éclat de rire :

« Madame ! oh ! madame ! le gentleman vous embrasse ! »

Il n'y avait plus de rêve possible ; la voix de la petite négresse rompait le charme. Nannette ouvrit les yeux et ses deux bras se nouèrent frémissants autour du cou du gentleman qui, riant et pleurant, répéta pour la troisième fois :

« Bonjour Nannon, ma petite femme chérie ! bonjours Nannette, mon bijou, mon trésor ! Dieu est bon, puisqu'il nous rassemble ! Nous ne nous quitterons plus, jamais, jamais, jamais ! »

Su ne riait plus. Elle regardait cette scène avec des yeux ébahis et disait :

« Vrai, le gentleman a passé malgré moi, madame ! Il m'a donné une pièce d'or, mais ce n'est pas pour cela que je l'ai laissé entrer. Il vous a embrassée, savez-vous, madame ! Voulez-vous que j'aille au bureau de police? »

Su fut priée de s'en aller et de refermer la porte. Grâce à elle, car les cancans vont à Melbourne comme ailleurs, malgré le haut prix du temps, grâce à elle, le voisinage apprit que le mari de Mlle Nannette, la fleuriste à la mode, était revenu de voyage. Cela n'influença en rien le cours des fonds publics.

Mais grand Dieu ! que de joie dans cette chambre, tout à l'heure solitaire et triste ! Comme le gentleman Jonathan Mitchell ou Smith, comme la vicomtesse Fanfare étaient radicalement oubliés ! C'était Roger, c'était bien Roger, en chair et en os, un peu bruni par le soleil et le vent, mais plus beau pour cela et gai, franc, gaillard, l'œil bon, le regard tendre, le front déridé : Roger souriant, Roger heureux, Roger Bontemps !

Bien souvent, oh ! bien souvent, Nannette l'avait vu revenir avec les yeux de la pensée. Notez qu'elle savait depuis quelques heures seulement qu'il avait quitté la France. Avant les lettres, reçues toutes à la fois, elle le croyait marié, notaire, engraissant et affligé de cette tournure particulière à ceux qui ont brisé par intérêt un roman bien aimé pour se jeter, avec répugnance et regrets dans une réalité intéressée.

Ceux-là peuvent n'être pas misérables. Il y a dans la vie vingt qualités de bonheur, comme il y a au marché des pommes à tout prix.

Mais ceux-là ne peuvent jamais être heureux complétement et fièrement comme les nobles vainqueurs des luttes de la jeunesse.

Les romans utilitaires ont beau dire, les vaudevilles plats ont beau encenser la prose, il y a dans la poésie une fleur que l'avarice ou l'ambition ne peuvent cultiver jamais.

Nannette avait revu son Roger triste et rêveur, bien que la tiare tant souhaitée du notariat couronnât son front. Elle l'avait revu au bras estimé mais froidement ami de Mlle Eudoxie, devenue, Mme Cazal de Lavaur.

Elle l'avait revu autrement aussi : la preuve c'est qu'elle avait amassé de l'argent.

Elle l'avait revu garçon, arrêté par un remords au seuil de ce mariage que son modeste héroïsme, à elle, avait rendu possible. Sous cet autre aspect Roger se présentait à elle, plus triste, mais plus digne, moins tranquille, mais mieux aimé. C'était à ce Roger-là qu'elle écrivait de longues lettres dont aucune ne fut jamais confiée à la poste, car Nannette avait fait une promesse à la mère de Roger; c'était ce Roger-là qui encourageait son travail et qui visitait ses insomnies.

Depuis ce matin, enfin, depuis que ces lettres d'âges si différents lui étaient arrivées toutes ensemble (nous saurons bientôt pourquoi), un troisième Roger avait surgi dans son imagination tout à coup émue : Roger l'aventurier, Roger qui souffrait le mal du désert, Roger le combattant, Roger le chercheur d'or!

A Melbourne, plus que partout ailleurs, les exemples abondent qui permettent à la pensée de colorer vivement ces sortes d'images. Pour quelques vainqueurs dans la bataille de l'or, il y a de nombreux vaincus. Les lettres de Roger disaient qu'il n'était pas vainqueur, et dans la recherche qu'il poursuivait de terribles ennemis barraient sa route. Roger était brave, Nannette le savait de reste, mais la bravoure de nos boulevards, tout en étant, certes, la même que celle du *bush*, pro-

cède différemment et ne se manifeste qu'à son aise. Nannette voyait son Roger qui détestait si bien les aventures, noyé, submergé, asphyxié. Sa joue était hâve, ses yeux creux, sa taille courbée; il avait les mains en sang. Il manquait de gants! Et peut-être ses bottes étaient-elles éculées!

Vous dire ce que Nannette éprouvait à cette dernière et navrante hypothèse nécessiterait de véritables violences de langage.

Et voilà que Roger, aujourd'hui, ne se présentait à elle sous aucun de ces aspects prévus. C'était le miracle. Elle retrouvait Roger si loin et après si longtemps, tel qu'elle l'avait quittée, ce soir néfaste où nous l'entendîmes chanter bien à contre-cœur la chanson de sainte Anne d'Auray : Roger élégant, Roger dandy et portant à miracle un costume complet *sortant des ateliers* de Dusautoy.

Dusautoy fournit Melbourne. Roger s'était offert la volupté incroyable de troquer la défroque du Rôdeur-Gris contre une toilette parisienne, depuis le chapeau Gibus jusqu'aux bottines Sakosky, en passant par la chemise Longueville. Et en conscience, ce détail qui paraîtra vulgaire à beaucoup d'honnêtes gens, n'entrait pas pour peu de chose dans sa jubilante allégresse.

Il faut le prendre tel qu'il est, ce d'Artagnan bourgeois et n'oublier jamais qu'il fait aujourd'hui l'ornement de la chambre des notaires.

Ils restèrent longtemps à se regarder en silence. La chanson du chardonneret mit des larmes dans les yeux de Roger. Nannette le prit par la main et l'entraîna vers le divan où elle s'assit parce que ses jambes tremblantes ne la pouvaient plus porter.

Roger se laissa glisser sur le tapis à ses pieds. Il gardait les deux belles mains de Nannette collées contre ses

lèvres; elle se penchait pour baiser ses cheveux, puis ils se regardaient encore, ravis en une extase muette.

« Je ne me souvenais pas bien de toi, dit enfin Roger. Je te voyais sans cesse, mais je ne te voyais pas si jolie. »

Le doigt de Nannette désigna le beau portrait de Carjat et sa lèvre relevée éprouva un souverain mépris qui voulait dire :

« Tu es bien plus beau que cela ! »

Roger, au contraire, sourit au portrait avec une intime satisfaction et dit :

« Le jour où je posai, Me Piédaniel trouva que j'avais été bien longtemps dans mes courses.

— Ah ! chéri ! murmura-t-elle, Paris ! Me Piédaniel ! comme tout cela est donc loin de nous ! »

Les yeux de Roger comptaient les lettres qui étaient sur le guéridon.

« Tu étais avec moi, dit-il comme on remercie.

— Depuis ce matin seulement, » répliqua Nannette.

« Je vais te dire, reprit-elle : en partant de chez nous, je ne savais pas où j'allais. Je n'avais donc pas pu laisser mon adresse. Je pris le chemin de fer de Cherbourg, parce que le seul parent que j'aie au monde était à Cherbourg. Oui, tu souris, tu m'avais reconnue. Est-ce assez drôle ? Va, il est dit que nous ne sommes qu'un ! Moi, d'abord, je n'ai jamais pu me mettre dans la tête que je ne te reverrais plus. »

Elle fut payée d'un baiser et reprit :

« Cela me tourmentait de penser qu'il y avait sans doute des lettres de toi à la maison. Je ne savais pas que tu avais quitté Paris et je te voyais toujours montant mes cinq étages. Sans ce départ, n'est-ce pas que tu serais revenu le lendemain ?

— J'étais bien en colère, » dit Roger.

Ils éclatèrent de rire tous les deux, mais, sous cette gaieté, une grande émotion leur serrait le cœur.

« Oui, fit Nannette, tu étais bien en colère, et il y avait de quoi. Maïs je veux pourtant finir l'histoire de ces lettres. J'avais promis de ne pas te voir, de ne pas t'écrire surtout, mais je n'avais pu promettre que tu ne m'écrirais pas, n'est-ce pas vrai?

— Certes!

— Alors, j'ai envoyé d'ici ma nouvelle adresse à la concierge de la rue de l'Ouest, et comme la correspondance met du temps pour aller et revenir, j'ai eu tout à la fois.... Sais-tu que tu es sorcier?

— Pourquoi? demanda Roger.

— Ah! chéri! chéri! comme tu avais bien deviné qui était dans le bûcher!

— Ma mère! c'était donc elle!

— Pauvre chère dame! Elle avait si bonne envie de te voir établi! Elle m'avait prise par les sentiments, tu conçois, elle t'aime tant!

— Ma bonne mère, prononça Roger d'un ton mixte, où il y avait beaucoup de tendresse et un peu de rancune.

— Reconnais-tu cette écriture-là? » demanda Nannette en lui présentant une des enveloppes.

Roger pâlit et baisa l'écriture de sa mère.

« Elle t'a écrit? murmura-t-il.

— Tu vois bien! Écoute, le soir du bûcher, elle était déjà un peu convertie. Mlle Eudoxie, c'était l'étude payée; mais moi, elle avait presque l'idée que je pourrais bien être le bonheur. »

Ici, deux baisers, et certes, il y en avait un pour la bonne mère.

« Elle en est à me demander de tes nouvelles! reprit Nannette.

— Ah! l'interrompit Roger, je suis bien coupable! Donne-moi une plume, de l'encre, du papier.... »

Nous savons avec quelle ardeur sauvage il entamait ces questions de correspondance.

Nannette se levait déjà pour obéir; il la retint.

« Je lui écrirai une lettre de quatre pages, dit-il, de dix pages, de vingt pages.... mais ne me quitte pas! ma tête est si bien sur tes genoux. »

Nannon l'accusa de paresse en lissant ses cheveux, puis elle poursuivit :

« Je crois que Mlle Eudoxie a épousé une autre étude. Ta bonne mère me dit de te ramener.

— Est-ce que tu penses qu'elle consentirait?...

— Tu m'en demandes trop long, chéri.... mais j'en suis sûre! Tu sais! je n'ai pas pu lui faire tes commissions, non plus qu'à Me Piédaniel. Je n'ai reçu tes ordres que ce matin, et la Madeleine est trop loin pour envoyer un auvergnat.

— Me Piédaniel! » répéta Roger avec une sorte d'onction.

Ce n'était pas l'émoi que lui avait causé le nom de sa mère, mais toute la profonde passion du notariat vibrait là-dedans.

« Il m'a écrit aussi, continua Nannette.

— Me Piédaniel t'a écrit! répéta Roger qui se mit sur ses pieds, à toi! »

Nannette lui tendit une lettre carrée où le timbre-poste était collé à l'endroit précis indiqué par l'almanach des facteurs, avec soin et régularité, de façon à ce que les angles du timbre se pointassent géométriquement dans les angles de l'enveloppe.

Roger joignit les mains en contemplant l'adresse, écrite en ronde magistrale avec traits ondés pour finir les lignes, et si grande surabondance d'indications que

cette suscription savante semblait un article du Dictionnaire géographique.

On était tenté d'y chercher la date de la découverte de l'Australie, nommée aussi Nouvelle-Hollande, comme le spécifiait Me Piédaniel, crainte d'erreur, et la date de la fondation de Melbourne.

« Et qu'est-ce qu'il te dit, le patron? demanda religieusement Roger.

— Des choses très-sensées.

— Mais tu lui avais donc donné signe de vie?

— Pas le moins du monde, seulement, depuis ton départ, tu n'as écrit à âme qui vive, et je deviens une personne d'importance. On doit nous croire ensemble et cachés dans quelque trou. Une histoire aussi absurde que la tienne....

— Absurde! fit Roger avec reproche, oh!

— .... Ne se devine pas, acheva Nanon. Je dis absurde au point de vue d'un notaire et d'une femme du monde. Moi, elle m'amuse et me fait t'aimer cent fois plus. Nous croyant ensemble et bien cachés, ta mère rôdait autour de notre ancien nid. Quand est venue ma lettre, donnant ma nouvelle adresse à Melbourne, elle l'a su tout de suite et Me Piédaniel l'a appris d'elle.

— Me Piédaniel s'occupe donc encore de moi? murmura timidement Roger.

— Plus que jamais.

— Et.... son étude est-elle vendue?

— Il t'attend, répondit Nannette.

— Il m'attend! s'écria Roger avec une véritable ivresse. Le patron m'attend! Qu'ai-je fait pour mériter tant d'indulgence! Cet homme-là, vois-tu, est un observateur de premier ordre, quoiqu'il n'en ait pas l'air. Il avait deviné mes aptitudes. Donne du papier, de l'encre, une plume! Je veux lui exprimer....

« Allons-nous être heureux ! s'interrompit-il en arrêtant Nannette qui se levait pour la seconde fois. Comme les voies de la Providence sont étranges ! Dis donc, chérie, est-ce qu'on dîne sur l'herbe à Melbourne? »

Nannette se renversa sur le divan, prise d'un fou rire.

« Eh bien ! fit Roger offensé, qu'est-ce qu'il y a de risible là dedans ? ne dînions-nous pas sur l'herbe dans le bois de Chaville ?

— Oh ! si ! et avec plaisir encore! répliqua la fillette déjà émue au beau milieu de son hilarité.

— C'est un de mes rêves, figure-toi, reprit Roger. Dîner sur l'herbe comme autrefois.... moi, je n'ai pas encore appris à rire de ce qui nous rendait si heureux ! »

Nannette se pinça les lèvres.

« Si vous me querellez, monsieur de Lavaur, dit-elle, je vous montrerai cette porte. »

Son doigt désignait celle de son cabinet de toilette.

Roger s'orienta, regardant tour à tour le lit, la croisée et la porte.

Il se mit à genoux.

« Elle est à la même place que celle du bûcher, murmura-t-il d'un accent contrit. Méchante, je vous demande mon pardon.

— Ton pardon, mon Roger bien-aimé ! Nous dînerons sur l'herbe, va, tant que tu voudras ! Il y a le Yarra-Yarra, moins large que la Seine, mais qui traverse des bois de fougères adorables. Nous irons avec un panier, comme à Paris.... »

Ce Roger poussa l'exigence jusqu'à demander :

« Y a-t-il des goujons ?

— Monsieur, répondit sévèrement Nannon, les gou-

jons sont de Paris comme les grisettes, comme les calembours, comme les gants Jouvin et comme la galette du Gymnase. Il n'y a qu'un Paris, et j'ai bonne envie d'y retourner, quoique je n'aime ni la galette ni les calembours.

— On en faisait abus à l'étude, » soupira Roger attendri.

Et cette transition le conduisit à demander :

« Que dit la lettre du patron?

— Voilà! Elle est charmante, et je n'ai jamais vu de si beau paraphe. Il y a trente-trois petits losanges enlacés comme un treillage....

— Tu as compté?

— Oui, et des boucles tout autour, pas une de bouchée! Il dit que j'ai un grand rôle à remplir, que je peux faire de toi un homme et davantage encore....

— Un notaire! devina Roger.

— Juste! et quant à lui, il est enchanté d'avoir un prétexte pour retarder d'autant sa retraite.

— Nous sommes tous les mêmes, fit Roger. Quand nous n'exerçons plus, c'est la mort. Évidemment, il faut que je lui écrive un mot de remercîment, n'est-ce pas chérie?

— Ça me paraît convenable. »

Mais le moyen de bouger!

Ils restaient ainsi, retenus par un charme, ne pouvant rassasier ni leurs yeux ni leurs cœurs. Tous ces nonsens de l'amour, ces exagérations, ces naïvetés, ces fadeurs, ces folies tombaient de leurs lèvres comme un torrent de perles. Oui, certes, c'était bien vrai : ils ne s'étaient jamais vus; il était plus beau, elle était plus jolie : ils s'adoraient mille fois mieux que jadis.

Tout à coup, leurs bouches s'ouvrirent en même

temps, parce qu'une pensée soudaine venait d'éveiller en même temps la délicieuse insouciance où leurs âmes dormaient.

« Je ne veux pas que tu partes ! » s'écria résolûment Roger.

Et Nannette, d'un accent déterminé :

« Je ne veux pas partir ! »

Ces paroles s'étaient croisées, et pourtant chacun d'eux avait entendu.

Ils se regardèrent ébahis.

« Comment savais-tu que je voulais partir ? demanda Nannette.

— Comment savais-tu qu'il fallait partir ? » demanda Roger.

Ils se regardèrent encore : évidemment il y avait mystère.

« As-tu lu mes lettres ? continua Roger.

— Dix fois chacune. J'ai compris ce que tu m'as dit, j'ai deviné ce que tu ne me disais pas : je te connais si bien, mon Roger.... mais laisse-moi t'expliquer....

— C'est que Mornaix et les autres m'attendent.

— Ah ! Et Anhita est-elle retrouvée ?

— Hélas non !

— Tu m'as dit de l'aimer, je l'aime.

— Tu fais bien, car elle est presque aussi jolie que toi, bonne comme toi, et bien malheureuse !

— Elle est ma petite sœur, c'est convenu. Nous parlerons d'elle. Il faut te dire que j'ai travaillé pour acheter ton étude.

— Bah ! » fit Roger d'un accent un peu dédaigneux.

Nannette bondit sur son sofa.

« Que veut dire ce bah ! s'écria-t-elle rouge de colère. On voulait bien payer l'étude avec la dot de Mlle Eudoxie, et quand il s'agit de moi.... »

Elle s'arrêta, vraiment furieuse et charmante à voir dans son juvénile courroux.

Roger rougit aussi et baissa les yeux, disant :

« C'est pourtant vrai, il y a de cela. Je n'aimais pas Mlle Eudoxie : c'était une affaire.

— Et parce que tu m'aimes.... commença impétueusement Nannette.

— Écoute donc, chérie : je n'ai jamais envisagé la question sous cet aspect-là.

— Sais-tu ce qui va arriver? éclata Nannette dont les larmes jaillirent. Je vais te chasser de chez moi, fermer ma porte et me tuer.

— Que dis-tu! que dis-tu! fit Roger épouvanté.

— Je dis que j'ai trop souffert pour toi, je dis que tu ne m'aimes pas, que tu ne m'as jamais aimée, qu'il y aura toujours entre nous la mansarde et les souvenirs. Tu es au-dessus de moi, de là à prendre honte de moi il n'y a qu'un pas. Tu ne veux rien me devoir, tu m'humilies, tu m'insultes, tu m'écrases!

— Là! là! faisait le pauvre Roger étourdi, comme si une douzaine de douches eussent choisi son crâne pour point de mire.

— Je comptais te mettre à l'épreuve, poursuivait Nannette avec une fiévreuse volubilité. C'est vrai, car j'avais défiance. N'ai-je pas déjà été chassée de Paris, de France, d'Europe, parce que M. Roger Cazal de Lavaur est un gentilhomme, un puissant seigneur, un premier clerc, ma foi, et qu'on craignait pour lui une mésalliance avec la fille d'un simple officier! »

Roger l'entoura de ses bras et la bâillonna d'un baiser.

« Démon! dit-il. Quel ménage nous ferons! Tu casseras toute notre vaisselle! »

Nannette ne tempêtait plus et fondait en larmes. Il la pressa passionnément contre son cœur.

« Combien nous as-tu ramassé d'argent? demanda-t-il.

— Pas loin de cinquante mille francs, répondit Nannette pendue à son cou.

— Cinquante mille francs! répéta Roger étonné, avec ces petits brimborions-là? »

Il montrait les fleurs et les montures.

« Il me faudrait cinq ans pour gagner ton étude, reprit Nannette triomphante. Ça ne te fait plus rougir, n'est-ce pas, que j'aie une dot, moi aussi?

— Nannon! ma petite femme bien-aimée! balbutia Roger.

— A la bonne heure! Aussi vrai que je te le dis, pour le coup, j'aurais fait un malheur : je ne vis que pour ça, ainsi; pour toi, pour t'aimer, pour te rendre heureux!

— Tu sais bien que, moi aussi, j'ai mes espérances, fit Roger qui la dévorait de caresses.

— Tant mieux! Oh! moi, je n'ai pas honte de ce que tu me donneras. Mais, écoute, il faut parler raison. Il se présente une occasion d'avoir en quelques mois ce qui coûterait cinq années.

— Vas-tu spéculer, Nannon? demanda Roger en riant; vas-tu mettre ta soie, tes fils de fer et tes jolis petits doigts en commandite? Morbleu! je suis un capitaliste aussi! et il donna sur son gousset qui sonna l'or une tape triomphante. Je te prends des actions, ma fille! »

Nannette pesa sur sa main et le força de s'asseoir.

« Il s'agit de choses sérieuses, dit-elle, ne plaisantons pas. Pour gagner les deux cent mille francs, il faudrait partir...

— Et tu conçois, l'interrompit Roger, si tu avais à partir, ce serait pour Anhita, comme je l'ai promis à nos amis.

— Ah! fit Nannette, notre sœur Anhita a besoin de moi?

— Grand besoin!

— Et tu as promis que j'irais?

— Tu es ma femme, j'en avais le droit, » répliqua Roger gravement.

Et Nannette plus gravement encore :

« C'est évident. Je l'aime tout plein, moi, cette petite sœur Anhita. Est-ce une brune?

— Noir bleu! Je vas te dire ..

— J'ai la parole, monsieur! et si vous bavardez toujours, nous n'en finirons jamais!

— Alors, embrasse-moi.

— Et vous serez muet?

— Comme un poisson. Voilà donc ce que je voulais t'apprendre.... »

La petite main de Nannette lui fit un bâillon, et, profitant de son avantage, elle récita d'un trait, sans virgule ni point, avec toute la volubilité parisienne :

« Il est venu un balourd et une caricature. Le balourd a l'air d'un assez brave homme; il est riche comme plusieurs puits, à ce qu'il paraît, et il a acheté une station là-bas, je ne sais où, avec trente-six mille bœufs, ou peut-être un peu moins, ça m'est égal. Il a une pupille dont il veut faire son épouse, comme dans les romans de maman Cardinal, rue des Cannettes, à Paris. En ai-je avalé! La pupille ne se plaît pas au fond du *bush* avec les opossums, les kanguroos et les dingoes. Il y a de si drôles de goûts. Elle en est malade, la pauvre biche! Le crésus voudrait la guérir et se marier. Il lui faut pour ça moi, un prêtre et un médecin. Et comme mon absence dérangera ma maison de commerce, j'aurai deux cent mille francs, moyen-

nant que j'amuserai pendant six mois la petite demoiselle. Est-ce clair ? »

Roger l'avait écoutée attentivement.

« C'est cher, dit-il, à moins qu'on ne compte te faire banqueroute.

— Tiens! tiens! je n'avais pas songé à cela.

— Attends! fit Roger qui frappa dans ses mains tout à coup.

— On te cède la parole, dit Nannette.

— Je parie que le balourd s'appelle Smith?

— Paye, tu as perdu.

— Comment s'appelle-t-il?

— Jonathan Mitchell.

— Jonathan! s'écria Roger qui gesticula des jambes et des bras; il n'a pas de blessure au visage?

— Il est borgne de l'œil droit.

— Et tu dis, poursuivit Roger, que tu connaissais la dame?

— Un peu.

— C'est Fanfare, de la rue de l'Ouest?

— Pour le coup, tu y es! »

Roger laissa retomber sa tête sur sa main.

« J'ai beau faire, murmura-t-il, ces damnées aventures me cherchent! Mais écoute-moi bien, chérie, s'interrompit-il d'un ton de résolution bien arrêtée, je n'en veux plus! C'est décidé, à aucun prix je n'en veux plus! Tant qu'il ne s'est agi que de moi, au petit bonheur! mais te lancer là dedans, toi, maintenant que je t'ai revue si jolie, si bonne, si adorée, impossible!

— Ma foi! tu as raison, répliqua Nannette toute pensive. Chacun pour soi!

— Parbleu! l'amour rend égoïste! on ne va pas risquer son trésor....

— C'est juste. Parle-moi donc un peu de ma petite sœur Naranja. »

Roger la regarda étonné.

« Oh ! fit Nannette d'un air innocent, qu'elle se tire d'affaires comme elle pourra ! Mais je suis une curieuse, tu sais ?

— Je sais que tu as le diable au corps quelquefois, grommela Roger non sans défiance. Si tu allais te fourrer en tête quelque machine de théâtre.... des dévouements, des bêtises, comme l'affaire du bûcher.

— Va, l'interrompit Nannette, on a bien vieilli depuis ce temps-là. Anhita est donc une abréviation de Naranja ? c'est gentil.

— Je te préviens que je vais te surveiller, menaça Roger. Pas d'aventures pour toi ! Ah ! les coquines ! que je les déteste !

— Et moi donc !

— Toi ! tu es folle des drames de l'Ambigu, et tu as un si bon petit cœur !

— Pas maintenant, va, dit-elle encore ; mes économies m'ont bien changée. Quand on a quelque chose de côté.... Mais que sait-on d'Anhita ?

— On a des nouvelles fraîches. »

Les yeux de Nannette brillèrent.

« Tu l'aimes bien, ton frère Mornaix ? pensa-t-elle tout haut.

— Quant à cela....

— Lui as-tu quelquefois parlé de moi ? demanda Nannette.

— Cent fois !

— Et c'est un gentilhomme ?

— Fier comme Artaban.

— Il a dû te dire qu'on n'épousait pas une fleuriste.... ne mens pas !

— Jamais !

— Tu fais exprès de me laisser languir, reprit Nannette; dis ces nouvelles fraîches que vous avez reçues d'Anhita. »

Roger se mit à chercher dans les poches de son habit Dusautoy; un papier glissa entre ses genoux; Nannette mit son petit pied dessus.

« C'est étonnant, dit Roger, je l'aurai laissée dans mon costume de Rôdeur-Gris.

— « Comment ! comment ! s'écria la fillette ; mais j'en ai entendu parler, moi, du Rôdeur-Gris ! Serais-tu chef de brigands, mon Roger ?

— Je ne retrouve pas cette lettre ! D'ailleurs, je ne te l'aurais pas toute lue. Elle fend le cœur, vois-tu ! quand nous serons à Paris, après l'étude fermée, je te raconterai l'histoire du Rôdeur-Gris.

— Elle est bien terrible ?

— Assez.... Mais voilà : Naranja avait remis cette lettre à un mineur du Rodney qui l'a apportée.....

— Comment l'aime-t-il, sa Naranja, ton Mornaix ? l'interrompit Nannette.

— Presque autant que je t'aime. »

Nannette soupira.

« C'est égal, dit-elle, tu as bien raison, chacun pour soi. Demain nous dînerons sur l'herbe. Va prévenir tes amis que nous renonçons pour toujours aux aventures.

— C'est dur ! murmura Roger qui hésitait.

— Dame ! si tu veux que j'aille, tu es le maître. Seulement, décide-toi et ne laisse pas tes compagnons dans l'embarras. »

Roger arpentait la chambre à longues enjambées.

« Non, non, non ! fit-il par trois fois. Moi, c'était bien ; toi, ce serait tenter Dieu ! Puisque je t'ai retrouvée, je te garde ! »

Il s'élança dehors comme un fou. Nannette le suivit des yeux.

« Pauvre bon cœur, murmura-t-elle, qui regrettera demain son calcul égoïste ! et encore, son égoïsme n'est que de l'amour ! »

Dès que le bruit des pas de Roger se fut étouffé au lointain du corridor, elle prit le papier qu'elle avait gardé sous sa bottine.

C'était un pauvre billet, sali par maints attouchements.

Au revers du papier elle lut, écrits au crayon de la main de Roger ces mots :

« Monsieur le comte Mornaix de Belbon, Victoria-Hôtel, Bass-Street. »

« C'est bien, pensa-t-elle. J'avais oublié de lui demander l'adresse. »

Elle déplia le papier.

Le papier était chargé d'une écriture molle et tremblante, à demi effacée par des larmes.

Les larmes mordent l'encre autrement que ne le fait l'eau. Toutes les femmes savent cela.

L'écriture disait :

« Mon Robert bien-aimé,

« Au secours ! je meurs ! Et la mort m'est trop cruelle loin de toi. Je pense à toi toujours; cela m'empêche de succomber. C'est une torture lente qui me prend chaque jour un lambeau de ma vie. Mon Robert, au secours ! Grelot, bon cœur français, au secours ! Au secours ! Miguel, fils de mon père !... et vous, mon frère, que je n'ai vu qu'une fois, noble visage, franc sourire ! vous qui parliez d'une femme qui vous était si chère, Roger, mon frère, au secours ! »

Les larmes jaillirent des yeux de Nannette.

« Oh ! c'est vrai, pensa-t-elle, cela fend le cœur ! »

Et sans plus se consulter, elle appela Su, la petite négresse, avec deux ouvrières qu'elle avait.

Elle regarda sa pendule qui marquait cinq heures moins le quart.

« Faites mes malles, ordonna-t-elle. Je pars pour un mois. Mettez tout ce que vous pourrez. »

En même temps elle repoussa les lettres et les fleurs du guéridon pour se faire une large place.

Sa plume courut fiévreuse sur le papier.

La lettre à écrire lui prit juste trois minutes.

Elle la mit sous enveloppe avec le billet de Naranja, adressa le tout à Roger de Lavaur, esq., Victoria-Hôtel, Bass-Street, Melbourne.

Puis elle appela Su.

« Dès que je serai partie, dit-elle, tu porteras cela. Cache-le bien !

— Oui ! maîtresse ! s'écria Su, qu'est-ce que je vais devenir ?

— Le gentleman qui sort d'ici aura soin de toi, » répondit Nannette.

La petite négresse fondait en larmes. Notre Nannette n'avait pas non plus les yeux secs en regardant cette maison où des mois de travail et de tranquille solitude venaient d'être couronnés par une heure d'indicible joie. Elle pensait :

« Moi qui lui ai dit : Demain, nous dînerons sur l'herbe !...

Mais l'idée de cette pauvre captive qui s'en allait mourant tout là-bas relevait son vaillant petit cœur. Ce qu'elle allait faire ou pouvoir près de Naranja prisonnière, Dieu seul le savait ; seulement, elle était sûre de pouvoir quelque chose et de bien faire.

Cinq heures sonnant, les malles étaient bouclées, la

vicomtesse Fanfare, fidèle au rendez-vous, descendait de voiture à la porte de la maison.

« Ma chère belle, dit-elle en entrant, le départ est avancé. Nous avons notre docteur et notre ecclésiastique....

— Je suis prête, l'interrompit Nannon.

— Ah! les Parisiennes! s'écria Fanfare émerveillée. Voici l'engagement et voici les arrhes. »

Nannette prit le papier dont elle signa un double et serra le portefeuille dans son sein, après avoir compté avec soin les banknotes.

Elle se pencha, sous prétexte d'embrasser la petite Su et lui dit à l'oreille :

« Regarde bien la voiture qui va m'emmener, et le chemin qu'elle prendra pour quitter Melbourne. Tu diras tout au gentleman. »

La voiture était une belle grande berline de voyage, sortant de chez le carrossier. Elle contenait, outre le gentleman Mitchell, deux personnages de mine douteuse, dont l'un portait un frac noir et l'autre une soutane. Cette compagnie était, en vérité, si peu rassurante, que Nannette hésita avant de toucher le marchepied.

Fanfare lui dit :

« Ma bonne petite, le docteur Bernard et l'abbé Pfafferlichstenstein, catholique romain du diocèse de Debreczin. En Autriche, tous les prêtres fument. »

En effet, l'abbé Pfafferetcætéra avait une vaste pipe à la bouche.

Nannette s'élança dans la berline avec la propre expression de visage qu'avait Curtius en plongeant au fond du gouffre. Aussitôt les quatre forts chevaux qui traînaient la berline s'ébranlèrent.

A l'extrémité de la ville, une troupe de cavaliers armés jusqu'aux dents prit le même trot que les chevaux et fit escorte.

La petite Su vit tout cela et ne vint à Victoria-Hôtel qu'après avoir constaté que la berline s'éloignait dans la direction du nord.

Nos quatre amis étaient réunis et Roger rendait compte de sa visite à Nannette. Il n'avait pas encore trouvé la formule qui devait notifier à ses compagnons ses projets de retraite.

La formule était difficile à trouver ; et nous pensons, pour l'honneur de Roger, qu'il eût jeté sa langue aux chiens avant de l'avoir rédigée.

Il sauta comme un beau diable aux premières lignes de la lettre de Nannon.

La lettre disait :

« Mon bon chéri, nous dînerons sur l'herbe, mais plus tard. Je m'en vais consoler, puis sauver notre sœur Anhita. Quand tu recevras ce mot, je serai partie.

J'ai lu le billet d'Anhita et je te le renvoie. Tu avais bien raison. Cela fend le cœur. Quand je serai près d'elle, on trouvera bien un moyen. Et puis vous serez quatre au lieu de trois, puisque tu seras obligé de me suivre.

J'emporte toutes sortes de choses pour remplacer les mies de pain du petit Poucet. Souviens-toi que je suis fleuriste et qu'en Australie les fleurs en percale ou en soie ne viennent pas en pleine terre. Cela peut aider à suivre une piste.

Pour t'en dire plus long; il faudrait savoir. Interroge

ma petite négresse, embrasse nos amis que je ne connais pas, et à cheval!

Mille baisers. NANNETTE.

P. S. « Il y a décidément bien loin du Luxembourg à la Madeleine; mais ce bon Me Piédaniel nous attendra. Interroge la petite négresse. »

Roger resta un instant abasourdi; puis il tendit les bras à Mornaix.

« Robert, dit-il, embrasse-moi avant de savoir que j'ai failli devenir un coquin! »

Et, pendant que Mornaix lisait les deux billets:

« A cheval! mes amis! Nannon a fait comme ce général qui avait jeté son drapeau au milieu des ennemis. Il faut aller la reprendre!

— Celle-là est un grand et bon cœur, murmura Mornaix profondément ému. A cheval, messieurs, à cheval! »



XIV

Naranja.

Cela ressemblait à un boudoir, mais c'était tout uniment l'intérieur d'un chariot de voyage. Ce Jonathan Smith était comme les rois nomades de l'Orient : il avait des palais roulants pour loger ses amours. Le boudoir de Naranja, sa prison, si vous voulez, quoique petit, avait une suffisante étendue et présentait aux yeux une physionomie confortable. Rien n'y manquait, pas même le luxe. La pauvre captive avait songé bien souvent que, avec Mornaix, cette boîte mignonne eût été bien assez grande pour contenir son bonheur.

Cette boîte était d'ailleurs le refuge. Pour les beaux jours, Anhita avait sa tente vaste et ornée avec une sorte de raffinement. Comme la saison des pluies avait commencé, le toit solide valait mieux que la toile pour la jeune femme affaiblie et malade.

Jonathan, à sa manière, aimait ardemment et profondément. Il faisait tout le possible pour plaire.

Il faisait trop, nous le verrons bientôt au jugement de ses frères et de ses compagnons, les anciens matelots du *Saint-Jean-Baptiste*.

C'était quinze jours après notre courte visite à cette vaste cité de Melbourne qui va grandir encore, et qui, dans vingt années, sera l'énorme capitale du monde

austral. Naranja, vêtue à la mode mexicaine, s'étendait, paresseuse et languissante, sur un lit-divan capitonné de taffetas mauve, dont les reflets rendaient plus mates les mélancolies de sa pâleur. Ses yeux, agrandis par le chagrin, se fermaient à demi dessinant sur les joues amaigries le soyeux demi-cercle de leurs cils. Elle était ainsi merveilleusement jolie et Nannette l'admirait d'un regard attendri.

Nannette était debout près d'elle, jolie autrement, mais non pas moins jolie avec cette pointe d'espiègle vaillance qui perçait sous sa tristesse. Il y avait, dans cette frêle et charmante enveloppe, je ne sais quelle force indomptable qui relevait l'espoir et réchauffait le cœur.

Depuis deux jours seulement, Nannon était la compagne et la garde-malade d'Anhita. Jonathan Smith avait bien jugé. Si quelque chose pouvait ranimer l'affaissement mortel qui conduisait lentement Anhita vers la tombe, c'était ce jeune sourire, cette franche sympathie, cette gaieté française.

Seulement, Jonathan ne savait pas lui-même à quel point il avait réussi ; car il ne voyait en Nannette que l'auxiliaire achetée à prix d'or.

Dès le premier moment, l'échange s'était fait entre les deux jeunes âmes. Anhita ne savait rien du monde et n'était point, par conséquent, une physionomiste. La science de déchiffrer les visages appartient à ceux qui, ayant expérimenté longtemps, ont pu beaucoup comparer ; mais il y a autre chose que la science, et l'impression rapide qui jaillit du premier regard sera toujours supérieure à la science.

Avant même de savoir que son appel suprême avait été entendu au loin, avant d'avoir deviné que cette belle jeune fille était le secours envoyé par la Providence,

Anhita s'était sentie réconfortée et consolée. La vue seule de Nannette et le doux accent de sa voix l'avaient fait sourire.

Or, il y avait des mois qu'un sourire n'était né sur ses lèvres.

Elle s'était inquiétée assez peu du médecin qui lui avait promis pourtant une guérison prochaine; elle n'avait pas donné grande attention à l'ecclésiastique autrichien, dont les allures eussent pu cependant lui rappeler certains membres du clergé mexicain. Nannette lui suffisait; son cœur s'était élancé vers Nannette.

Pendant quelques heures, on eût pu la croire rendue à la santé, tant il y avait de vie et d'espoir dans ses beaux yeux.

Mais la réaction était venue; le lendemain de l'arrivée de Nannette, Anhita, plus faible et fatiguée d'émotions, s'était affaissée en une sorte de torpeur. Elle avait voulu sa nouvelle compagne sans cesse auprès d'elle; sa pauvre main froide était restée constamment dans la main de Nannon; mais elle n'avait pu ni parler, ni même entendre.

De sorte qu'elle ne savait encore presque rien parmi les choses que Nannette devait et voulait lui apprendre.

Dans ce presque rien, néanmoins, était contenu le fait principal : Nannette venait de la part de ses amis; ses amis étaient en Australie. Quelqu'un veillait sur elle. Mornaix, son cœur et son Dieu, ne l'avait pas délaissée.

C'était le soir. La pluie patiente et monotone tombait à larges gouttes sur la couverture métallique du chariot en produisant un roulement sourd. La maison mobile, dételée et assurée des deux côtés par des étançons

comme un navire au carénage, formait le centre d'un petit camp composé de sept ou huit tentes, dont une seule, très-considérable, appartenait aux frères Smith. Par les fenêtres du boudoir, Nannette pouvait apercevoir le camp gardé par deux sentinelles, le sol sablonneux d'une clairière que le bush entourait au loin, et, vers le nord, une large flaque d'eau, commencement d'un creek ou lagune, qui allait se perdant sous bois et que les pluies enflaient chaque jour davantage.

Vers le sud, au contraire, le terrain se relevait en pente douce jusqu'à une sorte de mamelon, dont la verdure plus vive tranchait au milieu de la plaine. Ce tertre était, en outre, remarquable par deux gommiers géants, dont les troncs morts semblaient placés là pour indiquer le centre de la clairière.

Le ciel, uniformément chargé, se teignait de rouge vers l'ouest, parce que le soleil couchant descendait à l'horizon derrière les nuages.

Anhita ouvrit les yeux : son regard rencontra celui de sa compagne et un pâle sourire éclaira sa tristesse. Nannette se pencha au-dessus d'elle et posa ses lèvres sur son front.

« Courage ! » murmura-t-elle.

Les yeux d'Anhita se tournèrent avec une expression étrange vers un coin du boudoir et sa physionomie changea tout à coup.

« Il n'est plus là ! » murmura-t-elle, tandis que sa prunelle brillait.

Cet éclair la transfigura si bien que Nannette eut peur. Ces fièvres lentes ont aussi leurs délires.

Anhita lui prit les deux mains et l'attira doucement, jusqu'à ce que l'oreille de Nannon vînt à toucher ses lèvres.

« Je ne pouvais pas te dire qu'il était là et qu'il

nous guettait, prononça-t-elle tout bas. Il aurait deviné aux mouvements de ma bouche et à l'expression de ton visage. Cela ne te fâche pas que je te dise : tu ?

— Chère enfant ! répondit Nannette dans un baiser.

— Je t'aime bien et je tutoie ceux que j'aime. Fais comme moi, si tu veux que je sois contente.

— Voilà déjà bien des jours qu'en moi-même je te nomme ma petite sœur, dit Nannette avec émotion.

— Oui, nous serons deux sœurs.... pour vivre ou pour mourir ! car tu as entrepris une terrible tâche ! »

Elle baisa Nannette à son tour et ajouta :

« Jonathan est un tigre, mais il m'aime. Les autres trouvent que l'amour de Jonathan coûte cher. Il y a d'atroces querelles dans le camp à mon sujet. Si Jonathan est vaincu dans cette lutte, nous serons massacrées.

— Je sais cela, prononça froidement Nannette.

— Ah ! tu sais cela ? Et bien d'autres choses encore, n'est-ce pas! Il faut me dire tout et sans qu'il s'en doute. Il n'est pas là maintenant; j'ai appris à connaître sa présence. Le jour va tomber tout d'un coup dans quelques minutes; nous n'allumerons pas la lampe; il ne pourra voir et nous parlerons si bas qu'il ne pourra pas entendre.

— Comment sais-tu quand il est là ? demanda Nannette.

— Je suis une sauvage, moi aussi, répliqua Naranja. J'ai comme eux la ruse et la subtilité des sens. Quand il est là derrière cette cloison, et qu'il fait jour, l'ombre de sa tête intercepte un faible rayon que le trou de vrille laisse passer dès qu'il quitte son poste. Au contraire, quand il fait nuit, la lumière que j'ai

allume un reflet dans l'ombre de ce coin là-bas : c'est son œil. »

Elle laissa retomber ses paupières frangées de longs cils et murmura :

« Il est revenu.... chante ! »

Nannette drapa sur elle les plis de son léger reboso, comme on arrange un enfant dans son lit. Elle se prit en même temps à chanter une de ces douces mélodies que les jeunes mères bretonnes modulent en filant auprès d'un berceau.

Le crépuscule se faisaït rapidement.

On frappa à la porte extérieure. Le docteur Bernard et l'abbé autrichien se présentèrent bras dessus, bras dessous. Ils étaient ivres tous les deux, comme il convient à des chercheurs d'or en vacances. Ils demandèrent si la malade avait besoin de leurs secours, et s'en allèrent enchantés sur la réponse négative. Bernard laissa une lampe allumée qu'il tenait à la main.

Anhita exhala une plainte faible et désigna la lampe en étendant le doigt. En même temps, elle prononça très-bas :

« Fais semblant de ne pas comprendre. »

Nannette, jouant l'embarras, demanda tout haut et d'un ton d'impatience :

« Voyons, chère enfant, qu'avez-vous? et que voulez-vous ?

— Il va venir.... » murmura la malade.

En effet, le chariot oscilla au brusque mouvement d'un homme qui traversait le compartiment voisin. On entendit un pas lourd au dehors et la porte extérieure s'ouvrit pour la seconde fois.

« Mademoiselle, dit Jonathan Smith sans oser se montrer, soyez patiente et douce. La lampe blesse les yeux de la señora. Il faut l'éteindre. »

La porte se referma. Nannon éteignit la lampe.

Pendant le court espace de temps écoulé, le crépuscule s'était fait nuit.

La voix de Jonathan dit au travers de la porte :

« C'est bien. Tout ce que la señora demandera faites-le, à moins qu'elle n'ait des caprices pouvant nuire à son état de santé. »

Sous la fenêtre qui regardait le nord, un éclat de rire étouffé répondit à ces paroles. Nannette mit son œil aux carreaux. La pluie avait cessé. Sam Smith et son frère étaient là, devant la grande tente, avec une demi-douzaine de mineurs préparant une expédition nocturne.

Jonathan passa près d'eux sans leur parler et la main à la crosse de son revolver.

« Viens vite, » dit Anhita avec une hâte joyeuse.

Et, quand Nannon fut près d'elle :

« Nous avons toute la nuit pour causer. Tu dormiras le jour; veux-tu ?

— Je veux tout ce que tu veux, petite sœur. N'ai-je pas ordre d'obéir à tous tes caprices?

— Ah! fit Naranja en soupirant, c'est lui qui a fait mon malheur. Mais si je voyais le couteau de mon Robert levé sur lui, je crierais grâce, car il m'a protégée contre la férocité de ses frères. Il ne s'enivre plus pour mieux me garder. »

Jonathan repassait en ce moment, avec une affectation de défi, devant le groupe des révoltés. Ce n'était plus le ridicule balourd de Melbourne. Chaque homme a sa place. Ici Jonathan, portant fièrement son costume d'aventurier et développant en liberté les gigantesques proportions de sa taille, prenait, aux lueurs rouges et mobiles des torches, des proportions presque héroïques.

Nous avons dit : « les révoltés » en parlant de Sam et de ses acolytes. Ce mot sera bientôt expliqué.

« J'ai été bien malade, reprit Anhita, et je le suis encore, mais pas tant qu'il le croit. Chaque fois qu'il entrait, je faisais semblant de m'évanouir. Il est malheureux, va.... et bien soumis !

— Tu as dompté le tigre, dit Nannette.

— Sais-tu une chose singulière? demanda tout à coup Anhita. Il ne faut jamais profaner les choses de la mort. Je l'avais dit à mon bien-aimé comte : cela porte malheur. Il y avait eu des morts.... et des mortes dans cette boîte où ils me cachèrent pour faire le voyage de Paris au château de Belbon. »

Nannette la sentit frissonner dans ses bras.

« Petite folle ! voulut-elle dire.

— Oui, oui, tu es Parisienne, et les Parisiens se moquent de tout....

— Je suis Bretonne, l'interrompit Nannette, et les Bretons croient à tout.

— Tant mieux ! Nous prierons ensemble n'est-ce pas? Oh ! je t'aime bien, je t'aime bien ! Parle-moi de mon Robert.

— Je l'ai vu une seule fois et un seul instant, le sixième jour de notre voyage, à une auberge de campement qu'on nomme *l'Oiseau-Jaune*

— Je la connais ! s'écria Naranja. J'y ai été. Et quel drôle de petit hôtel ! Robert t'a-t-il dit comme il m'aime?

— M. de Mornaix était déguisé. Il portait la défroque déguenillée d'un pauvre Irlandais. Il m'a demandé l'aumône et m'a dit : « Anhita connaît le cri de l'oiseau-« rieur. Nous serons là toujours. Si vous aviez besoin « de nous, chantez votre chanson de Bretagne, l'oiseau-« rieur vous répondra. »

— Ah! fit Anhita pensive. Qu'il est beau, n'est-ce pas?

— Il a le regard d'un maître.

— C'est cela! d'un maître! Il fait tout ce que je veux. Et les autres, les as-tu vus?

— J'ai vu Roger trois fois, mais de loin. J'ai vu un jeune homme au visage brun, sombre, résolu....

— Mon frère Miguel!

— Et un garçon à la mine éveillée qui joua un tour burlesque au maître de *l'Oiseau-Jaune*.

— Grelot! mon ami Grelot! Un diable! Et si bon! Ah! s'ils sont ainsi autour de nous, tu verras qu'ils nous délivreront!

— Que Dieu t'entende, petite sœur! Je suis venue pour cela, et je suis prête à tout! »

Anhita lui prit la main pour la porter à ses lèvres.

« A moins, dit-elle avec un tremblement dans la voix, que je n'aie gagné le malheur à toujours dans cette boîte qui appartient aux morts! »

Il se faisait un grand mouvement au dehors. Le vent frais chassait les derniers nuages. Les torches allaient et venaient, les voix appelaient et se répondaient. Des hommes passaient chargés de pelles et de pioches; les chevaux hennissaient dans la tente-écurie.

« C'est la chasse à l'or, dit Anhita. Après les grandes ondées, les paillettes brillent mieux dans les sables, surtout à la lueur des lanternes ou des torches. As-tu ouï parler de la tonne?

— Certes. L'ont-ils trouvée?

— Non. Sans Jonathan, j'aurais déjà subi la torture, comme le pauvre nègre, à fond de cale du *Saint-Jean-Baptiste*.

— Et la torture t'aurait-elle fait parler? »

Nannette, dès qu'elle eût posé cette question, s'en

repentit ; car elle sentit les mains de Naranja qui se glaçaient dans les siennes.

« Je n'ai pas peur de mourir, balbutia celle-ci, et je veux que mon bien-aimé comte rachète le château de ses aïeux.... mais la torture ! »

Elle frissonna de la tête aux pieds.

« Le corps du nègre n'était qu'une plaie ! ajouta-t-elle en cachant son visage sous ses couvertures. Ah ! j'ai pensé bien souvent que je n'aurais pas dû me coucher sur ce lit qui est aux morts ! »

Puis, distraite soudain et se levant sur son séant :

« Jonathan est-il parmi ceux qui s'apprêtent ? » demanda-t-elle.

Nannette plongea un regard au dehors par chacune des deux croisées.

« Non, dit-elle, je ne le vois pas

— Que je te dise, reprit Naranja. La torture n'aurait rien fait, mais je n'y aurais peut-être pas eu beaucoup de mérite. De loin, je croyais savoir. J'avais appris par cœur un plan, un itinéraire, une leçon. Les choses qu'on apprend par cœur s'oublient. Peut-être me souviendrais-je si j'avais la carte du pauvre nègre sous les yeux ; mais, sans la carte, je n'ai rien dans la mémoire, sinon des choses inutiles et confuses. J'entends parfois, quand nous sommes en route, un nom de lieu qui m'est connu, mais je ne saurais dire dans quel ordre ces lieux se placent, et les détails de la piste m'échappent.

— Entièrement ? interrogea Nannette.

— Entièrement.... sauf un seul ! »

Elle eut un frémissement et rapprocha l'oreille de Nannon de ses lèvres.

« La tonne est cachée, dit-elle si bas que sa compagne eut peine à l'entendre, au centre d'une clairière au pied de trois grands gommiers morts. »

Nanon tressaillit et son regard se porta malgré elle vers la fenêtre du sud.

Du lit où elle était, elle pouvait voir un groupe d'aventuriers abreuvant leurs chevaux tout sellés à la pointe la plus méridionale du creeck. La lueur de leurs torches éclairait vivement le tertre de gazon et la partie inférieure des deux gommiers, dont le sommet se perdait dans la nuit. Un troisième tronc était caché dans l'herbe.

« Ces gommiers morts, dit-elle, sont un des traits distinctifs du pays, on en rencontre partout.

— C'est vrai, répliqua Naranja. Mais voilà trois jours et trois nuits que nous sommes campés en ce lieu, et chaque fois que je regarde ces grands gommiers morts, j'ai comme une fièvre.... La nuit qui précéda ton arrivée, j'ai voulu me lever pour aller voir.

— Et qui t'a arrêtée?

— J'ai entendu la sentinelle qui armait son revolver.

— Au souper! crièrent plusieurs voix au dehors. Maître Jonathan donne douze pintes de sherry pour qu'on boive au succès de l'entreprise.

— Et tu as dit, murmura Naranja, que ta chanson bretonne appellerait la réponse de l'oiseau-moqueur?

— S'ils sont là près de nous.

— Les crois-tu près de nous?

— J'en suis sûre. »

L'une des tentes s'éclaira vivement. Toutes les torches y étaient réunies, et l'on voyait, détachés en silhouette, tous les chevaux piqués à l'entour.

Les deux jeunes filles restèrent un instant silencieuses, comme si elles eussent hésité à se communiquer leurs pensées.

« Parle-moi, je t'en prie, dit Anhita la première. Mon front me brûle....

— Il ne faut pas concevoir d'espérances trop hâtives, petite sœur !

— Parle moi; j'ai besoin qu'on empêche ma pauvre tête de se perdre. Si demain nous allions nous éveiller dans leurs bras !

— Te sens-tu assez forte pour monter à cheval, Naranja ? demanda tout à coup Nannette.

— Oui ; assez forte pour faire cent lieues à cheval si mes deux mains sont nouées sur sa poitrine. Mais parle-moi ; il n'est pas l'heure ; raconte-moi ton voyage.

— Ce ne sera pas long. Ton médecin Bernard et ton prêtre dont je n'ai jamais pu prononcer le nom, sont deux coquins affublés de titres volés, afin de te donner confiance. Eux et Jonathan ont parlé presque tout le temps une langue qui ne m'est pas connue ; mais j'ai compris des mots ça et là et j'ai deviné le reste. Ils ont ri ensemble des deux cent mille francs que Jonathan m'a promis....

— Oh ! pour être un bandit, répliqua Naranja en riant, Jonathan est un parfait bandit.... et ceux du Mexique, mon pays, sont les plus coquins de l'univers entier !

— Il n'y aura de payé, en cette affaire, que le mémoire de la vicomtesse Fanfare.

— La femme de *l'Oiseau-Jaune*. Elle m'a donné là-bas de bien bons conseils.

— Quant au prêtre, on doit t'avouer un jour ou l'autre que tu es veuve....

— En vérité ! » s'écria la jeune femme qui frissonna.

Elle ajouta en se jetant au cou de Nannette :

« Mais si tu n'étais pas venue, ma sœur chérie, je l'aurais cru et je me serais tuée ! »

Nannette lui rendit ses baisers et répliqua en riant :

« Petite sœur, sais-tu ce que j'ai manqué pour venir? Un dîner sur l'herbe !

— Avec lui ?

— Avec qui donc? mais chut! On dirait une dispute là-bas! »

Des clameurs, en effet, s'élevaient sous la tente illuminée.

« On se dispute souvent, murmura Naranja avec un gros soupir, et je suis toujours la cause de la dispute. Sam et Tom soutiennent que, si on me serrait les tempes avec une corde, au bout d'une heure le secret de la tonne d'or serait connu.

— Et Jonathan a-t-il des partisans?

— Il en avait, mais on ne trouve pas la tonne d'or! »

Les clameurs redoublèrent. La voix tonnante de Jonathan les domina et un coup de feu retentit.

La tête de Naranja s'affaissa, faible, sur les coussins.

Un silence de tombeau se faisait maintenant sous la tente.

« Il a encore tué un homme pour moi! » murmura la jeune femme.

Jonathan sortit le premier de la tente et sa noire silhouette se détacha, droite et haute, sur la toile éclairée en dedans.

Quatre hommes sortirent derrière lui, portant un cadavre sur deux carabines recouvertes d'une planche.

Puis on vit paraître le reste de la troupe muette et sombre.

Jonathan avait toujours le pistolet à la main.

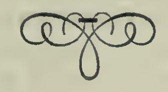
« A cheval! » commanda-t-il.

Les aventuriers obéirent, à l'exception de ceux qui portaient le cadavre.

Jonathan rentra. Le sol résonna sous le galop de la cavalcade, et les quatre porteurs se dirigèrent vers le

tertre de gazon, au-dessus duquel les deux grands gommiers étendaient leurs branches mortes.

D'un geste, Jonathan leur avait désigné ce lieu de sépulture.



XV

Auri sacra fames.

La lune se levait à l'horizon dans un de ces ciels clairs, profonds, limpides qui suivent souvent les journées pluvieuses. Il y avait longtemps déjà que le bruit des chevaux galopants s'était perdu au lointain.

Est-ce au lointain qu'il faut dire? Nannette n'eût point fait cette remarque, car la vie de Melbourne ne peut enseigner à une Parisienne les prudences et les défiances du désert; mais Naranja venait des steppes sonoriennes, plus sauvages que le bush australien lui-même : Naranja observa que le bruit de la cavalcade s'éteignait plus tôt qu'il n'eût fallu.

Cela pouvait provenir de l'état du sol, détrempé par la pluie abondante et par conséquent moins sonore; mais cela pouvait avoir aussi pour cause un arrêt subit.

L'origine de cet arrêt lui-même n'était pas une charade bien difficile à deviner. Il y avait une conspiration dans l'air. Jonathan venait d'accomplir un acte de féroce vigueur. C'était peut-être son dernier coup d'état.

Naranja garda pour elle ces réflexions qui la préoccupaient vivement. Elle avait autre chose à dire à Nannette, dont l'attention était accaparée par les porteurs du cadavre.

Ceux-ci s'étaient arrêtés, en effet, en avant du tertre que veloutait un gazon si touffu et qui, maintenant, sous les rayons de la lune, apparaissait comme un rond noir au milieu de la clairière, teintée d'un jaune livide. Ils avaient piqué en terre leur torche qui éclairait bizarrement le cadavre, couché sur la pente septentrionale du tertre et par suite incliné selon l'angle le plus favorable pour que le regard de Nannon le pût embrasser des pieds à la tête. C'était un jeune homme à la figure fade, encadrée dans un collier de barbe blonde : un Anglais, sans doute. Il avait le front horriblement fracassé.

Je ne crois pas qu'on puisse dire de Nannette qu'elle avait peur. Nannette était une Parisienne de Bretagne : bon croisement pour produire l'intrépidité. Nannette était un de ces dévouements absolus, une de ces nobles consciences qui engendrent le type même de la vaillance. Cependant, la vue de cette hideuse blessure lui serrait horriblement le cœur. Elle sentait plus vivement qu'une autre l'absence de toutes ces protections qui l'avaient sans cesse entourée, elle, la civilisée. Cette mort était un avertissement et une menace. C'est ainsi bien souvent, là-bas, pour la vie comme pour le jour : il n'y a pas de crépuscule.

Aussi tressaillit-elle avec une sorte de violence, quand Naranja qui s'était dressée sur son séant lui dit à l'oreille et sans précaution aucune :

« Chante, maintenant ! »

Chanter ! Elle ne comprit pas au premier moment.

Son regard se reporta malgré elle vers le cadavre incliné, tout ruisselant des lueurs de la lune et de la torche, les unes rougeâtres, les autres livides.

Les cinq hommes qui entouraient le mort allu-

maient paisiblement leurs cigarettes et s'asseyaient en rond, sur l'herbe épaisse du tertre, comme pour tenir conseil.

Tout le reste de la clairière, y compris les tentes, était solitude et silence, à l'exception des deux points où se tenaient debout les sentinelles.

Naranja répéta :

« Chante donc! »

Et comme Nannon ne comprenait point encore, la jeune femme ajouta avec son ardent sourire :

« Chante la chanson de Bretagne qui attire la réponse de l'oiseau-rieur.

— Jonathan n'est pas parti avec les autres, objecta Nannette dans le premier mouvement de sa surprise.

— Peu importe.

— Ces quatre hommes qui sont là....

— Ne t'inquiète pas de cela.

— Les sentinelles....

— Bah!... »

Naranja, ce disant, haussa les épaules.

Nannette hésitait encore, bien qu'elle fût à bout d'objections.

« Ah ça, petite sœur, dit naïvement Anhita, pourquoi es-tu venue, alors? »

Nannette rougit et ne fit qu'un bond vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

L'instant d'après, sa voix éclatante et claire lançait dans la nuit les premières notes de sa chanson :

A Sainte-Anne en Auray
J'irai pieds nus sur la route.

« Silence! » ordonna l'une des sentinelles. Nannette continua :

Et je lui porterai
Les plus beaux bouquets qu' j'aurai.

L'autre sentinelle arma sa carabine, et du groupe des porteurs qui entouraient le cadavre, cette question partit :

« Quelle diable de mécanique est-ce là ? »

Nannon reprit haleine.

« Chante ! chante ! » lui dit Naranja.

C'est la fille au papa Buchaille,
Qui m' tient au cœur depuis l' printemps.
J' gagne dix-huit sous quand j' vas aux champs,
J' peux être soldat, car j'ai la taille....

« La paix, ou je fais feu ! menaça la sentinelle.

— Mets-toi à l'abri de la cloison, et chante ! » commanda Anhita qui s'était levée toute droite et dont les yeux flamboyaient.

Si j' pouvais trouver un trésor,
Dans un vieux pot des pièces d'or !

La sentinelle mit en joue.

Une voix sortit du chariot tout près de Nannette, de l'autre côté de la cloison.

« Est-ce la señorita qui vous a priée de chanter, mademoiselle ? demanda Jonathan.

— Oui, c'est moi, c'est moi, répondit Naranja. Je m'ennuie !

— Alors, chantez, » dit tranquillement Jonathan.

Et, s'adressant au factionnaire, il ajouta :

« Toi, fais le mort ! »

Le groupe des fumeurs de cigarettes qui complotait là-bas, sur le tertre, avant d'enterrer le cadavre, laissa échapper des murmures et des ricanements.

« Si elle demandait la lune, disait-on dans ce groupe, composé d'anciens matelots du *Saint-Jean-Baptiste*, maître Jonathan monterait à l'arbre pour aller cueillir la lune ! »

La fenêtre de Jonathan se referma.

« Rien ! murmura Naranja. Ils ne t'ont pas entendue. »

La clairière et les bois étaient, en effet, plongés dans le silence le plus profond.

« Patience ! dit Nannette. Maintenant qu'on m'a permis de chanter, je ne puis moins faire que d'entonner le second couplet.

— Comme tu voudras, » répondit Anhita déjà découragée.

On ne peut dire ce qu'elle avait espéré dans sa confiance fiévreuse. Elle avait cru que la réponse, à son signal, prompte et nette, allait tomber du ciel.

Nannette, d'un accent libre et gai, chanta son second couplet. La sentinelle lui envoya un baiser, tandis que son camarade qui n'était pas en vue, s'appuyait, immobile, sur sa carabine pour mieux écouter.

Dans le groupe des fumeurs, il fut dit :

« Le pauvre Dodge avait promis de lui faire un sort, à celle-là ! »

Le pauvre Dodge, c'était le mort.

« Elle chante bien.

— Elle est jolie comme un cœur !

— Mil dios ! gronda un sonorien, quand tout sera fini, on la jouera aux dés ou au couteau.

— Fermez la fenêtre, jeune fille, » commanda Anhita tout haut et de manière à être entendue de l'autre côté de la cloison.

Au moment où Nannette touchait le châssis pour obéir, une note aiguë et lointaine traversa l'air. Le châssis resta en route.

Les deux mains d'Anhita s'appuyèrent contre sa poitrine pour contenir les battements de son cœur.

« Entends-tu? » fit joyeusement Nannette.

Une seconde note plus rapprochée et partant d'un autre point de l'horizon passa dans le silence de la nuit.

« Oh! j'entends! j'entends! prononça tout bas Anhita qui pleurait de joie. Ils sont là! ils nous entourent! Ce cri est tombé peut-être des lèvres de mon Robert! »

On frappa doucement à la cloison, et la voix de Jonathan s'éleva.

« La nuit est froide, dit-elle. La señora vous a ordonné de fermer la fenêtre. »

Nannette obéit aussitôt.

Mais il y eut quelque chose d'étrange. A travers les châssis fermés, un concert lointain arriva. Toute la population ailée du bush sembla s'éveiller pour un instant, et mille cris d'oiseaux-rieurs se répandirent dans toutes les directions.

« Nous serions-nous trompées? » demanda Naranja, inquiète et prompte à s'effrayer.

Nannette, éclairée par un rayon de lune, mit un doigt sur sa bouche. Elle continua de regarder au dehors un instant, puis elle vint s'agenouiller auprès du divan.

« Nous ne nous sommes pas trompées, murmura-t-elle. La sentinelle s'est arrêtée dans sa marche et écoute. Le chien muet de Jonathan est sorti de la tente et flaire au vent. Notre sort se décide. Es-tu préparée? »

Naranja était couchée avec ses vêtements.

Elle se mit debout sans bruit, et serra résolûment la boucle de sa ceinture.

« Je suis prête, » répondit-elle.

Sa main se glissa sous les oreillers du lit-divan et tendit à Nannette un objet qui brilla vaguement dans l'ombre. Elle ajouta :

« Prends. On peut avoir besoin de ceci. »

Nannette sentit la lame froide d'un poignard.

Elle tressaillit et laissa tomber l'arme. Heureusement, le tapis épais étouffa le son de l'acier.

« Ma pauvre petite sœur! dit-elle en tremblant, mais en riant, cela m'a fait l'effet d'une couleuvre. Il y a des choses que je déteste. Je crois que je suis très-brave, mais à ma façon et quand il ne s'agit pas de tuer les gens. Garde ton couteau; nous autres Parisiennes; nous ne savons pas manier de pareils outils. »

Naranja ramassa le poignard.

« Il ne s'agit pas de tuer les gens, répliqua-t-elle de cet accent sombre et déterminé qui contrastait si étrangement avec les langueurs créoles de son parler habituel. Il peut être à propos de se tuer soi-même.

— Ah ! fit Nannette dont le cœur se glaça.

— Tu es belle.... » acheva Naranja.

Nannette, se ravisant, prit le poignard sans mot dire et le glissa dans son sein.

Naranja l'attira sur sa poitrine et la baisa au front.

« Tu n'avais pas songé à cela ? demanda-t-elle.

—Qui peut se vanter de songer à tout? repartit Nannette gaiement. Ne vas-tu pas me plaindre et me regarder comme une poltronne? Ouvrez vos poches, madame la comtesse, je vais aussi partager mes armes avec vous. Ne vous fâchez pas : je compte plus sur

nos oiseaux-rieurs que sur vos poignards, et je ne suis pas encore déterminée à me *percer le sein*, comme on dit à la Comédie-Française. Ni les grisettes, ni les fiancées de notaire ne sont bonnes à jouer la tragédie. Vous, à la bonne heure, noble dame ! cela vous va très-bien, et je vous trouve adorable avec votre stylet mexicain. Ouvrez les mains : voici mes munitions....

— Des fleurs artificielles ! dit Naranja étonnée.

— Des fleurs, des feuilles, des fruits : il y a des groseilles, des raisins, des glands, du muguet, des pétales de roses....

— Et à quoi cela peut-il servir? car tu as tout ton bon sens, n'est-ce pas, Nannette ? »

Cette question n'était pas exempte d'une certaine défiance.

« Oui, comtesse, répliqua la jeune fille. J'ai l'honneur de posséder, dans les moments difficiles, un assez joli sang-froid, et j'espère vous en offrir bientôt un échantillon. Soyez sûre que si nos oiseaux-rieurs découvrent sur la route ces fleurs ou ces fruits, ils ne les prendront pas pour des fleurs ou des fruits d'Australie ! »

Naranja tendit ses deux mains avidement.

« Donne ! oh ! donne ! s'écria-t-elle. Je comprends tout et tu es une fée ! Si les Smith nous emmenaient....

— Chut ! » fit Nannette qui se pencha vers la fenêtre du nord pour prêter l'oreille.

On entendait un bruit sourd. Naranja dit :

« Une troupe de cavaliers !

— Serait-ce déjà la bande Smith qui revient ! » pensa Nannette en pâlissant.

Le bruit du galop, comme cela arrive dans la cam-

pagne la nuit, s'enflait tout à coup, quand la brise donnait, pour devenir, l'instant d'après, insaisissable.

Un autre bruit attira l'attention de Nannette. Les porteurs du cadavre s'ébranlaient et reprenaient leur fardeau.

Il était évident qu'ils avaient donné attention, eux aussi, à ce qui se passait aux alentours. Nannette les vit monter le tertre et disparaître avec leur torche et le corps du pauvre Dodge derrière le pli du terrain, au delà du gommier couché.

Les préparatifs des deux jeunes femmes étaient achevés. Elles s'assirent côte à côté sur le divan et attendirent.

Elles ne parlaient plus, afin d'écouter mieux. Le moindre son qui venait du bush les faisait tressaillir d'espoir et de crainte.

Une demi-heure se passa qui leur sembla longue comme un siècle.

Tout à coup un grand cri s'éleva du côté du tertre. Elles se mirent sur leurs pieds, haletantes. La torche reparut. Celui qui la tenait la secouait de manière à écheveler la flamme dans l'air, et les autres le suivaient dansant, levant les bras, s'agitant comme des fous furieux et clamant :

« La tonne d'or ! la tonne d'or ! »

Tout ce qui restait d'hommes au camp sortit des tentes en tumulte. Jonathan lui-même s'élança au-devant de ceux qui descendaient le tertre, criant toujours :

« La tonne d'or ! La tonne d'or ! La tonne d'or. »

L'homme à la torche domina tout ce fracas, et d'une voix éclatante :

« La tonne d'or était là près de nous ! Assez d'or pour enrichir tous ceux qui cherchent fortune dans la

province de Victoria! Une tonne, une vraie tonne! De l'or, de l'or pur! Le trou était tout fait! Le pauvre Dodge est enterré dans de l'or! »

Et sa torche décrivait d'extravagantes courbes de feu.

Les autres hurlaient avec lui les cantiques de l'or avec des voix déjà enrouées.

« Si nos amis venaient en ce moment.... » dit Nannette.

Elle n'avait pas achevé qu'un cavalier passa rapide comme une flèche au milieu des tentes.

« Roger! » cria Nannette en joignant les mains.

Un autre cavalier coupa la nuit, agitant un mouchoir blanc.

« Robert! mon Robert! » appela Naranja.

Une meute, une véritable meute de cavaliers traversa le camp à leur poursuite. Les deux jeunes femmes purent reconnaître les frères Smith et leur escadron.

Gibier et chasseurs disparurent comme un tourbillon.

Ceux du tertre continuaient de crier :

« La tonne d'or! La tonne d'or! » refrain hébété de la joie qui les rendait fous.

Il y avait là, maintenant, cinq ou six torches allumées, éclairant des danses épileptiques, des contorsions, des grimaces convulsives.

Deux coups de feu éclatèrent au moment où le tourbillon de cavaliers se perdait dans la nuit. Deux voix firent silence dans le concert de ceux qui chantaient l'hosanna de l'or.

Deux hommes tombèrent.

Le cantique ne s'arrêta point et les danses continuèrent.

Naranja et Nannette étaient à genoux, serrées l'une contre l'autre.

Un cri d'oiseau-rieur, faible et presque indistinct se fit entendre sous la fenêtre septentrionale. Elles s'élancèrent toutes deux. La fenêtre fut ouverte.

Deux masses sombres rampaient sur le sable clair.

« Descendez ! dit une voix.

— Grelot ! » s'écria Naranja qui bondit, légère et forte, sur l'appui de la croisée.

Mais, comme elle allait se précipiter au dehors, le sifflement métallique du serpent trigonocéphale se fit entendre, pareil à un cri de scie. Les deux masses noires, au lieu d'avancer, opérèrent un mouvement de retraite.

« Feu ! » ordonna la voix de Jonathan derrière le chariot.

Quatre coups de carabine partirent sous les roues même qui soutenaient la maison roulante et quatre des matelots du *Saint-Jean-Baptiste* bondirent en avant, le couteau à la main.

« Maladroits ! » cria une voix railleuse.

Il n'y avait plus de masses noires.

« Señora, dit froidement Jonathan Smith, qui se présenta sous la fenêtre, l'air de la nuit ne vaut rien aux malades. Rentrez et reposez-vous. »

Il fallut obéir. Avant de refermer la croisée, elles purent entendre pourtant le galop de deux chevaux.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, pleurant et priant.

Mais de nouveaux fracas secouèrent leur torpeur. Une véritable bataille se livrait sur la lisière du bush. C'était ce genre de feux, continus et régulièrement espacés, particulier aux combats où l'on joue du revolver. Il y eut pour le moins cinquante détonations, puis tout rentra dans le silence.

Nannette et Naranja, le visage collé aux carreaux, attendaient les cris de détresse ou de triomphe.

Rien.

Un seul cri persistait, hymne obstiné, monotone, stupide comme un chant d'ivresse : la grande cavatine de l'or !

« La tonne d'or ! La tonne d'or ! La tonne d'or ! »

Combien de tués dans le combat ? Il importait peu. On ne ramenait pas les cadavres. L'ennemi était-il couché sur le carreau ? Non. Pour tant de sang qu'ils perdaient à flots, eux, les nombreux, les plus forts, l'ennemi avait laissé à peine quelques gouttelettes rouges aux pousses de mimosas. Cela ne faisait rien. On avait la tonne d'or !

Les cavaliers revenaient un à un, et aussitôt revenus ils étaient entraînés dans cette spirale magique : un souffle, une haleine d'enfer qui aspire, qui pompe, qui engloutit comme un gouffre.

Ils revenaient, les sains et les blessés ! Ils touchaient la lèvre du tourbillon et le tourbillon s'emparait d'eux.

La tonne d'or ! La tonne d'or ! Ils dansaient, ils valsaient, les blessés, les sanglants, les mourants.

Et celles-là qui ne songeaient pas à l'or, ces deux femmes, Nannette et Anhita, regardaient de loin l'orgie d'un œil désespéré. Cette joie les tuait, car elles ne comprenaient pas. Elles se disaient, voyant cette fête de cannibales : ils dansent autour de leurs victimes.

Ils dansaient autour de la tonne d'or ! grandeur inouïe d'une passion née avec le monde ! Ivresse triste, honteuse, providentielle peut-être. Qu'est donc l'or? Dieu a fait tous les instincts : pourquoi créa-t-il cette prodigieuse bestialité de l'or ? Le ciel est-il d'or, quoi qu'en disent les dogmes de toutes les religions prêchant

le mépris des richesses ? L'or est-il une des fins mystérieusement fatales de notre existence? Qui définira l'or? Quel messie guérira la maladie de l'or ?

Il s'appelait Midas. Il était roi. Les dieux de ce temps-là lui firent une amère morale. Il eut de l'or à ses souhaits, lui qui était amoureux de l'or ; sa coupe s'emplit d'or qu'on ne pouvait plus boire ; son pain, changé en or, résista au couteau ; sa femme, hideuse métamorphose, rendit à ses baisers la froide insensibilité de l'or.

Il s'appelait Midas. On vous a dit cela. Le croyez-vous ? Moi, je lui connais cent noms, mille noms de banquiers juifs ou chrétiens et de millionnaires lamentables qui ont perdu à ce redoutable jeu de l'or leurs sens, leurs consciences et leurs cœurs!

Ah ! vous les connaissez comme moi, et les voyant passer, ensorcelés dans leur victoire, vous riez ou vous avez pitié. On ne peut boire l'or, ô Midas, on ne peut manger l'or ! on ne peut aimer l'or! et je sais bien pourquoi la fable vous coiffa du mystique bonnet d'âne!

Midas! éternel Midas ! vous enviez la soif des vagabonds, l'appétit des déguenillés, l'amour des pauvres, et vous allez pourtant, fou lugubre, maniaque des prédestinations impitoyables, vous allez buvant, mangeant, caressant cet or qui vous raille. Vous vivez comme mourut la fille de Tarpéïus, patronne de vos imbéciles mystères, étouffée, écrasée, torturée, submergée par l'or!

Qu'est-ce donc? le poëte antique émerveillé, déjà, s'écriait : *Auri sacra fames!* Et l'antiquité connaissait à peine l'or ! Il ne savait, ce poëte qui chantait déjà l'ignominieux miracle, ni l'or californien, ni l'or de la Bourse, ni la commandite, ni l'Australie, ni l'Inde an-

glaise, ni la Sibérie russe, il ne savait rien. Et il maudissait.

Avons-nous des poëtes, nous qui savons? Et que disent-ils de l'or?

Ils vinrent tous l'un après l'autre, les cavaliers. Cela s'agitait, au sommet du tertre, sous les gigantesques gommiers que la lune blanchissait comme deux fantômes, cela s'agitait follement. Ils étaient tous pâles, tous défaits plus que des échappés d'orgie. Ils s'embrassaient les uns les autres ou s'entre-tuaient sans motif de tendresse ou de haine.

La tonne d'or!

Les uns pleuraient, mélancoliquement assis, les autres se tordaient en d'atroces allégresses; d'autres encore priaient, baisant une amulette païenne, d'autres enfin comptaient, sombres mathématiciens, le nombre d'onces qui viendrait à leur part.

Tous souffraient. Aucun n'eût donné son angoisse pour les sérénités du paradis.

Anhita et Nannette suivaient d'un œil épouvanté cette morne débauche. Elles virent la première heure d'inaction affairée. Puis tout se mit en mouvement, la cohue dispersa ses efforts. On alla, on vint du tertre au camp et des tentes au tertre. On emportait des cordes, des palans, des poulies. Un chariot massif, qui semblait construit pour voiturer quelque Titan, fut traîné par des bœufs jusqu'au tertre. Un grand bruit de charpente qu'on dresse se fit. Les torches couraient à chaque instant plus effarées.

Du côté du creeck, une autre besogne attirait une partie des aventuriers : travail mystérieux dont les deux jeunes filles essayaient en vain de deviner la nature. Elles étaient là, martyrisées par l'angoisse, n'ayant aucun moyen de savoir l'issue de cette lutte qui naguère

se livrait dans les ténèbres. Ceux qu'elles aimaient avaient-ils pu échapper à la supériorité du nombre? Gisaient-ils blessés quelque part? Étaient-ils prisonniers? Étaient-ils morts?

Bien des fois l'apparence du camp qui semblait complétement abandonné leur rendit la pensée de fuir. Elles n'auraient pas su diriger leur course, mais on ne songe point à cela. Fuir d'abord, c'est le principal. Elles se disaient : une fois libres, nous aurons des ailes.

Mais, de temps en temps, une ombre silencieuse glissait dans la nuit. Jonathan Smith veillait. Une fièvre plus forte le gardait contre le délire de l'or.

Les événements avaient marché vite. Il n'était pas plus de minuit. De temps en temps des acclamations s'élançaient en gerbes au-dessus du tertre. Il y avait là un foyer de joie qui n'était pas près de s'éteindre. Tout le monde, cependant, ne pouvait rester à ce cœur même de la fête. Il y avait des tâches multiples. Chacun, excepté Jonathan, donnait ce soir un vaillant coup de collier.

La hache résonnait dans le bush, où l'on abattait des arbres. Sam et Tom, reconnaissables à leur grande taille, abordèrent tous deux Jonathan et lui reprochèrent son inaction. Il y eut querelle, mais la querelle dura peu. On n'avait pas le loisir. Les deux frères aînés s'éloignèrent la menace à la bouche et firent atteler plusieurs chariots qui prirent la direction du bush. Un parti, éclairé par des torches et bien armé, se mit en marche derrière eux. Après un intervalle, nos captives purent voir ces chariots qui revenaient un à un, roulant non pas vers le camp, mais vers la lagune et paraissant chargés de troncs d'arbres.

Dès que le premier chariot fut arrivé, la hache re-

tentit de plus belle sur les bords du creeck. L'heure du premier affaissement était passée; de toute part on travaillait avec une activité dévorante.

De loin, de près, à droite, à gauche, partout où il y avait une voix, un mot se dégageait de ce bourdonnement de ruche, un mot incessamment répété, comme les dévots hindous enfilent, dit-on, pendant des années entières, d'interminables chapelets de prières qui se composent du seul nom de Sivah :

« La tonne d'or! La tonne d'or! »

Et, chose étrange, la fatigue n'abattait point l'exaltation commune. Au contraire, l'exaltation montait; toutes les têtes avaient le transport.

L'effet opposé se produisait chez nos pauvres prisonnières. Elles avaient d'abord regardé avec une anxieuse avidité ce mouvement, ce branlebas, ce tohu-bohu de réjouissances et d'efforts. Elles avaient, bien entendu, compris du premier coup le motif même de ces allégresses, mais le but de tant de travaux confus, attaqués tous ensemble et menés avec un démoniaque entrain, leur échappait. Les heures s'écoulaient. Le bruit, l'agitation restaient toujours les mêmes. A la longue, une lassitude profonde, engendrée à la fois par leur angoisse et le trouble affairé de leurs gardiens, pesa sur elles. Les objets extérieurs devinrent moins distincts pour leurs yeux. Elles ne dormirent pas, oh! certes, mais leur faculté de souffrir s'engourdit. Vers trois heures du matin, quand la lune à son déclin penchait vers l'ouest derrière la ceinture du bush, elles étaient affaissées l'une contre l'autre sur le tapis; froides toutes deux et les yeux fermés comme deux mortes.

En ce moment, une clameur plus rauque les redressa épouvantées.

La scène avait changé. En se rouvrant, leurs yeux

éblouis se heurtèrent à une tempête de lumière. Le tertre ruisselait de feux, au milieu desquels les gommiers morts brûlaient comme deux cierges immenses.

Elles crurent rêver, tant ce bizarre coup de théâtre leur semblait sortir de la réalité.

Mais il y avait un objet dont la vue leur criait : « Tout ceci est vrai, vous êtes bien éveillées ! »

Les cierges brûlaient en l'honneur d'une divinité.

La tonne d'or était là, rehaussée, ressuscitée. Les lumières de l'autel tombaient sur le dieu.

Et les fidèles priaient, aboyant et menant une ronde désordonnée autour du saint des saints.

C'était le sabbat de l'or, et rien ne peut dire l'effet de ces pluies de feu arrosant ces rogations diaboliques.

La tonne se balançait, suspendue aux poulies. Au-dessous d'elle était le char.

Et la ronde allait alentour, rugissant des obscénités féroces, roulant de fauves épilepsies.

Ronde horrible ! Écoutez ! Elles virent cela, les deux captives ! Entre les vivants il y avait des morts. Ne faut-il pas que tout le monde s'amuse ! Les fous enragés traînaient « le pauvre Dodge » dont les jambes molles balayaient l'herbe hideusement, et aussi les tués de la dernière bataille.

De leurs yeux agrandis, Nannette et Anhita cherchaient à reconnaître ces têtes pendantes, entraînées dans une stupéfiante profanation.

Elles n'eurent pas le temps de s'évanouir, quoique leurs cœurs cessassent de battre dans leurs poitrines. La terreur qui combattait l'horreur les tint debout, roides sur leurs jambes et pareilles à des statues.

La tonne était dans le char.

La ronde se débanda, pendant que le char descendait le tertre, et roula vers le camp comme une avalanche.

La ronde, devenue meute, aboyait avec d'extravagants éclats :

« A mort, Jonathan! à mort, le tyran! à mort, le traître ! »

Tom et Sam restaient en arrière.

Il y eut, à quelques pas de nos captives, une lutte courte, mais rude, dans laquelle on entendit parler six fois le revolver de Jonathan. Anhita et Nannette ne pouvaient voir.

Mais un cortége passa, entouré des inévitables torches. Quatre hommes portaient, en riant et en blasphémant, un fardeau inerte, qui était Jonathan Smith garrotté.

Les deux jeunes femmes se sentirent perdues, et unirent leurs lèvres en un baiser d'adieu.

Puis elles s'affaissèrent sur le tapis, attendant la fin.

Elles entendirent, comme en un songe, Sam et Tom ordonnant de charger de sable tous les chariots du campement. Ces chariots s'éloignèrent dans des directions diverses.

Au moment où le jour naissait, mettant des lueurs indécises dans la nuit, un coup de pied violent défonça leur porte. Deux hommes les prirent à bras le corps et les emportèrent.

Il n'y avait plus de camp.

L'incendie s'éteignait, éclairant de reflets sombres les grands gommiers tout noirs qui restaient encore debout.

Le sol était partout labouré de profondes ornières.

Anhita, succombant enfin, n'avait plus ses sens, mais Nannette prit instinctivement à la main une poignée de fleurs parisiennes et les sema le long de la route.

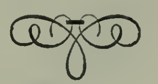
Le temps s'était chargé de nouveau et la pluie tombait à torrents.

On arriva au bord de la lagune, où un radeau grossièrement construit, expliquait les travaux de la nuit. Les deux jeunes femmes y furent déposées, non loin de la tonne d'or, et le radeau se mit en mouvement aussitôt vers le sud-est, où la lagune s'enfonçait sous bois.

« Comme cela, dit Sam Smith, nous ne laisserons pas de traces.

— Et ils resteront longtemps, ajouta Tom, avant de trouver la vraie piste parmi toutes celles que nous leur avons laissées à choisir. »

Nannette était désormais seule à écouter. Elle lança par-dessus le bord quelques-unes de ces bulles de verre mignonnes que les fleuristes emploient pour fabriquer les grappes dorées de leurs raisins. Les petites bulles tombèrent inaperçues et flottèrent sur l'eau dormante de la lagune.



XVI

La piste d'or.

A deux lieues de là, vers le nord, au plus épais de la magnifique futaie qui borde la rivière Goulburn vers la limite septentrionale du Rodney, quatre hommes étaient assis, près d'un feu de branches mortes, sous un hangar d'écorces de banksias, construit à la mode des naturels.

On ne peut imaginer une façon d'abri plus élémentaire. Quelques coups de hache et deux ou trois coins en bois suffisent pour arracher d'une seule pièce de larges lambeaux d'écorce. On les carre, on les redresse, on les adosse à un demi-cercle de piquets, de manière à tourner le renflement de la courbe contre le vent, et la maison australienne est achevée.

Il faisait nuit. La pluie n'avait pas encore repris à tomber. La lune voyageait dans le ciel brillamment azuré, combattant la splendeur des constellations australes et blutant l'argent de ses rayons à travers le clair feuillage des géants myrtacées. Devant le feu, un kanguroo coupé en quatre rôtissait, embroché dans une baguette de carabine.

Parmi les quatre hommes qui en surveillaient la cuisson avec un évident intérêt, deux étaient blessés, savoir : Grelot d'une balle à la joue, Miguel le Mal-

gache d'un coup de couteau-bowie à l'aine gauche; cette dernière blessure était grave et profonde : Mornaix la pansait avec soin et habileté, en homme rompu à ce genre de besogne.

Le Malgache récitait d'un ton morne tout ce qu'il savait de blasphèmes mexicains.

Grelot se pansait tout seul, où plutôt il se débarbouillait, car sa blessure était légère.

Roger, revêtu de son costume de Rôdeur-Gris qui valait, en vérité, mieux que l'habit Dusautoy pour la vie qu'il menait depuis quinze jours, n'avait pas une égratignure et s'occupait du rôti.

« Pensez-vous, demanda Grelot, que ce damné coup de revolver nuise ultérieurement aux avantages de ma figure ?

— Ne bouge pas! ordonna Mornaix à Miguel.

— Caraï! gronda le Malgache, je souffre comme saint Laurent sur le gril! C'est Sam qui m'a donné cela, le païen maudit! et la crosse de Tom m'a engourdi le bras au moment où j'allais casser la tête de son frère. Je n'ai pas faim de kanguroo, cien mil diablos! mais je mettrais mes dents dans le cœur de ces deux bandits!

— Mauvais ragoût, fit observer Roger en retournant le rôti.

— N'importe, dit Grelot, qu'il y a une chose prouvée jusqu'à l'évidence : c'est que monsieur le comte et le patron ont de la corde de pendu. Nom d'une pipe! ils étaient tous deux au milieu des coquins comme l'escamoteur de la place de la Bastille au centre de son cercle. On leur distribuait trois ou quatre douzaines de coups à la minute, et ils n'ont rien attrapé. Ce n'est pas naturel. »

Le Malgache mit sa large main basanée sur le bras de Mornaix, et demanda d'un ton grave :

« Avez-vous bien sondé, comte?

— Oui, répondit Mornaix.

— Dites-moi si c'est mortel. »

Roger et Grelot se rapprochèrent aussitôt, répétant d'une même voix :

« Mortel! »

Mornaix, au lieu de répondre, s'agenouilla et se pencha au-dessus de Miguel qui était étendu sur un tas de feuilles sèches.

Il approcha ses lèvres de la blessure et la suça énergiquement, rejetant à mesure le sang qui en sortait.

Miguel criait, promettant à Dieu, à la Vierge et à tous les saints du paradis d'imaginer contre les frères Smith une vengeance ingénieuse, nouvelle et surtout mortelle.

Cela lui faisait du bien.

Quand Mornaix eut aspiré le sang pendant cinq minutes, il atteignit un flacon d'alcali volatil, préservatif usuel, en tout pays anglais, contre la morsure des serpents, et en brûla copieusement les bords de la plaie.

« Veinte Dios! gronda Miguel, ai-je été mordu par un trigcnocéphale?

— Je n'ai pas confiance dans les couteaux des Smith, répondit Mornaix, mais sois tranquille, beau-frère....

— Que je sois tranquille! Rayos de trueno! s'écria le Malgache pénétré jusqu'à l'os par l'action du corrosif. Malédiction sur eux! Que je sois tranquille! J'aimais une femme, ils l'ont salie et déshonorée avant de la rendre folle! Ah! j'ai mis trop de temps à la venger! c'est bien fait! Comte, vous m'avez mis le feu dans les entrailles : ne pouvais-je mourir honnêtement?...

— Mais tu ne mourras pas, beau-frère!

— Est-ce vrai? interrogea Miguel qui se leva sur le coude.

— C'est vrai.

— Alors, caramba! je boirai leur sang à tous les trois! »

Et il retomba épuisé.

Mornaix mit la charpie et banda la plaie.

Grelot ayant achevé sa toilette, soignait les chevaux; Roger tournait la baguette.

« Copin, lui dit Mornaix qui s'approcha de lui, Grelot a raison, tu t'exposes trop. Nous ne sommes que quatre, et voici l'un de nous hors de combat.

— Que veux-tu, répliqua Roger en soupirant, je ne suis pas fait pour les aventures. Quand j'ai entendu sa voix qui chantait notre pauvre chanson, mon diable de cheval est parti tout seul. »

Mornaix réfléchissait.

« Il se passe là-bas quelque chose d'extraordinaire, dit-il, car la chanson était bien certainement un signal.

— Et as-tu remarqué la douce petite voix? l'interrompit Roger.

— J'ai remarqué la voix d'une jeune fille qui n'a souffert encore ni insulte ni misère.

— Bonne remarque, copin! Tiens, voilà Miguel qui ronfle!

— A-t-il une odeur, ce gibier! s'écria Grelot en rentrant. Les quatre chevaux se portent comme le Pont-Neuf.

— Si c'était un signal, poursuivit Mornaix, ta Nannette avait quelque bonne raison de le donner.

— Parbleu! repartit Grelot. N'avez-vous pas vu que les cavaliers qui nous ont offert la chasse ne venaient point du camp. Mlle Nannette a dû les voir partir, et

alors elle a chanté comme un petit rossignol qu'elle est....

— Toi, tu t'y connais, glissa Roger.

— Merci, patron. Seulement, les cavaliers n'avaient pas été bien loin.

— Roger, interrompit Mornaix, tu es sûr d'avoir reconnu les gommiers morts et le tertre ?

— Parfaitement sûr, et la lagune aussi : c'est Goodmans-Creeck. J'ai passé là d'assez vilains quarts d'heure !

— Ils ne se doutent de rien, pensa Mornaix, c'est évident, car s'ils avaient les millions, leur premier soin serait de gagner Melbourne et de passer la mer.

— Que décidez-vous ! demanda Roger.

— Que le rôti est cuit à point et qu'il faut le débrocher, » répondit Grelot avec conviction.

Le rôti fut donc décroché, et mangé d'un sincère appétit.

Dans cette vie de dangers et d'efforts, il n'y a point de vaines sensibleries : il faut la force pour agir. Tous ces cœurs battaient bien parfois la fièvre de l'angoisse, mais moins souvent que nous ne le croyons, voyant ces choses de loin, et surtout autrement.

La gaieté vivace restait au milieu d'eux comme un Esprit-Saint. Ils mesuraient tout danger d'un œil intrépide. Ils avaient en eux-mêmes une foi héroïque. Ils riaient, sceptiques seulement à l'endroit de la possibilité d'être vaincus.

Quand la gourde à demi-vide eut arrosé la dernière bouchée, les cigares furent allumés. Mornaix déclara que la semaine ne se passerait point sans que les deux jeunes femmes fussent en leur pouvoir. Roger approuva dans sa sagesse, Grelot trouva le délai un peu long.

Il n'y avait pas grand danger d'incendie. Les cigares

fumaient encore que tout le monde dormait, y compris Grelot, la sentinelle. Seulement, Grelot, esclave de son devoir, dormait debout.

Nous savons que les gens du campement Smith avaient autre chose à faire que de les venir troubler cette nuit.

Le soleil, entouré de vapeurs pluvieuses, était déjà beaucoup au-dessus de l'horizon, quand le Malgache s'éveilla le premier, tempêtant de tout son cœur et souhaitant aux Smith les tourments les mieux choisis de l'enfer. En trois minutes, tout le monde fut sur pied; on déjeuna, puis on se mit en selle. Le Malgache fut tout étonné de l'assiette passable qu'il avait à cheval. Il n'en sut aucun gré aux frères Smith.

On ne peut dire que ce brave Sonorien fût devenu bavard, mais les Smith l'occupaient de plus en plus. L'idée de les brûler, de les faire sauter, de les écarteler,de les torturer enfin de quelque façon que ce soit amusait ses loisirs et l'aidait à jurer.

Suivant la coutume que nos amis avaient prise depuis qu'on était sur la piste, ils se divisèrent deux par deux et prirent deux directions différentes qui devaient les rapprocher du camp. Leur rôle était d'espionner toujours afin de saisir l'occasion favorable.

Il était environ midi, quand le Malgache et Grelot signalèrent Goodmans-Creeck, grossi par les dernières pluies. De l'endroit où ils rencontraient la lagune, l'œil pouvait embrasser la presque totalité de la clairière. Grelot se frotta les yeux.

« Tiens! tiens? dit-il, est-ce que j'ai la berlue? Ces grands scélérats de gommiers ont été teints en noir.

— Demonios! gronda le Malgache, si les scélérats sont tombés sur la tonne d'or, je leur arracherai le cœur avec mes ongles!

— Voilà une bête de jeu ! répliqua Grelot, et qui salit les doigts. Mais regardez donc! On dirait qu'ils sont déménagés.

— Caraï ! déménagés ! avec nos millions ! Mais non, voici quelqu'un ! »

Deux cavaliers parurent sur le tertre et restèrent immobiles, semblables à deux statues équestre, agrandies par la vapeur que rendait la terre abondamment détrempée.

« C'est le patron ! s'écria Grelot. Voyez son costume de Rôdeur-Gris ! Et c'est le comte, ou que le diable m'emporte ! »

Miguel se fit une visière de sa main étendue. Il n'en pouvait croire encore ses yeux.

Ses éperons touchèrent le ventre de son cheval ; Grelot et lui tournèrent la lagune au galop.

« La tonne ! ont-ils la tonne? cria de loin Miguel.

— Beau-frère, tu vas rouvrir ta blessure , répondit Mornaix. Ils ont la tonne, et je voudrais qu'elle fût plus lourde d'une douzaine de quintaux, cela les embarrasserait davantage. »

Miguel passa ses doigts dans ses cheveux hérissés.

« Qu'est-ce que je leur ferai? pensa-t-il tout haut.

— Attrapons-les seulement, dit Grelot. J'ai dans ma valise un livre qui donne de jolies recettes pour la torture.... et faciles : une corde, deux planches et des coins de bois. »

Les yeux du Malgache brûlèrent.

« Je n'ai jamais eu envie de lire un livre, murmura-t-il, mais tu me prêteras celui-là ! »

Il ne fallait qu'un coup d'œil pour voir que le sépulcre de l'or avait été violé. D'ailleurs, tout restait là ; câbles, palans et poulies. Le sable était jonché de tronçons de torches. Il y avait trois cadavres, parmi les-

quels celui du pauvre Dodge surtout avait servi au déjeuner des dingoes errants.

Dans le camp, tout était confusion et ruine, la plupart des tentes avaient été brûlées sur pied. C'était ouvrage de fous ou de poltrons enragés par la panique. Mais la première alternative était seule admissible. Nos amis savaient quel breuvage enivrant fumait dans le cerveau de leurs adversaires.

Ils devinaient que la trouvaille avait été faite cette nuit même et par hasard. La bande Smith, qui avait dormi à son insu côte à côte avec le trésor si longtemps poursuivi, avait découvert la tonne au moment où elle ne la cherchait plus. Ces amas d'or sont fées et produisent toujours les plus bizarres jeux de fortune. C'est un dieu malin ou un démon fantasque qui préside aux destinées des millions. La terre en est pleine, le fond de la mer en regorge et voyez si vous en avez trouvé jamais!

Il n'y avait pas à balancer longtemps. C'était une piste à suivre, c'est-à-dire la chose élémentaire par excellence dans toutes ces guerres du désert; mais quand on en fut à chercher le bout de cette piste pour faire le premier pas, nos amis, étonnés et troublés tout d'abord, se trouvèrent en face d'un véritable chef-d'œuvre de sauvage cache-cache. Nous avons souvenir de tous ces mouvements nocturnes qui s'étaient faits dans le camp, et qui avaient si fort étonné nos captives. Ces mouvements avaient un but. Dans leur excitation, les bandits avaient reculé les bornes de l'activité humaine. Vingt traces, partant d'un centre commun, se dirigeaient à toutes les aires de vent, marquées par les pas des chevaux, et aussi par les profondes ornières qu'avaient laissées derrière eux les chariots chargés de sable.

Lesquelles étaient les bonnes? lesquelles avaient été creusées par le chariot portant la tonne d'or?

Les Smith s'étaient surtout donné à résoudre ce problème de dissimuler la construction du radeau. Partout où un arbre avait été coupé, puis équarri ou travaillé, on ne voyait plus rien, sinon des traces d'incendie. Or, l'incendie laissait une énigme à deviner. Le temps lui-même, complice des fuyards, avait perfectionné leurs stratagèmes. Ils avaient pris le soin, en effet, d'unir au râteau et à la main les abords du creeck pour supprimer les traces du passage de la tonne, et la pluie du matin, tombant à torrents, avait anéanti tout vestige de leur travail. L'espace entre le creeck et le camp restait net.

Et c'était le seul lieu qui fût ainsi.

Les premiers soupçons de nos amis vinrent de là précisément ; car si la fuite était habile, la poursuite, nous allons le voir, devait se montrer clairvoyante. Cacher une piste en marchant dans l'eau pendant un certain espace de temps, est l'*a b c* du métier. Seulement, ici, le fond terreux de la lagune eût gardé l'empreinte des pas, et le fond de la lagune, interrogé minutieusement, demeura sans réponse.

De quelque façon que se fît le voyage des Smith emportant leur pesant trésor, ce ne pouvait être une course bien rapide. Munis de bons chevaux, nos compagnons avaient le légitime espoir de les gagner de vitesse, quelle que fût l'avance obtenue au début.

Un conseil fut tenu. Les avis, laconiquement exprimés, concordèrent. Il fut résolu que chacun d'eux, suivant seul une des traces de chariot, galoperait tant que l'ornière lui dirait d'aller en avant, recueillant d'ailleurs sur sa route tous les signes qui pourraient éclairer la situation. Le rendez-vous général fut natu-

rellement fixé au lieu même où ils étaient, puisque les différentes pistes s'éloignaient les unes des autres comme les branches d'une étoile.

On partit, prenant au hasard les quatre premières venues parmi les routes tracées.

Au bout d'une heure, nos amis étaient réunis au rendez-vous.

Tous les quatre apportaient le récit de la même aventure.

Ils avaient suivi la voie pendant une lieue à peu près pour se trouver en face d'un tas de cendres. C'étaient quatre chariots brûlés.

Autour des chariots ainsi incendiés, des pas de chevaux s'éparpillaient de tous côtés en éventail.

« Je les larderai avec une barre de fer rougie au feu, promit le Malgache, que sa blessure poignait. Rayo de dios! les coquins peuvent bien brûler leurs carrioles! Ils ont de quoi en acheter d'autres. »

Restaient quatre pistes inexplorées. Nos amis hésitèrent; car, de ce côté, ils n'avaient plus beaucoup d'espoir. Néanmoins, Mornaix fut d'avis qu'il ne fallait rien négliger avant de se lancer dans le champ conjectural, et une nouvelle course au galop commença. Le soleil descendait déjà à l'horizon.

Au bout d'une heure, trois cavaliers étaient de retour au lieu du rendez-vous! Mornaix, Grelot et Miguel pâle comme un mort et ruminant d'atroces supplices pour ces misérables Smith qui, non contents de voler la tonne, lui proposaient encore des énigmes insolubles. Roger seul manquait. On l'attendit.

On l'attendit longtemps, assez longtemps pour que l'espoir pût naître et aussi l'inquiétude.

Mornaix, Grelot et Miguel avaient rencontré le

même résultat au bout de leurs pistes : un chariot incendié. Roger était-il sur la bonne voie?

Ou Roger était-il tombé dans quelque embuscade?

On peut bien penser que l'attente de pareils hommes, pour être inquiète et impatiente, ne pouvait pas être oisive. Les bords de la lagune étant la seule portion de terrain qui restât vierge d'exploration, fut à nouveau minutieusement examinée. Là aussi, il y avait eu un brûlis; des cendres, en deux endroits, étaient répandues sur le sable. Pour nous, qui savons ce que nos amis ignoraient, ces cendres étaient celles des copeaux et débris résultant de la construction du radeau.

Pendant que Miguel pestait, Grelot d'un côté, Mornaix de l'autre, suivirent, l'espace de deux ou trois cents pas, les rives de la lagune, rampant et interrogeant les herbages baignés, sur lesquels l'eau croissant mordait à chaque instant davantage. Ils rapportèrent de leur excursion, l'un un bout de corde, l'autre une poignée de petits copeaux. Miguel, sans se déranger, avait ramassé entre ses deux jambes une feuille d'un vert éclatant, qui avait crié sous ses doigts au lieu de s'écraser, parce qu'elle était en taffetas gommé, au lieu d'être de la substance vivante et flexible que Dieu choisit pour faire les vraies feuilles des fleurs. L'idée du radeau leur vint à tous les trois en même temps.

« Nous devons penser, dit Grelot, qu'ils ont passé par ici précisément, parce qu'il n'y a pas de traces.

— La jeune Française avait prévenu qu'elle sèmerait des fleurs en soie, appuya Miguel.

— Et, ajouta Mornaix, ils ont mis le feu aux souches là-bas après avoir enlevé les arbres.

— Mais Roger, que peut être devenu Roger? » s'écrièrent-ils tous les trois en même temps.

En ce moment, le galop d'un cheval retentit sous bois. La minute qui suivit, on put voir Roger gravir le tertre comme une flèche, redescendre et sauter sur le sable au milieu de ses compagnons. Son cheval était inondé de sueur.

« Victoire ! s'écria-t-il. J'ai trouvé la vraie piste ! »

Mornaix, Grelot et Miguel échangèrent un regard. Miguel dit :

« On peut se tromper ; mais alors pourquoi les troncs brûlés, les traces effacées autour du lac ? Et d'où est venue cette feuille ? »

Il tendit la feuille à Roger qui la baisa.

« Vous devez l'aimer autant que moi, murmura-t-il, celle de qui vient cette feuille, car c'est la générosité de son cœur qui l'a jetée dans la gueule du loup.

— Une Parisienne, quoi ! fit Grelot. Là-bas, les deux sexes sont comme çà !

— Ton rapport, dit Mornaix après lui avoir serré la main fortement, pour exprimer tout ce qu'il pensait de Nannette.

— J'ai suivi ma piste pendant plus de cinq lieues. Elle côtoie l'eau. Je suis revenu, parce qu'elle se dessinait devant moi à perte de vue. C'est la bonne, j'en suis sûr.

— Tu n'as rien remarqué ?

— Si fait : l'ornière est moins profonde que dans les autres pistes.

— On dirait un chariot vide, n'est-ce pas ? interrogea Mornaix pensif.

— Oui, on dirait un chariot vide. »

Pour la seconde fois, nos trois docteurs ès guerres d'embuscades se consultèrent du regard.

« Faut-il abandonner l'idée du radeau ? pensa tout haut Mornaix.

— Quel radeau ? demanda Roger.

— La tonne d'or est là, » prononça fermement Miguel, dont le doigt désignait la lagune.

Roger suivit ce geste et poussa un cri. Les rayons du soleil couchant rasaient l'eau dormante qui semblait rouge de sang, car l'astre se plongeait dans un lit de tempêtueuses vapeurs.

« Voyez ceci ! » dit Roger étendant le doigt à son tour.

Était-ce une bulle d'air ? Les trois amis le crurent un instant ; mais Grelot, se dépouillant en un clin d'œil, piqua dans le creeck une tête qui eût fait honneur à un virtuose des bains Petit. Il reparut juste pour prendre la prétendue bulle d'air.

« Raisin de Fontainebleau ! cria-t-il avec triomphe. Trente sous le panier ! A la barque ! à la barque ! Du bon cresson de fontaine ! Achetez du poussier de mottes ! Merlans à frire, à frire ! Voilà la piste : nous sommes à un bout, eux à l'autre. Mangeons, dormons, et demain je vous ferai une pleine eau jusqu'à l'autre bout de cette mare.

— En cette saison, dit Mornaix, elle a quinze lieues de long. »

Roger voulait se mettre en route tout de suite ; mais le soleil s'était caché derrière la ligne du bush et la nuit gagnait rapidement.

On soupa de deux willoubies, sorte de kanguroos d'une espèce plus petite ; puis on s'arrangea pour dormir. C'était Mornaix qui avait posé ce programme : lui seul y manqua. Pendant que ses compagnons reposaient, il jeta son fusil en bandoulière et s'enfonça sous bois en suivant la rive septentrionale du creeck.

Le lendemain, à la petite pointe du jour, tout le monde était debout. Un canot d'écorce, comme les

savent fabriquer les naturels, se balançait à la brise au bord du creeck. C'était le produit de la nocturne promenade de Mornaix. La découverte du grain de raisin artificiel avait fixé, la veille, tous les doutes. Il ne s'agissait plus que de hâter la poursuite et d'aller droit son chemin.

Sur l'ordre de Mornaix, Grelot et Roger montèrent dans le canot d'écorce. Mornaix lui-même, conduisant deux chevaux, prit la rive nord ; Miguel, tenant également un cheval en laisse, suivit le bord méridional, et le départ s'effectua.

Le canot, muni de ses passagers glissait sur cette eau tranquille comme un poisson. Pour le suivre, les deux cavaliers étaient obligés de garder le trot de chasse. De temps en temps, ils entendaient la voix de Grelot ou celle de Roger signalant un gentil jalon flottant sur la surface lisse du lac : un grain de raisin encore, une grappe de groseilles, une feuille de rose creusée en conque.

Tout cela parlait de Nannette et le cœur de Roger battait.

Grelot disait dans sa sagesse :

« La demoiselle en jette trop ! Elle va en manquer, quand même elle en aurait plein ses poches ! »

Nannette, en effet, en avait plein ses poches, Naranja aussi ; mais Grelot ne se trompait point. Dans leur passion d'éclairer la route suivie, elles prodiguèrent d'abord leurs munitions qui bientôt menacèrent de manquer. On se ralentit alors, mais il était trop tard. La lagune, enflée en tous sens par les pluies, était un lac et s'étendait, en longueur surtout, à une énorme distance. Nos deux captives avaient encore des lieues à parcourir que déjà il ne leur restait rien.

Grelot et Roger pagayèrent pendant plus d'un mille

sans signaler aucune de ces mignonnes petites bouées qui restaient là sur l'eau, entretenant une conversation muette entre les fugitives et leurs protecteurs. Roger s'attristait, devinant l'angoisse qui avait passé par là.

Au fond, ces naïves indications perdaient beaucoup de leur importance, par ce fait que Miguel d'un côté, Mornaïx de l'autre, suivaient les deux rives du creeck, mais Naranja et Nannette ne pouvaient deviner cette circonstance : elles devaient penser que leur trace était perdue.

Vers deux heures de l'après-midi, à plus de dix lieues du point de départ, Roger poussa un cri de joie. Un objet blanc flottait sur l'eau.

« Les dames ont toujours leurs ciseaux avec elles, » dit Grelot,

L'objet blanc était un petit carré de mousseline. Périodiquement, désormais, de cinq cents en cinq cents pas, un carré semblable leur indiqua la route.

Trois heures plus tard, au moment où le soleil déclinait à l'horizon, Miguel, qui tenait la rive droite, héla. Le creeck, en cet endroit, tournait brusquement et continuait son parcours en se dirigeant vers le nord.

Le canot d'écorce, à l'appel du Malgache, gagna aussitôt la rive, après avoir renvoyé le signal à Mornaix qui s'arrêta pour voir de quoi il s'agissait. Dès que le canot eut pris terre, Mornaix comprit aux gestes et aux cris de ses compagnons, que là était le terme du voyage naval. Il mit les deux chevaux à la nage.

L'endroit où se réunirent nos amis formait coude. C'était le point précis où l'immense mare, après avoir incliné vers le sud-est, remontait tout à coup au nord. Ce lieu racontait distinctement toute une histoire. Il avait fallu quitter là le creeck, sous peine de s'éloigner

complétement de la ligne qui menait à Melbourne. Le radeau était là, désemparé et à motié brûlé, le feu n'ayant pu consumer entièrement ces troncs verts et saturés d'eau.

Le char vide, dont Roger avait suivi les traces pendant cinq lieues, jouait ici son rôle. On voyait l'empreinte de ses roues changer de direction et se creuser tout à coup sous un poids nouveau.

La tonne d'or avait passé du radeau dans le char.

Parmi les innombrables piétinements qui marquaient le lieu où s'était faite la besogne, deux paires d'empreintes mignonnes se voyaient çà et là. Roger et Mornaix prétendirent reconnaître chacun le joli moule qui lui appartenait, quoique les deux moules eussent la même longueur, la même largeur et la même charmante cambrure. L'un d'eux s'appelait Naranja, l'autre Nannette.

Là n'était pas l'embarras. Les Smith avaient recommencé ici le même système de cache-cache. Trois pistes pareilles allaient s'éloignant du creeck selon des angles différents, toutes trois marquées par deux profondes ornières. Il fut convenu que Miguel garderait les chevaux tandis que Mornaix, Grelot et Roger suivraient chacun une trace. On comptait sur l'imagination du petit Poucet : Nannette et Naranja devaient bien avoir encore quelque coin de voile à donner aux ciseaux.

Le calcul était juste. Nos trois batteurs de pistes étaient encore en vue quand Grelot, chargé du sentier du milieu, lequel s'enfonçait dans le bush à une centaine de pas de la lagune, poussa un joyeux hourra et exécuta une triomphante cabriole.

Il prit sa course, en même temps que Roger et Mornaix et tous trois arrivèrent ensemble au point de départ. Grelot présenta sa main fermée.

« Je vous donne en mille à deviner ce qu'il y a là-dedans ! » s'écria-t-il.

Et comme les autres l'entouraient impatients il ajouta :

« La petite demoiselle est une fée, c'est sûr et le patron aura de la chance en ménage. Il paraît qu'il n'y avait plus rien à couper; alors elle a percé. Ça coûtera cher, ce voyage-là, mais c'est crânement imaginé. Un Parisien de l'autre sexe n'aurait pas fait mieux, parole d'honneur ! »

Il ouvrit sa main qui contenait deux ou trois pincées de poudre d'or et une vrille.

« Caramba ! s'écria Miguel, c'est péché ! perdre de la poudre d'or ! »

Mornaix et Roger applaudissaient.

On ne fit qu'un temps de galop jusqu'à l'endroit où Grelot avait gambadé. Les derniers rayons du soleil couchant, glissant sous bois, répandaient des alternatives d'ombre et de lumière sur une longue traînée d'un jaune éclatant qui allait fuyant à perte de vue.

Nannette n'y avait pas été de main morte !

Miguel regardait cela les yeux hors de la tête. Il était sans voix.

« Je vais ramasser tout en marchant, dit-il enfin, ce ne sera pas long.

— Au galop ! ordonna Mornaix. Pour que nos chères captives aient pu faire usage de ce stratagème, il faut qu'elles aient passé ici de nuit; le jour, c'eût été impossible. Elles ont au moins douze heures d'avance sur nous.

— Espérons que c'était à la fin de la nuit, rayo de dios ! gronda Miguel, et que ces scélérats de Smith n'ont pas laissé couler toute la tonne ! »

Il était déjà à genoux, faisant sa cueillette en conscience.

« Au galop ! » répéta Mornaix.

Il piqua des deux. Grelot et Roger le suivirent. Le Malgache resta un instant en arrière, ne pouvant se détacher de cette piste dorée. Il se mit en selle seulement quand il n'entendit plus le pas des chevaux.

« Caraï ! Caraï ! pensait-il, quatre ou cinq dollars par enjambée, combien cela fait-il la lieue ? Mettons trois pas dans une toise de deux yards, cela donne quinze dollars par mille toises, trente mille dollars par lieue... Il ne faut que sept lieues pour dépasser un million de francs ! siète plagas ! Ce sont les coquins de Smith qui sont la cause de cela ! Je les ferai bouillir dans de l'huile ou je les mettrai sur le gril, plutôt ! ou bien j'allumerai de la poudre à canon sous leurs paupières.... »

Ces riants espoirs le consolèrent un peu. Il se replaça en selle et prit le galop à son tour, fouillant sa mémoire et faisant appel à son imagination pour combiner un vrai festin de tortures.

La nuit surprit nos amis après une heure de marche, Ils durent s'arrêter pour reposer leurs chevaux. Au jour ils purent reconnaître qu'ils étaient sur la vraie piste ; seulement, à la grande joie de Miguel, la tonne avait cessé de couler.

Pendant deux jours encore, ils voyagèrent. Chaque fois que le passage d'un cours d'eau ou toute autre cause rendait la piste douteuse, la traînée d'or reprenait, brillante comme ces étoiles qui guidaient la course des rois-mages.

Ils suivaient la rive droite du Campaspe, en remontant le cours de la rivière. Le comté de Dalhousie, avec ses riches stations et ses placers encombrés de travailleurs, avait remplacé le Rodney. Mais la piste des Smith évitait les champs d'or aussi bien que les sta-

tions, et ne quittait presque jamais la sauvage solitude du bush.

Le troisième jour, nos amis passèrent au sud d'Axdale. La route était pierreuse et ne gardait point le creux des roues. La tonne, ici, avait dû couler pendant toute une nuit, et la fatigue des chevaux qui la traînaient, ralentissant la marche, doublait l'épaisseur du sillon d'or.

Le Malgache ne se souvenait point d'avoir versé des larmes. On le vit pleurer quand, de compte fait, il évalua à plusieurs millions la prodigalité extravagante et impie de cette fille de Paris, qui versait l'or comme si c'eût été de l'eau !

Le lendemain, nos amis se reconnurent et signalèrent le campement allemand de Mulhausen, où Grelot avait emprunté un mouton et quatre volailles. L'Oiseau Jaune était à quelques lieues seulement vers l'ouest.

Mais la piste des Smith n'allait point vers l'Oiseau-Jaune. Elle montait les premières pentes du mont Alexandre, suivant la route même que nos quatre amis avaient parcourue la nuit de leur rencontre au campement de Yellow-Bird.

A quatre heures de l'après-midi, un bruit lontain et la fraîcheur évidente des empreintes donnèrent le signal de précautions nouvelles. Les chevaux furent laissés à la garde de Miguel, et nos trois autres amis se lancèrent dans le bush à pied.

Ils n'avaient pas fait un quart de mille que Roger s'arrêta court au sommet d'un petit mamelon. Il avait aperçu sous l'arc-en-ciel dessiné deux fois par un soleil pluvieux le char, le fameux char traîné par six chevaux exténués et entouré d'une nombreuse escorte de cavaliers.

Le char portait la tonne d'or, les deux jeunes femmes et un homme garrotté.

Roger se rejeta vivement derrière un tronc d'arbre, où Grelot et Mornaix le rejoignirent.

De là, on voyait la clairière et la prestigieuse colonnade de gommiers morts qui courait en droite ligne vers les rampes granitiques du mont Cypher.

Le sentier suivi par la bande Smith ne pouvait conduire qu'à un seul lieu : la Maison-Seule. Au delà de Lone-House, dans cette direction, il n'y avait que la rampe infranchissable.

Nonobstant la presque certitude qu'ils avaient, nos amis continuèrent d'avancer, se faisant un abri de chaque arbre et rampant souvent parmi les herbes pour dissimuler leur marche.

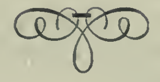
Leur surveillance ne prit fin qu'au moment où ils virent le chariot s'arrêter en dedans de l'enceinte qui entourait Maison-Seule. Alors, et à l'instant où les deux jeunes femmes, brisées de lassitude et de tristesse, descendaient du chariot, elles tressaillirent toutes deux au choc du même espoir.

Un cri d'oiseau-rieur avait traversé le crépuscule.

Dix minutes après, nos quatre compagnons étaient en selle; mais, au lieu de gagner Maison-Seule, ils longeaient au grand galop les rampes du mont Cypher, en descendaient les pentes méridionales, et, tournant l'obstacle qui ne se pouvait franchir, atteignaient la plaine et le lac, sous ces énormes ordonnances basaltiques que dominait, comme une balustrade rapetissée par la distance, la colonnade des gommiers morts.

Soit vérité, soit illusion, ils crurent entendre tombant des hauteurs, les rauques échos d'un chant d'orgie.

Le temps manquait pour écouter. Chevaux et cavaliers disparurent derrière l'épais manteau de lianes qui couvrait l'entrée de la caverne, dévoilée naguère par Georgie, le sauvage hôtelier du désert.



XVII

Où le Malgache reste en arrière.

Il y avait longtemps que Maison-Seule n'avait vu si nombreuse compagnie. La chambre commune renfermait plus de vingt hôtes, et vingt chevaux étaient à l'écurie.

Le vieux Georgie, impassible comme toujours, veillait sur le pas de sa porte. Près de lui Dingo dormait le museau dans le sable.

Ni l'un ni l'autre ne s'inquiétaient du démoniaque tapage qui se faisait à l'intérieur de la maison.

Il y avait festin. On avait acheté des provisions fraîches au campement des Allemands, et les reliques, vieillissant au fond du cellier de Georgie, étaient au pillage. Georgie n'avait rien à faire là-dedans; le cuisinier des Smith s'était installé aux fourneaux désemparés; Dingo lui-même avait été destitué de l'emploi de tourne-broche. Dingo et son maître vivaient mal, nous le savons, mais enfin ils vivaient sur leur réputation d'incorruptible fidélité. L'antique carabine de Georgie, qui avait une batterie neuve, grâce aux largesses de Roger, était couchée en travers sur ses genoux.

La chose sacrée pour cet hôtelier du bush c'était l'occupant. Il était comme certains soldats qui peuvent se battre bravement tour à tour dans deux camps en-

nemis, selon l'empreinte des pièces qui composent la solde. Quiconque s'abritait sous son toit avait droit à sa vigilance, fût-ce contre les hôtes de la veille.

Homme avec homme, il exigeait son payement. Quand il avait affaire à une bande, il attendait, recevant parfois plus d'injures que de shillings. C'était le métier. Dingo et lui avaient des habitudes de stoïque résignation.

Ils s'inquiétaient si peu de leurs hôtes, en dehors de la faction nocturne qu'ils montaient, que Dingo ne relevait point la tête et que Georgie ne glissait pas un regard à travers l'étroite croisée, grillée de fer, quand le tapage s'enflait tout à coup dans la salle d'orgie, dénonçant une recrudescence de joie ou une dispute.

Ils étaient seuls au dehors. La situation de Lone-House, gardée de trois côtés par son rempart haut de deux cents mètres, permettait amplement ce relâchement de surveillance.

D'ailleurs, ceux qui buvaient, mangeaient, jouaient ou dormaient à l'intérieur de la loge, croyaient n'avoir plus rien à redouter. Un large espace était désormais entre eux et le faible parti qui avait intérêt à les poursuivre. Quant aux bushrangers et aux autres dangers de la campagne australienne, la bande Smith n'en tenait aucun compte. Ils étaient loups; ils bénéficiaient de l'axiome : les loups ne se mangent pas entre eux.

Autour de cette table où Roger avait égrené avec une certaine complaisance son chapelet d'aventurier malgré lui, une douzaine de coquins à figures hâves et fatiguées étaient assis devant les débris d'un plantureux repas. Leur gourmandise brutale et leur passion de boire luttaient contre une terrible lassitude, car il y avait maintenant quatre jours et quatre nuits qu'aucun d'eux n'avait fermé l'œil.

Pendant que nos amis, galopant le jour, reposaient

leurs chevaux la nuit et dormaient sept ou huit bonnes heures, les gens de la bande Smith poursuivaient sans s'arrêter, leur marche lente. Les bœufs, qui avaient d'abord traîné le chariot chargé de la tonne d'or étaient tombés à la peine. Il avait avait fallu atteler des chevaux à leur place et les relayer de lieue en lieue. Le voyage s'était fait au pas, depuis la rive du Goodmans-Creeck jusqu'à Maison-Seule. Hommes et bêtes étaient littéralement exténués. Les trois quarts de ceux qui restaient là à boire et à fumer, en jouant sur parole de grosses sommes, y mettaient de la fanfaronnade.

Cinq ou six vaincus de la fatigue, dormaient vautrés dans des coins.

Jonathan Smith, garrotté, était adossé contre le mur et promenait un œil sanglant sur l'orgie morne qui menaçait à chaque instant de se noyer dans le sommeil, mais qui se réveillait toujours. La tonne d'or trônait, haute et large, au milieu de la table.

Le trou de vrille, percé par Nannette, avait laissé fuir une grande quatité de poudre, mais la majeure partie de la poudre restait; ainsi que tous les *nuggets*. La tonne était encore aux trois quarts pleine.

Auprès de la fenêtre donnant sur la rampe, Nannette et Anhita étaient assises sur des coussins.

« Est-ce qu'on ne va pas casser un peu la tête de ce gaillard-là ? demanda l'abbé autrichien en désignant du doigt Jonathan Smith. Il a des yeux qui m'entrent dans le crâne. »

L'abbé n'était ivre qu'à demi.

« On verra demain, répondit Sam dont la tête alourdie montait et descendait comme celle de l'ours du Jardin des Plantes. C'est notre frère après tout, et nous lui avons obéi longtemps.

— Oui, oui, ajouta Tom qui avait l'ivresse tendre.

Je ne voudrais pas lui faire de mal : on le jettera du haut de la rampe. »

Un vague sourire passa sur les lèvres de Jonathan.

Le docteur Bernard frappa violemment la table de son verre. Il avait une idée fixe.

« Les femmes ! dit-il d'une voix rauque et cassée. Je veux savoir pourtant qui aura les femmes ! »

Ce ne fut qu'un cri : Les femmes ! les femmes ! Et l'orgie somnolente, pour un instant, s'éveilla.

Les paupières de Jonathan se baissèrent. Il semblait immobile dans la position où on l'avait mis, mais ses mains liées disparaissaient sous son caban.

Anhita et Nannette, pâles comme des mortes, écoutaient et attendaient. Anhita chancela sous la sauvage menace de cette clameur. Nannette dit, donnant un espoir qu'elle n'avait pas elle-même peut-être :

« Je suis sûre d'avoir entendu le cri de l'oiseau-rieur ! »

Le tumulte s'enflait.

« Les femmes! partageons les femmes !

— La brune me plaît ! dit Bernard.

— Je veux la blonde ! » hurla l'Autrichien.

Les autres proclamèrent leur fantaisie. Toutes ces voix glapissaient et menaçaient. Ceux qui dormaient s'éveillèrent à demi, pour balbutier, les uns : Je veux la Française ! les autres : Je veux la Mexicaine !

Sam Smith frappa sur la tonne avec le manche de son poignard.

« La Mexicaine est à moi ! dit-il. J'hérite de mon frère.

— Et la Française m'appartient ! ajouta Tom. Il faut bien faire quelque chose pour vos chefs, mes garçons. »

Il y eut un vaste éclat de rire.

« Nous n'avons plus de chefs! hurla le concert ivre. Chacun de nous est un millionnaire, un gentleman, un lord ! »

Et dans ce tumulte, la voix de l'abbé autrichien perça, proposant :

« Une poule! une poule en trois tours de dés! Il y aura deux gagnants. Le premier gagnant choisira, le second gagnant aura celle dont le premier n'aura pas voulu ! »

Une longue acclamation accueillit cet avis pacifique.

Le même sourire étrange errait toujours sur les lèvres de Jonathan.

« Je veux bien jouer, dit Sam qui planta son bowie dans la table ; mais si je perds, gare au gagnant!

— Jouons toujours, approuva Tom, imitant le geste de son frère. Et mort aux tricheurs ! »

En un instant, la table fut hérissée de couteaux plantés dans le bois.

On but une large tournée, et Sam jeta les dés le premier.

Nos amis avaient abrité leurs chevaux dans la grotte, immédiatement au-dessous de cette salle où grondait l'orgie lugubre. Un pieu de cent toises de longueur, fiché au centre de la table, sous la tonne d'or, et traversant toute l'épaisseur du mont, eût planté sa pointe à l'endroit même où nos quatre compagnons unissaient leurs mains frémissantes avant de tenter le suprême assaut.

Ils s'embrassèrent sans échanger une parole, car chacun d'eux savait la pensée des autres, et Robert Mornaix, prenant la tête, comme cela se faisait dans les occasions solennelles, ils commencèrent à gravir la sombre montée.

Ils n'avaient point de torche, mais les parois étroites du chemin souterrain empêchaient toute erreur de route.

Le sol, tout à coup aplani, leur dit après un quart d'heure d'ascension qu'ils étaient arrivés à ce carrefour où s'embranchaient deux chemins, l'un conduisant au gommier creux qui leur avait jadis servi d'écurie, l'autre menant aux caves de Maison-Seule.

Ils prirent en tâtonnant cette dernière route qui inclinait sur la gauche et montait en pente douce.

Le bruit de leurs pas, éveillant un écho plus sonore, les avertit qu'ils étaient dans le cellier.

Le Malgache mit le feu à une pincée d'allumettes chimiques, qui permit de distinguer l'escalier, montant aux écuries de Maison-Seule.

Le Malgache put distinguer aussi le tonnelet de poudre et deux flacons oubliés. Dès que les allumettes consumées eurent cessé de combattre l'obscurité, le Malgache se glissa vers le tonnelet et y plongea la main avidement. Son cœur battit. Le tonnelet était plein de poudre jusqu'aux bords.

Georgie avait bien employé les libéralités de Roger.

Le Malgache garda pour lui sa découverte, et revint à ses compagnons avec les deux flacons.

« Voto à Dios! dit-il avec plus de gaieté qu'il n'en avait montré depuis bien des jours. Un coup pour nous remonter le cœur!

— Un coup, ni plus ni moins, répondit Mornaix. Il va nous falloir un œil sûr et une main leste. »

Roger songeait qu'entre toutes les aventures dont sa destinée le comblait, celle-ci menaçait d'être la plus sinistre.

Grelot, nous avons honte de le dire, fredonnait un couplet du *Pied qui r'mue*. Ces gamins de Paris ont le diable au corps.

On but et l'on s'engagea dans l'escalier à pic qui montait aux écuries.

A mesure qu'on avançait dans cette ascension, les bruits de l'orgie plus voisins commençaient à venir par bouffées.

Malgré eux, nos amis gravirent plus vite.

On atteignit l'écurie où les chevaux, tous vautrés sur le sol à peine recouvert d'une maigre feuillée, dormaient comme des animaux morts.

Mornaix ouvrit la fenêtre de l'écurie qui donnait sur le « balcon, » cette étroite bande de terrain régnant au-dessus de l'abîme, derrière Lone-House.

Par cette voie, après lui, Grelot et Roger passèrent.

On attendit Miguel. Miguel ne vint pas. Grelot enjamba une seconde fois la fenêtre, revint jusqu'à la bouche de l'escalier souterrain et appela le Malgache. Le Malgache ne répondit pas.

Roger, Mornaix et Grelot, réunis sur le balcon, hésitèrent un instant. La blessure de Miguel s'était peut-être rouverte, peut-être avait-il besoin de secours. Mais le fracas de l'orgie, maintenant trop voisine, les sollicitait irrésistiblement. Parmi les mille fracas de cette brutale débauche, ils croyaient entendre des voix de femmes.

Mornaix, le cœur bondissant, approcha ses doigts de sa bouche et jeta par deux fois le cri de l'oiseau-rieur.

L'instant d'après, Grelot, à cheval sur le toit de la loge, tendait une corde à ses compagnons qui montèrent à leur tour.

Cela se fit sans bruit. Pourtant, le vieux Dingo s'agita et gronda.

Georgie lui dit :

« La paix, ami! Ils ont acheté la maison pour une nuit. Laisse-les faire ou défaire leurs affaires. »

Dingo était un chien philosophe. Il écouta, il flaira au vent, mais l'obéissance et la paresse l'emportant, il remit son museau dans le sable.

Le toit de Maison-Seule était formé de larges carrés d'écorce, repassés l'un sous l'autre comme on fait pour nos ardoises. Mornaix, Roger et Grelot s'occupèrent incontinent à déclouer une de ces grandes écailles. Le trou produit devait amplement suffire au passage d'un homme.

Pendant que leurs couteaux faisaient office de levier et que les précautions retardaient la besogne, d'ailleurs facile, ils pouvaient entendre tout ce qui se passait à l'intérieur. L'orgie ici, était arrivée à son comble, l'orgie épuisée et morne dont nous avons parlé. Vous eussiez dit, en entrant dans cette salle emplie de vapeurs méphitiques, que des fiévreux échappés de l'hôpital y tentaient le suicide de la débauche.

Les dés roulaient sur la table lardés de couteaux-bowie. On jouait la poule qui devait donner aux deux vainqueurs la possession de Nannette et d'Anhita. C'était, autour de cette partie, une effrayante et inexprimable confusion. Les points proclamés causaient des explosions de passion ou de rire ; puis chacun les oubliait, les confondait, les altérait. Tous parlaient à la fois, prolongeant leur dispute exténuée, blasphémant, menaçant, maudissant.

La partie avait été jouée déjà plusieurs fois sans que l'on pût s'entendre. On trichait brutalement, on parlait tout haut d'en appeler aux revolvers et on buvait. Le vin ou l'alcool, humectant un instant ces gorges râlantes, les laissaient plus enflammées et envoyaient la folie à tous ces cerveaux délirants.

Les premiers mots entendus par nos amis étaient de Sam Smith.

« Trois et quatre neuf! gronda-t-il.

— Sept! rectifia l'abbé d'Autriche.

— Tais-toi, voleur, galérien, faussaire! hurla Sam. Le frère Jonathan t'avait acheté un habit de prêtre pour son mariage avec la Mexicaine. C'est mal d'épouser une femme qui a déjà un homme, et le frère Jonathan a mérité d'être pendu.... J'ai neuf!

— Tu as sept! soutint le faux abbé.

— Dix! » clama le docteur Bernard qui, dans son triomphe, déchargea un de ses pistolets en l'air.

La balle, traversant le toit d'écorce, siffla à l'oreille de Grelot qui dit :

« C'est malsain, ici; dépêchons-nous.

— Tu as triché! vociféra Sam Smith.

— Tu mens! riposta Bernard.

— *Scoundrel!*

— *Rascal!* on va te faire ce qu'on a fait à ton coquin de frère! »

Il y eut un son vibrant : c'étaient les poignards qu'on arrachait du bois.

Jonathan, toujours immobile, avait peine à cacher sa joie.

Les deux jeunes femmes se couvrirent le visage de leurs mains. Les joueurs s'étaient levés tous à la fois chancelants, mais furieux. Sam et Bernard s'élançaient à la fois vers Anhita; Tom et l'Autrichien se ruaient sur Nannette.

Mais, en chemin, il y eut bataille. Jonathan avait fait un mouvement comme pour se précipiter au secours des deux femmes. Il se contint livide de l'effort qu'il dépensait. Les liens de ses bras, tranchés d'avance étaient tombés, cependant, au tressaillement qu'il n'avait pu réprimer. Personne n'y prit garde.

Pas n'était besoin de lui. La mêlée s'engageait aveu-

gle et sanglante déjà. Le front de Sam Smith avait une large balafre.

Tout à coup, Nannette qui levait les yeux au ciel, essayant une suprême prière, étouffa un cri. Naranja, suivant son regard, joignit ses belles petites mains. Toutes deux croyaient rêver.

Une large trappe carrée s'ouvrait au-dessus d'elles, montrant le firmament étoilé. Sur ce fond une silhouette grêle se dessina en noir, puis s'éclaira, quand s'abaissant, elle reçut les rayons des bougies.

Grelot prit son élan, tomba sur ses pieds comme un chat, et de ses deux premiers coups, envoya deux bandits donner de la tête contre la muraille. Roger le suivit et fit mieux. Trois ivrognes roulèrent sur le carreau.

Et, en vérité, malgré la disproportion du nombre, la tâche de nos amis n'était pas malaisée; ils étaient les plus forts, contre ces bêtes brutes, frappées de stupeur, qui prononçaient déjà le terrible nom du Rôdeur-Gris, comme on crie sauve qui peut.

Les deux jeunes femmes étaient sur leurs pieds, et, ranimées, arrachaient les couteaux aux doigts crispés de ceux qui étaient à terre. Il ne s'agissait que de frapper à tour de bras, vite et bien.

Un coup de feu retentit et un gémissement vint du plafond. Jonathan Smith avait usé de ses mains libres.

Jonathan Smith, debout, tournait son revolver avant de viser de nouveau. Mornaix, pris par les pans de sa jaquette de cuir aux clous du toit qui l'avaient retenu au moment où il sautait, avait au cou une trace ronde et rouge. Il pendait ainsi et tournait, incapable de se défendre.

Roger bondit et reçut le second coup du revolver de

Jonathan qui tomba la poitrine écrasée par le manche du couteau, dont la pointe ressortait sous son aisselle.

Mais l'accident de Mornaix n'en était pas moins fatal. Grelot était seul contre une armée. Les dormeurs, éveillés, se mettaient tour à tour de la partie. Les détonations des revolvers crépitaient comme une grêle.

Quand Mornaix, dégagé enfin par une secousse violente qui déchira le cuir solide de son vêtement, gagna le sol, Grelot combattait à genoux et Roger chancelait au milieu d'une mare de sang.

Mornaix, blessé qu'il était, bondit comme un tigre, renversant tout dans son irrésistible élan. Ce fut le zigzag de la foudre. Il traversa trois fois la chambre, brisant, tranchant, assommant. Mais il vit tomber Roger que Naranja et Nannette soutenaient déjà. Il voulut aller là où tout son cœur l'appelait. Il cessa un instant de penser à lui-même, et dix blessures le terrassèrent aux pieds d'Anhita qui le couvrit de son corps.

C'était une noire et indicible furie. Quand les trois Français furent tombés, on frappa encore, et dans l'atmosphère épaisse où la fumée de la poudre mettait une brume, les revolvers continuèrent de tonner. Il n'y ayait pas là un être humain qui n'eût une plaie. Le sang d'Anhita et celui de Nannette coulaient par plusieurs blessures.

Au bout d'une minute un silence de mort se fit.

Ceux qui vivaient regardèrent et se comptèrent.

Tom Smith poussa du pied ses frères blessés plus grièvement que lui. Comme ils ne parlèrent point, il dit :

« Je suis le maître. »

Il ajouta :

«Nous avons sept morts. Nous sommes d'un pays où l'on se venge. Les trois coquins ont la vie dure : ils

respirent encore. Voulez-vous tirer tout de suite ou attendre à demain? Nous les attacherons au poteau comme des peaux rouges et nous verrons comme ils supportent la torture! »

Une douzaine de voix éteintes, mais enragées, répondirent :

« Nous voulons attendre à demain et qu'ils soient torturés!

— C'est bien! dit Tom Smith. Garrottez-les et buvons! »

Grelot était évanoui; Roger et Mornaix gisaient comme deux masses à côté l'un de l'autre. Nannette et Anhita se tenaient embrassées dans la dernière convulsion de leur agonie morale.

On les lia ensemble.

De Grelot, de Roger et de Mornaix on fit trois paquets, hideusement serrés.

Puis on but.... Puis chacun se laissa choir sur ce sol humide de sang et dormit dans la boue rouge le pesant sommeil de l'ivresse.

Sur le seuil, le vieux Georgie, les deux coudes sur sa carabine, regardait Dingo, inquiet de tout ce bruit, fiévreux de l'odeur du sang. Il disait :

« La paix, mon ami. Que t'importe cela? N'ont-ils pas le droit de s'entre-tuer dans une maison qu'ils ont louée? »

Une heure s'était écoulée. Tout dormait dans la loge où l'atmosphère allait s'éclaircissant. Les chandelles arrivaient à leur fin et plusieurs même déjà s'étaient éteintes.

Par le trou carré qui s'ouvrait au toit, un rayon de lune passait, inondant de rayons blafards les morts et les blessés, plus livides que les cadavres.

Rien ne bougeait.

Il y avait des ronflements, des gémissements et des râles, mais le sommeil étendait sur tout cela son niveau engourdi. Tel blessé, à bout de sang, mourait en dormant.

Le tonnerre éclatant au milieu de cet atroce dortoir n'eût pas amené le réveil.

Une ombre cacha la lune.

Une tête parut au rebord du trou carré et regarda.

Puis un corps se montra.

Puis Miguel se suspendit des deux bras au toit et se laissa choir sur le sol.

Pour la seconde fois, son regard parcourut la scène de carnage et il murmura sans sourciller :

« Rayo de Dios ! j'ai vu de drôles d'histoires, mais jamais rien de pareil ! »

Il s'approcha successivement de Grelot, de Roger et de Mornaix ; il leur tâta le cœur. Il toucha la main des deux jeunes femmes.

» Caraï ! murmura-t-il en voyant qu'elles étaient liées ensemble, ce sera lourd ! »

Il ouvrit la fenêtre donnant sur le *balcon*, et qui, vu sa position inattaquable, n'avait point de barres de fer. Il l'enjamba et sortit.

Dehors on voyait mieux que dedans, à cause des limpides rayons de la lune.

Immédiatement sous la fenêtre, la lune éclairait le tonneau de poudre de Georgie. Miguel le caressa et lui sourit, disant :

« Celui-là aussi était lourd ! Et il a fallu peiner pour le monter de la cave ! »

Il le disposa à distance voulue pour qu'il pût servir de marchepied.

Cela fait, il rentra, prit dans ses bras les deux jeunes

femmes qui s'éveillèrent et posa un doigt sur sa bouche, disant :

« Chut ! nous causerons plus tard. »

Le vivant fardeau fut mis en travers sur l'appui de la croisée. Miguel passa, assura son pied sur le tonnelet de poudre, et soulevant de nouveau les deux jeunes femmes, il les coucha sur l'herbe. En un tour de main, son couteau les eut délivrées de leurs liens.

« Restez là, leur dit-il, et soyez sages. »

Il rentra pour la seconde fois et revint avec Grelot toujours évanoui. Anhita et Nannette l'aidèrent. Grelot fut étendu sur le gazon.

Ce fut ensuite le tour de Mornaix, puis celui de Roger, que Miguel déclara lourd comme un plomb.

« Mil Dios, ajouta-t-il. Chaque fois que je fais un effort, ma blessure me dit deux mots. Et j'en ai fait, cette nuit, des efforts, señoritas. Soyez sages. »

Il rentra encore et rapporta deux carabines sur lesquelles on plaça Grelot étendu. Nannette prit une des crosses, Anhita l'autre; Miguel saisit les deux canons, et ils se mirent en marche.

Au bout de trois minutes, ils revinrent chercher Roger.

Puis Mornaix.

La quatrième fois, Miguel revint seul. Il s'assit sur le baril de poudre pour reprendre haleine, et étancher la sueur de son front.

« Caramba ! grommela-t-il, ma blessure commence à être trop bavarde. Il est temps que ça finisse ! »

Il se leva, posa le baril sur l'appui et rentra dans la loge.

Dans la loge, il n'y avait plus qu'une chandelle allumée. Encore touchait-elle à sa fin.

Miguel ôta le couvercle du baril et le glissa sous

la table, autour de laquelle les trois Smith, le faux abbé, le docteur et les matelots du *Saint-Jean-Baptiste* dormaient.

Il prit la chandelle, longue tout au plus d'un demi-pouce anglais, et la planta au centre du baril, sans se presser, sans frémir, comme s'il eût fait la chose du monde la plus simple.

Le baril se trouvait placé au centre de la table et juste sous la tonne d'or. La cire ne présentait au-dessus de la poudre qu'un petit rebord blanc, épais d'un quart de millimètre. C'était assez à l'estime de Miguel. Du moins jeta-t-il avant de s'éloigner un regard long et satisfait sur ses ennemis.

« Ils ne souffriront pas, pensa-t-il, c'est vrai, mais l'idée est gentille, et ils seront bien étonnés de se voir morts à leur réveil ! »

Il sortit. Arrivé sous bois, il appela hautement :

« Holà ! vieux Georgie !

— Qui va là ! demanda l'hôtelier en saisissant son rifle.

— Georgie, reprit Miguel, le gentleman qui t'a donné une poignée d'or est ici près et a besoin de toi. »

Georgie fit un mouvement pour quitter son poste, mais la conscience de son sauvage devoir le retint.

« Je ne peux m'éloigner, dit-il. Je suis à ceux qui dorment là dedans.

— Si tu veux venir, vieux Georgie, reprit Miguel, dont la voix eut une légère émotion, on te donnera une autre poignée d'or. »

L'hôtelier répondit non d'un accent ferme et remit ses coudes sur son rifle.

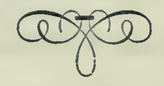
Dingo, qui s'était levé sur ses quatre pattes, se recoucha.

« J'ai fait ce que j'ai pu, » murmura Miguel. Et il

s'éloigna pour rejoindre Mornaix, Grelot, Roger et les deux jeunes femmes qui étaient dans le creux du gommier mort.

L'instant d'après, une vaste détonation se fit; le bush s'éclaira d'une terrible lueur qui montra, comme en plein jour, les murailles granitiques de la rampe et la colonnade des troncs décédés.

Puis tout fut silence. Les rayons de la lune glissèrent sur l'endroit vide où Maison-Seule avait existé.



CONCLUSION.

« Et le dénoûment? demandai-je à la marquise.

— Quoi! me répondit-elle scandalisée, n'est-ce pas un dénoûment, une maison qui saute avec vingt personnes? Il y a douze défunts de plus que dans vos *Couteaux d'or!*

— J'entends bien, mais le dénoûment pour nos personnages?

— Ah! fit-elle, c'est juste. Roger fut notaire et Mornaix acheta son château.

— Grâce à la tonne d'or, je suppose? »

Mme la marquise secoua la tête et sourit, disant:

« C'est votre état de chercher des dénoûments. Les histoires vraies n'en ont pas. L'or de la tonne fut dispersé comme une poussière par l'explosion. De loin en loin, on trouve encore quelques *nuggets* dans ce beau lac qui est au bas de la rampe où s'élevait Maison-Seule.

« Nos quatre compagnons, soignés et guéris au campement des Allemands, purent regagner Melbourne, puis l'Europe, avec Anhita et Nannette, tous sains et saufs, mais nus comme des petits saint Jean.

« Dans le premier journal que Mornaix parcourut en

arrivant au Havre, il trouva un avis émanant de ce bon maître Piédaniel, qui l'invitait, selon la formule consacrée, à passer à son étude pour recevoir une communication importante.

« Il s'agissait de la succession d'un vieil oncle qui n'était jamais allé aux pays d'or, mais qui avait gagné plusieurs millions à défricher des landes en Bretagne....

— Alors, m'écriai-je, je ne demande plus comment Roger paya son étude !

— Il la doit, me répondit la marquise.

— Comment ! notre Robert-le-Diable?...

— Membre du conseil général. Réglé comme un registre. N'aime pas prêter.

— Mais Naranja?...

— Une charmante comtesse : fort à la mode et de jolies dettes, en quantité.

— Jamais je n'oserai dire ces choses à mes lecteurs, madame !

— Et bien vous ferez.... Mais épuisons notre liste. L'Oiseau-Jaune est un grand chef à Pontoise. Mme Isidore-Borromée-Médard Lanternilliau Philippotelet de Saint-Bonaventure en Fontaine-Romagnol (née Fanfare), monopolise les respects éclairés de la contrée. Grelot a l'honneur d'être photographe.

— Bravo ! on en manquait. Et le sanguinaire Miguel?

— Il a fort bien tourné, ce Malgache ! Il cherche toujours de l'or, à Paris, le soir, après la bourse, aux environs du passage de l'Opéra.

— Horrible ! mais Nannette ! Nannette !

— Voyez-vous, me dit la marquise en souriant, voilà le vrai dénoûment. Mon Roger Bontemps de notaire n'a pas fait d'héritage, mais il est le mari de

Nannon. Il a eu le gros lot. Nannette est si bonne! Nannon est si jolie! Elle porte bonheur! Dans dix ans, Roger prêtera peut-être de l'argent à M. le comte Mornaix de Belbon, qui se souviendra du collége et du *bush* avec attendrissement, le jour où le château de ses pères subira sa première hypothèque. »

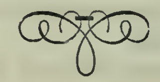


TABLE DES MATIÈRES.

Paris.—Imprimerie générale de Ch. Lahure. rue de Fleurus, 9.



